

INSTRUCTIONS DE CHAPITRE

Cum permissu Superiorum

© Religieuses de l'Assomption
Maison Générale
17, rue de l'Assomption
75016 Paris
Année 2005
ISBN : 2-7549-0058-6

MÈRE MARIE-EUGÉNIE DE JÉSUS
FONDATRICE DES RELIGIEUSES DE L'ASSOMPTION
1817-1898

INSTRUCTIONS DE CHAPITRE

VOLUME VI

1887-1894

RELIGIEUSES DE L'ASSOMPTION

INTRODUCTION

Ce volume est le dernier de la série regroupant les Instructions de Chapitre de mère Marie-Eugénie, Chapitres déjà imprimés et Chapitres inédits.

Après le premier volume recouvrant les années 1845-1871 (Chapitres inédits), quatre volumes ont repris les Chapitres déjà imprimés (1872-1886), en insérant à leurs dates les Chapitres encore inédits.

Le volume VI comprend les années 1887 à 1894, la dernière pour laquelle existent des notes prises et recopiées par des sœurs.

Pour l'année 1887, seules subsistent les notes de deux Chapitres, l'un fait en mars à Cannes, l'autre en avril à Lyon. Les Annales indiquent plusieurs autres Chapitres au long de l'année, mais aucune note n'en a été retrouvée :

9 janvier : sur les leçons d'humilité que donne le mystère de Noël.

23 janvier : sur l'abandon.

13 février : sur le cardinal Pie, évêque de Poitiers, mort en 1880, et dont on lit la biographie au réfectoire.

20 février : sur la régularité.

24 avril : sur le temps de Pâques, temps de joie et d'union divine, temps où nous devons nous occuper des choses éternelles.

8 mai : sur la dévotion à la Sainte Vierge.

5 juin : sur le Saint-Esprit.

16 juin : octave de la Fête-Dieu, sur la communion.

3 juillet : sur le Précieux Sang.

15 juillet : sur la fête des Souverains Pontifes.

4 septembre : comment juger nos fautes à la manière de saint Augustin qui augmentait en humilité et en amour avec la connaissance de lui-même.

8 octobre : sur la Sainte Vierge.

18 décembre : titre non indiqué.

Pour 1888, sept Chapitres étaient déjà imprimés (8 janvier, 29 janvier, 27 mai, 15 juillet, 5 août, 2 septembre, 30 décembre). Pour 1889, deux seulement (27 janvier et 28 avril). Ces deux années ont été largement complétées.

Pour 1890, 1891, 1892, 1893, 1894, les Chapitres de mère Marie-Eugénie sont tous inédits. Ils ont été, sauf exception, transcrits dans des cahiers à la suite les uns des autres, ce qui a rendu leur relevé beaucoup plus facile que pour d'autres années.

Cependant, de même que pour les textes précédents, on ne peut affirmer que les phrases sont authentiquement de mère Marie-Eugénie. Il est évident qu'une rédaction, et parfois des rédactions différentes, ont suivi la prise des notes, sans toutefois modifier les idées.

Pour cette édition comme pour les précédentes, quelques modifications ont été apportées aux textes conservés : changements dans la ponctuation, simplification du vocabulaire et du style,

disposition des paragraphes, l'essentiel étant toujours de dégager et de garder la pensée de mère Marie-Eugénie¹.

* * * * *

L'année 1887 est marquée par les suites du Chapitre spécial de 1886, après le départ de mère Marie de la Nativité et les difficultés avec le père Picard. L'unité est raffermie autour de mère Marie-Eugénie, l'apaisement se fait peu à peu, mais les blessures demeurent. Il s'agit d'achever la rédaction des Constitutions pour la partie Gouvernement, tandis que la santé de mère Thérèse-Emmanuel reste préoccupante.

L'année 1888 est celle de l'approbation des Constitutions. Alors que mère Marie-Eugénie est à Cannes, à son retour de Rome, la mort de mère Thérèse-Emmanuel met le sceau sur leur longue et belle amitié au service de Dieu et de la Congrégation.

Le Chapitre Général du mois d'août, ouvrant l'année du cinquantenaire de la fondation, récapitule la joie et la peine de ce temps : joie de l'union, peine de l'absence avec la certitude d'une présence autre, « de grandes consolations, une fête du ciel » et un message : « La fin de toute épreuve intérieure, de toute purification, c'est que Jésus-Christ vive en nous. » (2 septembre 1888)

Désormais, mère Thérèse-Emmanuel sera souvent évoquée dans les Chapitres de mère Marie-Eugénie. Comme auparavant, elle accompagne la Congrégation.

En 1889, au cœur de l'année jubilaire des cinquante ans, le Chapitre du 28 avril : « Bâtir notre enseignement et notre œuvre sur le fondement de la foi » est comme un rappel du passé et une exigence pour l'avenir : « Vous êtes nombreuses aujourd'hui, mes chères sœurs.

1. Dans les notes chronologiques, les faits de la vie de mère Marie-Eugénie, les événements de la Congrégation, la relation au père d'Alzon constituent le fond de chaque année. Les événements généraux de l'Église, ceux qui concernent le diocèse de Paris, les Supérieurs ecclésiastiques et leur action, les Congrégations Assomption et la famille de mère Marie-Eugénie sont notés en retrait. Les événements politiques sont notés en retrait et en italique.

Rappelez-vous que si jamais nous manquions à notre mission, Dieu cesserait de nous bénir. »

Enfin, de 1890 à 1894, dans l'Église et le monde de ce temps, mère Marie-Eugénie fait souvent référence aux Constitutions, désormais approuvées, et à l'esprit des vœux. Elle exhorte à l'amour, à l'abandon, elle invite les sœurs à célébrer les fêtes de l'année liturgique et à se confier à la protection de la Vierge.

Le 13 août 1891, dans le Chapitre sur « l'esprit de l'Assomption : louange, amour, joie » elle reprend les grands thèmes qui lui sont chers : « C'est une grande chose pour l'avenir de la Congrégation de lui conserver son caractère primitif... Que notre Seigneur soit l'occupation de votre vie, comme il a été celle de notre chère mère Thérèse-Emmanuel. ». Et puis : « Je suis votre Mère », avec cette confiance : « J'espère que vous comptez sur moi. »

Les textes de 1893 et 1894 sont moins nombreux, plus courts. Ils rappellent les grandes vertus de la vie religieuse, ils parlent de fidélité, d'approfondissement, de renouvellement.

Mère Marie-Eugénie s'achemine vers sa démission au Chapitre Général de 1894. Pour elle, l'essentiel a déjà été dit.

* * * * *

En dépit de ses limites inévitables, puisse cette édition des Chapitres de mère Marie-Eugénie, de 1845 à 1894, nous aider à vivre à son école, dans la joie de ce long parcours à ses côtés.

Sr Thérèse-Maylis
Archiviste
2002-2006

ANNÉE 1887

- 16 janvier : À Rome, béatification par Léon XIII des martyrs anglais du XVI^e siècle.
- 23 février : Tremblement de terre dans le Midi. Nice et Cannes le ressentent fortement.
- 25 février : Mère Marie-Eugénie part pour Cannes, inquiète de l'état de mère Thérèse-Emmanuel.
- 4 mars : Mère Marie-Eugénie passe la journée à Nice où elle constate les dégâts du tremblement de terre et la frayeur des sœurs.
- 23 mars : À Cannes, mère Marie-Eugénie donne mère Lucie-Emmanuel comme Supérieure à la Communauté, après le départ de mère Marie de la Nativité.
- 24 mars : Départ de Cannes, arrêt à Marseille ; arrivée à Nîmes le 26 au soir.
- 6 avril : Retour à Auteuil après arrêt à Montpellier et à Lyon. Mère Thérèse-Emmanuel va mieux.
- 30 avril : Fête de sainte Catherine de Sienne. Profession de sept sœurs : la France, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Espagne sont représentées.
- 31 mai : Première Communion et Confirmation par monseigneur Richard, nouvel archevêque de Paris (1886).
- 14 juin : Mère Thérèse-Emmanuel revient de Cannes.
- 17-27 juin : Mère Marie-Eugénie visite les maisons de Reims et Sedan.
- 29 Juillet-24 août : Mère Marie-Eugénie visite Poitiers, Bordeaux, Lourdes, San Sebastian. Pendant ce voyage, elle est assez souffrante, mais n'arrête pas ses activités. À Lourdes, elle rencontre le Pèlerinage National. À San Sebastian, elle reçoit la visite de la Reine d'Espagne, Marie-Christine.

Pendant ce temps, mère Marie-Marguerite, Supérieure de Londres et cousine de mère Thérèse-Emmanuel, vient l'aider pour le Noviciat.

Elle raconte ses souvenirs sur l'Impasse des Vignes où elle a été une des premières élèves.

- 28 août : Fête de saint Augustin. Pour la première fois, cette fête est célébrée avec octave.
- 13-22 septembre : Retraite de la Communauté, prêchée par dom Logerot, maître des novices à Solesmes. Il raconte leur expulsion avec des détails savoureux. Il doit envoyer un père pour donner à la communauté des leçons de chant grégorien.
- 9 octobre : Mère Thérèse-Emmanuel repart pour passer l'hiver à Cannes.

23 mars 1887²

SUR LA VIE RELIGIEUSE

Mes sœurs,

Nous allons bientôt faire la fête de l'Incarnation de notre Seigneur, nous allons considérer ce mystère qui fait le fond de la vie chrétienne, le fond de la vie religieuse et des grâces que nous recevons. Notre Seigneur veut être l'objet de notre seule occupation et le modèle sur lequel se forme notre vie religieuse. En se donnant à la très Sainte Vierge, il a voulu se donner à nous, à toutes les âmes, mais particulièrement à celles qui sont ses épouses. Seulement, pour recevoir ses grâces, il faut avant tout ouvrir son cœur, vouloir ce qu'il veut avec une volonté droite et soumise qui va à lui sans penser à soi, à ses avantages, à ses sacrifices ou à ses répugnances. Vous comprenez qu'être épouse de Jésus-Christ ne consiste pas seulement à porter un voile et un habit (nous ne les emporterons pas au ciel), mais à être dans les dispositions de l'âme qui doit imiter celles de la Sainte Vierge vis-à-vis de notre Seigneur Jésus-Christ.

Nous venons de lire le chapitre de l'obéissance. Je parlerai d'abord de la vie de foi. Il faut que la vie de foi anime ceux qui veulent recevoir Jésus-Christ en leur âme comme une expansion de l'Incarnation du Verbe. Que ce soit par la foi qu'on se règle, par la foi qu'on se conseille, par la foi que l'on mène une vie de prière. Et là, mes sœurs, le grand malheur est que l'on considère sans doute la volonté de Dieu, mais aussi et surtout soi-même, ce que l'on a ou n'a pas, ce que l'on

2. Chapitre fait à Cannes.

reçoit comme consolations. Combien y-a-t-il de personnes qui ne sont pas plus occupées d'elles-mêmes que du service de Dieu ? Elles considèrent l'estime que l'on fait d'elles. Tout cela entre comme un grand élément dans leur vie, mais ce n'est pas la vie de foi, la vie surnaturelle qui cherche les choses comme Dieu les donne, qui cherche à avoir avant tout un vrai amour pour Dieu, une vraie charité envers le prochain, et vis-à-vis de soi-même, une vraie humilité.

Cette vie se réalise dans la religieuse par l'obéissance, l'humilité, la charité. L'obéissance : je crains que les âmes ne soient pas assez occupées de cette vertu, qu'elles ne soient pas assez occupées d'avoir vis-à-vis de leur supérieure des vues de foi qui leur montrent notre Seigneur parlant par elle. On obéit à sa supérieure parce qu'on l'aime, parce qu'elle nous convient, mais obéit-on par une vue de foi, une vue large, humble, une vue de la volonté de Dieu ? L'humilité est en quelque sorte plus nécessaire que l'obéissance, mais en réalité, ce sont deux sœurs, il n'y a pas de vraie obéissance sans humilité.

Je connais des religieuses, mais elles sont rares, dont on peut dire qu'elles embrassent avec joie les occasions de s'humilier, qu'elles cherchent tous les jours à faire des actes d'humilité. On avance dans l'humilité à mesure que l'on avance dans l'esprit de sacrifice, sacrifice de l'honneur, de la volonté propre, sacrifice habituel, sacrifice rendant douce, basse, pliable et conduisant à la vraie obéissance pour imiter notre Seigneur dans le mystère de l'Incarnation. Je vous propose ces deux vertus afin que votre vie réponde à celle de notre Seigneur. Que ce soit une vie obéissante comme religieuse et humble comme servante de Dieu.

La charité est la reine des vertus, elle nous fait aimer Dieu par-dessus toutes choses et le prochain comme nous-mêmes par amour de Dieu.

Peut-on dire que dans toute votre vie, dans tout ce qui arrive, c'est la gloire de Dieu, l'honneur de Dieu, la volonté de Dieu qui passe avant tout ? Cherchez combien de fois vous pensez à vous-mêmes dans une seule journée, vous serez effrayées. Pensées qui se rapportent à votre santé, à votre honneur, à votre emploi, à vos occupations, à une chose ou à une autre. La charité n'est pas cela, c'est une vertu qui nous fait aimer Dieu par-dessus toutes choses et le prochain comme nous-

mêmes. Je serais bien étonnée que vous puissiez me dire que vous pensez autant à votre prochain qu'à vous-mêmes ; que vous êtes occupées à l'aider dans ses besoins, sa sanctification aussi attentivement que vous l'êtes pour vous-mêmes. C'est rare, et je vous le souhaite.

Il faut que la charité vienne mettre un lien entre vous, cette charité de l'âme humble qui couvre facilement les défauts du prochain dans la vue de Dieu. Chaque religieuse ici, si elle est fidèle, est destinée à être reine dans le ciel, elle est l'épouse de Jésus-Christ et par conséquent dans un grand honneur. Si l'on pensait à ces choses, on se porterait un grand honneur cordial au lieu de s'arrêter à ses petites contrariétés et à ses mouvements de nature.

Je vous recommande donc l'obéissance qui fait le fond de la vie religieuse, l'humilité à laquelle il faut travailler tous les jours et la charité que chacune doit acquérir.

Pour que la maison soit constituée plus régulièrement³, j'ai résolu de vous donner pour supérieure mère Lucie-Emmanuel. Elle était supérieure à Nice, elle le sera ici. Mère Jacqueline-Marie restera son assistante. Tant que mère Thérèse-Emmanuel sera là⁴, elles auront en elle un recours, un conseil.

Après vous avoir recommandé l'obéissance, l'humilité et la charité, je veux vous parler du silence. Je crois avoir remarqué que l'on n'était pas assez fidèle au silence. Quand on veut parler en temps de silence, ou quand on doit faire des arrangements, il ne faut pas le faire sans permission, ni dans les passages et corridors, ni même au Noviciat, mais dans le carré devant la chambre de mère Thérèse-Emmanuel. Voyez les pères bénédictins, comme ils sont fidèles à l'obéissance. Le père Ambroise, maître de chant, a dû demander la permission à son abbé pour copier un peu de musique. Voilà ce que vous devez faire. Demandez à la supérieure la permission toutes les fois que vous avez quelque chose à dire en temps de silence. Il faut que le silence

3. Mère Marie de la Nativité, supérieure de la communauté, a quitté la Congrégation en décembre 1885. Une période intermédiaire a suivi, avec des suppléances (sœurs chargées de la communauté).

4. Depuis 1883, mère Thérèse-Emmanuel, malade, passe les mois d'hiver à Cannes où un second noviciat a été établi.

règne dans la maison afin que le recueillement vous permette de vivre unies à Jésus-Christ.

Au point de vue de la pauvreté, on ne doit disposer de rien sans permission. On m'a dit que quand les dames pensionnaires s'en vont, on prend dans les chambres une chose ou l'autre. On ne doit rien transporter d'une chambre dans l'autre sans la permission de l'économe. Quelques sœurs ont à prendre de la tisane, du lait. Je n'ai jamais approuvé que l'on prenne quelque chose à la cuisine ; que l'on porte ces tisanes dans l'ancienne salle de communauté et là les sœurs pourront les prendre plus régulièrement.

Je demanderai encore aux sœurs d'aller aux heures régulières demander ce dont elles ont besoin à l'infirmière ou à l'économe. Ceci ne veut pas dire que l'on ne puisse demander dans un cas pressant, surtout à l'infirmière si une sœur était malade, mais hors de là, il y a des heures, et il faut s'y tenir fidèlement.

Il y a encore une chose à laquelle je tiens beaucoup, c'est que la supérieure soit au réfectoire et à la récréation. Voyez, j'y suis toujours, j'en ai l'habitude depuis quarante-sept ans, si bien que maintenant c'est une fatigue pour moi de manger hors des heures régulières. C'est une habitude à prendre et à conserver. La supérieure la plus occupée doit toujours prendre de vingt à vingt-cinq minutes pour ses repas. Que tout le monde s'attache à aller à la première table, et si on ne le peut pas absolument, qu'on demande une permission particulière pour être à la seconde table. Je vous recommande cette régularité très importante, sans aller cependant au point de ce religieux qui disait : « Celui qui ne veut pas être exact aux heures des repas ne sera jamais régulier. »

Il faut prendre l'habitude et s'y attacher. Il est nécessaire que la supérieure assiste aux récréations pour qu'il y ait plus de lien dans la communauté, qu'on puisse faire plus souvent une conversation générale. Je demande aux sœurs d'y aider, de ne pas tirer chacune de son côté. Il faut faire la récréation pour le bien général, pour la consolation des autres beaucoup plus que pour la sienne, il faut se proposer d'en sortir beaucoup plus fervente qu'on y était entrée. Qu'on y dise des choses bonnes, qui vont à la paix, à l'humilité, à la charité. Si l'on a quelque ennui, ne jamais l'apporter à la récréation. Ce n'est

pas un sujet de récréation : « Ma sœur, pourquoi avez-vous laissé du désordre ? Vous étiez en retard. Pourquoi avez-vous pris telle orpheline ? » et tant de choses de ce genre.

Si vous avez quelque sujet de plainte, demandez à la supérieure de faire un avertissement à genoux, au réfectoire ou à l'obéissance. Mais arriver pleine de ses petits griefs de la journée que l'on sert aux sœurs, croyez-vous que c'est la manière de bien faire la récréation ? Les supérieures se gardent de gronder en récréation. S'il y a lieu à ce moment, elle peut simplement reprendre, par exemple : « Ma sœur, vous avez tort de dire telle chose. » Hors de là, la supérieure ne choisit jamais ce moment pour faire une observation ; et vous, vous le choisiriez pour y porter vos plaintes ? Je ne dis pas qu'on le fasse ici, mais cela peut arriver et c'est très mauvais. Je demande à toutes, avant d'aller à la récréation, que vous éleviez votre âme vers Dieu pour lui demander de faire cet exercice religieusement. Je vous demande de faire les récréations charitablement, humblement, religieusement, de ne pas vous rechercher vous-mêmes, mais de chercher le bien général et la consolation des autres.

Marchez avec paix et confiance. La confiance est une force pour marcher toujours dans la voie de la perfection. Jésus-Christ vous portera. Jésus-Christ est venu ici-bas pour nous racheter, pour payer notre rançon, il faut que nous acceptions les souffrances de chaque jour avec la disposition de dire toujours : « Tout ce que vous voulez, quand vous voulez, parce que vous le voulez. »

C'est là l'atmosphère de la vie religieuse. Jésus-Christ sera votre secours, il vous aidera à arriver à la bienheureuse éternité où nous serons un jour toutes réunies.



5 avril 1887

SUR LA PASSION VÉCUE DANS LA VIE RELIGIEUSE

Mes chères sœurs,

Je ne puis vous parler cette semaine d'autre chose que de la Passion de notre Seigneur, puisque c'est ce qui va occuper vos âmes. Nous allons donc tâcher d'entrer dans le mystère des souffrances de Jésus-Christ.

Je vous dirai d'abord que la vie religieuse doit être une « explication⁶ » de la Passion de notre Seigneur ; « l'explication », c'est bien le mot, car chacune de nous doit finir, accomplir en elle ce que la Passion du Christ y a commencé. La vie religieuse reproduit réellement les traits principaux de la Passion de notre Seigneur ; si chacune de nous se laisse faire, si chacune de nous laisse Dieu opérer en elle, elle trouvera certainement qu'il faut qu'elle passe par les peines intérieures souvent les plus pénibles, par les croix de toutes sortes, et aussi par les souffrances du corps.

Pour ne pas trop m'étendre, je réduirai à trois points principaux ce que je veux vous dire de cette réalisation de la Passion dans notre vie religieuse. La Passion de notre Seigneur peut se reproduire en nous par le dévouement, par l'obéissance et par la générosité dans la prière.

D'abord dans le dévouement. Notre vie, mes sœurs, est avant tout une vie de vrai dévouement : dévouement auprès des enfants à toute heure, à tout moment, sans relâche, pour les corriger de leurs défauts, les exhorter, les reprendre, les encourager. Une éducation est à peine

5 Chapitre fait à Lyon, sur le chemin de retour à Auteuil, le mardi Saint.

6. « Explication » : d'après l'étymologie, « ex-plicare » = défaire les plis, déployer, développer.

finie, il faut en recommencer une autre ; une enfant commence à se corriger, il en arrive une autre encore plus difficile, et il faut recommencer ce travail ; dévouement pour leurs âmes, et aussi pour leur donner la science. Et il ne faut pas croire que les sœurs de chœur qui font les classes sont les seules à prendre part à cette œuvre de dévouement ; toutes y participent, et la sœur cuisinière, celle qui est chargée des nettoyages, la lingère etc., toutes prennent part au travail commun.

J'ai dit aussi que nous retraçons en nous la Passion par l'obéissance. L'obéissance est la principale des vertus religieuses ; aussi avez-vous déjà cherché à comprendre toute l'étendue de l'obéissance de notre Seigneur dans sa Passion. Il obéit au dernier des bourreaux sans aucune réflexion ; on lui prend la main pour y enfoncer un clou, il la donne ; on lui dit d'avancer ses pieds, il le fait, il ne refuse rien de ce qu'on lui demande. Et nous, mes sœurs, quelle est notre obéissance ? Sommes-nous assez données, assez sacrifiées pour ne rien refuser, pour ne jamais différer ? Quelle est celle qui est donnée assez entièrement pour ne réserver absolument rien, pour avoir mis de côté, non seulement toute préoccupation au sujet de sa santé, mais pour être au-dessus de tout ce qui la touche, de manière qu'elle ne cherche jamais que les intérêts de Dieu, sa volonté, ne faisant aucun cas du reste ? Car, mes sœurs, il faut que nous laissions les volontés de Dieu s'accomplir en nous si nous voulons, comme dit saint Paul, *achever en nous ce qui manque à la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ*⁷. Il faut obéir aux volontés de Dieu en toutes choses, non seulement pour les obéissances extérieures, mais pour ses volontés en ce qui concerne son œuvre particulière en chacune de nous : il ne faut pas laisser périr en nous l'œuvre de Dieu. Pour cela, il faut aimer : l'amour porte, l'amour aide. Pour arriver à aimer, il faut prier.

J'arrive ainsi au troisième point que je voulais traiter : la générosité dans la prière. Je demandais il y a quelque temps à un prêtre pourquoi telle personne que j'ai connue avait perdu la grâce de son état et donné un grand scandale. Ce prêtre m'a répondu ceci, que je trouve si profond : « Ah ! c'est parce qu'elle n'a pas voulu accepter le joug de

⁷ Cf. Col 1, 24.

Jésus-Christ, et surtout le joug de la prière. » Il faut, mes sœurs, accepter le joug de Jésus-Christ, c'est-à-dire ses volontés spéciales sur chacune de nous pour ce qui regarde notre vie intérieure. Si notre Seigneur veut que nous passions par des tentations, par des peines intérieures, des aridités, il faut nous livrer. C'est une peine très grande que de prier quand nous ne sentons rien, quand nous ne pouvons produire aucune affection, quand nous ne pouvons pas seulement recueillir notre esprit ; il faut savoir accepter cette souffrance.

Nous voudrions toujours avoir une prière facile, mais quelle a été la prière de notre Seigneur au jardin des Oliviers ? Une prière pénible, une prière accompagnée des plus grandes souffrances intérieures, de l'ennui, du dégoût, de l'horreur de sa Passion ; et encore cette prière, qu'était-elle à côté de celle qu'il prononce sur la Croix, lorsque réduit au dernier délaissement, il s'écrie : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* C'était bien là le cri suprême de la désolation. Si Dieu veut nous faire passer par la désolation et l'abandon, il faut l'accepter.

Nous avons un modèle : la vie de la Sainte Vierge est le modèle de la nôtre. Prenez telle ou telle circonstance de sa vie, il n'en est aucune où elle ne se montre notre modèle. Pour l'oraison, la Sainte Vierge était bien infiniment au-dessus de sainte Thérèse ou de telle grande sainte ; mais pour la générosité dans la souffrance, qui peut mieux vous enseigner que la Sainte Vierge, surtout si vous la regardez au pied de la Croix et dans le jour qui suivit la mort de notre Seigneur.

La Sainte Vierge seule croyait, la Sainte Vierge seule attendait la résurrection de notre Seigneur. Mais croyez-vous que sa prière devait être bien consolée ? Si nous avançons si peu, c'est bien souvent parce que nous ne savons pas accepter ces peines dans la prière. On me dit souvent : « Je fais des efforts ». Oui, mes sœurs, j'espère bien que vous faites des efforts, mais on avance un jour et on recule l'autre ; on s'arrête devant ce qui coûte, et ainsi l'on n'avance guère. Pour avancer réellement, il ne faut pas calculer.

8. Mt 27, 46 et Ps 21, 2.

ANNÉE 1888

- 15 janvier : Fête du Saint Nom de Jésus. À la veillée, mère Marie-Eugénie parle de sa première communion et de sa confirmation.
 - 29 janvier : À l'instruction de Chapitre, mère Marie-Eugénie parle de son prochain voyage à Rome « pour les affaires de la Congrégation ». Il s'agit des dernières démarches pour l'approbation des Constitutions et de la recherche d'une maison pour une fondation à Rome.
 - 4 février : Départ pour Rome, avec arrêt à Lyon et à Cannes.
 - 6 février : À Cannes, mère Marie-Eugénie trouve mère Thérèse-Emmanuel bien faible. Elle assiste à une séance des élèves, à laquelle l'empereur Pedro II et l'impératrice du Brésil sont aussi présents.
 - 7 février : Journée à Nice pour affaires.
 - 10 février : Mère Marie-Catherine rejoint à Cannes mère Marie-Eugénie qu'elle doit accompagner à Rome. Départ pour Nice le 12, et pour Rome le 15.
 - 16 février : Arrivée à Rome. Logement au Couvent de la Présentation, 13 via Milazzo. Visite à Saint-Pierre.
 - 17 février : Messe à la Minerve, au tombeau de sainte Catherine de Sienne.
-
- 19 février : Béatification de Jean-Baptiste de la Salle.
-
- 20 février : Audience du cardinal Vicaire. Il encourage à refuser l'approbation si c'est au prix du grand Office. Il dit son désir de voir l'Assomption à Rome.
 - 10 mars : Messe du Saint Père avec 70 personnes. Offrande du Denier de Saint Pierre. Bénédiction de Léon XIII, qui célèbre cette année son jubilé sacerdotal.
 - 19 mars : Départ de Rome après les premières démarches. Arrivée à Cannes le lendemain. Mère Thérèse-Emmanuel s'affaiblit.
 - 3 avril : Mardi de Pâques. Grande récréation avec mère Marie-Catherine, arrivée la veille de Nîmes.
 - 6 avril : Nouveau départ pour Rome. Démarches les jours suivants.

- **11 avril : Décret d'approbation des Constitutions, signé par le Pape en la fête de saint Léon.**
- 13 avril : Mère Marie-Eugénie participe à l'audience générale des Français (10 000 personnes).
- 14 avril : Le Décret d'approbation est transmis à mère Marie-Eugénie.
- 19 avril : Pèlerinage d'action de grâces à Notre-Dame du Bon Conseil, à Genezzano.
- 24 avril : Départ de Rome. Arrêt à Assise et Lorette.
- 27 avril : Arrivée à Nice.
- 29 avril : Arrivée à Cannes où mère Thérèse-Emmanuel est très mal.
- 1^{er} mai : Mère Thérèse-Emmanuel reçoit les derniers Sacrements.

**Nuit du 2 au 3 mai :
Mort de mère Thérèse-Emmanuel.**

- 3 mai : Fête de l'Invention de la Croix. Mère Marie-Eugénie transmet la nouvelle à la Congrégation : *Serrons-nous autour de la Croix qui a marqué sa naissance et reçu son dernier soupir et soyez plus que jamais fidèles à tous les enseignements qu'elle vous a donnés.*
- 6 mai : Funérailles de mère Thérèse-Emmanuel à Cannes. L'après-midi, départ de mère Marie-Eugénie.
- 12 mai : Retour de mère Marie-Eugénie à Auteuil, fatiguée et émue.
- 30 mai : Lettre de Convocation au Septième Chapitre Général.
- 2 juin : Messe de Trentaine pour mère Thérèse-Emmanuel. Sermon de monseigneur Gay.
- Le 27 Mai, le 3 Juin, le 15 juillet : Instructions de Chapitre sur mère Thérèse-Emmanuel.
- 3-7 juillet : Mère Marie-Eugénie est à Saint-Dizier.
- 27 juillet : Après minuit, retour de la dépouille mortelle de mère Thérèse-Emmanuel.

- 28 juillet : Service de Requiem, célébré par monseigneur d'Hulst, et transport dans le « caveau du bois ». La chapelle sera construite plus tard.
- 12 août : Inauguration d'un l'autel en bronze doré⁹, don des anciennes élèves pour le Jubilé du Cinquantenaire.
- 15 août : **Assomption. Ouverture du Cinquantenaire de la Fondation.**
- 16-22 août : Retraite préparatoire au Chapitre Général, prêchée par le père Parisot, rédemptoriste.
- 26-27 août : **Chapitre Général**, préparation du Jubilé.
- 28 août : Fête de saint Augustin. **Jubilé du Cinquantenaire.**
- 7-10 septembre : Séjour de mère Marie-Eugénie à Solesmes. Invitée par dom Logerot, elle est accueillie par les bénédictines de l'abbaye Sainte-Cécile.
- 5 novembre : Départ de mère Marguerite-Marie pour la fondation de Rome.
- Début décembre : Retraite de mère Marie-Eugénie.
- 14 décembre : Départ des premières fondatrices de Rome.
- 21 décembre : À Auteuil, mort de mère Térésa du Sacré-Cœur, supérieure de Bordeaux.
- 25 décembre : Belle fête de Noël, malgré le deuil.

9. Cet autel a par la suite été transféré au Val Notre-Dame, où il est resté jusqu'à la transformation de la chapelle, dans les années (19)70.

8 janvier 1888

OFFRIR À NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST
L'OR, L'ENCENS ET LA MYRRHE

Mes chères filles,

Vous avez entendu la parole de Dieu ce matin. Je ne dirai qu'un mot des présents des rois mages. Nous aussi nous devons apporter des présents au saint Enfant Jésus. L'or, c'est notre vœu de pauvreté, et c'est tout simple. Nous avons renoncé à l'or, nous avons tout quitté, nous avons fait ce sacrifice pour notre Seigneur. Mais l'or, c'est bien plus encore un ardent amour de Dieu, la charité.

Partout où il brille, l'or rend les choses plus belles. Ainsi quand les ornements d'église sont rehaussés d'or, ils sont plus beaux. Mais quelle différence de l'or de ce monde à cet or de la charité qui rend tout si beau dans une âme ! Vous savez que, si la charité est parfaite au moment de la mort, Dieu ne demande rien à l'âme. Ses fautes sont effacées, ses faiblesses pardonnées.

La charité, c'est avant tout un ardent, un parfait amour de Dieu. C'est aimer Dieu pour lui-même, à cause de lui-même. L'acte de contrition parfaite est aussi un acte d'amour parfait. On déteste le péché à cause de Dieu, non pas seulement à cause des maux qu'il nous apporte, à cause de toutes les souillures qu'il fait à l'âme, mais parce qu'il déplaît à Dieu, parce qu'il offense Dieu.

Qu'une religieuse arrive à faire cet acte de charité, de contrition parfaite dont le motif est l'amour de Dieu, c'est chose tout à fait naturelle. Que prétend-on dans la vie religieuse, sinon d'arriver à la charité parfaite par tous les moyens possibles, par la pauvreté, par l'obéissance, par la patience, par la chasteté ? C'est par toutes les vertus

qu'on tend à arriver au parfait amour de Dieu. C'est là tout le désir de l'âme et le travail de la vie religieuse.

À cause de cet amour de Dieu on arrive aussi à l'amour parfait du prochain. Ceci est plus difficile. Si Dieu est parfait, le prochain ne l'est pas toujours... Cependant saint Jean a dit : *Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, est incapable d'aimer Dieu qu'il ne voit pas*¹⁰. Il faut donc que la charité se compose du parfait amour de Dieu et du parfait amour du prochain.

L'amour, par lequel on aime son prochain comme soi-même et par lequel on lui veut tous les biens qu'on se veut à soi-même, doit être un amour de zèle et de support. Il faut savoir joindre ensemble le plus grand support possible de l'imperfection et le plus grand zèle possible pour la perfection : c'est là ce qui constitue la vraie charité. Nous devons désirer d'être toutes parfaites et y aider les autres autant que nous le pouvons. Ainsi, reprendre quand on en a la charge, avertir les supérieures des fautes qui se commettent, même quand cela déplaît, c'est aider à la beauté, à la perfection des âmes, et c'est charité.

En revanche il faut savoir supporter les imperfections. L'une est vive, il faut supporter sa promptitude. L'autre est lente, il faut supporter sa lenteur. Celle-là est intelligente et va plus vite que nous. Notre amour-propre peut s'étonner de cette supériorité, c'est un mouvement très imparfait, s'il n'est pas réprimé. Celle-ci n'est pas intelligente, elle est maladroite, son travail est mal fait : nous serions tentées de nous impatienter contre elle. Je prends à dessein des choses qui ne déplaisent pas à Dieu et qui peuvent être pour nous des occasions de support. Ne nous impatientons pas, mais cherchons toujours à remédier au mal par zèle pour la perfection dans la maison de Dieu.

Mais remarquez bien, mes sœurs, que, s'il est permis de procurer le bien du prochain par les avertissements, la charité ne doit jamais se permettre de juger, d'examiner le prochain : *Ne jugez pas pour ne pas être jugés*¹¹, dit Jésus-Christ.

Vous allez dire qu'il y a là une certaine contradiction. Non, mes sœurs, vous devez avertir les supérieures, mais seulement des fautes qui vous sautent aux yeux. Ainsi, vous êtes à l'infirmerie, il y a des

10. 1 Jn 4, 20.

11. Mt 7, 1.

personnes qui y parlent, vous pouvez dire : « Nous ne gardons pas assez bien le silence à l'infirmerie. » Vous êtes chargée des travaux des sœurs converses, vous êtes obligée d'y veiller et de dire : « Tel ouvrage est négligé. » Cela ne signifie pas que vous jugez les sœurs.

Mais dire : « Telle sœur est maladroite, elle est orgueilleuse (ce qui ne vous regarde pas), elle est impatiente, elle ne travaille pas bien », ce jugement par lequel on relève les défauts des autres ne doit jamais être fait. Qu'une supérieure, une maîtresse des novices se dise : « Voilà une sœur qui n'a pas assez d'énergie, pas assez d'humilité, qui a trop de caprices », c'est sa charge et elle doit le faire. Mais ce n'est pas la vôtre.

Cherchez dans les pratiques de la charité envers le prochain à augmenter votre amour de Dieu. Dieu vous aimera davantage, si vous avez pour les autres tout l'exercice de la bonté, de la patience et du zèle. Du zèle non seulement pour les sœurs, mais pour les enfants et pour toutes les âmes en général.

Nous ne devons pas non plus juger mal les enfants, faire connaître leurs défauts, leurs fautes. C'est contraire à la charité. L'éducation que nous leur donnons doit tendre à les corriger de leurs défauts, à les rendre semblables à notre modèle qui est notre Seigneur Jésus-Christ.

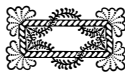
Nous devons beaucoup prier pour elles et pour toutes les âmes, afin d'obtenir leur conversion. S'affliger quand elles s'éloignent de Dieu, se réjouir quand elles s'en rapprochent, c'est charité. Nous n'aurions pas la vraie charité, si nous ne désirions pas le salut et la sanctification des âmes.

J'ai parlé de l'or. Je ne dirai qu'un mot de la myrrhe. Vous savez toutes qu'elle signifie la mortification. Nous devons l'offrir à notre Seigneur, même dans les jours de fête et de récréation. Il faut en toute occasion veiller sur soi et mortifier tout mouvement d'impatience, toute parole imparfaite. C'est là ce qui peut se produire et se présenter dans les circonstances actuelles, puisque ce n'est pas le moment d'autres austérités.

L'encens, c'est la prière, l'adoration. C'est ce que l'âme offre à Dieu, quand toujours elle l'adore et qu'elle lui rend hommage. Tâchez de ne pas perdre le temps que vous pourriez employer à adorer. Priez, même en travaillant, en allant et venant. Que votre âme offre toujours à Dieu cet encens de la prière qui vous obtiendra l'or de la charité.

Vous vous souvenez de la prière que sœur Marie-Martha mourante adressait à sainte Marthe et à sainte Madeleine auxquelles elle se recommandait : « Vous qui avez tant aimé notre Seigneur sur la terre, obtenez-moi de l'aimer parfaitement, du moins avant de mourir ». Ce sentiment, ce désir, cette prière d'aimer Dieu parfaitement avant de mourir, je les ai trouvés fréquemment exprimés par les sœurs que j'ai moi-même assistées à ce dernier moment. Sœur Marie-Catherine (la première) disait aussi : « Mon Dieu, je vois bien que cette maladie sera la dernière. Faites que j'acquière maintenant tous les degrés d'amour que j'aurais pu obtenir pendant une longue vie ».

C'est la perfection de l'amour que l'âme désire avant de quitter ce monde. N'attendons pas notre heure dernière pour obtenir cette grâce. Demandons-la dès aujourd'hui, et que Dieu nous accorde, avant que nous partions d'ici-bas, tous les degrés d'amour et toute la perfection dont notre cœur est capable.



29 janvier 1888

PURETÉ D'INTENTION POUR ÉVITER LE PURGATOIRE

Mes chères sœurs,

Presque tous les ans vers cette époque, je suis obligée de m'éloigner pour visiter les maisons. Ces voyages ne sont pas ordinairement très longs. Mais je crois que celui-ci le sera davantage. Vous savez toutes que c'est pour les affaires de la Congrégation que je l'entreprends¹². Vous prierez donc particulièrement pour que Dieu le bénisse, qu'il nous accorde les lumières, les grâces, les dons célestes avec les bénédictions du Saint-Siège que je vais chercher, et pour que toutes choses soient réglées selon l'esprit de l'Église, comme il sera le plus utile à la Congrégation.

C'est une chose toujours pénible que l'absence. En ce monde il n'y a jamais moyen d'être en un lieu, sans être en même temps loin d'un autre. C'est la peine de la vie présente, tandis que dans l'éternité, tous d'un seul regard seront unis, se retrouveront auprès de Dieu, malgré les occupations diverses des bienheureux. Les bienheureux s'occupent de ceux qui sont sur la terre ; toujours l'union sera parfaite, il n'y aura plus d'absence, plus de séparation.

Je veux vous amener par là à cette réflexion : comme il sera dur, quand nous arriverons au dernier moment de notre vie, d'avoir préparé entre notre âme et notre Seigneur un temps d'absence. Car qu'est-ce que le purgatoire ? C'est un temps de purification, mais c'est un temps d'absence. Pourquoi ne seriez-vous pas à l'heure de la mort toutes

12. Voyage à Rome pour l'approbation des Constitutions.

prêtes, tout aimantes et fidèles, pour, d'un seul coup, aller à Dieu et à toutes les âmes saintes qui vous attendent ? Il faut faire souvent cette réflexion. Si nous trouvons pénible d'être séparées en ce monde des personnes que nous aimons, que sera-ce d'être séparées de Dieu, même pour un temps, et avec des douleurs dont nous ne pouvons avoir une idée ?

Que pouvons-nous faire pour éviter cela ? Il faut sanctifier toutes les actions de la vie présente, les faire avec plus de ferveur. Revenir sur nos vœux pour les accomplir plus parfaitement, sur la soumission dans l'obéissance, sur le détachement dans la pauvreté, sur la pureté, la mortification dans la chasteté. Puis, à mesure que les actions se présentent, les faire le plus parfaitement possible.

Saint Vincent de Paul disait sans cesse : « Que ferait Jésus-Christ en cette action ? » Comment répondrait-il, comment agirait-il s'il était à ma place ? On peut se le dire à toute heure, pour toutes les actions et même à la prière. Notre Seigneur a prié, et quelle prière admirable d'adoration, de soumission, de sacrifice, de demande !¹³ La prière de Jésus-Christ est la source de notre prière, le modèle et la force de notre prière. Nous prions *par notre Seigneur Jésus-Christ*.

Une personne qui fait les actions de la vie ordinaire avec cette intention, qui cherche toujours à faire le mieux possible, qui ne considère pas ce qui est d'elle-même, car c'est un grand malheur de se considérer soi-même, de se dire : « J'ai de la peine » ou bien : « Je n'ai pas de consolation » ; toutes les fois qu'on considère les choses de ce côté-là, on est sûr de faire des imperfections mais, je le répète, une âme qui regarde du côté de Dieu pour imiter notre Seigneur, pour glorifier Dieu, celle-là est sûre de devenir une religieuse aussi parfaite qu'on peut l'être dans son état.

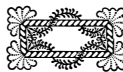
Chacune de ses actions devient alors sainte, vertueuse, agréable à Dieu et la rend capable de posséder Dieu un jour et d'arriver dès cette vie à la perfection de la charité. Dieu ne nous demande rien de plus. L'amour de Dieu et du prochain couvre toutes les imperfections et répare tout ce qui en nous a besoin d'être réparé.

13. « Impétration » : mot employé par mère Marie-Eugénie.

On n'arrive pas tout de suite à la perfection de la charité. Pour faire toujours ce qui plaît le plus à Dieu et ce qui imite le plus notre Seigneur, il faut un effort constant. Je vous demande donc, puisque je suis obligée de m'absenter, que pendant ce temps vous fassiez toutes beaucoup de progrès. Vous le pouvez, car Dieu vous donne sa grâce. Il vous prévient et vous appelle sans cesse à monter plus haut dans son amour. Que je puisse à mon retour, et ce sera une grande joie pour moi, constater que chacune est plus remplie de l'esprit de Dieu : plus humble, si elle est orgueilleuse ; plus pauvre ou moins négligente, car c'est souvent par négligence qu'on manque à la pauvreté ; attachée à rien ou détachée de tout ; enfin remplie de l'amour de Dieu et du prochain, patiente, charitable, régulière, fidèle en un mot à tout ce que la Règle demande.

Vous vous souvenez que mère Marie-Marguerite nous a parlé d'un prédicateur qui n'avait pas besoin, disait-il, de prêcher aux sœurs sur la charité, puisqu'elles avaient un si beau chapitre dans la Règle sur cette vertu. Il en concluait qu'on le pratiquait et que ce beau chapitre était passé dans la vie de chacune en réalité. Je le voudrais bien. Si vous pouviez mettre dans votre vie tout ce qui est dans la règle de l'humilité, de la charité, de la modestie et des rapports mutuels, tout ce qui touche plus spécialement la vie intérieure et la perfection, il est certain qu'on n'aurait pas besoin de vous prêcher ces choses et que je n'aurais rien non plus à vous demander.

Soyez donc régulières, humbles, pleines d'amour pour notre Seigneur. Faites pour lui chaque action et, autant que vous le pourrez, dans l'imitation de ce qu'il vous a montré pendant sa vie mortelle¹⁴.



14. Le 31 mars 1888, samedi saint, les Annales indiquent : « Chapitre sur l'adoration du saint Sacrement, véritable garde d'honneur ». Aucune note n'en a été retrouvée.

27 mai 1888

VERTUS DE MÈRE THÉRÈSE-EMMANUEL

Mes chères filles,

Depuis notre dernière réunion nous avons éprouvé une si grande perte que je ne puis faire autrement que de vous en dire quelques mots.

Vous savez toutes ce qu'était mère Thérèse-Emmanuel pour la Congrégation. Comme, par son esprit religieux, par son travail, par sa foi, par son dévouement elle a fondé cette œuvre de l'Assomption. Il est cependant certains caractères qui me frappent plus en elle, et dont je voudrais vous parler.

Le premier, c'est l'humilité et l'obéissance. J'ai connu mère Thérèse-Emmanuel jeune. Je l'ai vue en tous les états de sa vie. Jamais elle n'a été suffisante¹⁵. Jamais elle n'a eu aucun besoin de se faire valoir¹⁶. Jamais elle n'a manqué d'être avec sa supérieure l'enfant la plus humble, la plus soumise, la plus souple qu'on pût imaginer. Cela est d'autant plus remarquable qu'il ne faut pas s'y méprendre : il y avait en elle de la grandeur et quelquefois même de la hauteur. Mais ce n'était pas de l'amour-propre¹⁷, elle n'en a jamais eu, ni jeune ni plus âgée.

Elle avait une raison exigeante, qui aimait à savoir le pourquoi des choses, qui ne se satisfaisait pas sans de très bons motifs. Toutes celles qui ont suivi ses leçons et qui ont été formées par elle doivent se rappeler combien son enseignement était raisonnable, comme la

15. « Elle n'a subsisté en elle-même » : expression employée par mère Marie-Eugénie.

16. « Se produire » : expression employée par mère Marie-Eugénie.

17. « Personnalité » : mot employé dans un sens péjoratif au XIX^e siècle.

manière dont elle exposait les choses de la foi et de la religion était juste et logique.

À cause de cette haute raison, c'était une chose d'autant plus grande et plus remarquable en elle que ce dépouillement absolu de tout orgueil. Mais parce qu'elle était une âme grande, elle était droite et ne s'arrêtait pas à elle-même. Je ne lui ai jamais vu aucun besoin de parler d'elle, de se produire en quelque chose vis-à-vis des créatures. C'était une âme extrêmement virginale. Pour moi, c'est la virginité de son corps et de son âme, la pureté, la droiture du cœur, de l'esprit, de la volonté, qui la préservait absolument de cette disposition et l'élevaient si fort au-dessus.

Mère Thérèse-Emmanuel avait la plus haute conception de notre vocation. Pour elle, une religieuse de l'Assomption devait être si élevée au-dessus des choses de la terre pour tendre à Dieu, que le sentiment qu'elle en avait soulevait en elle-même des indignations, quand on ne répondait pas à l'idéal qu'elle cherchait à mettre devant les yeux des sœurs.

Ce qu'était son enseignement, son âme l'était aussi : souverainement élevée au-dessus de ces bassesses et de ces petitesse qui pour nous, pauvres imparfaites que nous sommes, font que nous pensons à nous et que nous retombons sur nous-mêmes. Si j'en appelle à tous vos souvenirs et que je vous demande si vous avez jamais vu cela en elle, toutes vous me répondrez que non.

C'est grâce à ce caractère d'humilité et de droiture que toutes les grâces de Dieu ont pu se répandre dans son âme. Dieu ne répand pas ses grâces et des grâces de choix dans une âme qui a de l'amour-propre et qui peut chercher son propre honneur dans les dons de Dieu. Si dans une telle âme on voyait l'apparence de grâces particulières, il faudrait douter et trembler.

On reconnaît généralement trois agents dans la conduite des âmes intérieures. Le premier est l'agent divin, et c'est celui qui a conduit mère Thérèse-Emmanuel. Le second est l'agent naturel. La nature de mère Thérèse-Emmanuel était riche en imaginations, en pensées, en vues très élevées, et je ne nie pas qu'elle ait quelquefois mêlé à l'agent divin certaines vues belles, saintes, et, dans une mesure, conçues par son intelligence.

Il faut dire ici le mot que le père d'Alzon répétait souvent : « Chaque âme privilégiée a reçu la grâce de Dieu selon le mode du récipient ». Ainsi sainte Thérèse la recevait dans une grande intelligence. D'autres saintes, quoique très agréables à Dieu, recevaient ses grâces dans une intelligence si médiocre que ce qu'elles en disent paraît ordinaire, à peine proportionné à la grandeur de la lumière divine, et ne se revêt pas de la beauté qu'on s'attendait à y trouver.

Chez mère Thérèse-Emmanuel, la grâce de Dieu descendait dans une intelligence merveilleusement douée, dans un cœur pur, dégagé de lui-même¹⁸, dans un esprit nourri des enseignements de la foi, dans une âme où ne vivait que Jésus-Christ, qui était son mystère et son unique occupation. Elle le cherchait dans l'étude, dans la lecture, dans l'Évangile, dans l'Office, elle le cherchait partout : et il n'est pas étonnant que la lumière de Dieu, descendant en elle, y ait été reçue selon le mode d'un tel récipient, avec une grande beauté, avec une certaine sagesse et avec une certaine puissance de déduction. Ce n'est pas nier l'agent surnaturel que d'admettre en ce sens un certain mélange de vues naturelles jointes à l'action divine.

Le troisième agent est l'agent diabolique. Il n'y a jamais rien eu de lui en mère Thérèse-Emmanuel. Tous ceux qui l'ont connue, qui ont apprécié ses écrits, ses paroles, sa conduite, sa vie intérieure, tous ont dit : « Il n'y a rien là de l'agent diabolique, rien, rien ». Le démon trompe facilement une âme qui revient sur elle-même, qui veut se produire, qui recherche son excellence. Mais comment voulez-vous qu'il trompe une âme dégagée d'elle-même ? Je ne dis pas qu'il n'a pas tenté mère Thérèse-Emmanuel. Mais quand il l'a tentée, il était au-dehors, jamais au-dedans.

Si j'étais seule à dire ces choses, je n'aurais pas grande confiance dans la sagesse de ce jugement. Mais telle a été l'appréciation de tous ceux qui ont eu des rapports sérieux avec elle, à commencer par monseigneur Gay qui m'a dit : « Il n'y a rien à craindre sous ce rapport, il n'y a rien là de l'agent diabolique. C'est Dieu qui agit et qui lui parle. »

18. « Impersonnel » : mot employé par mère Marie-Eugénie.

Le troisième caractère que je trouve en mère Thérèse-Emmanuel, c'est sa correspondance à la grâce. Notre Seigneur demandait, appelait, parlait, et elle correspondait. Il lui en coûtait parfois, car tout n'était pas selon son esprit. Notre Seigneur d'ailleurs la conduisait à sa croix et à de grandes souffrances. Pouvait-elle ne pas le sentir ?

Je vous ai dit que sa raison était exigeante. Or quelquefois, notre Seigneur demande des choses que la raison ne comprend pas. Cela lui arrivait et elle correspondait. Ce qui la soutenait, c'était l'humilité et l'obéissance. Elle était tellement obéissante que jusqu'à la fin de sa vie, c'est l'obéissance qui l'a fait agir.

Quand la veille de sa mort elle m'a dit : « Ma Mère, vous m'avez parlé de l'Extrême-Onction, est-ce que je vais mourir ? », je lui ai répondu : « Ma Mère, je ne sais pas. Dieu seul a le secret de notre heure dernière. Mais vous êtes si faible que vous pourriez vous en aller dans une défaillance. » Elle m'a dit alors : « Si c'est votre avis, je suis bien contente, j'attendais que vous le disiez. Maintenant c'est le bon Dieu qui le veut. » Toujours elle a été comme cela, dans une obéissance d'enfant, une obéissance simple, facile et naïve.

Elle s'est fait lire alors les prières de l'Extrême-Onction. Elle s'y est préparée le mieux possible. Elle en a reçu la grâce avec toute sa ferveur et sa dévotion. Entre les deux sacrements, elle a demandé pardon aux sœurs, et sa dernière parole leur a recommandé d'être toujours obéissantes. C'est l'obéissance qui a été sa grâce et sa force. Elle a dit après : « Voilà tous mes membres qui sont sacrés pour Dieu. Il a tout consacré en moi. »

Le dernier jour elle a très peu parlé. Elle était si affaiblie et avait tant souffert ! On recueillait avec peine une parole sur ses lèvres, et on ne la comprenait pas toujours.

Ainsi depuis sa jeunesse, quand elle est venue auprès de moi, jusqu'à sa mort, voilà une âme riche des dons de Dieu, sage d'une sagesse que vous avez pu apprécier, et dont la seule pensée était d'obéir. Elle s'est toujours tenue dans l'obéissance la plus humble, la plus souple, la plus enfantine vis-à-vis de moi. Comme l'a dit monseigneur Gay, ce n'était pas seulement par affection. Elle m'a gardé une affection et une fidélité que je n'oublierai jamais, et qui avait fait de nos deux âmes une seule. Elle obéissait par une vue de foi, elle désirait que je lui dise le

mot de Dieu. C'était par une pensée de grâce, pour accomplir la volonté de Dieu, qu'elle faisait les choses que j'avais dites. Quand quelquefois je ne voyais pas tout à fait comme elle, son esprit se tournait vers ce que je désirais. C'était l'âme la plus obéissante que j'aie rencontrée et la plus absolument dégagée d'elle-même.

Mère Thérèse-Emmanuel avait un grand élan d'amour de Dieu. Elle n'a jamais eu d'autre amour. Elle était le type de ce que disent nos Constitutions : *Rien ne fut jamais en son cœur qui ne soit Jésus-Christ ou qui n'y soit en son nom, par son ordre et pour l'amour de lui.*

Elle aimait fortement et tendrement sa Congrégation, ses sœurs, ses amis, les âmes auxquelles elle se dévouait, mais en notre Seigneur et pour notre Seigneur. Sa virginité était la virginité même. C'était la virginité du cœur, de l'esprit, la virginité de la créature qui n'a jamais été qu'à Dieu.

Son extrême générosité, son humilité et son obéissance ont fait que Dieu a pu se fier à elle. Comment Dieu se confierait-il, parlerait-il à une âme qui ferait tourner sa grâce en quelque chose qui lui fût personnel ? C'est la grande condition, grâce à laquelle mère Thérèse-Emmanuel n'a jamais pu être trompée et à laquelle elle doit d'avoir été l'objet de tant de grâces de Dieu. Pour moi qui ai été le témoin de sa vie intérieure, je puis dire qu'elle a été comblée des grâces de Dieu. Il avait sur elle des desseins et, jusqu'à la fin de sa vie, il a travaillé à les accomplir.

La veille de sa mort elle m'a dit : « Je n'ai pas fait tout ce que Dieu voulait de moi. Je n'ai pas accompli tous ses desseins. » Je la consolais en lui disant : « Je crois que les saints eux-mêmes, excepté la Sainte Vierge, ne pourraient pas dire, à l'heure où vous êtes, qu'ils ont correspondu à toutes les grâces de Dieu. »

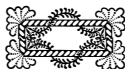
Je suis en effet convaincue que, même les plus grands saints, n'ont pu rendre à Dieu tout ce qu'il leur demandait. Dieu est si élevé au-dessus de sa créature, ce qu'il donne est si grand ! Seule la Sainte Vierge a correspondu à toute l'étendue des desseins de Dieu, et en cela elle est unique. Pour elle on peut dire que toute grâce descendue du ciel a produit le centuple. Par là Dieu a élevé sa sainteté au-dessus de toute sainteté, sa beauté au-dessus de toute beauté, et il en a fait la reine de tous les saints. Partant de l'Immaculée Conception, elle est arrivée à

l'Assomption, en passant par la maternité divine et le pied de la croix où elle est devenue la mère de tous les hommes. Je ne crois pas qu'aucune autre créature, en pensant aux grâces de Dieu, puisse se dire : « Il n'y en a pas une que j'aie laissé tomber. » Je ne le crois pas, et je ne serais pas tranquille sur une âme qui aurait d'elle cette opinion.

Pour mère Thérèse-Emmanuel, voilà ses pensées, ses désirs et voilà ses exemples. Si Dieu lui a fait beaucoup de grâces, c'est qu'elle était aussi une âme de prière. Elle priait toujours et n'avait pas besoin pour cela d'être à la chapelle. Encore le dernier jour, comme nous récitons le chapelet près d'elle, à mi-voix, elle nous a dit : « Je suis un peu fatiguée. Je prie intérieurement. » En effet, toujours, dans ses souffrances, dans sa vie religieuse, dans ses jeunes années, elle priait beaucoup extérieurement, vous l'avez vu. Mais elle priait surtout intérieurement. Il n'y avait pas de lieu, pas d'endroit où, par sa foi vive, par son amour ardent, par le soin de tout rapporter à notre Seigneur, elle ne fût en prière.

Je ne vous dis pas ce qu'elle a été comme maîtresse des novices, ce serait infini. Nous savons quelle était sa sollicitude pour chaque âme. Je demanderai à chacune de celles qui l'ont connue de noter les paroles les plus surnaturelles qu'elles aient entendues d'elle, celles qui les ont le plus touchées.

Enfin, pour me résumer, c'était une âme dont l'humilité, l'obéissance, la prière, la pureté de cœur et d'intention, l'éloignement de toute personnalité et la fidélité à la grâce ont été supérieures à celles de toute autre avec qui j'ai été en rapport.

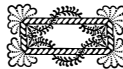


3 juin 1888¹⁹

NOUS DEVONS NOUS EFFORCER D'IMITER MÈRE THÉRÈSE-EMMANUEL

Mes chères sœurs,

Je voudrais seulement vous rappeler, après avoir entendu ce que monseigneur Gay²⁰ a dit de mère Thérèse-Emmanuel, qu'il faut regarder cette vie, cette vertu, cette conduite comme un modèle pour nous. Puisque nous sommes appelées dans cette Congrégation qu'elle a aidé à fonder, puisque nous en faisons partie, puisqu'elle en a formé toutes les sœurs anciennes, que chacune s'efforce de l'imiter en quelque chose, soit dans la perfection de sa vie religieuse, dans son attachement à la doctrine de l'Église, soit dans la fidélité qu'elle a mise à toujours chercher Dieu, surtout dans ce grand esprit de prière, d'amour, d'adoration, qui lui faisait méditer sans cesse les mystères de Jésus-Christ. Tout le monde n'aura pas les mêmes grâces, mais tout le monde peut faire les mêmes efforts.



19. Chapitre inédit.

20. Le 2 juin a eu lieu dans la chapelle d'Auteuil un service solennel pour mère Thérèse-Emmanuel, un mois après sa mort. Monseigneur Gay a prononcé une allocution dont le texte a été imprimé (cf. *Une mystique au XIX^{me} siècle*, par une Religieuse de l'Assomption – Bonne Presse, 1934, page 255 et suivantes).

15 juillet 1888

GRAND AMOUR DE MÈRE THÉRÈSE-EMMANUEL POUR LA LITURGIE

Mes chères filles,

Je vous ai déjà parlé de mère Thérèse-Emmanuel. Je voudrais ajouter quelque chose aujourd'hui et vous dire son zèle pour la liturgie. Vous avez toutes connu ce zèle, et celles qui ont vécu avec elle se rappellent son grand amour de l'Office. Il est certain que, dans les commencements, elle a insisté plus que personne pour que nous prenions l'Office. Elle l'a vivement désiré. Toujours elle y a été vivement attachée et a inspiré aux novices, tout le temps qu'elle les a formées, l'amour, la dévotion pour l'Office de la sainte Église. Elle leur a appris à le dire avec respect, avec attention, à en faire le fondement de leur vie spirituelle.

Pour elle-même, quand vous connaîtrez davantage sa vie intérieure, telle qu'elle se trouve dans ses papiers et ses notes intimes, vous verrez que la vie de l'Église, la liturgie était pour beaucoup dans sa vie intérieure. Elle s'occupait des fêtes, des temps de l'année. Elle joignait toujours à son occupation intérieure habituelle l'objet de la dévotion du moment. Je suppose que l'Église célébrait la Passion de notre Seigneur ; elle s'occupait alors de voir comment notre Seigneur s'était montré petit, silencieux, humble dans sa Passion, comme il l'avait fait dans son Enfance.

Sa vie spirituelle se nourrissait abondamment des paroles de l'Office, des psaumes que nous y récitons à chacun des temps de l'année. Cette dévotion était si fidèle, si fervente en elle que l'année dernière encore elle faisait ouvrir sa porte pour pouvoir prendre part à Matines, pour

pouvoir entendre chanter le *Te Deum* et s'y unir. Quelquefois, bien que très fatiguée et souffrante, elle voulait aussi prendre part aux messes chantées, quand elle avait communie avant. Dans la journée, elle s'unissait aux Vêpres, à l'Office, à tout ce qu'on chantait. C'était une grande dévotion pour elle, quelque souffrante qu'elle soit.

Les derniers temps, un de ses plus grands sacrifices à Cannes était de ne pas pouvoir aller à la chapelle, de ne pas pouvoir participer à ce qui s'y passait, parce que sa chambre était trop éloignée. Elle me disait : « Ma Mère, je suis bien privée de la chapelle. Comme je suis enfermée ici n'ayant pas la chapelle ! » C'est qu'elle vivait des fêtes. Elle les célébrait avec une touchante dévotion. Les douleurs et les joies que l'Église exprime dans ses Offices résonnaient jusqu'au plus profond de son âme. Je voudrais vous voir toutes pénétrées de cet esprit qui nous convient si éminemment.

Le père Hildebrand, qui avait vu mère Thérèse-Emmanuel à Cannes, m'a écrit : « J'espère qu'elle célèbre au ciel les fêtes qu'elle avait tant de dévotion à célébrer sur la terre ! » Cela avait beaucoup frappé ce père. Un Office bien célébré, une messe bien chantée, des prêtres faisant les cérémonies avec dévotion, comme les bénédictins par exemple, tout cela était une vraie joie pour l'âme de mère Thérèse-Emmanuel.

C'est là ce qu'il faut imiter, mes sœurs : la participation de mère Thérèse-Emmanuel aux fêtes, sa dévotion pour le grand Office, la manière dont il a nourri sa vie spirituelle. Je crois qu'elle a souvent fait ressortir cela dans son enseignement ; et vous devez vous rappeler l'émotion avec laquelle elle approchait de chacune des fêtes de l'Église et le désir ardent qu'elle avait que chacune y participe.



5 août 1888

LA VIE INTÉRIEURE
AVOIR SANS CESSÉ JÉSUS-CHRIST DEVANT LES YEUX POUR L'IMITER

Mes chères filles,

Je ne vous dirai qu'un mot aujourd'hui, pour vous rappeler que tout dans la vie religieuse repose sur la vie intérieure. Quand on commence, on n'a pas en général l'esprit intérieur. Il faut y arriver graduellement.

Le premier degré, c'est d'unir toujours sa volonté à celle de Dieu, de vouloir avec ardeur faire toutes choses selon cette divine volonté et d'y conformer toutes ses pensées, tous ses désirs. Ce principe, ce fondement est de tous les temps : c'est le commencement, le milieu et la fin de la perfection de l'amour. En tout temps, en toutes circonstances, il faut faire reposer sa vie intérieure sur cette base, sur ce soin et cette attention de ne vouloir que ce que Dieu veut et de rester dans la dépendance la plus absolue vis-à-vis de la volonté divine.

Vous comprendrez parfaitement, mes filles, les conséquences qui découlent de ce principe : d'abord l'amour de la Règle, qui est une manifestation de la volonté de Dieu. Puis l'amour de son état, je ne veux pas dire seulement de l'état religieux, mais de l'état où il plaît à Dieu de nous placer.

Peu de personnes sont contentes de leur état. On en sent les difficultés et on voudrait changer. On serait tenté de faire comme cet homme qui murmurait contre sa croix, et auquel Dieu permit d'en choisir une à sa convenance. Après avoir bien cherché, il fut obligé de revenir à la sienne, parce que seule elle se trouvait ajustée à sa taille. Ainsi notre Seigneur donne à chacun la croix qui convient à sa taille. C'est cette croix-là qu'il faut porter. Lui-même le dit dans l'Évangile,

lorsque, nous invitant à le suivre, il ajoute : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive*²¹.

Remarquez, qu'il dit : *sa croix*, et non pas celle du voisin ; *sa croix*, c'est-à-dire celle que Dieu lui destine et lui envoie.

Donc, vous le voyez, avoir une volonté toujours unie à celle de Dieu, voir cette adorable volonté dans tous les détails de la vie, c'est être dans l'obéissance, dans la régularité, dans l'acceptation des divers états par lesquels Dieu permet que nous passions, dans l'acceptation par conséquent des contradictions des caractères, des situations diverses, des emplois, de la santé. En un mot, c'est être dans un perpétuel sacrifice de soi-même pour faire la volonté de Dieu. Voilà le premier fondement de la vie intérieure.

Le second consiste à s'attacher fidèlement à la présence de Dieu, à s'y tenir autant qu'on le peut. Il est bon pour cela, il est nécessaire de s'appliquer à l'un ou l'autre des mystères de la vie de notre Seigneur. Pour arriver à la vie intérieure, il faut avoir sans cesse Jésus-Christ devant les yeux de l'âme, comme celui que l'on aime, que l'on écoute, que l'on imite et à qui l'on veut appartenir tout entière et sans partage, par l'adhésion la plus complète de notre volonté à la sienne. Pourquoi aurions-nous notre Seigneur devant les yeux, si ce n'était pour vouloir ce qu'il veut et pour nous conformer à lui dans ses différents mystères ?

Il y a certainement une grâce toute particulière à suivre notre Seigneur dans les états où l'Église nous le présente selon les divers temps de l'année liturgique. Ainsi, en ce moment, nous le suivons dans l'état de prédicateur de la divine parole au milieu des hommes, enseignant la vérité, guérissant les malades, usant de miséricorde à l'égard des pécheurs. C'est donc le mystère de la mission évangélique que l'Église nous propose, comme nous le voyons dans chacun des dimanches après la Pentecôte.

Mais, quoiqu'il y ait une grâce spéciale attachée à suivre notre Seigneur dans l'état où nous le présente l'Église, il est des âmes qui, en tout temps, toute leur vie même, ont un attrait pour un mystère particulier. Ainsi, pour certaines personnes, la sainte Enfance est l'objet d'une dévotion spéciale. Certes, c'est une dévotion admirable

21. Mc 8, 34.

pour une religieuse, si, à l'exemple du saint Enfant Jésus, elle apprend à se taire, à être souple, à se laisser faire. Si elle devient toute petite et toute simple comme un enfant. Elle gagne vraiment alors le royaume des cieux, comme notre Seigneur lui-même l'a promis, quand, appelant un petit enfant au milieu des apôtres qui étaient des hommes faits, il le leur montra en disant : *Si vous ne changez pas pour devenir comme les petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux*²².

D'autres personnes sont occupées de la Passion de notre Seigneur. Elles le voient dans ses souffrances et ses abjections, et, par amour pour lui, embrassent les souffrances et les abjections afin de lui devenir plus semblables. « Quand une âme en est une fois venue à la Passion de Jésus-Christ, disait Bossuet, elle y demeure et ne saurait monter plus haut. »

Nous l'avons vu pour mère Thérèse-Emmanuel. Elle a suivi fidèlement tout ce que Dieu demandait d'elle. Très longtemps, pendant une grande partie de sa vie, elle a été occupée du mystère de l'Incarnation, de l'Enfance de notre Seigneur. Plus tard et dans les derniers temps, son âme était tout unie aux souffrances de notre Seigneur dans sa Passion, et elle est demeurée là jusqu'à la fin !

Mais il ne faudrait pas, mes filles, vouloir entrer tout de suite et de soi-même dans l'occupation de la Passion, comme étant ce qu'il y a de meilleur. Il faut attendre le moment où la grâce aide l'âme et où Jésus-Christ crucifié toujours devant vos yeux vous attire à prendre part à son état crucifié.

Cette voie a été très vraie pour mère Thérèse-Emmanuel. Mais aussi, une fois arrivée au mystère de Jésus crucifié, elle s'est arrêtée dans ce mystère de douleur si sanctifiant et n'a pas été plus haut. Il n'en est pas moins vrai que le mystère de la sainte Enfance a été pendant des années la principale dévotion de son âme. Elle se tenait près du saint Enfant Jésus, cherchant à l'imiter, à le reproduire dans son état d'enfance. Vous verrez sans doute, quand on arrivera à lire ses notes et ses lettres à son directeur, que ce qui domine tout le reste, c'est sa dévotion à l'Incarnation et au saint Enfant Jésus.

22. Mt 18, 3.

Vous comprenez, mes sœurs, que, pour nous qui sommes adoratrices du très saint Sacrement, nous devons continuellement être occupées de notre Seigneur dans ce mystère, où il se cache et s'anéantit pour notre amour. Nous retrouvons d'ailleurs au saint Sacrement tous les états et tous les mystères de la vie et de la mort de Jésus-Christ.

D'abord son état d'enfance. Où est-il plus que là petit, docile, anéanti ? Le prêtre le prend, le pose, le donne, le retient, le fait descendre sur l'autel. C'est l'obéissance la plus extraordinaire et la plus parfaite. Même dans les langes et à la crèche, Jésus-Christ n'était pas à ce point anéanti. Là, il pouvait encore faire un mouvement, tandis qu'il ne peut bouger sur l'autel.

De même le mystère de la Passion est éminemment dans le mystère de l'autel. Jésus-Christ s'y montre à nous dans son état de victime offerte et immolée. C'est pour cette raison, on peut bien le dire, que le prêtre consacre séparément le pain et le vin, afin de mieux figurer l'oblation que Jésus-Christ a faite de lui-même sur la croix et qu'il renouvelle mystiquement tous les jours à la sainte messe. Sur l'autel comme sur la croix, Jésus-Christ répand son sang pour nous. Il fait à son Père l'offrande de ses plaies *intercédant en notre faveur*²³ comme il le faisait au Calvaire, et comme il le fera au ciel pendant toute l'éternité.

Les âmes qui, devant le saint Sacrement, étudient Jésus-Christ et s'unissent à lui dans ses divins mystères trouvent là un grand moyen d'avancer dans la vie intérieure, dans la connaissance et dans l'amour de Dieu. Il ne faut pas croire en effet qu'il suffise de rester dans le vague et de dire : « Mon Dieu, je vous aime », pour devenir une âme de prière. Il faut autre chose pour fixer l'attention de l'âme.

Je vous conseille, mes sœurs, de rendre très vive votre foi à la présence réelle de notre Seigneur au très saint Sacrement et de vous persuader que celui que nous avons le bonheur de posséder sous notre toit, que nous allons adorer si souvent au saint Sacrement, c'est le même Sauveur que les apôtres ont suivi à travers la Judée. Recevez comme eux ses paroles de vie. Mettez-vous à ses pieds, tantôt à la place de saint Pierre ou de saint Jean, de sainte Madeleine, de la femme samaritaine ou de la femme cananéenne dont notre Seigneur a

23.Cf. He 7, 25 et Rm 8, 34.

admiré la foi²⁴. Vous trouverez là un moyen puissant de fixer votre esprit et, tout en suivant le récit évangélique, d'entrer aussi dans les vertus que notre Seigneur a bénies et canonisées dans les apôtres et les saintes femmes.

Quand, à l'oraison, à la messe, à la communion, on est entré dans les sentiments de notre Seigneur, il faut s'y maintenir le long du jour et rester uni à celui qui daigne habiter au milieu de nous, et si près de nous qu'en ce moment une porte seulement nous sépare de lui. Tâchez donc de tenir sans cesse votre âme orientée vers lui par l'union de votre volonté à la sienne.

Je dis union, ce qui est quelque chose de plus que soumission. Quand on se soumet, on sent encore la répugnance à se mettre sous le joug, parce qu'on le trouve dur. Mais quand on aime, on veut tout ce que veut celui qu'on aime. On préfère sa volonté à toutes les choses de ce monde, on n'a point de volonté pour soi-même. Comme le disait un bienheureux, Henri Suso si je ne me trompe, on aimerait mieux être un grain de sable par la volonté de Dieu qu'un séraphin par volonté propre. C'est ainsi que l'amour, livrant l'âme à Dieu, la rend indifférente à tout ce qui la touche.

Je finis, mes filles, par où j'ai commencé : sans l'union à la volonté de Dieu il n'y a pas de vie intérieure. Toute personne donc qui a sa volonté propre, qui la garde, qui est ennuyée de ceci ou de cela, est encore beaucoup à elle-même. Elle n'est pas complètement donnée à son divin Époux qu'elle doit cependant aimer seul et par-dessus toutes choses.

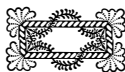
Demeurons donc unies à la volonté de Dieu, aimons ce qui lui plaît d'un amour de préférence qui nous fasse dire toujours et en toutes choses : « Ce que vous voulez, Seigneur, comme vous le voulez, quand vous le voulez, par qui vous le voulez et parce que vous le voulez. » « Ce que vous voulez », c'est le strict nécessaire et tous les chrétiens sont obligés de le dire. « Comme vous le voulez », c'est déjà plus difficile. « Quand vous le voulez », demande un degré de perfection de plus. « Par qui vous le voulez », c'est le créé qui disparaît et l'âme qui se livre au bon plaisir de Dieu. Enfin « parce que vous le voulez », c'est le

24.Cf. Mt 15, 28.

motif. Cet acte d'abandon vous mènera sûrement à la perfection de l'union.

Je vous engage, mes chères filles, à redire souvent cet acte et surtout quand il vous arrive quelque chose de plus pénible à supporter. Quel est le saint qui n'a pas souffert, qui n'a pas été humilié ? Nous n'arriverons pas non plus à la sainteté sans souffrances, et l'important, c'est de les bien porter à l'exemple de notre Seigneur.

Un personnage, qui, dans la sainte Écriture représente notre Seigneur et l'a figuré dans sa Passion, Job, est un type admirable de résignation dans les épreuves. Voyez comme l'affliction lui arrive de toutes parts, non seulement du démon, mais de ceux-mêmes qui auraient dû le consoler, de ses amis, de sa femme qui ajoute à ses douleurs en l'accablant d'injures. Or Job accepte tout, il ne se plaint pas. Remarquez bien que Job est de l'Ancien Testament ; il n'avait pas connu les mystères de Jésus-Christ. Cependant quel exemple de patience il nous donne ! C'est merveilleux ! Aussi saint Jacques dit à sa louange : Seigneur, vous béatifiez Job à cause de ses souffrances²⁵. Moi j'ajoute : « à cause de son admirable et parfaite soumission. »



25. Cf. Jc 5, 11.

12 août 1888²⁶

PATIENCE ADORABLE DE JÉSUS DANS SON ENFANCE,
SA VIE PUBLIQUE ET SA PASSION

Mes chères sœurs,

Vous vous rappelez que lorsque le pape Urbain II, le pape des Croisades, est venu en France, on l'a prié dans un grand monastère de l'ordre de saint Benoît de prendre la parole sur ce qui était le plus nécessaire dans la vie spirituelle, et il a prêché à ces religieux sur la patience. Si c'est là ce qu'il y a de plus nécessaire aux religieux, c'est nécessaire aussi aux religieuses, car il n'y a pas grande différence entre les deux états. Je ne sais pas ce que le pape a dit, mais j'ai bien envie de vous parler aussi de la patience.

La dernière fois, je vous recommandais d'avoir toujours devant les yeux notre Seigneur Jésus-Christ. Il est, mes sœurs, le modèle le plus admirable, le plus merveilleux, le plus parfait de la patience. Prenez-le à sa naissance et voyez comment ce Verbe Incarné, la plénitude de la Sagesse du Père, a fermé ses lèvres pendant autant de temps qu'un petit enfant ordinaire se tait en venant sur la terre. Il n'a pas dit un mot, il n'a pas jeté une seule des lumières, des vues, des mouvements de la sagesse divine dont son âme était pleine. Il s'est tu. Il faut imiter notre Seigneur en ceci et c'est un grand acte de patience. Il est là sur la paille, enveloppé de langes ; il n'a pas la liberté de ses mouvements, il se laisse porter d'un lieu à un autre, il est dans l'état d'humiliation, de faiblesse, de petitesse qui appartient à l'enfance de l'homme. Puis il grandit, mais pour subir les contradictions, les persécutions des

26. Chapitre inédit.

méchants et pour les accepter. Il pouvait les empêcher puisqu'il pouvait tout ; il pouvait foudroyer Hérode sur son trône et empêcher le massacre des Innocents, il ne l'a pas fait. Et c'est non seulement lui qui est persécuté, mais sa sainte Mère, mais saint Joseph sont persécutés avec lui ; ils fuient devant leurs persécuteurs, ils vont dans cette terre d'Égypte où il y avait toute espèce de superstitions, ils y restent jusqu'à ce qu'ayant appris la mort d'Hérode, ils puissent rentrer dans la terre de Judée. Notre Seigneur souffre déjà la volonté des puissants et des méchants et il souffre avec une admirable patience.

Après cela, le voilà dans l'atelier d'un pauvre ouvrier à Nazareth, il parle très peu, mais il prie beaucoup. Jusqu'à trente ans il reste là, et que fait-il ? Pourquoi était-il venu ? Il était venu pour établir le culte du vrai Dieu. *Je suis venu*, nous dit-il, *pour faire la volonté de mon Père*²⁷, mais *Je suis venu (aussi) pour qu'il ait des adorateurs en esprit et en vérité*²⁸ : c'est la parole qu'il dit à la Samaritaine. Il est venu *pour rendre témoignage à la vérité*²⁹, mais ce témoignage est d'abord muet ; il reste là, il travaille, il obéit, il prie et il se tait pendant trente ans ! Si les religieuses ne mettaient jamais leur ambition qu'à imiter la vie de Nazareth, à toujours obéir, à prier, à travailler, elles auraient une grande paix, car la paix vient de cette disposition. Voyez quelle paix régnait à Nazareth ! Mais aussi quelle vie de silence, de prière, de travail, et quelle perfection dans la vie la plus cachée et la plus humble aux yeux des hommes.

Plus tard notre Seigneur est sorti de là et c'est alors qu'il a été un prodige de patience. Il a choisi ses apôtres. Vous voyez en ce moment passer souvent les terrassiers³⁰. Je ne pense pas que les bateliers de Judée fussent beaucoup plus intelligents qu'eux, c'étaient des hommes qui vivaient de leurs filets sur le bord du lac ou en naviguant sur le lac ; ils s'occupaient à ce travail très humble, très grossier de la pêche. Notre Seigneur les a pris, il en a fait ses apôtres, il a vécu avec eux, il a

27. Cf. Jn 4, 34.

28. Cf. Jn 4, 23.

29. Cf. Jn 18, 37.

30. Avant la fête de l'Assomption et le Chapitre Général qui s'ouvrira le 26 août, des travaux ont lieu à la chapelle du monastère pour y placer l'autel du Jubilé des 50 ans, offert par les anciennes élèves. Il y a eu aussi des travaux pour le « caveau du bois » où a été déposé le corps de mère Thérèse-Emmanuel à son retour de Cannes, le 28 juillet.

changé leurs mœurs, instruit leur esprit, les a formés à la vertu, il y a travaillé pendant trois ans, ne se séparant jamais d'eux.

Et s'il n'y avait eu que les apôtres ! Mais la foule le pressait, l'accablait. Vous vous rappelez qu'un jour notre Seigneur, entouré par la foule, dit à ses apôtres : *Quelqu'un m'a touché, une vertu est sortie de moi*, et les apôtres lui répondent : *Mais, Seigneur, la foule te presse et tu dis : quelqu'un m'a touché !*³¹ C'était l'attouchement de la foi, l'attouchement de la prière qui avait été jusqu'à son cœur, et la pauvre hémorroïsse se jetait à ses pieds, guérie de la maladie dont elle souffrait depuis douze ans.

À chaque page de l'Évangile, nous voyons Jésus pressé par la foule, on va même jusqu'à découvrir les toits des maisons pour lui présenter des malades à guérir³² ; on le suit au désert où nous le voyons nourrir trois mille hommes avec cinq pains et deux poissons³³. Il n'y avait que les nuits où il pût être seul pour prier. Mais quelle patience il lui fallait avec ces juifs, ces scribes, ces pharisiens toujours occupés à le tenter par des questions captieuses et à le trouver en défaut !

Je prends la vie de Jésus-Christ, mes sœurs, mais si nous arrivons à sa Passion, quelle merveille de patience ! *Jésus se taisait*. À travers toutes les injures, tous les mauvais traitements, toutes les ignominies, les accusations fausses, il se taisait. Pilate même en était dans l'admiration : *Tu ne réponds rien ? Vois tout ce dont ils t'accusent ! Mais il se taisait*³⁴.

Ce silence avait mis Pilate hors de lui. Quand on a de tels exemples, quand on les médite habituellement, quand on a notre Seigneur devant les yeux, alors la patience devient facile.

Je vous ai dit la patience dans le silence, dans la dépendance, c'est l'enfance ; puis la patience dans le travail, dans les emplois, dans les rapports avec des personnes grossières, difficiles, pénibles. C'est ce qu'étaient parfois les apôtres pour notre Seigneur. *Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes*³⁵, disait Jésus quand ils le priaient de faire tomber le feu du ciel. Tous l'ont abandonné à la Passion et ils n'ont été vraiment

31. Lc 8, 45-46.

32. Cf. Mc 2, 1-12.

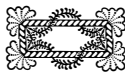
33. Cf. Mc 6, 18.

34. Mc 15, 4-5.

35. Lc 9, 54-55 (Vulg.).

transfigurés qu'après la Résurrection et la descente du Saint-Esprit ; mais toute sa vie notre Seigneur a dû les supporter comme cela.

Il faut encore de la patience dans les dérangements, dans les foules ; nous n'y sommes pas souvent, mais dans les pèlerinages, par exemple, on a bien besoin de penser à notre Seigneur pour supporter cette foule importune et dérangeante, quelque pieuse qu'elle soit.



2 septembre 1888

CONFIANCE ET ABANDON À DIEU DANS LES ÉPREUVES
QU'IL NOUS ENVOIE POUR NOUS PURIFIER

Mes chères filles,

Nous venons de recevoir de Dieu de grandes consolations : l'union des cœurs, la joie de nous trouver à peu près toutes à ce Jubilé. Je parle des Mères. Il en manquait une³⁶, plus regrettée que toutes les autres. Mais sa présence s'est fait sentir au milieu de nous, et sa bénédiction était sur nous. Ce sont là des consolations ! Cette grande fête était belle. C'était une fête du ciel, comme l'ont dit bien des sœurs, et nous devons en remercier Dieu.

Il est dit dans une homélie des Pères que jamais Dieu ne laisse aux siens la continuité de la joie ni la continuité de la peine. Mais il mêle admirablement la joie à l'épreuve, de manière qu'il y ait de quoi soutenir l'âme et de quoi la sanctifier. Il faut donc nous préparer à l'épreuve. Laquelle ? Je n'en sais rien. Dieu seul le sait. Pour moi je veux vous dire les dispositions dans lesquelles l'âme doit être vis-à-vis de toute épreuve que Dieu lui envoie.

La première disposition est la confiance en Dieu. Quelle que soit l'épreuve que l'on traverse, Dieu est Père. *Nul n'est Père comme Dieu*, a dit Tertullien qui passait pour le plus rude des apologistes, le plus rude des écrivains d'Afrique. Cette parole est bien belle et bien vraie. Quand notre Seigneur nous a enseigné à prier, il nous a appris à dire d'abord : *Notre Père qui êtes aux cieux*³⁷. Si nous sommes bien pénétrées

36. Mère Thérèse-Emmanuel.

37. Mt 6, 9.

de cette vérité, si nous regardons Dieu comme notre Père, non seulement nous aurons confiance, mais nous aurons aussi la seconde condition qui est l'abandon entre ses mains.

À l'heure de l'épreuve, il faut se souvenir de l'heure de la joie. À l'heure de la joie, il faut se préparer à l'épreuve. Je souhaite, mes filles et je demande à Dieu que, si l'épreuve par laquelle vous passerez est l'épreuve la plus dure, l'épreuve intérieure, elle purifie votre âme et lui ôte tout ce qui lui reste d'elle-même. Je parle aux plus anciennes. Je pense qu'elles sont assez à Dieu, qu'elles ont depuis assez longtemps l'habitude de la prière et de l'oraison, pour que Dieu puisse les introduire dans cet état où il purifie l'âme.

Pour être purifiée, l'âme souffre parce que ses péchés lui sont mis devant les yeux. Elle est rabaissée au dernier degré des créatures. Elle ne trouve plus Dieu. Elle n'a plus les lumières, l'ardeur, les sentiments qui la portaient dans la jeunesse, mais qui, tout en étant excellents, pouvaient être mélangés à beaucoup d'imperfections personnelles.

Toute personne qui a eu des ardeurs très vives pour Dieu peut se dire : « Pourtant alors j'avais encore beaucoup d'amour-propre, beaucoup de suffisance, je tombais souvent dans le péché véniel. On n'aurait pas pu dire que Jésus-Christ vivait en moi. » Or, c'est là la fin de toute épreuve intérieure, de toute purification qui se fait en nous, c'est que Jésus-Christ vive en nous.

D'abord il faut qu'il y vive par l'horreur du péché. Vous êtes-vous représenté ce que notre Seigneur pense du péché ? Quelle horreur il a de la moindre faute vénielle, lui le Saint des Saints, la sainteté même ? Ce qu'il pense du péché véniel peut-être trop fréquent, je ne dis pas habituel, dont on n'est pas corrigé ? Chacun, hélas ! a une pente de sa nature, la pente de l'impatience, de l'orgueil, de la susceptibilité, et, par ces pentes diverses, tombe dans le péché véniel.

Qui d'entre nous peut dire : « Je ne commets pas souvent le péché véniel » ? Je le souhaiterais, mes filles. Mais, si vous le pensiez, vous seriez dans l'erreur, puisque la sainte Écriture dit que *le juste même tombe sept fois le jour*³⁸. Avez-vous suffisamment l'horreur du péché

38. Pr 24, 16.

vénier ? Combattez-vous assez vos péchés d'habitude ? Ce sont les plus dangereux, ceux dont il importe le plus de se défaire. Quand on a l'habitude de la distraction, de l'impatience, de l'amour-propre, le travail de la perfection de l'amour doit être, d'une confession à l'autre, de se surveiller, de lutter, pour ne pas retomber dans ces mêmes manques d'amour.

Il faut encore s'exciter à une vive contrition de ses péchés, les détester comme notre Seigneur les a détestés, et, pour cela, essayer de se rendre compte de ce que notre Seigneur a éprouvé au jardin des Oliviers et pendant toute sa Passion. Les péchés ont été bien plus lourds à son âme que les tourments et toutes les souffrances qu'il a endurées sur la croix. Il est sûr qu'au jardin de l'agonie son sang a coulé uniquement quand il a eu la vision des péchés des hommes, quand il s'est offert pour tous les péchés du monde. Je sais que ces péchés étaient graves, abominables. Mais je sais aussi que chacune de nous, nous avons été présentes à son esprit ; il a vu nos lâchetés, nos infidélités sans nombre, il a vu combien peu encore nous avons pris son esprit, et cette vue l'a rempli d'amertume.

Eh bien, mes filles, c'est là l'épreuve sanctifiante où je voudrais voir entrer les plus anciennes d'entre vous. Qu'elles aient donc la plus grande horreur du péché, même du plus petit, comme l'avait notre Seigneur, l'horreur de l'imperfection et de tout ce qui peut contrister son cœur. Autant il aime votre âme, autant il hait la laideur de ses imperfections.

Il y a une seconde raison à ces épreuves, qui est d'établir l'âme dans la vérité et dans une très profonde humilité. Plus une âme s'abaisse, plus elle se met au-dessous de tout ce qu'elle souffre, au-dessous de tout reproche, de tout blâme, reconnaissant devant Dieu qu'elle est pécheresse et misérable ; plus elle accepte d'être méprisée, abaissée, contredite, plus cette âme plaît à Dieu et plus il l'aime.

Tout cela n'est pas facile, il est vrai. Il faut que Dieu y mette la main pour que l'âme en arrive là. C'est ordinairement dans la mesure où l'âme est privée des consolations qu'elle arrive à se dégager d'elle-même. Nous n'avons pas fait grand-chose, tant que nous ne sommes pas arrivées à ce dégagement de nous-mêmes.

Je vous laisse avec ces deux pensées. Elles sont suffisantes pour vous aider à supporter l'épreuve, pour vous préparer, au fond de l'âme, à traverser les sécheresses, les obscurités, les peines, et arriver à l'union complète avec Dieu, basée sur le dégagement de vous-mêmes et l'abandon sans bornes aux conduites et aux volontés de Dieu sur vous.



*23 septembre 1888*³⁹

L'HUMILITÉ, FRUIT DU MYSTÈRE DE L'INCARNATION

Mes chères sœurs,

L'archevêque de Paris⁴⁰ nous a recommandé ce matin la récitation du saint Rosaire pendant le mois d'octobre et je vous rappellerai que dès nos commencements, le Rosaire a été une de nos grandes dévotions. Nous pouvons certainement le dire en bien des moments : en allant et venant, dans les escaliers, et si nous nous habituons à réciter ainsi le Rosaire, nous ne perdrons pas un instant sans l'employer à prier. On disait cela de la sainte duchesse de Vallombrosa, on peut le dire également de la duchesse de Montpensier, et si cela est vrai de femmes du monde, combien plus doit-on pouvoir le dire de religieuses vouées comme nous à la prière ! Dites donc beaucoup d'Ave Maria et vous savez qu'avec les chapelets indulgenciés par les Croisés on peut gagner des indulgences quand on ne dit qu'un, deux, trois Ave Maria, on peut ainsi soulager les âmes du purgatoire et obtenir pour soi-même beaucoup de grâces.

Quant aux mystères dont on joint la méditation à la récitation du Rosaire, on est bien libre de les choisir comme on veut, au moins pour les fruits des mystères, puisqu'il y a des méthodes différentes. Je crois cependant que tout le monde est d'accord pour le premier mystère du Rosaire, l'Incarnation, dont le fruit est l'humilité, et comme c'est précisément ce dont, moi au moins et peut-être vous aussi, nous avons

39. Chapitre inédit.

40. Monseigneur Richard.

le plus besoin, appliquons-nous toutes et sans cesse à demander l'humilité.

Les saints ont cru ne pas trop faire quand ils faisaient, comme saint Louis de Gonzague, des jeûnes, des mortifications, des neuvaines, des efforts de toute espèce pour acquérir l'humilité. Je crois bien que l'humilité n'était pas naturelle chez saint Louis de Gonzague, car je suis persuadée qu'il aurait été plus aimable : une fois l'humilité entrée dans une âme, elle y met une certaine grâce, un certain charme, une certaine douceur qui la rendent agréable à tout le monde. Remarquez bien que je dis : quand l'humilité est entrée, car il faut du temps pour l'y faire entrer, et c'est beaucoup qu'une âme travaille pour acquérir l'humilité. Pour moi, j'ai déclaré que je n'aurais jamais une grande confiance dans une âme au point de vue de la solidité de ses vertus, si je ne la voyais pas travailler sérieusement à devenir humble pendant deux ou trois ans ; je ne dis pas qu'elle y arrivera, c'est trop difficile, et si je disais que je n'aurais jamais confiance dans une âme jusqu'à ce qu'elle ait acquis l'humilité, il faudrait tirer l'échelle !

Toute personne qui y travaille et qui y travaille consciencieusement doit chercher à s'humilier, à se défaire de toutes les productions de l'amour-propre et de l'orgueil, chercher à aimer être comptée pour rien (ce qu'on n'aime pas naturellement), chercher à se mettre à la dernière place, à être blâmée, critiquée, méprisée d'une manière générale. Par exemple, si vous êtes musicienne : il y a des personnes qui peuvent penser que vous n'avez pas de talent ; c'est un petit mépris, il n'est pas très grand, mais c'en est un. Vous dessinez : on dit que vous ne mettez rien à sa place, que vous ne faites que des bêtises ; c'est un petit mépris et je n'ai pas vu en général que les artistes les acceptent avec grand plaisir. On pourra dire que vous avez la voix fausse, que vous chantez mal, que vous faites des mouvements fâcheux, que vous employez des couleurs trop crues, que vous ne réussissez pas etc. ; ce sont de petits mépris. J'ai parlé des artistes, mais si nous prenons les littérateurs en général, ils n'aiment pas cela non plus. Si on trouve que leur manière d'enseigner n'est pas la plus intelligente, je ne sais pas s'ils l'aimeront ; je le souhaite, mais je n'en sais rien.

Je signale ces choses-là pour vous dire qu'il y a beaucoup de mépris qu'on peut embrasser et qui ne sont pas contraires à la charité

fraternelle. On dira que vous n'avez pas de tenue, que vous êtes mal habillée, et bien des gens trouvent cela très désagréable ; ou encore : telle sœur n'a pas d'ordre, ne me donnez pas cette lingère pour la communauté etc. Vous n'aurez pas d'autres mépris ; personne ne vous méprisera pour des choses considérables, comme ne disant pas la vérité, par exemple. On ne manque pas à la charité quand on dit les petites choses que j'ai indiquées tout à l'heure ; on peut les dire, on peut les penser, surtout quand on est supérieure, et je vous engage à accepter volontiers qu'on croie que vous ne faites rien de bien, que vous ne réussissez pas, que vous êtes personnelles (cela, les supérieures seules peuvent le penser) dans ce que vous faites et dans ce qui vous touche.

Il faut se quitter, se dépouiller, ne pas produire son orgueil, ne pas vouloir être remarquée, être quelqu'un. Nous avons eu des modèles de cette humilité parmi nous et nous en avons encore ; il y a des sœurs qui, si on les mettait à aider à la cuisine, y seraient dans leur centre. Je vous souhaite très sincèrement cette humilité. Si par la récitation du Rosaire vous la demandez souvent, vous obtiendrez certainement quelque chose. La très Sainte Vierge ne se laisse pas prier en vain, elle est la plus puissante, la plus généreuse, la plus humble des créatures ! Appelée à devenir Mère de Dieu, elle se déclare sa servante dans l'humilité la plus profonde, et les anges reconnaissent en elle la Reine qu'il plaît à Dieu de leur donner, et dans le Fils de Dieu ravalé à la nature humaine, leur souverain Roi et leur Dieu.

Je m'arrête à ce premier mystère, il faut le méditer et demander à Dieu l'humilité. Toutes les fois que l'orgueil, l'amour-propre seront sortis d'un cœur, la joie y entrera ; le vrai moyen d'être tout à fait content et joyeux, c'est d'avoir une vraie humilité, cela ôte les angoisses, les inquiétudes, les troubles. Il n'y a rien de plus simple que de vouloir n'être rien devant Dieu, et Dieu s'abaisse toujours vers ce qui n'est rien. On ne s'inquiète pas de ce qu'on fera de nous puisque tout ce qu'on souhaite, c'est qu'on n'en fasse rien ; cela donne beaucoup de joie intérieure et de paix, beaucoup de bonté pour le prochain, parce que jamais le prochain ne sera à la place que vous voulez, puisque toute la place que vous souhaitez est de n'en avoir point ; ce que vous voulez, c'est de n'être rien, c'est d'être anéanties.

Je vous ai cité souvent cette comparaison faite par un saint : quand une boule est lancée du haut d'une montagne, elle ne s'arrête que dans l'endroit le plus bas et là seulement elle trouve son repos. Il en est de même pour l'âme : elle a fait une grande chute par le péché originel et il faut qu'elle descende par l'humilité pour trouver Jésus-Christ qui s'est mis si bas, qui s'est anéanti dans son Incarnation ; il n'y a de vrai repos pour le cœur de l'homme que lorsqu'il est arrivé à vouloir n'être rien. Voilà la grâce à demander, mes sœurs, et pourquoi je vous ai parlé de ce premier mystère du Rosaire.



7 octobre 1888⁴¹

FÊTE DU SAINT ROSAIRE

Mes chères sœurs,

Je veux vous dire quelques mots de la fête d'aujourd'hui car il est difficile de parler d'autre chose. Je vous ferai remarquer que le Saint Père, en donnant à cette fête un rite plus élevé, en faisant lui-même l'Office propre, célébré pour la première fois aujourd'hui, veut qu'on prie pour la sainte Église, aux intentions du Souverain Pontife et de l'Église. Priez-vous beaucoup pour la sainte Église ? Aimez-vous beaucoup la sainte Église ? C'est une question qu'il faut se poser.

Pour être une vraie religieuse de l'Assomption, c'est-à-dire une âme consacrée à l'extension du règne de Jésus-Christ, vouée à donner aux enfants l'esprit le plus catholique, le plus attaché à la foi et à tous les enseignements de l'Église, il faut aimer l'Église et je ne saurais trop vous recommander de vous examiner sur ce point. Voyez si vous êtes prêtes à tout pour la sainte Église, si votre dévouement s'étend à tous les sacrifices et si vous sortez bien de vous-mêmes quand il s'agit d'obtenir les grâces de Dieu pour la sainte Église.

Il ne faut pas prier seulement pour soi. Notre Seigneur nous a enseigné à dire : *Notre Père qui êtes aux cieux* et non pas : « Mon Père qui es aux cieux, donne-moi aujourd'hui mon pain quotidien ». Parce qu'il a voulu l'union entre les cœurs, il a voulu que tous prient les uns pour les autres, que tous sentent ce qui touche la sainte Église plus que ce qui les touche eux-mêmes.

41. Chapitre inédit.

21 octobre 1888⁴²

LA PURETÉ DE LA SAINTE VIERGE
SE PURIFIER PAR LE RENONCEMENT ET PAR L'AMOUR

Mes chères filles,

Il est difficile de ne pas vous dire un mot d'une fête comme celle-ci. La pureté de la très Sainte Vierge est ce qui lui est le plus cher, sa pureté, l'absence de toute tache est sa joie suprême. Nous sommes appelées à partager cette joie en purifiant toutes les pensées de nos âmes par l'esprit de pénitence, l'esprit d'humilité, l'esprit de renoncement à nous-mêmes, l'esprit de l'Évangile qui nous enseigne à être pauvres, à nous séparer de tout, à renoncer à tout. Il faut y travailler chaque jour pour que ce renoncement soit efficace et ce à quoi il y a le plus à renoncer, c'est à soi-même pour découvrir tous les replis de l'amour-propre dans un renoncement sincère et efficace. Mais ce n'est pas tout, car c'est surtout l'ardent amour de Jésus-Christ qui purifie l'âme.

Il y a deux choses qui font qu'au dernier moment rien ne nous sépare de Dieu : l'une est d'avoir expié ses fautes et d'en avoir demandé pardon ; mais l'autre est bien plus sûre encore, c'est quand l'amour de Dieu remplit et pénètre tout dans l'âme, quand c'est de Jésus-Christ qu'elle vit et vers lui qu'elle tourne toute l'ardeur de ses désirs et toutes les affections de son cœur. Aimer Dieu, notre Seigneur qui nous a rachetées de son sang, nous plonger dans ce sang, nous unir à lui, le faire vivre en nous, voilà la pureté du cœur, de l'âme et du corps. Je trouve très beau ce que disait une personne au milieu de très grandes

42. Chapitre inédit.

souffrances physiques : « Mon Dieu, je l'ai mérité, je l'accepte encore bien plus par amour pour vous et je veux vous faire mon sacrifice par amour. » Cet amour, c'est quelque chose de plus, c'est à cela qu'il faut tendre toujours, car il faut que l'amour soit le trait dominant de la vie d'une religieuse.



11 novembre 1888⁴³

TOUT QUITTER, SE QUITTER SOI-MÊME
POUR ACQUÉRIR LE SAINT AMOUR DE DIEU

Mes chères sœurs,

Depuis la visite de monseigneur Weld⁴⁴, j'ai toujours eu envie de revenir sur ce qu'il a dit pour insister sur quelques points que vous n'avez peut-être pas remarqués comme moi et qui sont le fondement qu'il a donné à sa doctrine. *Si quelqu'un veut venir après moi qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix tous les jours et qu'il me suive*⁴⁵.

Il faut renoncer à tout, à ses parents, à ses frères, à ses sœurs, à soi-même surtout, et c'est pour cela que monseigneur Weld a dit plusieurs fois : « Vous ne savez pas combien cela est difficile. » C'est en effet très difficile que cette renonciation à tout, parce qu'on trouve dans le chemin ses goûts, ses affections, tout ce qui est nous-mêmes, tout ce qui en nous a une affinité avec le monde extérieur, et c'est à cause de cela que monseigneur Weld faisait intervenir dans sa doctrine le saint amour de Dieu. Pourquoi ne peut-on pas se renoncer, pourquoi trouve-t-on le joug difficile et le fardeau lourd à porter ? Parce qu'on n'emploie pas le saint amour de Dieu qui donne la force de résister à tout. Je n'insisterai pas sur ce côté de l'amour, mais j'insiste sur le côté de la renonciation à tout.

43. Chapitre inédit.

44. Prélat anglais qui a passé une journée à Auteuil, le 12 octobre. Les Annales rapportent qu'il disait avoir reçu des Papes Pie IX et Léon XIII « l'ordre de parler toujours et partout, en toute occasion, de l'amour de Dieu. »

45. Mt 16, 24.

Dans une retraite, on arrive toujours à ce point fondamental : il est toujours parlé de cette renonciation sous une forme ou sous une autre. J'ai entendu le père d'Alzon nous prêcher que le grand obstacle à la perfection est l'amour-propre, l'amour de soi-même. Saint Ignace demande qu'on arrive à la sainte indifférence ; certes cette doctrine n'est pas facile. Arriver à n'avoir aucun choix entre la santé et la maladie, la souffrance et la consolation, les emplois d'une espèce ou d'une autre ; être indifférents pour les lieux, les personnes, les choses, l'honneur ou le déshonneur. Saint Ignace veut qu'on s'établisse dans cette sainte indifférence, de manière à être prêts à suivre toujours la sainte volonté de Dieu, à faire ce qui est le plus agréable à Dieu ; c'est l'acte suprême de l'amour. Saint Vincent de Paul parle aussi de la sainte indifférence. Il dit qu'une âme qui n'est pas établie dans cette indifférence ne peut pas servir Dieu avec générosité et ferveur.

Toute personne donc qui tient encore à quelque chose à cause d'elle-même (car c'est toujours à cause de soi qu'on tient aux choses), n'est pas libre, elle n'est pas prête à suivre notre Seigneur. Je l'ai dit et je le répète, mes sœurs, cela est très difficile ; mais il est certain aussi que, si c'est la condition de la perfection et d'un plus grand amour de Dieu, il faut tous les jours regarder si nous nous renonçons et dans quelle mesure nous sommes indifférentes et abandonnées à tous les desseins de Dieu sur nous, et cela s'étend à tout et à tous. Notre Seigneur a dit : « à tout », c'est bientôt dit, mais ce n'est pas bientôt fait.

Ordinairement chacune tient à quelque chose : l'une tient à son honneur. Sainte Thérèse, vous le savez, a de longues tirades contre le point d'honneur qui se glissait même dans ses Carmels si parfaits. L'autre n'est pas détachée de sa santé. Les maladies sont encore de grosses croix à accepter ; voyez les malades retenues sur leur lit, privées de tout, empêchées d'aller même aux exercices de piété, obligées de renoncer à tout. Aussi, quand on est indifférente entre cet état si pénible et celui où l'on pourrait agir et travailler, c'est qu'il y a de la vertu et on n'y arrive pas sans peine.

Ayant entendu avec consolation ce qu'a dit monseigneur Weld sur le saint amour, sur la beauté de notre Seigneur, sur la bonté infinie avec laquelle il nous adresse des paroles pleines de douceur, ces paroles qu'il fait entendre aux âmes fidèles, il faut aussi examiner tous les jours de

votre vie quel est le fondement donné à votre amour, c'est-à-dire combien vous tenez peu à vous-mêmes, combien vous vous renoncez, combien vous êtes détachées, afin que notre Seigneur puisse venir à vous.

Vous n'aurez pas les grandes épreuves des martyrs de la Chine, mais êtes-vous prêtes à supporter les dix mille piqûres d'abeilles qui se présentent tous les jours ? C'est là ce qui rend la vie ordinaire très pénible et on en souffre d'autant plus qu'on conserve plus d'amour-propre. Une âme détachée souffre bien, mais elle n'est pas irritée par la souffrance, elle n'a pas de volonté, pas de choix pour ceci qu'elle voudrait ou cela qu'elle ne voudrait pas. Elle s'est mise entièrement à la disposition de Dieu et de sa sainte volonté ; elle est sûre de trouver, de connaître cette volonté adorable et elle l'accomplit toujours : c'est son unique désir, elle ne demande pas autre chose, voilà le vrai amour de Dieu.

On ne peut comparer aucun amour terrestre à l'amour céleste infiniment plus puissant, plus grand, plus entraînant pour l'âme ; cependant même dans les choses de la terre, quand on sait qu'on fera beaucoup de plaisir à une personne qu'on aime, on embrasse quelquefois pour elle les peines les plus grandes : une mère auprès de son enfant embrasse, accepte des difficultés extrêmes et même l'abjection. La pauvre madame H. B. par exemple, qui avait un enfant sot et méchant, embrassait et l'abjection et la peine de soigner ce petit être parce qu'elle l'aimait, c'était son enfant. Et pourtant il n'y a aucune proportion entre l'amour même le plus noble, le plus pur, celui d'une mère, et celui qu'on peut avoir pour Dieu comme l'ont eu les saints.

Saint Benoît-Joseph Labre ne s'est jamais lassé de mener pour Dieu une vie toute d'abjection, de misère, de souffrance. Il manquait de tout, il était un objet de raillerie pour tout le monde, et jamais il n'avait assez d'abjection ; plus il souffrait, plus il était content. Quand les petits garçons le roulaient dans la boue, lui donnaient des coups de bâton, il était heureux parce qu'il aimait Dieu d'un si grand amour qu'il n'avait plus aucun choix pour rien qui pût se rapporter à soi, il était même arrivé au troisième degré dont parle saint Ignace. Il n'avait pas seulement l'indifférence, mais il avait une inclination pour la

souffrance, le mépris, la misère et la pauvreté et c'est dans cette inclination sublime qui venait de son grand amour de Dieu qu'il a passé sa vie.

Il y a de quoi nous humilier, car il n'y a pas une d'entre nous qui ne peut se dire qu'elle a, au contraire de saint Benoît Labre, l'inclination de rapporter tout à elle, qu'il y a des choses qu'elle veut avoir ou qu'elle ne veut pas avoir, ou des choses qu'elle a et auxquelles elle tient. Pourtant il faut ne tenir à rien si on veut être vraies disciples de Jésus-Christ, si on veut le suivre et si on veut mériter cette bénédiction particulière qu'il a promise à ceux qui se détachent et se séparent de tout.



18 novembre 1888⁴⁶

ANNIVERSAIRE DE LA PREMIÈRE MESSE DITE À L'ASSOMPTION

Mes chères sœurs,

Je voudrais vous dire un mot des paroles que les fêtes de la Dédicace ont amenées si souvent sous nos yeux et sur nos lèvres. Notre Seigneur dit à Zachée : *Il faut qu'aujourd'hui je loge dans ta maison*⁴⁷. Zachée a dû éprouver une grande joie quand le Seigneur qu'il avait un si vif désir de voir et de connaître est venu demeurer dans sa maison. Mais quelle ne devrait pas être notre joie aussi à nous, mes sœurs, à la pensée que notre Seigneur daigne venir demeurer dans nos maisons !

Cette fête de la Dédicace est l'anniversaire de la première Messe dite à l'Assomption et un bien doux souvenir pour nous. Mère Thérèse-Emmanuel et moi avons préparé le premier tabernacle, le premier autel, cette première chapelle ! Pauvre et misérable chapelle, il est vrai, mais qui nous paraissait très belle alors, parce que nous l'avions ornée de notre mieux et avec tout notre amour ! Aussi quand notre Seigneur a pris possession de ce petit tabernacle, cela a été une grande joie pour nous et jamais dans la Congrégation on n'a oublié de célébrer cet anniversaire du 9 novembre et de la première Messe dite dans une chapelle de l'Assomption⁴⁸.

Depuis ce moment, notre Seigneur ne nous a plus quittées, mes sœurs ! Mais je prends maintenant la chose d'un autre côté ; quand

46. Chapitre inédit.

47. Lc 19, 5.

48. Ce paragraphe est reproduit textuellement dans les *Origines* vol. I, 2^e partie, chapitre III, comme souvenir d'une conférence (Chapitre) de mère Marie-Eugénie.

vous venez du monde et que vous entrez dans une maison où habite notre Seigneur, que vous allez vivre sous son toit, ne devriez-vous pas éprouver une joie immense, réveiller votre foi et vous dire : « Si j'avais eu le bonheur d'être reçue à Nazareth, de passer une nuit sous le toit de cette maison bénie où demeurerait notre Seigneur, n'aurais-je pas été toute pleine de la pensée que Jésus était si proche de moi ? » Il est bon que la foi, l'amour vous donnent ce sentiment quand vous entrez dans la maison de Dieu et il faut tâcher de le conserver toute votre vie ; car vivre ainsi sous le toit de notre Seigneur est une grâce qu'aucune de vous n'a méritée, et dont il faut se montrer reconnaissante.

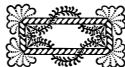
Si l'obéissance nous envoie dans une de nos maisons ou dans une autre, Jésus est toujours là pour nous accueillir ; réjouissons-nous, mes sœurs, de la bonne part qui nous est faite, de vivre sous le même toit que notre Maître. Comme de fidèles servantes entourons ce Maître bien-aimé de notre amour, et soyons toujours prêtes à obéir à tous ses commandements.

À ce sentiment de l'amour le plus vif, le plus ardent, il faut joindre le respect. Je me suis préoccupée quelquefois, en vous voyant obligées de passer par la chapelle, qu'on ne le fit pas avec assez de respect. Il y a même de très jeunes sœurs qui font beaucoup de bruit, il faudrait qu'on ne vous entendît pas. Allez doucement, respectueusement, et montrez l'adoration intérieure par la tenue et le respect extérieurs quand vous traversez la chapelle. De même qu'on s'habitue à ces biens que nous apporte la présence de notre Seigneur, de même l'habitude fait qu'on n'en est plus assez touchées. Dans une atmosphère pleine de grâces comme est la nôtre, il faut combattre sans cesse la routine qui fait qu'on n'a plus des dons de Dieu un sentiment assez vif, assez reconnaissant, assez respectueux pour dire à notre Seigneur : « Comment se fait-il que vous, le Seigneur de toutes choses, qui n'avez honoré qu'une partie de la terre de votre présence pendant votre vie mortelle, vous daigniez habiter la maison où je suis et que moi misérable, je sois admise dans votre société, que je puisse m'appliquer les prières que fait l'Église et que je puisse obtenir tout ce que je demande en votre nom ? »

Nous obtenons en effet tout ce que nous demandons, si Dieu le juge bon pour nous, comme l'augmentation de l'amour de Dieu, la force

dans le combat contre les passions, le renoncement à nous-mêmes, des lumières pour connaître nos défauts et lutter contre eux : voilà les prières que Dieu exauce de préférence. Cependant, comme on le voit dans l'Évangile, on peut demander du pain à son Père et les autres biens que le Père céleste tient dans sa main ; il n'y a rien qu'on ne puisse demander dans l'ordre des choses temporelles, pourvu que ce ne soit pas contraire au service de Dieu, ainsi demander la santé pour une personne qu'on aime, le succès dans une entreprise.

En demandant cela, je vous conseille de demander toujours quelques grâces surnaturelles, comme un immense regret des fautes commises, une grande horreur des dispositions imparfaites par lesquelles on peut retomber dans d'autres fautes, une augmentation d'amour, l'esprit de prière et j'ajoute aujourd'hui un grand esprit de foi qui nous fasse comprendre le bonheur d'avoir notre Seigneur dans notre maison et qui nous remplisse de respect, de modestie, d'attention quand nous sommes en sa présence.



*25 novembre 1888*⁴⁹

JOINDRE À LA VIRGINITÉ TOUTES LES AUTRES VERTUS

Mes chères sœurs,

Ne vous êtes-vous pas demandé quelquefois en voyant les sœurs demander l'habit ou le voile ce qui les attirait ? Saint Ambroise dit que c'est la Sainte Vierge qui les attire pour les présenter à son divin Fils, et à ce sujet il a de très belles paroles que vous lisez dans l'Office. Il me semble que c'est l'amour de la virginité qui est en général le grand attrait qui fait qu'on veut se donner à Dieu ; c'est ce que nous devons apprendre dans les fêtes de toutes ces grandes vierges martyres que nous célébrons ces temps-ci : sainte Cécile, sainte Catherine, sainte Lucie et successivement ces illustres vierges martyres qui sont l'objet d'une si grande dévotion dans l'Église.

Ce que je voudrais vous dire aujourd'hui, c'est qu'on n'a pas un vrai amour de la virginité s'il n'est pas accompagné d'un grand courage pour servir Dieu, et que ce courage est de tous les jours et de tous les instants. Toute personne qui se laisse dominer par l'orgueil, par le corps, par la lâcheté, par la routine, ce terrible écueil de la vie religieuse, n'a pas le courage et l'amour généreux que Dieu demande, et son amour de la virginité n'est pas un amour vrai. Reprenez-vous tous les jours, renouvez-vous et dites-vous : « Je me suis donnée à Dieu, il faut que je me donne entièrement, que je renonce à mon amour-propre, que je pratique une vraie patience, une vraie humilité,

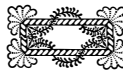
49. Chapitre inédit.

une vraie mortification, toutes les vraies vertus qui sont à joindre à cette première vertu si agréable à Dieu. » C'est l'huile de la lampe.

Au fond elles étaient vierges celles que l'Évangile appelle folles, mais elles n'avaient pas les autres vertus ; elles n'avaient pas l'humilité, la charité, la ferveur, elles n'avaient pas enfin ce qui doit faire l'huile de la lampe. Nous sommes toutes appelées par Jésus-Christ, mais prenons bien garde lorsqu'il nous appellera au milieu de la nuit, à cette heure que nous ne connaissons pas, qu'il nous trouve prêtes et veillant dans la patience, l'humilité, le sacrifice.

Nous avons en ce moment devant nos yeux un modèle de patience achevée dans la souffrance, mais croyez bien, mes sœurs, que si mère Térèse du Sacré-Cœur nous offre cet exemple de patience admirable, c'est que toute sa vie elle ne s'est pas abandonnée à elle-même. Toute sa vie elle a travaillé, toute sa vie elle a supporté ce pauvre corps si misérable qui ne lui a guère apporté que des souffrances, et c'est par la générosité qu'elle est arrivée à cette grande patience.

Demandons à ces vierges dont nous faisons la fête beaucoup de courage, de fidélité et toutes les autres vertus qui doivent orner la couronne que notre Seigneur nous prépare dans le ciel.



16 décembre 1888⁵⁰

« IL FAUT QU'IL CROISSE ET QUE JE DIMINUE »
ARRIVER À L'UNION PAR LE RENONCEMENT ET PAR L'AMOUR

Mes chères filles,

J'emprunterai au saint Évangile une des paroles de saint Jean le Précurseur puisque c'est justement de lui que la sainte Église nous parle en ce moment à propos de l'avènement de notre Seigneur ; cette parole, quelques-unes l'ont mise dans leur bague : *Il faut qu'il croisse et que je diminue*⁵¹. C'est toute la vie religieuse que cette croissance en notre Seigneur Jésus-Christ, et la mesure où l'âme croît en lui est celle où elle diminue en même temps elle-même.

Un saint homme a défini la vie religieuse, surtout quand on l'a pratiquée depuis un certain temps : « La tendance à aller par l'amour à l'union. » C'est très vrai, et je vous dirai en outre : quand il y a plus longtemps qu'on est en religion, on devrait avoir plus de force, d'intelligence, de lumière pour aller par l'amour à l'union.

Mais l'amour, c'est faire croître notre Seigneur dans ses œuvres, dans tout ce qu'on fait, dans toutes ses paroles, dans toutes ses actions, voilà l'amour vrai. Est-ce que cela se peut sans donner du sien ? Non. Pour faire croître notre Seigneur, il faut donner du sien, et c'est à proportion qu'on se sacrifie, qu'on donne quelque chose de soi, que notre Seigneur grandit dans l'âme, qu'on arrive à l'union et qu'on lui montre son amour.

C'est une question qu'il faut se poser souvent que celle de la diminution de soi-même, du renoncement à soi-même, quand il y a

50. Chapitre inédit.

51. Jn 3, 30.

dix, quinze, vingt ans qu'on est en religion. « Dans quelle mesure ai-je avancé dans le renoncement à moi-même ? Est-il facile que je sois effacée ? Est-ce à quoi je travaille toujours pour que notre Seigneur soit tout ? Si d'autres ont l'honneur, les charges, les emplois, qu'importe, pourvu que je m'efface, que je m'anéantisse, pourvu que notre Seigneur Jésus-Christ fasse tout ce qu'il veut. Ai-je travaillé à faire croître notre Seigneur, lui suis-je plus semblable, ai-je pour les trois compagnes de sa vie, la pauvreté, l'humiliation, la souffrance, l'affection qu'il a eue pour elles ? » C'est là une grande question à se poser.

Dans la récitation du chapelet au mois d'octobre, on a trouvé trop fort que nous demandions comme fruit du troisième mystère l'amour de la pauvreté ; pour les enfants on aurait pu se contenter du détachement des richesses, mais pour nous c'est l'amour que nous devons avoir pour tout ce qui vient de notre Seigneur et nous rend plus semblables à lui : tel que les mépris, les souffrances, l'abaissement, la pauvreté, et c'est l'amour qui doit nous y porter. Pourquoi les saints ont-ils été si amoureux de la souffrance, pourquoi l'ont-ils cherchée ? C'est à cause de leur amour pour notre Seigneur.

Il ne vous est pas permis, mes sœurs, en raison de votre vie laborieuse, d'embrasser des souffrances de surérogation, mais vous en rencontrez dans le chemin de la vie, car il est impossible de ne pas en rencontrer. Eh bien, comment les embrasse-t-on ? Les recevez-vous comme les reçoit en ce moment une religieuse modèle, mère Tèreise du Sacré-Cœur ? Voyez ce qu'elle est vis-à-vis de souffrances extraordinaires qui la saisissent dans toutes les parties de son corps et en font une vraie martyre. Pour porter ainsi de telles souffrances, il faut les aimer surnaturellement, il faut surtout un grand amour de notre Seigneur, une grande union à sa volonté, un grand renoncement à soi-même, une grande pauvreté de soi-même, et c'est là ce que je vous recommande.

Prenez donc pour ce court espace de temps qui reste jusqu'à Noël ce travail de diminuer en vous-mêmes ; diminuez tout ce qui est de vous-mêmes pour faire croître notre Seigneur et faites cela avec joie. On vous a prêché la joie ce matin. Qu'y a-t-il de plus joyeux que l'amour qui conduit à l'union avec notre Seigneur ? Y-a-t-il un ami comparable à cet ami, une fin comparable à cette fin, un trésor

comparable à ce trésor ? Mais aucune de vous, mes sœurs, ne pourra connaître cet amour sans le renoncement, ni arriver à cette union autrement que par le renoncement, le don de soi, l'humilité, la pauvreté, la générosité vis-à-vis des souffrances que notre Seigneur envoie, car c'est par là seulement qu'on y arrive.



30 décembre 1888

« VIENS, SUIS-MOI »

SUIVRE LE SAINT ENFANT JÉSUS DANS LE SILENCE ET L'OBÉISSANCE

Mes chères filles,

Nous avons, tous ces jours-ci, adoré notre Seigneur dans sa crèche. Il faut s'appliquer à écouter ce qu'il dit à nos cœurs. Il parle du fond de sa crèche à chacune de nous. Le tout est de s'habituer à bien comprendre sa voix.

Je voudrais que vous l'entendiez vous dire une des premières paroles de sa vie publique, alors qu'il cherchait des hommes, des apôtres pour le suivre : *Viens, suis-moi !* Cette parole, il l'a dite à chacune de vous. Vous êtes toutes appelées à suivre notre Seigneur d'une manière particulière. Vous lui appartenez pour cela, vous êtes à lui. Il vous a appelées, il vous a dit : *Viens, suis-moi !* Comment le suivons-nous ?

Il faut le voir dans sa crèche où il est dans une si grande petitesse, dans une si grande obéissance et, je me sens portée à vous le dire aujourd'hui, dans un silence qui a quelque chose de si mystérieux et de si grand. C'est le Verbe de Dieu qui est là, *infans*, ne parlant pas. Ce mot est formé de la négation *in* et du verbe *parler*. Il ne parle pas, il s'est mis dans l'état où l'homme ne peut parler. Lui qui a tous les trésors de la sagesse de Dieu, lui dont l'intelligence a un développement complet, lui dont la parole va sauver le monde, il ne parle pas... Il va passer à se taire le temps que les autres enfants passent sans parler.

C'est une grande leçon. Pour nous ce n'est pas la chose du monde la plus facile que de garder le silence. Saint Jacques dit : *L'homme qui*

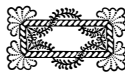
*garde sa langue est un homme parfait*⁵². Si jamais vous ne disiez de paroles de dissipation, d'ennui, de plainte, de ces paroles imparfaites qui viennent si facilement se placer sur nos lèvres, je ne parle pas même des paroles inutiles qui empêchent l'esprit d'oraison, à quel degré de perfection n'arriveriez-vous pas !

Apprenez donc de notre Seigneur à vous taire, à rentrer au-dedans de vous au temps du silence et, en récréation, à ne dire que des paroles bonnes, saintes, inspirées par Dieu, de ces paroles qui font du bien et non pas de celles qui sortent de votre propre esprit, de votre amour-propre, de votre mauvaise nature.

Si vous suivez Jésus-Christ dans le silence, vous le suivrez aussi dans le recueillement et la prière. Que fait notre Seigneur dans son silence, lui qui possède toute sagesse humaine et divine ? Il parle à Dieu, il s'offre à son Père. Le psaume met sur ses lèvres ces paroles : *Tu ne voulais ni sacrifice ni oblation, alors j'ai dit : voici, je viens pour accomplir ta volonté. Ta loi est au milieu de mon cœur*⁵³.

Il s'offre comme notre victime, il s'offre pour avoir au-dedans de son cœur la loi divine et pour l'accomplir toujours. Dites après lui : *Ta loi, ô mon Dieu, est au milieu de mon cœur ; voici que je viens pour faire ta volonté.*

Qui d'entre vous sait ce que Dieu lui réserve ? Peut-être de très grands sacrifices, peut-être de grandes souffrances dans la maladie. Il faut toujours être dans ce « voici, je viens » et se dire : « Je suis venue, je me suis offerte, je me suis donnée, Seigneur, et quelle que soit ta volonté, *ta loi est au milieu de mon cœur* et ta volonté est la souveraine maîtresse de la mienne. »



52. Jc 3, 2.

53. Ps. 39, 7 et He 10, 7.

ANNÉE 1889

- 27 janvier : Célébration de la fête du Saint Nom de Jésus.
 - 28 janvier : Mère Marie-Eugénie et quelques sœurs vont à l'Externat pour une conférence de monseigneur d'Hulst sur le libéralisme.
 - 24-26 février : Mère Marie-Eugénie est à Bordeaux.
 - 28 avril : À l'approche du Cinquantenaire de la fondation, instruction de Chapitre : « Bâtir notre œuvre et notre enseignement sur le fondement de la foi. »
 - 30 avril : Célébration du Jubilé pour les enfants, les anciennes, et « les personnes du dehors. »
 - 14 mai : Départ de mère Marie-Eugénie pour Lyon et les autres maisons du Midi. Elle est accompagnée par sœur Cécile-Emmanuel, nièce de mère Thérèse-Emmanuel. Elle se trouve fatiguée pendant le voyage et donne des inquiétudes pendant deux jours, puis elle se remet.
 - 11 juin : Mère Marie-Eugénie revient de Nîmes.
 - 28 juin : Fête du Sacré-Cœur, plus solennisée que de coutume, à la demande de monseigneur Richard. Mère Marie-Eugénie lit l'acte de Consécration.
- *14 juillet : Inauguration de la Tour Eiffel, pour l'Exposition universelle, à l'occasion du centenaire de la Révolution française.*
- Un des soirs suivants, mère Madeleine de Jésus et six sœurs anciennes montent sur le toit du pensionnat pour prendre le frais et voir l'illumination de la dite Tour. Elles ont quelques aventures au retour, devant plusieurs portes soigneusement fermées. Il n'y a plus qu'à sonner la cloche à 10 heures du soir, ce qui provoque quelques incidents semi-comiques.
- *2 août : Embrasement de la Tour Eiffel pour la visite du Shah de Perse, deux événements qui suscitent la curiosité.*
- 14 août : Profession de 10 sœurs.
 - 21-30 août : Retraite de la Communauté, prêchée par le père Rabussier S.J.

- 12 septembre-2 octobre : Mère Marie-Eugénie est en Angleterre.
- 20 octobre : Elle part pour la nouvelle fondation de Rouen, jusqu'au 30.
 - *Décembre : Terrible épidémie d'influenza, venue de Russie. De nombreux décès dans le pays.*
- Dès cette année 1889, il est question d'une fondation aux Philippines. Elle se réalisera en 1892.

13 janvier 1889⁵⁴

L'OBÉISSANCE, BASE DE TOUTE VIE RELIGIEUSE

Mes chères sœurs,

L'oraison de l'octave de l'Épiphanie contient ce que j'aurais voulu vous dire et ce que j'ai commencé à vous dire la dernière fois à propos de notre Seigneur nous appelant à le suivre :

O Dieu, dont le Fils unique est apparu sur la terre revêtu de la substance de notre chair, fais, nous t'en prions, que nous méritions d'être réformés intérieurement par Celui que nous avons reconnu semblable à nous extérieurement.

C'est précisément là ce que notre Seigneur demande de nous, d'être réformées au-dedans et lorsqu'il nous adresse cette parole : *Viens, suis-moi*, c'est par une réforme intérieure que notre Seigneur nous invite à le suivre. Je vous ai parlé l'autre jour du silence qui est un point si considérable pour pouvoir vivre dans le recueillement, pour éloigner de soi le péché et pour accomplir sa Règle ; aujourd'hui je prendrai l'obéissance.

Soyez certaines que toute religieuse qui commence sa vie par l'obéissance, qui vient en religion avec la volonté la plus anéantie de faire tout ce qui lui sera dit, de se soumettre entièrement aux personnes qui ont autorité sur elle (que ce soit maintenant sa maîtresse des novices et plus tard sa supérieure), d'obéir exactement à sa supérieure et à sa Règle, cette religieuse fera les plus grands progrès. Notre Seigneur est le modèle de l'obéissance parfaite.

54. Chapitre inédit.

Que fait-il dans sa crèche ? Il obéit, il ne peut disposer de lui-même en rien, il se livre entièrement, il est dans l'obéissance vis-à-vis de la très Sainte Vierge qui, elle-même, obéit à saint Joseph, car c'est ainsi que les choses étaient constituées dans la sainte Famille. Nous le voyons dans le mystère de la fuite en Égypte où l'ange dit à Joseph et non point à Marie qui était pourtant la première en dignité : *Prends l'enfant et sa mère et fuis en Égypte*⁵⁵. La Sainte Vierge se livre à quelque heure que ce soit avec l'Enfant qui obéit et elle part parce que Joseph le lui dit. Cette obéissance parfaite sans hésitation, sans raisonnement, sans contradiction est l'élément le plus important de la vie religieuse.

Si notre Institut s'est fondé, c'est que les cinq premières sœurs ont accepté l'obéissance avec cette simplicité. Celui qui s'occupait de nous et qui n'avait l'autorité ni d'un supérieur ni d'un confesseur, mais qui était le prêtre choisi par Dieu pour commencer un petit Institut, changeait souvent d'avis, ses volontés étaient très absolues en même temps que changeantes⁵⁶. Si nous n'avions pas su accepter avec simplicité et esprit d'obéissance ces difficultés-là, il est certain qu'il ne se serait pas fait de cohésion entre nous, et c'est l'obéissance qui a rendu possible aux cinq ou six premières de persévérer pendant ce temps d'orages et de difficultés jusqu'à ce que monseigneur Affre, après nous avoir donné l'habit, se soit chargé de nous.

Mes sœurs, c'est cette obéissance que je vous recommande de pratiquer à la suite de notre Seigneur ; croyez que c'est le seul fondement sur lequel vous pouvez établir votre vie spirituelle. Il y a des personnes qui établissent leur vie religieuse sur les lumières intérieures qu'elles croient recevoir de notre Seigneur. J'en connais qui, croyant que Dieu leur dit ceci ou cela, arrivent à l'absurde. Ce n'est pas sur les lumières ni sur les sentiments qu'il faut se baser, mais c'est sur la Règle, sur les enseignements de l'Église qui regardent la vie religieuse et l'obéissance : il faut s'appuyer sur cela et non pas sur des sentiments intérieurs que l'on a ou que l'on n'a pas.

Si on écoutait ces personnes qui se croient soulevées par des sentiments très élevés ou par des grâces extraordinaires avec toutes

55. Mt 2, 13.

56. Cf. aussi conversation du 30 avril 1862 (MO1 I). *Conversations de mère Marie-Eugénie*, imprimées en 2002.

les choses que notre Seigneur leur a montrées, il y aurait de quoi faire trois saintes ; mais au moins faudrait-il mettre ces choses en pratique. Elles ont des connaissances sur l'humilité, sur la pauvreté, sur la suite de notre Seigneur qui leur dit ceci ou cela, mais la pratique ne suit jamais, parce que ces lumières, ces sentiments ne durent pas et qu'on ne peut pas s'appuyer sur eux. L'obéissance au contraire est toujours là.

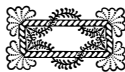
La Règle et par conséquent l'obéissance vous demandent le silence et les supérieures sont obligées de vous le demander parce que c'est dans la Règle. La personne qui retranche les paroles inutiles, qui se recueille, qui fait exactement ce que la Règle demande, cette personne pratique beaucoup de vertus et retranche beaucoup de fautes. Dans le trop-parler il y a toujours quelque péché. Vous autres maîtresses, vous savez bien que si vos enfants avaient le bonheur de se taire, de garder le silence, de ne parler que dans l'obéissance, vous en feriez des personnes parfaites.

L'obéissance s'étend à bien d'autres choses, aux occupations, à la manière de les accomplir, à ce qu'on vous recommande dans un emploi. Beaucoup de personnes n'y font point attention, la négligent ; si on leur répète dix fois de faire une chose, la onzième elles ne la font pas. C'est comme pour les lumières intérieures : quand notre Seigneur a dit à une âme des paroles sur l'humilité, sur la pauvreté par lesquelles il fallait le suivre, hélas ! si vous regardez au-dedans de vous-mêmes, vous verrez que vous avez traité notre Seigneur comme on traite souvent une supérieure qui recommande telle ou telle chose qu'on ne fait pas.

Si les lumières intérieures vraies, sages (contrôlées par ceux qui en ont le droit) et qui tendent à vous mener à une vertu parfaite étaient suivies, si chaque fois que notre Seigneur demande à une âme l'humilité ou le recueillement, la pauvreté, l'attention à l'Office, le soin à se tenir en présence de Dieu, si ces paroles de notre Seigneur obtenaient l'obéissance, non pas même de toute la vie, mais de quelques mois seulement, vous seriez bientôt tout autres !

Aimez donc l'obéissance, mes sœurs, pratiquez cette vertu envers vos supérieures et toutes les personnes qui ont de l'autorité sur vous. Pour nous rendre conformes à notre Seigneur qui *a été obéissant jusqu'à la*

*mort et jusqu'à la mort de la Croix*⁵⁷, prenons la résolution d'une obéissance plus parfaite, plus humble, plus attentive, plus soigneuse ; que ce soit toujours pour vous la raison suprême de toutes choses. Dites à chaque occasion qui se présente : « Tout le reste peut passer, mais l'obéissance me demande cela et je veux être obéissante jusqu'à la mort ».



57. Ph. 2, 8.

27 janvier 1889

L'ÉVANGILE DES NOCES DE CANA

Mes chères filles,

Je crois ne vous avoir jamais parlé de l'Évangile des noces de Cana. C'est le jour de ma fête⁵⁸ que tombe cet Évangile, et ordinairement je ne fais pas le Chapitre. Il y a pourtant bien des choses à en dire, soit dans un sens, soit dans un autre. Aujourd'hui je vous parlerai d'un sens qui m'a tout particulièrement occupée : de la très Sainte Vierge demandant pour l'humanité les choses dont elle a besoin.

C'était sans doute un pauvre mariage que celui auquel assistaient la très Sainte Vierge et notre Seigneur. Pour que le vin manque, il fallait que ce soient de pauvres gens. Ils avaient pris leurs précautions, et cependant au milieu du repas ils n'avaient plus de vin.

Le repas dans ces pays-là comprend très peu de chose. Voyez dans quelle pauvreté et dans quelle simplicité il se prenait ! Bien qu'on l'appelle grand repas il ne faut pas croire qu'il y avait à ce repas des plats nombreux et recherchés comme on en a maintenant. Il se composait sans doute de quelques viandes grillées ou rôties, d'olives, de vin. Peut-être, comme dans la dernière Cène, quelques racines amères, quelques fruits du pays, des olives, des figues, des oranges, voilà probablement de quoi se composaient ces festins de mariage et d'épousailles. Si le vin manque, il reste peu de chose, on est très gêné.

Pour ces pauvres gens, c'est une grande honte, une grande difficulté. La très Sainte Vierge en a pitié. C'est son rôle de miséricorde qui est

58. Fête du Saint Nom de Jésus.

indiqué tout le long de cet Évangile. Elle a pitié de leur besoin, de leur pauvreté et elle dit à notre Seigneur : *Ils n'ont pas de vin*⁵⁹. Il y a encore dans cette parole un sens beaucoup plus élevé : la transformation de l'eau en vin était comme la prophétie de la transsubstantiation, de ce changement merveilleux du vin au sang de Jésus-Christ qui devait se faire un jour.

Qu'est-ce que la pauvreté de la race humaine privée de la visite intime, intérieure de notre Seigneur Jésus-Christ ? Qu'est-ce qu'une nation qui ne communie pas ? Je suis convaincue que, lorsque ce sang précieux n'a pas touché les âmes, ce pays est pauvre, je ne dis pas des biens de la terre, il peut en être riche, mais ce pays est misérable, il n'a pas les dons, les grâces, la force, les vertus qui viennent de la communication du sang de notre Seigneur à la race humaine.

C'est là une seconde interprétation de la parole de la Sainte Vierge, et c'est dans ce sens qu'elle disait à son Fils : *Ils n'ont pas de vin*, « Je prie pour eux, donnez-leur votre vie. »

Certes, elle savait ce qu'il devait lui en coûter, pour que cette vie divine s'épanche sur eux, et pourtant elle disait : « Donnez-leur votre vie et puisque vous êtes venu *pour qu'ils aient la vie et pour qu'ils l'aient en abondance*⁶⁰, donnez-la à ces peuples qui sont abandonnés, sans pasteur, sans grâce et sans lumière. »

Il y a encore un autre sens, et celui-là va vous regarder bien plus directement. Toutes nous recevons notre Seigneur. Nous recevons le pain transformé en son corps, le vin transformé en son sang. Quand la Sainte Vierge dit : *Ils n'ont pas de vin*, cela ne veut-il pas dire : « où est la générosité, l'ardeur dont le vin est l'emblème ? » On dit en effet : « un vin généreux. » C'est le vin qui fortifie le cœur, qui peut même donner une énergie factice, si on le prend en trop grande quantité. Mais l'usage modéré et sobre du vin fortifie le cœur et le tempérament.

Eh bien, pour l'âme il en est de même des effets que ce vin, devenu le sang de Jésus-Christ, doit produire en elle. C'est la générosité, c'est l'ardeur, c'est quelque chose qui court, qui vole, qui veut tout donner à notre Seigneur, tout sacrifier pour son amour. Combien de fois la Sainte Vierge en regardant vos âmes n'a-t-elle pas pu dire :

59. Jn 2, 3.

60. Cf. Jn 10, 10.

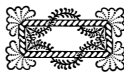
« Elles n'ont pas de vin. Elles sont vos épouses, et cependant où est leur ardeur, leur amour, leur générosité dans le sacrifice ? Elles ont bien besoin que vous veniez à leur aide. ».

Je vous demande donc, mes filles, quand vous méditez cet Évangile, de répéter après la Sainte Vierge : « Seigneur, je n'ai pas de vin. Le vin de l'amour me manque, le vin de l'ardeur, le vin de la vie, le vin de la force, de la générosité, du courage qui ferait naître en moi les vertus. La très Sainte Vierge vous le demande pour moi. Écoutez-la vous dire : « Mon Fils, elle n'a pas de vin. »

Dans cette détresse écoutez le conseil que vous donne la Sainte Vierge : *Faites tout ce qu'il vous dira*⁶¹. C'est le remède dans toutes les situations : écoutez notre Seigneur au fond de l'âme, et puis faites tout ce qu'il vous dira, du côté de l'humilité, de la pauvreté, du sacrifice, de l'obéissance, du côté de la prière constante et fervente.

Ainsi vous êtes sûres de bien recevoir le vin sacré de la communion. Vous êtes sûres que le vin de la ferveur se trouvera au fond de vos âmes. Vous êtes sûres d'obtenir pour ceux que vous aimez qu'ils soient à leur tour vivifiés, sanctifiés par ce sang précieux. Hélas ! ils ne pénètrent pas dans toutes nos familles, ce pain et ce vin que Dieu a donnés à la terre par un bien autre miracle que la transformation de l'eau en vin. C'est ce qu'il faut surtout souhaiter pour ceux qui nous sont chers : qu'ils aient le bonheur de recevoir le corps et le sang de Jésus-Christ, pendant la vie et surtout à l'heure de la mort.

Voilà, mes sœurs, les choses que nous pouvons demander, en nous unissant à la prière de la très Sainte Vierge, soit pour nous, soit pour les autres.



61. Jn 2, 5.

24 février 1889⁶²

SUR MÈRE TÉRÈSE DU SACRÉ-CŒUR

Mes chères filles,

En venant au milieu de vous à un moment où vous avez perdu mère Térèse et où j'amène mère Marie de Saint-Jean qui doit la remplacer, je n'ai ni la pensée de faire cesser vos regrets, ni celle de détruire vos souvenirs et ce n'est pas non plus la pensée de celle que j'ai choisie, le mieux que j'ai pu, pour être la supérieure de cette maison.

Je veux remettre sous vos yeux les qualités de celle qui n'est plus au milieu de vous, les bons exemples qu'elle nous a laissés pendant sa vie et sa dernière maladie. Les vertus que mère Térèse a pratiquées provenaient chez elle de l'amour qu'elle avait pour notre Seigneur, son amour était un amour généreux, un amour humble, un amour zélé et c'est ce que je vous dirai.

L'amour que mère Térèse avait pour notre Seigneur était un amour généreux. Vous avez toutes vu comme moi combien elle désirait faire le plus de bien possible. Vous l'avez vue, malade, se soutenant à peine, surmontant d'extrêmes souffrances qui à la fin étaient devenues une véritable agonie, et malgré cela, elle désirait vivre pour y servir et vous servir avec affection, avec fidélité. Elle avait à cœur le bien de votre maison, de votre âme, et il lui en coûtait, croyez-le, de vivre au milieu de tant de souffrances. Nous qui étions autour de son lit, nous l'avons entendue dire plusieurs fois : « Il serait bien plus facile de se laisser

62. Chapitre inédit, fait à Bordeaux, au cours de la visite de mère Marie-Eugénie après la mort de la supérieure, mère Térèse du Sacré-Cœur, décédée à Auteuil le 22 décembre 1888.

mourir, mais il faut vouloir vivre pour notre Seigneur. » Et malgré sa répugnance pour la nourriture, elle acceptait tout ce qui lui était présenté et avec quelle générosité elle surmontait l'horreur, le dégoût qu'elle éprouvait !

Elle voulait vivre pour travailler. Imaginez un peu ce que c'était que cette humeur provenant de la plaie de son côté et remontant dans sa bouche. Et malgré cela elle trouvait moyen de manger par obéissance et pour pouvoir encore travailler. Et cela pour vous, pour la maison de Bordeaux, pour cette chère maison qu'elle aimait tant et qui m'est chère à moi aussi. Elle trouvait encore assez de force pour vous donner un conseil, vous aider dans une difficulté, vous envoyer de petits mots. Ces mots, vous les avez entre les mains et ils sont comme son testament dernier.

Mère Tère  se se reposait de tout sur notre Seigneur Jésus-Christ. J'en ferai l'application à vous, mes chères filles. Quand vous avez quelque difficulté, trouvez-en la solution dans l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ. Quand quelque chose vous coûte, faites-le par amour pour notre Seigneur. Mère Térèse voulait faire de cette communauté une communauté modèle, elle voulait faire du bien à chacune de vos âmes, faire du bien à toutes en laissant à toutes des exemples qui les aident à se sanctifier.

Vous pleurez, mes chères filles, ce serait peu de chose si je faisais seulement couler vos larmes et si vous ne vous portiez pas à faire des choses généreuses pour Dieu. Chacune de vous peut-elle se rendre ce témoignage qu'elle a répondu généreusement à tout ce que la Mère demandait d'elle ? Pour cela, il faut savoir quelquefois *pousser l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi-même*, comme le dit saint Augustin.

L'amour de mère Térèse pour notre Seigneur fut un amour humble. Elle ne comptait en aucune façon sur elle-même. C'est une vertu que l'on peut avoir étant jeune, mais que l'on acquiert surtout en vieillissant. J'en sais quelque chose, mes sœurs. Voyez-vous, à mesure qu'on vieillit, on sent que l'on n'est capable de faire que des sottises. Mère Térèse n'était pourtant pas bien vieille, elle ne comptait cependant que sur Dieu, elle se r  fugiait dans la prière, dans l'amour de Dieu pour faire du bien.

Vous l'avez vu comme moi, elle priait, elle comptait sur notre Seigneur pour faire le bien. Elle évitait de s'affirmer. Chose étrange, les jeunes sœurs sont portées à s'affirmer, c'est juste le contraire qu'il faudrait. Je sais bien que les Constitutions demandent que les anciennes aient une plus abondante humilité que les plus jeunes, c'est juste. Toutefois elles demandent aussi aux jeunes sœurs de ne pas s'affirmer, de ne pas donner leur avis, afin que nos maisons ne soient pas, comme le disait un supérieur de communauté, à l'état de république chrétienne.

L'amour de notre Seigneur avait rendu mère Térèse humble. Or la Mère avait un bon jugement, elle avait de la sagesse, de la prudence, car c'est à elle que vous devez ce qu'il y a de bon dans la communauté, dans le pensionnat. Eh bien, il était rare qu'elle exprimât son propre avis.

Mère Térèse a toujours été vis-à-vis de moi une fille très tendre. Elle disait en toutes circonstances : « Notre Mère est de cet avis, je vais demander à Notre Mère, je la consulterai, j'attendrai sa décision. » Elle ne suivait jamais ce qui pouvait lui traverser l'esprit. Voyez, mes sœurs, quand des avis propres sont exprimés en communauté, ils jettent toujours du désaccord et font un certain mal.

Il y a peu d'ordres religieux où les Constitutions sur l'humilité soient si étendues, et ce n'est pas pour rien, mes sœurs. Lorsque nous avons fait approuver nos Constitutions, en me le remettant entre les mains, le cardinal Sepiacci m'a dit : « Voilà les Constitutions, vous les avez voulues. Eh bien, maintenant, qu'on les observe, et si on les observe bien, elles vous conduiront à la vie éternelle. Il faut toujours s'abriter derrière les Constitutions. »

Je finirai par l'amour zélé qu'avait mère Térèse pour l'âme de chacune de vous. Parmi celles qui m'écoutent, quelle est celle d'entre vous qui ne dise pas que mère Térèse a fait tout ce qu'elle a pu pour la faire avancer, la corriger de tel défaut, lui faire acquérir telle vertu qui lui manquait ? Elle a été zélée jusqu'à la sévérité quelquefois.

Le motif devrait certes lui faire pardonner cette sévérité apparente. Croyez-vous que dans l'éternité vous ne la remercieriez pas si elle vous a dépouillée de tel défaut qui vous aurait retenue très longtemps en

purgatoire ? Peut-être vous lui serez bien reconnaissante alors, si dès ici-bas vous ne la remerciez pas déjà. Elle avait du zèle pour la sanctification des enfants, elle avait de la patience et il en faut beaucoup avec elles. Il faut de l'amour pour les âmes des enfants et encore plus de patience, car les âmes des enfants sont encore plus rapprochées que vous de l'enfance, leurs qualités ne sont pas encore développées.

La Mère avait de la fermeté accompagnée d'une affection profonde et véritable. Si une enfant sent cette affection en vous, cet amour surnaturel et ferme, vous obtiendrez beaucoup. Les enfants ne résistent pas à cette influence, surtout les bordelaises qui ne sont pas des natures réfractaires. Elles ne s'acharnent pas à dire noir quand on veut leur faire dire blanc. Elles sont sensibles à la bonté, à la bienveillance, à la certitude qu'on leur veut du bien.

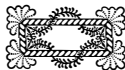
Un confesseur me disait, il n'y a pas bien longtemps : « Dans les personnes que nous confessons, celles qui pourraient se rendre compte que nous voulons les faire avancer seraient contentes d'avoir un confesseur sévère. » Il en est de même pour les enfants. Lorsqu'elles peuvent constater qu'on exige et qu'on obtient d'elles certaines vertus, elles aiment la maîtresse qui les leur demande. Mais lorsqu'on se laisse aller dans les rapports avec les enfants à ce qui est humeur, à ce qui est ennui, à la contrariété qu'elles nous donnent – elles sont tapageuses, elles font un bruit insupportable ; remarquez que ce n'est pas un péché – si on vient à elles avec cette disposition, on ne fait pas beaucoup de bien. Un zèle généreux, humble, voilà celui qui fait du bien.

Vous devez aussi avoir du zèle les unes pour les autres, non pas en vous prêchant mutuellement, mais en vous donnant de bons exemples, des exemples de patience. J'en appelle à chacune d'entre vous. Parmi toutes vos sœurs, n'en avez-vous pas rencontré quelques-unes qui vous aient édifiées, desquelles vous ayez dit : « Cette sœur une telle, on trouve quelque chose de Dieu en elle, cela fait du bien de la voir. » Vous comprenez, mes sœurs, que tout le monde peut faire cela.

Si je vous demandais d'être des savantes, des maîtresses très brillantes, habiles dans les arts comme mère Madeleine de Jésus, vous me répondriez que vous ne le pouvez pas et je le comprendrais. Mais de pratiquer la vertu, de vous exercer à être humbles, bonnes,

charitables, patientes, de donner de bons exemples, d'observer fidèlement les Constitutions, les Règles, cela, toutes vous le pouvez et c'est ce que la mère Tèrese a désiré pour la maison de Bordeaux, pour chacune de vous. C'est à cela qu'il faut que vous vous appliquiez par reconnaissance, par affection pour la Mère et par affection pour notre Maître à toutes.

Vous vous appliquerez donc à développer en vous les vertus d'amour de notre Seigneur, de générosité, d'humilité, de zèle, et vous marcherez ainsi sur les traces de mère Tèrese du Sacré-Cœur. C'était là ce que j'avais à vous dire dans cette visite.



17 mars 1889⁶³

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST
S'EFFORCER D'ARRIVER À L'UNION PAR L'AMOUR

Mes chères sœurs,

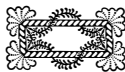
Je ne vous dirai qu'un mot pour vous rappeler seulement ce qu'on vous a dit ce matin, que c'était notre Seigneur qu'il fallait imiter dans toute votre vie. Comment l'imitiez-vous intérieurement ? Quel est le degré de ressemblance, d'union formée dans l'intime de votre cœur avec ce Maître souverain qui est votre modèle ? Et c'est dans la mesure où chacune prendra plus de ressemblance avec ce divin modèle que nous en aurons aussi davantage les unes avec les autres, de telle sorte que nous ayons *l'unité de vues, de pensées, de jugements, parce que nous jugerons toutes choses comme Jésus-Christ*. Vous connaissez cette parole très belle qui se trouve à la fin du chapitre de la charité dans les Constitutions ; il faut maintenant la mettre en pratique.

La dernière fois que monseigneur Gay est venu, il m'a dit une parole si juste et si remarquable que j'y reviens encore, bien que je croie vous en avoir déjà entretenues : « Toute la vie religieuse consiste à travailler par l'amour à arriver à l'union. » Jugez d'après cela combien les plus anciennes doivent déjà avoir travaillé sous ce rapport, comme l'union avec notre Seigneur doit être plus prononcée dans leurs âmes, combien elles doivent avoir acquis quelque chose qui fait que la ressemblance avec notre Seigneur est plus marquée. Elles doivent avoir des inclinations d'humilité, de pauvreté, d'obéissance et toutes les autres qui sont celles de notre Seigneur.

63. Chapitre inédit.

La prière continuelle était aussi le caractère marqué de notre Seigneur, puisque l'Évangile nous dit qu'il passait la nuit dans la prière et qu'il s'adressait à son Père avant et après toutes ses actions. Je voudrais pendant ce Carême que ce fût une de vos préoccupations, d'avancer dans l'esprit de prière. L'amour est généreux, il sait vaincre les inclinations propres, les attrait naturels, les mouvements propres à la créature. L'amour élève plus haut, il attache à notre Seigneur de telle sorte que c'est lui qu'on recherche et qu'on ne se recherche pas soi-même.

Faites chacune un petit examen, voyez ce qui reste encore de vos affections, de vos goûts, de vos désirs d'avoir quelque chose d'humain et de terrestre et renoncez-y pour avoir à la place quelque chose qui ressemble à notre Seigneur dans son Enfance, dans sa vie publique ou dans sa Passion.



*24 mars 1889*⁶⁴

GARDER LE SILENCE,
EXCELLENTE MANIÈRE DE FAIRE PÉNITENCE

Mes chères sœurs,

Je veux pendant ce Carême vous recommander le silence. C'est une des règles auxquelles on fait le plus d'accrocs, et jamais pour ainsi dire sans que la charité ou quelque vertu ne soit atteinte. C'est là la pénitence qu'une religieuse peut toujours faire, et pendant le Carême cela suppléera aux austérités que la plupart d'entre nous ne pouvons pas pratiquer.

Il y a différentes manières de jeûner de paroles. D'abord le silence aux heures recommandées, de manière à ce que plusieurs heures se passent sans qu'on ait à dire une seule parole. Puis le silence de patience, de charité, de vertu, dans les occasions où on a quelque chose qui contrarie et qui est pénible. Ce silence a beaucoup plus de mérite et par conséquent peut remplacer un peu les autres pénitences, si chaque fois qu'il y a quelque chose de désagréable on l'offre à Dieu et on se tient dans le silence, mettant entre Dieu et soi toutes les petites croix qu'on peut avoir.

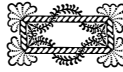
Tâchez de pratiquer ce silence de patience dans les emplois. Quand plusieurs sœurs converses sont ensemble, il arrive quelquefois que celle qui doit aider n'aide pas bien, ou que celle sur qui on compte pour un emploi ne le fait pas comme elle doit le faire. Si dans ces occasions on était toujours humble, patiente, charitable, ne disant que les paroles

64. Chapitre inédit.

qui doivent rappeler à la régularité et n'en disant pas qui soient d'ennui ou d'impatience, on garderait mieux aussi toutes les autres vertus.

Ce sont là les recommandations que je voulais vous faire, en vous faisant observer que les enfants elles-mêmes font des efforts pour mieux garder le silence pendant ce temps. Si vous vous étonnez quand elles parlent, combien y-a-t-il plus à s'étonner quand les religieuses parlent trop facilement et ne font pas assez attention à garder les vertus de patience et de charité !

Même à la récréation je vous recommande le silence de patience et de charité. Les récréations ne sont pas données pour laisser sortir tous les mouvements imparfaits qui sont dans l'esprit, mais au contraire pour que, se réjouissant les unes les autres *avec entrain et cordialité*, comme dit la Règle, on en sorte plus prêtes à garder le silence, avec un esprit tout à fait paisible et calme qui n'ait aucun reproche à se faire.



7 avril 1889⁶⁵

CONTRITION, COMPASSION, GÉNÉROSITÉ, ABANDON À DIEU,
FRUITS DE LA MÉDITATION DE LA PASSION

Mes chères sœurs,

Nous entrons maintenant véritablement dans le temps de la Passion. C'est la volonté de Dieu et de l'Église que nous employions ce saint temps à méditer les souffrances de notre Seigneur Jésus-Christ. J'ai regretté que pendant ce Carême, en vous disant des choses bonnes et utiles d'ailleurs, on ne vous ait jamais parlé des souffrances de notre Seigneur, des instruments de la Passion, des effets du Sang précieux de Jésus-Christ. Aujourd'hui, je voudrais vous dire de commencer cette méditation de la Passion en pensant longuement, affectueusement, avec toute l'attention et la dévotion de votre cœur, à l'agonie de notre Seigneur au Jardin de Gethsémani.

Tout commence par l'agonie, on l'a appelée la « passion du cœur. » C'est là que notre Seigneur a vu tous nos péchés et qu'il en a accepté le poids, qu'il a vu toutes ses souffrances et qu'il en a accepté la douleur et l'humiliation, qu'il a été rempli de tristesse et de crainte, comme le dit le saint Évangile.

Oui, notre Sauveur a daigné connaître la tristesse, la crainte et l'angoisse : *Il commença à ressentir de la tristesse et de l'angoisse*⁶⁶. Nous avons, nous aussi, des moments de tristesse, d'angoisse, de crainte : crainte de ce qu'il faut sacrifier et donner de nous-mêmes, crainte de maux qui commencent à tomber sur nous. On entre dans une maladie

65. Chapitre inédit. Dimanche de la Passion.

66. Mt 26, 37.

douloureuse, humiliante, on la redoute ; c'est là une crainte naturelle qui ne dépend pas de nous. On a aussi des moments de tristesse et même d'ennui. Ce qui fait toute la différence entre les créatures, c'est qu'il y a celles qui se laissent accabler, affaïsser, endormir par les peines, et celles qui, par un plus grand amour, les offrent à notre Seigneur et qui, après avoir dit comme lui : *S'il est possible que ce calice s'éloigne de moi*, ajoutent avec lui : *Néanmoins que ta volonté se fasse et non la mienne*⁶⁷. L'union de notre volonté à celle de Dieu, voilà le premier fruit à retirer de cette méditation de l'agonie de Jésus-Christ.

Ce qu'il en faut retirer encore, c'est une grande contrition. On peut comprendre la gravité de ce mal du péché, quand on se dit que le plus petit péché a causé de telles souffrances à notre Seigneur Jésus-Christ, et que même les péchés véniels ne sont remis que par l'effusion de son Sang précieux ! Comprenez bien cela, mes sœurs, et entrez dans un sentiment de contrition très vif et très profond.

Après la contrition excitez-vous à la compassion. Il est certain que la méditation de la Passion doit avoir ce fruit en nous. Quand notre Seigneur a dit aux femmes de Jérusalem : *Ne pleurez pas sur moi, mais pleurez plutôt sur vous et sur vos enfants*⁶⁸, c'était pour leur faire comprendre qu'il fallait pleurer leurs péchés et ceux de la nation juive, mais il ne blâmait pas leurs larmes de compassion ; c'est un sentiment excellent de pleurer sur notre Seigneur. Tous les saints et les saintes ont pleuré et gémi à la vue de ses souffrances, ils en ont eu une profonde compassion, et la Reine des saints dont nous allons célébrer cette semaine les douleurs a poussé la compassion plus loin que personne. La part qu'elle a prise à la Passion de son Fils, la manière dont elle a ressenti ses souffrances font de sa compassion une passion véritable. Marie était une morte vivante. Notre Seigneur était mort et elle vivait avec la mort dans l'âme, la mort sur la figure et dans tous les membres, et dans une douleur dont personne ne pourra pénétrer l'étendue.

Il faut donc tirer de la méditation de la Passion la contrition et la compassion, il faut en tirer aussi la générosité. Quand notre Seigneur fait tant pour nous, quand il accepte l'expiation de tous nos péchés,

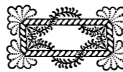
67. Mt 26, 39.

68. Lc 23, 28.

comment n'accepterions-nous pas les maux de ce monde pour expier nos péchés et avoir part à sa bienheureuse éternité ? Si le bon larron a été si vite exaucé sur la Croix, c'est qu'il a été crucifié et ce n'est pas peu de chose ! Il a été mis à mort par la justice humaine et il ne faut pas croire, parce qu'il n'était pas cloué, qu'il ne souffrait pas beaucoup, car les cordes doivent causer des douleurs extrêmes.

Ce supplice a été aussi celui des martyrs du Japon à notre époque. C'est comme cela qu'ils ont été crucifiés, attachés avec des cordes et on leur perçait ensuite le cœur. Donc le bon larron a beaucoup souffert et ce sont ces dures souffrances portées humblement en union avec celles du Sauveur qui lui ont valu d'entendre cette douce parole : *Aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis*⁶⁹. « Aujourd'hui, dit Bossuet, quelle promptitude ! Avec moi, quelle sécurité ! Dans le Paradis, quel séjour ! »

Elle est magnifique cette parole ! Si notre Seigneur, pour nous accorder la bienheureuse éternité avec lui dans le Paradis, veut aussi que nous passions par la souffrance, que nous sentions les atteintes de la crainte, de la tristesse, de l'angoisse, il faut lui donner tout cela par la foi et par l'amour et nous rendre capables de souffrir généreusement avec lui dans la mesure où il voudra.



69. Lc 23, 43.

28 avril 1889

BÂTIR NOTRE ŒUVRE ET NOTRE ENSEIGNEMENT
SUR LE FONDEMENT DE LA FOI⁷⁰

Mes chères filles,

C'est cette semaine que nous célébrons l'anniversaire du jour où nous nous sommes d'abord réunies. C'était une réunion bien petite et bien faible. Une chose qui m'étonne, quand je regarde en arrière, c'est qu'aucune de nous n'ayant eu la pensée de fonder – car je n'y pensais pas, et mère Thérèse-Emmanuel ou sœur Marie-Augustine pas plus que moi – nous n'ayons cependant jamais eu, dans ces commencements, un instant de doute sur l'avenir de l'œuvre dont Dieu nous chargeait. Il est vrai que monsieur Combalot, le seul qui voulait fonder et qui nous avait prises comme instruments, ne doutait pas un instant de l'avenir : sa confiance se communiquait à nous.

Mais il y a une autre raison que je suis bien aise de reprendre aujourd'hui. C'est la pensée qui doit toujours présider dans l'avenir à nos décisions, à nos travaux, à nos œuvres.

Quand nous nous réunissions, l'œuvre tout entière ne consistait pour nous qu'à donner aux enfants des pensées conformes à celles de l'Église, à bâtir tout sur la doctrine chrétienne. Nous avons toutes éprouvé les inconvénients d'un enseignement s'inspirant de principes divers, mondains ou anti-catholiques. Ce n'était cependant pas qu'on eût dans notre éducation un parti-pris d'éloigner le nom de Dieu et de ne pas vouloir mettre la religion comme fondement de notre

70. Ce Chapitre a été relevé dans les *Textes Fondateurs*, p 524 ss. Il est conservé dans un cahier manuscrit de la série MO1 G (n° 17) et porte la mention : « Corrigé par Notre Mère. » Mais nous ne savons pas quelles ont été ses corrections.

enseignement ; mais les convictions manquaient : on lisait des livres de toute espèce, on avait des professeurs de toute croyance. Il était impossible d'être arrivées à l'âge que nous avions, avec une certaine culture d'esprit, mère Thérèse-Emmanuel le sentait comme moi, sans avoir compris l'immense inconvénient d'avoir dans son intelligence des choses qui ne partent pas toutes de la vérité.

Aussi le principe que nous voulions mettre à la base de notre œuvre, c'était de ne donner aux enfants que les idées qui viennent de la foi chrétienne, les idées de l'Église. En effet, nous aurions cessé et nous cesserions d'exister, nous n'aurions plus de raison d'être si nous nous proposions autre chose, si ce n'était pas toujours le fondement sur lequel nous voulons bâtir l'enseignement de la jeunesse.

Vous comprenez, mes filles, qu'il faut que tout ce qui arrive à l'intelligence de nos enfants soit fondé sur la foi, afin que cette intelligence convaincue puisse, au jour du danger, devenir une force qui les maintienne ou les ramène dans la ligne du devoir chrétien. Au commencement nous avons voulu, et nous voulons encore, prendre les idées et les traditions de l'Église.

Nous ne pensions pas à faire du nouveau, nous en étions souverainement éloignées. Nous ne pensions qu'à profiter de ce qui était ancien et traditionnel dans l'Église. C'est le caractère que reconnaissent en nous les religieux et les religieuses des Ordres anciens. Nous avons leur esprit traditionnel, nous en avons le caractère, les idées, les pratiques. C'est même pour cela que nous avons pris le grand Office un peu plus tard.

Le grand Office est une des sources de notre vie, et celle où nous pouvons puiser cet esprit de l'Église. Je comprends ce que nous disions alors : « Il est impossible que Dieu ne veuille pas notre œuvre. Il est impossible qu'il ne veuille, pour un grand nombre d'enfants, une instruction éclairée par les principes qui sortent de la foi et de l'enseignement de l'Église. »

C'était là le vrai sujet de notre confiance. Au fond, monsieur Combalot ne désirait pas autre chose. Malgré son imagination, son manque de suite et de raison dans ce qu'il entreprenait, la vivacité de sa foi, son long contact avec les évêques les plus distingués de France

avaient rempli son esprit des idées que je viens d'exprimer, sauf pour l'Office cependant, car il ne nous y a pas poussées.

Quand nous avons demandé à monseigneur Affre de prendre le grand Office, celui-ci fit d'abord bien des difficultés et nous proposa de dire l'Office du diocèse de Paris en français. Je lui fis remarquer que nous pouvions avoir des fondations (il avait été question pour nous d'aller à Strasbourg dont il avait été nommé évêque), faudrait-il prendre alors l'Office de chaque diocèse ? Ne serait-ce pas un grand embarras ? Cette objection parut péremptoire à monseigneur Affre, et il nous laissa prendre le grand Office de l'Église en latin.

Pourtant monseigneur Affre était un grand évêque. Il n'avait certes pas d'idées contraires à la foi ; mais peut-être en avait-il qui n'étaient pas celles de l'Église. Les idées gallicanes avaient dominé sa jeunesse et l'empêchaient d'apprécier les traditions de l'Église, ce qui était ancien dans l'Église, ce qui tenait à l'Église romaine. À part cela il avait une grande intelligence et un grand talent, et sa mort a été admirable.

Mais les évêques dont les idées ont eu le plus d'action sur nous sont monseigneur Gerbet, monseigneur de Salinis en qui monsieur Combalot avait une confiance illimitée et qui avait les idées les plus justes, le cardinal Gousset, l'homme de la tradition, l'homme de l'Église par excellence. Trois grandes idées ont dominé la vie de monseigneur Gousset : faire reconnaître et soutenir l'infailibilité du Souverain Pontife ; faire prévaloir le dogme de l'Immaculée Conception qui n'était pas encore défini, et enfin répandre les doctrines de théologie morale de saint Alphonse de Liguori, parce qu'il jugeait qu'elles sauvaient plus d'âmes et qu'elles étaient très nécessaires dans le temps où nous vivons.

Depuis sa mort, le dogme de l'infailibilité et celui de l'Immaculée Conception ont été définis, et saint Alphonse de Liguori a été déclaré docteur de l'Église. Vous voyez que le cardinal Gousset avait le sens de l'Église. On peut dire qu'il était l'homme de l'Église des pieds à la tête.

Je me rappelle l'avoir vu une fois très fâché contre un prédicateur qui avait prêché une retraite à ses prêtres : « Madame, me disait-il avec indignation, il leur parle de beaucoup de dévotions, mais il ne leur a

pas parlé une fois du Souverain Pontife. Il ne leur a pas parlé de Rome, du centre de l'Église ! J'ai été obligé de me lever pour suppléer à ce qu'il ne disait pas ! Je ne pouvais pas souffrir qu'il ne leur parle pas du Siège de Pierre et du Souverain Pontife ! » L'influence de monseigneur Gousset a été chez nous bonne, traditionnelle et éminemment dans le sens de ce que nous devons être.

Nous avons connu d'autres évêques dans les mêmes idées, monseigneur Gay, monseigneur Pie dont j'ai souvent pris conseil, et d'autres encore qui nous ont engagées et aidées à marcher tout à fait dans cette voie qui était la nôtre. Ce sont ces hommes-là dont les idées ont dominé chez nous. Monsieur Combalot en était l'écho : ils étaient ses amis. Il appartenait à leur école et prenait leurs conseils. Quelques-uns d'entre eux avaient même pensé à faire une œuvre dans le sens de la nôtre. Monseigneur Gerbet avait songé à établir des diaconesses comme servantes de l'Église. Mais c'était une œuvre trop extérieure pour y joindre la vie intérieure, la vie liturgique et monastique.

Quand, dans mon dernier séjour à Rome, je disais au cardinal Parocchi : « Notre œuvre est comme l'expression des pensées de tel et tel évêque » que je lui nommais, il me répondit : « Ah ! ma Mère, c'était alors l'âge d'or de l'Église de France. Ces évêques étaient dans toutes les idées bonnes et justes : je crains bien que ce ne soit maintenant l'âge de fer de l'Église de France. » Cette parole peut paraître sévère, et ne veut pas dire que, actuellement, nous n'ayons des hommes d'un très grand mérite. Mais il est certain qu'il y avait alors un mouvement incomparable ! Dom Guéranger était à la tête de ce mouvement. J'ai eu moins de rapports avec lui. Aujourd'hui nous sommes en relation avec ses religieux, et je m'en félicite, car ils sont dans l'ordre d'idées auquel nous devons appartenir.

Enfin, mes sœurs, le meilleur de nos amis, le père d'Alzon, qui a été un père pour nous, était avant tout l'homme des doctrines romaines. Toutes ses conversations, tous ses enseignements étaient remplis de l'esprit de foi. Ce qu'il a aimé chez nous, c'est surtout le but dont je vous demande de ne jamais vous écarter.

Vous êtes nombreuses aujourd'hui, mes chères sœurs. Rappelez-vous bien que si jamais nous manquions à notre mission, Dieu cesserait de

nous bénir. Nous donnons à nos enfants une éducation que le monde ne croit pas si catholique, mais qui l'est en effet, parce que nous habituons nos enfants aux Offices de l'Église. Nous leur en donnons l'intelligence et l'amour. Nous les enseignons – du moins je l'espère – dans le sens que je viens de dire, de manière que tout ce qui entre dans leur intelligence vienne de la foi et de l'Église catholique.



13 mai 1889⁷¹

ESPRIT DE PAIX, DE CHARITÉ

Mes chères sœurs,

Quand une mère quitte ses enfants elle a toujours de la peine, et c'est aussi ce que j'éprouve chaque fois que je m'éloigne de vous⁷². Mais à ce moment-là une mère a encore à faire quelques recommandations. Je ne crois pas avoir à vous en faire pour la charité, pour l'union, car grâce à Dieu, elle est rarement troublée parmi nous. Et pendant mon absence, vous serez d'autant plus soigneuses d'éviter tous les mouvements trop vifs, tout ce qui peut témoigner la moindre froideur, la moindre peine, car je ne serai pas là pour vous aider.

La perfection religieuse est tout entière dans l'amour de Dieu et du prochain et tous les jours il faut faire un progrès dans ce divin amour. Ayez pour cela et avant tout grande dévotion à vos saintes Règles et à vos Constitutions : lisez les chapitres de la charité, de l'humilité. S'ils étaient réalisés dans votre vie, comme vous seriez aimables, charitables, comme Dieu serait toujours honoré, glorifié par des personnes qui vivraient selon ces Constitutions qui doivent être le modèle de notre vie. Voilà donc ce que je vous recommande.

Ensuite nous avons une œuvre de zèle auprès des enfants, c'est la partie un peu fatigante de notre vie. Nous avons à les porter, à les enseigner, à les former. Elles entrent avec beaucoup de défauts, et il faut mettre une grande charité pour les voir comme des âmes que Dieu nous amène pour les réformer et les faire à l'image de Jésus-Christ.

71. Chapitre inédit.

72. Le lendemain, mère Marie-Eugénie partira pour Lyon et les maisons du Midi.

Je dis de même pour les novices. Voyez-vous, mes chères sœurs novices, vous arrivez avec beaucoup de défauts. Saint François de Sales disait que la vie religieuse n'est pas un état où on entre étant parfaite, mais c'est un hôpital spirituel, où chacune travaille à se guérir des maladies qu'elle a apportées. Quelles sont ces maladies ? Vous les savez mieux que moi et il faut que vous soyez bien persuadées que votre Maîtresse a besoin de beaucoup de patience pour vous supporter et qu'elle a un grand travail à faire en vous.

Formez par là en vous le même sentiment vis-à-vis des enfants. Quand on est jeune, on est moins patient pour les autres, on est plus absolu, on a moins de miséricorde ; on a bien plus de peine à supporter les défauts des autres, parce qu'on en a beaucoup soi-même. Plus vous serez patientes, plus vous montrerez de perfection. Voilà ma seconde recommandation avec celle de l'amour de Dieu et du prochain.

Enfin je veux vous recommander à quelqu'un de plus puissant que vous-mêmes pour qu'il vous garde en mon absence, à celui qui est toujours exposé sur nos autels, que vous avez le bonheur de recevoir souvent dans la sainte communion et d'adorer sans cesse au saint Sacrement. Qu'Il soutienne votre volonté et bénisse vos efforts, afin qu'avançant tous les jours dans l'amour de Dieu, on reconnaisse dans chaque caractère, dans chaque personne, les traits divins de Celui qui vit au-dedans de vous.

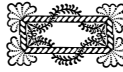
Par le saint baptême, notre Seigneur prend possession de vos âmes. Après qu'on en a chassé le démon, notre Seigneur entre et cette âme, devient sa demeure, son temple. *Vous êtes le temple de Dieu*⁷³. Respectez les unes dans les autres ce temple de Dieu.

Mes chères sœurs, que Jésus-Christ habite en vous, que sa volonté soit toujours préférée à la vôtre, que sa vie se manifeste dans la vôtre et que vous lui ressembliez, chacune sans doute suivant son caractère différent. Mais lui va à tout le monde, il est fait pour servir de modèle à tous, et votre vocation n'est pas de vous enfermer dans un type unique : non, votre vocation c'est d'avoir tant de révérence pour la présence de notre Seigneur, tant de soin à le faire vivre au-dedans de vous que petit à petit, par un amour plus parfait, vous arriviez à le

73. 1 Co 3, 16-17 et 2 Co 6,16.

manifester en toutes choses. Ne regardez jamais une parole comme indifférente, un acte comme indifférent. Toutes les paroles, toutes les actions doivent être saintes et pour l'éternité, vous rappelant que le temps est court, mais que la récompense, la vie bienheureuse sera éternelle.

Maintenant, en vous recommandant à notre Seigneur, à l'Esprit de paix et d'union, aux anges qui vous gardent dans toutes vos voies, je vous demande de beaucoup prier pour moi, pour que j'accomplisse la volonté de Dieu et que je fasse au juste ce qu'il veut que je fasse. Toutes nous avons quelque chose à faire : l'une enseigne, l'autre prie davantage, une autre travaille, une autre encore s'occupe des choses temporelles, mais chacune doit voir ce que Dieu veut d'elle, le faire toujours plus parfaitement, avec plus d'amour et plus d'humilité, car il faut toujours s'oublier soi-même pour faire vivre notre Seigneur en soi.



10 juin 1889⁷⁴

SUR LE SAINT-ESPRIT

Mes sœurs,

Pendant cette octave de la fête de la Pentecôte, c'est du Saint-Esprit qu'il faut nous occuper. Que doit-il faire en nous ? Nous renouveler, nous vivifier, nous sanctifier.

J'ai demandé à m'arrêter à deux strophes du *Veni Sancte Spiritus, et emitte cœlitus*⁷⁵, pour vous faire remarquer certaines choses qui servent à la sanctification des religieuses.

*Sine tuo numine,
Nihil est in homine,
Nihil est innoxium.*

Sans ta puissance, il n'est rien en l'homme, rien qui ne soit impur. Remarquez *nihil* = rien. Vous êtes des créatures humaines, vous êtes bien persuadées qu'il n'y a rien en vous qui soit sans tache à moins que le Saint-Esprit ne le transforme ou ne le purifie.

Lava quod est sordidum.

Lave ce qui est souillé. Il faut demander à Dieu de laver en nous ce qui est impur. Il y a donc dans l'âme sanctifiée par le baptême, élevée à la dignité d'enfant de Dieu, purifiée par la visite de notre Seigneur qu'elle reçoit si souvent dans la sainte communion, élevée à une dignité plus haute, à un état plus parfait par ses vœux qui l'ont faite épouse de notre Seigneur, il y a donc des choses qui doivent être lavées. Il faut demander à Dieu d'effacer en nous ces choses laides, sordides, tous ces

74. Chapitre inédit, fait à Nîmes le lundi de la Pentecôte.

75. Séquence de la fête de la Pentecôte : *Viens, Esprit Saint, et envoie du ciel...*

restes du péché (tout ce qui est péché est laid, sordide), ce qui reste en nous des sept péchés capitaux.

Deux maîtres de la vie spirituelle, à deux points de vue différents, se sont attachés à montrer le combat qu'il faut faire contre ces restes des sept péchés capitaux. Saint Bonaventure dont vous connaissez l'ouvrage, et saint Jean de la Croix à un point de vue plus élevé, ont montré qu'il reste en nous les traces des péchés capitaux. Eh bien, mes sœurs, il faut ôter cette trace avec l'aide de Dieu, il faut ôter cette racine d'amour-propre, cette racine de possession, cette racine d'impureté ; il y a une certaine impureté dans la recherche de ce qui plaît. L'envie laisse aussi des racines ; la gourmandise, la colère, la paresse laissent aussi des racines.

Lava quod est sordidum. C'est le premier point dont il faut s'occuper, car tout cela est fort laid aux yeux de Dieu. Plusieurs personnes s'excusent, on dit : « Je suis vive. C'est plus fort que moi. Je n'y ai pas pensé, que voulez-vous ? » C'est qu'elles n'ont pas déraciné les restes de la colère.

Riga quod est aridum.

Arrose ce qui est aride. Êtes-vous convaincues que vous êtes profondément arides, que vous ne faites aucun bien, ou que le bien que vous faites, c'est la miséricorde de Dieu qui vous le fait produire, mais que de vous-mêmes vous ne produisez rien de bon sans cette irrigation d'en haut ?

Sana quod est saucium.

Guéris ce qui est blessé. Beaucoup plus d'âmes qu'on ne pense portent une blessure qui tient soit à l'amour-propre, soit à une peine qui n'a pas été suffisamment acceptée, soit à certaine attache qu'on n'a pas détruite. Si vous voulez avancer dans la sanctification, il faut que Dieu guérisse en vous ce qui est blessé. Cherchez bien, vous trouverez quelques traces de ces blessures. L'Église nous fait dire : *Sana quod est saucium*, ce n'est pas sans raison.

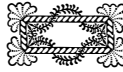
Il vient quelquefois un temps où l'âme ne donne pas de fleur, pas de fruit, c'est une blessure qui reste bien longtemps, qui vous a refroidies pour quelque créature, même pour Dieu ! Ceci paraît inconcevable, mais il y a des âmes qui sont refroidies à l'égard de Dieu. Pendant longtemps Dieu les a consolées, éclairées. Elles ont pensé que cela

durera toujours ; mais Dieu a paru se retirer et ces âmes sont comme blessées à l'égard de Dieu. Vous voyez combien il est nécessaire de demander au Saint-Esprit de venir avec tout son amour.

Flecte quod est rigidum.

Assouplis ce qui est raide. N'avez-vous pas des côtés raides ? C'est très mauvais. Pour être à Dieu, il faut être absolument souple. Nous sommes raides avec nos supérieures, avec les événements de la vie. Cherchez le côté raide par où votre âme n'est pas sous la main de Dieu. Madame de Chantal dit qu'il faudrait que les âmes soient assez souples pour qu'on les pliât comme un mouchoir.

Je ne vous demanderai pas tant cela vis-à-vis de vos supérieures que par rapport à Dieu. Dieu n'a-t-il pas le droit de vous plier, de vous déplier et de vous replier ? Appliquez-vous cela et voyez s'il n'y a pas en vous à fléchir ce qui est encore raide.



16 juin 1889⁷⁶

FÊTE DE LA SAINTE TRINITÉ
ADORATION, PRIÈRE, ATTENTION

Mes sœurs,

Nous achevons la semaine de la Pentecôte, ce temps consacré à la dévotion au Saint-Esprit. Mais est-ce là une dévotion qui puisse ne pas occuper en tout temps notre vie ? N'est-ce pas au contraire une dévotion que nous devons toujours conserver ? Vous comprenez que poser la question c'est la résoudre, car il est évident que le Saint-Esprit étant la troisième personne de la sainte et adorable Trinité selon la foi, nous lui devons toujours nos hommages et nos adorations.

Nous faisons aujourd'hui la fête de la Sainte Trinité, la fête du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, en même temps la fête de cette unité parfaite qui les unit. Dieu est une immensité de substance, une mer de substance qui remplit toutes choses, en qui nous sommes plongés. Dieu qui est, qui sait, qui voit tout, qui peut tout, en qui tout est acte : voilà la très sainte et adorable Trinité. Et chacune des personnes de la Sainte Trinité a droit aux mêmes adorations, au même amour.

Si tous les jours nous adressons notre prière au Père en disant : *Notre Père qui êtes aux cieux*, si tous les jours nous invoquons notre Seigneur en l'appelant de son nom Jésus, celui par lequel nous demandons tout, il faut aussi tous les jours invoquer le Saint-Esprit, l'honorer, le prier, car nous avons des devoirs envers le Saint-Esprit. Le premier de ces devoirs est l'adoration.

76. Chapitre inédit.

Il faut adorer le Saint-Esprit, la personne du Saint-Esprit, celui qui descendant dans nos cœurs peut en achever la sanctification. Il est descendu en nous d'abord par le baptême et nous avons reçu la plénitude de l'Esprit Saint par la confirmation. Dans ce sacrement, Il a imprimé sur notre âme un sceau qui ne s'effacera jamais. Ceux qui tombent dans les flammes de l'enfer conservent ce sceau comme un reproche éternel qui leur rappelle les grâces qu'ils ont reçues, et ce sceau adorable qu'ils ont profané restera toujours sur leur âme.

Comme je comprends les désirs et la peine de cette pauvre femme de Rome qui demandait la confirmation pour son petit enfant malade et qui disait avec sa foi vive : « Si vous privez mon enfant de la confirmation, il aura moins de gloire dans le ciel, il sera incomplet, imparfait dans le ciel. » En effet, priver une âme de la confirmation, c'est la priver pour l'éternité de cette divine marque qui doit donner la plénitude à la personnalité humaine régénérée par la grâce.

À ce premier devoir d'adoration, il faut joindre la prière. Il faut prier, il faut invoquer le Saint-Esprit tous les jours, parce qu'il est le Seigneur, le Tout-Puissant, une des trois personnes de la sainte et adorable Trinité, notre sanctificateur. Et si nous ne le prions pas, comment aurons-nous la source vivifiante qui vient de lui ?

Prenez les deux hymnes que l'Église met ces jours-ci sur nos lèvres : le *Veni Creator*, où il est appelé *Fons vivus, ignis, charitas, Fontaine d'eau vive, feu, amour*, et la séquence *Veni, Sancte Spiritus, doux hôte de l'âme*, et tout le reste que vous savez. Comment l'Esprit Saint aura-t-il en vous tous ces effets si vous ne l'implorez pas, si vous ne les lui demandez pas tous les jours ? Vous êtes vouées à un état de perfection et comment l'œuvre de l'Esprit Saint s'achèvera-t-elle en vous, sinon par votre coopération à la grâce qu'il répand au-dedans de vous ?

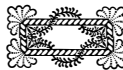
Il y a une troisième chose que je vous recommande : c'est l'attention. Je dis souvent que l'attention est la maîtresse de la vie. Si on pouvait faire attention aux mouvements intérieurs de son cœur, à ceux qui nous viennent du Saint-Esprit, à ceux de la nature, à ceux d'une provenance plus misérable encore parce que c'est le démon ou le monde qui nous tente, on serait bien avancé, car on ne voudrait pas donner son consentement à ce qui vient de l'amour-propre, encore moins à ce qui vient du démon ou de l'esprit du monde puisque nous

avons fait profession d'y renoncer. Non seulement nous avons fait profession d'y renoncer au moment du baptême où d'autres ont promis pour nous et nous l'avons ratifié plus tard, mais encore par la profession religieuse qui est bien un autre engagement de renoncer au monde !

Pour n'avoir pas l'esprit du monde, il faut faire attention aux mouvements de son cœur, tâcher de les discerner d'après les leçons de saint Ignace pour reconnaître ce qui est de Dieu ou ce qui n'est pas de lui, par des marques solides et sûres. C'est là un grand point de notre sanctification, car nous ne le pouvons pas, si nous ne veillons pas sur nous-mêmes pour marcher dans la voie que Dieu nous a tracée. *Veillez et priez afin que vous n'entriez point en tentation*⁷⁷.

Il faut donc adorer l'Esprit Saint, l'adorer dans son action sur l'Église, sur nos âmes, dans l'œuvre de sanctification qu'il accomplit perpétuellement ici-bas. Il faut le prier, lui demander de faire cette œuvre en nous, et enfin veiller sur nous, afin que jamais nous ne nous opposions à son action, mais que nous coopérions à tous les desseins de miséricorde et d'amour qu'il a sur nos âmes. Le Saint-Esprit est l'amour infini du Père et du Fils. Or quelquefois il y a des âmes qui sentent un refroidissement de la charité dans leur cœur. Qu'elles offrent alors le Saint-Esprit qu'elles possèdent au-dedans d'elles-mêmes, l'amour infini du Père et du Fils. Elles peuvent l'offrir, et s'unissant à lui, elles peuvent aimer le Père et le Fils et s'unir à Dieu.

Je vous propose cette dévotion pour cette fête et pour toute votre vie, en la résumant en ces trois points : l'adoration, la prière et l'attention aux mouvements de son cœur pour les rendre fidèles à la grâce. Je suis sûre de vous dire des choses utiles qui vous soutiendront dans bien des peines et des difficultés de la vie.



77. Mt 26, 41 et Lc 22, 40.

30 juin 1889⁷⁸

ESPRIT DE FOI, DE SOUMISSION, D'AMOUR ENVERS LA SAINTE ÉGLISE,
VRAI CARACTÈRE DES ENFANTS DE L'ASSOMPTION

Mes chères sœurs,

Nous venons de faire la fête de saint Pierre et nous faisons aujourd'hui celle de saint Paul. Ce sont les deux colonnes de l'Église. Il convient qu'une religieuse de l'Assomption ait une grande dévotion à saint Pierre et que cette dévotion se manifeste par l'esprit de foi, non seulement pour soi, mais pour les enfants auxquelles nous devons donner cet esprit de foi, de soumission et d'amour envers la sainte Église.

L'esprit de foi, c'est aussi l'esprit de soumission à l'Église et à tout ce qui vient de la sainte Église. Nos Constitutions disent au chapitre de l'obéissance : *Que les sœurs embrassent de cœur tout ce qui vient de l'autorité du Souverain Pontife, trouvant leur lumière et leur joie dans tous les préceptes, tous les conseils et toutes les paroles de celui qui est la tête, le cœur et la bouche de l'Église.*

Non seulement on nous demande la soumission quand le Souverain Pontife a parlé, car la vérité est là, mais la soumission aux inclinations de l'Église dans tous les temps. Toujours l'Église s'incline d'un côté ou d'un autre, elle pousse à tel ou tel esprit, c'est notre devoir d'y entrer et d'être de ces enfants qui regardent aux moindres signes de la volonté et des désirs de leur père plutôt qu'ils ne se soumettent absolument à ce qui a été commandé.

78. Chapitre inédit.

Outre l'esprit de foi et de soumission, il y a aussi l'amour, bien qu'il soit certainement compris dans ce que je viens de vous dire. On aime le Saint-Siège quand on obéit à la direction qu'il nous imprime, par exemple à cette direction de Léon XIII qui le porte à faire la paix entre différentes personnes qui ont eu des opinions politiques diverses. Tâchez de n'être pas des personnes de discussion, de controverse, mais tâchez d'être des personnes de paix et d'union.

Ainsi dans toute notre action quelle qu'elle soit auprès des enfants, il n'y a rien de plus nécessaire que de leur inspirer l'esprit de foi et de soumission, rien de plus nécessaire que de leur donner un grand amour pour le Siège de Pierre et pour tout ce qui vient de la sainte Église. C'est à cela qu'on devrait reconnaître le caractère des élèves de l'Assomption.



14 juillet 1889⁷⁹

ESPRIT D'ABNÉGATION ET D'AMOUR

Mes chères sœurs,

Le passage de la Règle qu'on vient de lire, l'Épître et l'Évangile de ce dimanche sont pleins de recommandations sur la charité. Il semble presque étonnant que saint Paul les porte si loin car ce n'est pas à des religieux ou des religieuses, mais aux fidèles de la primitive Église qu'il fait ces recommandations sur la charité dans des termes si forts, si insistants. Pour nous autres, cette recommandation est celle à laquelle nous devons faire le plus attention.

Ce n'est jamais par manque d'affection, par manque de bons désirs qu'il y a des petites choses contraires à la charité parmi nous. Cela pourrait arriver cependant, je l'ai vu quelquefois dans de jeunes sœurs qui ne sont pas depuis longtemps chez nous. J'ai vu des sœurs avoir des mouvements vifs vis-à-vis de telle autre personne, aimer les unes et pas les autres. Quand cela existe, il faut faire une attention très sérieuse à ces sentiments, dont le bon Dieu n'est pas content. Il faut alors se mettre dans la disposition de prier particulièrement pour ces personnes qu'on aime moins, et d'être plus bienveillante pour elles, plus exacte à faire ce qui leur serait agréable qu'on ne le serait pour d'autres.

Quelquefois on voit des maîtresses qui ne traitent pas toutes les enfants de même, qui ont une sorte d'antipathie pour quelqu'une. Quand on reconnaît cette disposition dans son cœur, il faut prier et lutter jusqu'à ce qu'on en triomphe. Ce qui est plus ordinaire, c'est que

79. Chapitre inédit.

n'ayant pas toujours la même manière de voir, on ne veille pas assez sur soi, on ne fait pas assez attention dans les diverses actions de sa vie et on produit de petites choses qui peuvent blesser et qui sont contraires aux véritables sentiments que l'on a.

Parmi les anciennes, je ne rencontre guère que ce genre de défaut, de ne pas veiller assez à n'avoir pas de volontés trop vives, trop promptes qui empêchent que ce soit la bonté de notre Seigneur qui paraisse en tout et qu'on arrive à cette charité et à cette humilité si désirables parmi nous.



4 août 1889⁸⁰

ESPRIT DE SAINT DOMINIQUE
VIVRE DE LA PAROLE DE DIEU ET LA DONNER AUX ÂMES

Mes sœurs,

Nous faisons la fête de saint Dominique, nous en avons déjà parlé ensemble, j'y reviens cependant pour parler de l'esprit de son Institut. Plusieurs dominicains nous ont dit que nous avions beaucoup de l'esprit de leur Institut. Quel est donc cet esprit et par quel côté pouvons-nous leur ressembler ?

Ces jours-ci, tandis qu'on nous lit au réfectoire les œuvres admirables des dominicains dans l'Amérique du Sud, je remarquais une parole qui peut caractériser l'esprit de leur Institut : c'était une parole héroïque dans la bouche de celui qui la prononçait. Elle peut n'être pas héroïque quand on a à peu près ce qu'il faut, mais elle l'était dans cette circonstance et elle est le fondement de l'esprit religieux. Un dominicain en course apostolique avec un de ses compagnons et n'ayant rien à manger lui disait : *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu*⁸¹. C'est la parole de notre Seigneur, mais c'est aussi la parole sur laquelle, il me semble, est fondé l'esprit vrai de l'Institut dominicain.

Le zèle de la parole de Dieu, le zèle de s'en nourrir, d'en vivre, puis de la donner, de la communiquer suivant cette parole de saint Thomas, *contemplata aliis tradere*⁸², donner aux autres les choses que

80. Chapitre inédit.

81. Mt 4, 4.

82. Cf. *Notes Intimes* n° 217/01 (1856), p. 210 et note 760.

l'on contemple, les choses dont on vit, dont on se nourrit. Volontiers aussi j'appliquerais cela aux religieuses de l'Assomption.

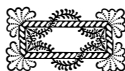
Il faut vivre de l'Évangile afin de pouvoir communiquer aux enfants l'esprit de l'Évangile ; il faut le méditer avec grand soin. Quelquefois j'entends parler de la difficulté à avoir des livres de méditation, des sujets de méditation. Vous avez toutes l'Évangile. J'ai déjà cité cette parole d'un homme qui n'était certes pas un Père ou un Docteur de l'Église, « qu'il n'y avait pas une parole de l'Évangile qu'il ne fallût peser comme un avaré pèse les pièces d'or. » Je vous le répéterai à vous : pesez comme on pèse une pièce d'or toutes les paroles de l'Évangile. C'est la seule chose que je me rappelle de Sainte-Beuve dans son livre sur Port-Royal, cette parole m'est restée et je puis la garder.

Pesez donc comme pièce d'or chaque parole de l'Évangile. Prenez par exemple l'Évangile de saint Jean, c'est celui qui prête le plus à la méditation et où on trouve le plus de choses qui touchent l'âme et lui font du bien. Prenez une autre fois saint Matthieu, il est plus simple, plus accessible à toutes les âmes ; c'est là que se trouve cette parole : *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.* C'est ainsi que notre Seigneur répond au démon qui le tentait dans le désert lorsqu'il fut pressé par la faim. Prenez l'Évangile, lisez-le, ou plutôt que chaque parole soit l'objet de votre méditation. Alors vous vivrez de l'Évangile et il y a deux effets, mes sœurs, que je vous souhaite d'en tirer : la crainte et l'amour.

Ne croyez pas qu'il faille séparer la crainte de l'amour. Il faut craindre Dieu, il faut craindre de lui déplaire. Lui seul est, et nous, nous sommes plongés dans cet océan qui est Dieu, nous sommes toujours en lui. Il nous voit partout, il nous suit partout, il est dans l'intime de nos cœurs, il nous fait vivre, nous soutient ; mais il a horreur du mal, horreur du péché, de tout ce qui n'est pas en nous conforme à l'image de son Fils, de notre Seigneur Jésus-Christ, dont nous devons nous pénétrer. Il faut que nous n'admettions pas une seule pensée, pas un seul désir qui ne soit conforme à Dieu, qui ne soit dans la voie, dans le chemin que notre Seigneur nous trace par l'Évangile. Voilà la crainte, et c'est le premier effet de la méditation de l'Évangile ; le second, c'est l'amour.

Quand on voit tout ce que notre Seigneur a fait pour nous, quand on sent par une méditation habituelle et constante jusqu'où il est descendu pour nous, il est impossible que la crainte ne soit pas accompagnée d'amour, et que le résultat ne soit pas cette crainte filiale dont il est parlé dans les saints livres et qui consiste à craindre Dieu parce qu'on l'aime, parce qu'il est notre Père bien-aimé ; à craindre de déplaire à notre Seigneur, parce qu'il est l'Époux de nos âmes et que nous ne devons admettre que les pensées conformes à son Évangile. On a dit que si l'Évangile était perdu, on devrait le retrouver dans la vie d'un chrétien. De même, si la Règle était perdue, on devrait la retrouver dans la vie d'une religieuse. Vous comprenez par là comment c'est l'Évangile qui doit informer votre vie et après l'Évangile, vos Constitutions qui en sont le commentaire.

Demandez cela à Dieu par l'intercession de saint Dominique. Le caractère de son Ordre c'est d'être fondé sur la lumière, sur le zèle de l'Évangile, de la doctrine de l'Évangile, de tout ce qui est pur, saint, sans tache, sans souillure, de tout ce qui est agréable à Dieu, charitable et parfait dans les rapports avec le prochain ; puis de communiquer ces biens aux autres. Ce n'est pas nous-mêmes, notre esprit, nos vues, notre amour que nous devons leur communiquer. Non, mais la vérité divine, les choses saintes, l'amour de Dieu, la crainte de Dieu, la parfaite obéissance à la loi de Dieu, voilà ce que nous devons nous efforcer d'inspirer à nos enfants et de leur communiquer.



11 août 1889⁸³

TENDRE SANS CESSÉ À LA PERFECTION

Mes chères sœurs,

Dans quelques jours nous allons avoir une grande profession, et dans dix jours nous entrons en retraite. À ce moment je voudrais vous rappeler l'obligation essentielle que nous prenons en entrant en religion, qui est de tendre à la perfection. C'est une obligation difficile, importante, sur laquelle il y a toujours lieu de revenir. Qu'est-ce donc que tendre à la perfection ? C'est réellement et par suite de ses résolutions, mettre toujours dans sa vie quelque chose qui fasse avancer dans la perfection.

Vous avez le code de la perfection dans le sermon sur la montagne, quand notre Seigneur a dit : *Bienheureux les pauvres, bienheureux les doux, bienheureux ceux qui ont le cœur pur, et bienheureux serez-vous quand on dira toute sorte de mal de vous à cause de mon nom*⁸⁴, si vous l'acceptez avec patience et amour.

La suite de ce même sermon dit des choses très fortes sur ce sujet, par exemple : *Si on te donne un soufflet sur la joue gauche, tends la joue droite. Si on te prend ton manteau, donne aussi ta tunique*⁸⁵ et enfin : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait*⁸⁶.

En religion, on ne vous donne pas de soufflets. Cela s'est vu cependant dans des Ordres anciens, mais ce sont des choses fort

83. Chapitre inédit.

84 Mt 5, 1-12.

85 Mt 5, 39-40.

86 Mt 5, 48.

extraordinaires, quoique peut-être moins difficiles à supporter. Mais ce qui arrive, c'est ce que vous lisez dans l'*Imitation* : on donne raison à quelqu'un et à vous on donne tort ; on écoute les autres et on ne vous écoute pas. Voilà des tentations qui sont vieilles comme le temps, qu'on trouve marquées dans un chapitre de l'*Imitation* et qui existent encore aujourd'hui pour les âmes !

Si on renonce à l'amour-propre, si on est pauvre d'esprit, si on tend la joue droite quand on vous donne un soufflet sur la joue gauche, si on donne son manteau et encore sa tunique, si on accepte tout ce que Dieu veut, quelle discussion ou quelle difficulté peut-il y avoir avec des gens comme cela ? Mais j'ai connaissance, par l'expérience que Dieu m'a donnée et que j'ai reçue par vous, que plus d'une fois on se plaint et l'on dit : « On n'aurait pas dû me traiter ainsi, me demander ma cellule, ou mon emploi, ou ce travail... »

Eh ! mes sœurs, si vous compariez cela avec ce que les gens du monde ont à souffrir, avec ce que font de pauvres femmes qui n'ont cependant pas fait vœu de tendre à la perfection et qui supportent les contrariétés, les peines que leurs maris leur donnent, vous sauriez ce que c'est que d'accepter, de se soumettre, de se taire, de tendre la joue droite quand on vous donne un soufflet sur la joue gauche.

J'ai connu une jeune femme qui se disait le soir après une journée pénible où elle avait eu beaucoup à supporter : « Irai-je chez mon mari ? Oui, j'irai pour maintenir la paix, l'union. » Et elle allait alors faire des avances pour réparer, pour arranger les choses, quand ce n'était pas elle qui avait eu les torts. En général les gens qui pardonnent le moins sont ceux qui ont les torts et il fallait, pour avoir la paix, que cette jeune femme s'humiliât et se prît de bonne grâce aux caprices de son mari.

Je vous ai cité souvent cet exemple d'une autre pauvre femme qui rentrant à minuit, quand elle allait dans le monde pour le plaisir de son mari, se levait à cinq heures pour faire l'éducation chrétienne de ses enfants à qui elle faisait apprendre le catéchisme avant qu'ils partent pour le lycée. Elle est morte à la peine. Alors son mari a reconnu tous ses mérites et s'est converti. Mais il a fallu qu'elle mourût pour qu'il comprît cela et le bienfait de l'éducation religieuse qu'elle avait donnée à ses enfants et tout ce qu'ils devaient au dévouement de leur mère.

Nous n'avons pas souvent les humiliations, les contrariétés, les peines que les gens du monde rencontrent. Ainsi voilà un homme qui est considéré, dont l'honneur est intact, qui a une position agréable et tout d'un coup il se voit privé de tout et dans la misère ; ou encore toute une famille qui se trouve dans la pauvreté ou dans le déshonneur, ce qui est pire, par la faute d'un chef de famille. Vous concevez cette situation pour une femme et des enfants. Eh bien, il y a des personnes qui acceptent cela, qui se soumettent, qui bénissent la main de Dieu et qui disent : *J'ai reçu les biens de notre Seigneur, comment n'en recevrais-je pas aussi les maux ?*⁸⁷ Et une religieuse, une épouse de notre Seigneur si humble, si doux, ne serait pas dans ces dispositions ?

Si je vous parle ainsi, mes sœurs, c'est qu'au moment de cette profession, je désire que chacune se demande avec quelle ardeur, quelle générosité, quel désir de tout donner à Dieu et d'accomplir sa volonté, elle a fait ces vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance et qu'elle se renouvelle dans ces dispositions de tendance à la perfection.

Dans peu de jours vous ferez votre retraite. Si une retraite était bien faite, vous comprenez ce qu'elle devrait produire. Une retraite, c'est-à-dire huit jours passés à méditer les vérités éternelles et à recevoir les grâces de notre Seigneur ! Je suis quelquefois étonnée de voir que nos sœurs qui ont tous les ans une grande retraite et qui font un jour de retraite chaque mois ne sont pas plus avancées dans la voie de la perfection, dans le renoncement à soi-même et à l'amour-propre, dans la patience, dans la charité, dans la générosité. Et cependant, c'est par là que nous montrons à Dieu notre amour !

Il ne nous demande pas de bâtir la Tour Eiffel⁸⁸, ou de faire quelque autre invention merveilleuse. Il nous demande dans les choses de la vie de tous les jours d'être humbles, charitables, patientes, pauvres d'esprit, obéissantes, dépouillées. Et voilà ce que je vous demande de renouveler en vous au moment de l'émission des grands vœux par celles qui vont les faire.

87. Cf. Jb 2, 10.

88. 1889 est l'année de l'inauguration de la Tour Eiffel, à l'occasion de l'Exposition universelle pour le centenaire de la Révolution française.

13 octobre 1889⁸⁹

L'HUMILITÉ, BASE DE LA SAINTETÉ

Mes chères filles,

Quand des sœurs nouvelles entrent dans l'Institut, il est très important de leur rappeler le point sur lequel elles auront le plus à travailler. Ce point n'a pas d'exceptions, c'est le même pour toutes. Il est expliqué dans un très long chapitre des Constitutions : c'est la sainte humilité.

La première disposition qu'il faut demander à une novice, c'est une humilité vraie, sincère, généreuse, qui lui fasse accepter de se mettre à la dernière place, de se laisser former pour prendre les habitudes, les usages qu'on enseigne et de se mettre ainsi à la suite de notre Seigneur. Voyez comme notre Seigneur est entré dans la vie par la petitesse la plus absolue, il s'est anéanti. Lui, le Roi du ciel, il s'est fait homme. Lui, le Dieu de toute créature, il est devenu un simple petit enfant. Et certes, c'était un grand abaissement ! Mais c'est pour nous qu'il est devenu ce petit enfant bien pauvre, si abandonné entre les mains de ceux qui avaient autorité sur lui, se laissant tourner et retourner, laissant disposer de lui comme il a plu à la Sainte Vierge, à saint Joseph et même aux bergers.

Dans un couvent de la Visitation où j'ai été autrefois, on avait adopté comme formule de la vertu de l'humilité, ces quatre points : « se mépriser soi-même, ne mépriser personne, accepter le mépris et rejeter l'honneur. » Ces quatre choses sont très difficiles. Je ne dirais pas qu'il

89. Chapitre inédit.

faut mépriser l'honneur parce qu'il y a là une certaine grandeur, mais accepter le mépris, ne pas tenir à l'honneur, ne pas l'aimer, ne pas le désirer, se mépriser soi-même (ce qui n'est pas chose facile) et travailler tous les jours pour avoir une plus petite opinion de soi.

Quand vous entrez en religion, vous avez été plus ou moins dans vos familles de petites perfections, de petites idoles. Toutes nous connaissons cela, et nous savons combien il est difficile d'arriver à se compter pour rien. Rien, c'est la vérité, et saint Jean de la Croix dit qu'*au rien, rien n'est dû*. J'ai vu cette devise au bas du Crucifix d'une religieuse très fervente. Rien ne nous est dû, mais nous n'en sommes pas du tout persuadées ; nous nous croyons dignes de beaucoup d'égards, de beaucoup de consolations.

Voilà encore une chose très difficile à accepter, de n'avoir pas de consolations de la part de Dieu. C'est une chose qui révolte beaucoup de personnes qui en ont eu dans le monde. Un saint prêtre me disait : « Quand on a un cheval qu'on veut approcher et soumettre, on lui offre de l'avoine, on le caresse. Notre Seigneur fait comme cela. Il offre la consolation quand il vous prend dans le monde, mais quand une fois vous vous êtes données à lui, il faut bien qu'il vous dépouille, qu'il vous plie à l'humilité, à l'obéissance, à toutes les vertus. C'est par le sacrifice qu'on y arrive et en particulier par le sacrifice des consolations intérieures. »

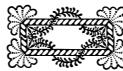
J'ai entendu de jeunes sœurs me dire : « Ah ! je valais bien mieux dans le monde : toutes les fois que je communiais, j'avais des sentiments de ferveur extraordinaire ; quand j'allais faire oraison, j'étais comme transportée au-dessus de moi-même ; maintenant je n'ai plus rien de tout cela. » Est-ce à dire que cela aille plus mal ? Non, cela veut dire que vous êtes des personnes sur lesquelles le Seigneur compte si absolument qu'il peut les faire participer à ses états.

Cherchez quels ont été les états de notre Seigneur. Il y a eu la Transfiguration sans doute, mais c'est une exception dans sa vie. En dehors de cela il a jeûné, il a prié pour tous les pécheurs, il s'est présenté à son Père comme le grand pénitent, il a été l'objet de grands mépris, de grandes humiliations. Et dans son intérieur, dont personne ne peut se rendre absolument participant, dit saint Ambroise, que de délaissements ! Et enfin quel délaissement dans sa mort sur la Croix !

Voilà ce que Dieu fait expérimenter, dans une certaine mesure, aux âmes sur lesquelles il peut compter. Il leur donne une part au délaissement, à l'agonie de notre Seigneur, à toutes les peines qu'il a éprouvées de la part des hommes.

Il aimait tant ses apôtres et tous l'ont abandonné, tous, même Pierre, même Jean. Et pendant qu'il vivait avec eux, quelle épreuve pour notre Seigneur que leur sot orgueil, leur besoin d'être les premiers dans le royaume qu'il allait préparer⁹⁰, et leur colère : parce qu'on ne les écoutait pas, il fallait faire descendre le feu du ciel⁹¹... Comme c'était loin des sentiments de notre Seigneur et comme il a eu de la peine à les faire entrer dans ses sentiments à lui. L'Esprit Saint a terminé cette œuvre. Notre Seigneur ne s'est pas donné la consolation de la terminer lui-même. Ce n'est qu'après sa mort et son Ascension qu'il a envoyé le Saint-Esprit à ses apôtres et qu'ils sont devenus ces hommes si courageux, si invincibles, ces hommes de prière, de générosité qui ont converti le monde entier.

Eh bien, mes sœurs, pour vous qui allez entrer, que votre pensée soit de vous mettre dans les dispositions de l'humilité la plus sincère. Saint Augustin nous dit que plus un édifice doit être élevé, plus il faut en creuser les fondements. Plus vous vous abaissez par l'humilité, plus vous pourrez espérer arriver à une sainteté éminente, car la sainteté ne peut avoir d'autre base qu'une vraie et profonde humilité.



90. Cf. Mt 20, 21.

91. Cf. Lc 9, 53-55.

3 novembre 1889⁹²

LA TOUSSAINT
SE FAIRE VIOLENCE POUR RAVIR LE CIEL
EXEMPLE DE MÈRE THÉRÈSE-EMMANUEL

Mes chères sœurs,

Nous sommes dans l'octave de la Toussaint et il est difficile de parler d'autre chose. Vous aurez remarqué dans l'Office que la première sainteté que l'Église nous propose d'honorer est la sainteté de Dieu, le Seigneur, assis sur les chérubins dans toute la splendeur de sa gloire. C'est une sainteté admirable, une sainteté effrayante, qui semble nous tenir à une très grande distance, car quel rapport y a-t-il entre nous et ce Dieu très saint, très inaccessible ? C'est cependant à cette sainteté que nous devons rendre nos premiers hommages.

Tout de suite après, vient la sainteté de la bienheureuse Vierge Marie. Et quelle sainteté que celle de cette créature immaculée, conçue sans péché, et qui n'a jamais commis la moindre faute ! En elle toutes les grâces, tous les dons ont été reçus avec une telle correspondance que toujours la grâce produisait tous les fruits qu'elle pouvait produire et vraiment cent pour un !

Après vient la sainteté des anges, sainteté qui nous dépasse aussi complètement. L'ange par nature est pur esprit, il voit Dieu, il est sans tache et sans souillure, il n'a pas les sens pour l'entraîner et l'erreur ne peut entrer dans son intelligence. Par un seul acte, l'ange s'est fixé dans l'amour de Dieu. Pour toujours confirmé dans l'amour et dans la lumière, il n'en peut plus sortir.

92. Chapitre inédit.

Après les anges viennent les saints. C'est là une sainteté que nous pouvons imiter, car la sainteté de Dieu, de la Sainte Vierge et des anges, nous pouvons surtout l'honorer, la vénérer, lui rendre hommage, et bien que notre Seigneur nous ait dit : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait*⁹³, c'est cependant dans la très petite proportion où une pauvre créature misérable peut être, vis-à-vis de la sainteté de Dieu, de la Sainte Vierge et des anges.

Mais les saints sont nos modèles, et ce sont ceux que nous devons à proprement parler imiter. Nous avons à imiter les vertus par lesquelles ils sont arrivés à posséder le ciel, et les efforts qu'ils ont faits, car ils ont eu des efforts à faire. Il ne faut pas se figurer que les saints, parce qu'ils étaient prévenus des grâces de Dieu, n'ont pas eu d'efforts à faire. Nous lisons dans la vie de saint Louis de Gonzague par exemple, qu'il a eu beaucoup de peine pour arriver à l'humilité. Que de jeûnes, de prières, de pratiques et d'efforts, n'a-t-il pas faits pour obtenir l'humilité dont il était altéré et affamé !

Tous les autres saints, pour obtenir les vertus, ont eu de grands combats à livrer. Il y en a qui sont partis de l'état du péché, tels que sainte Marie-Madeleine et saint Augustin, mais l'un et l'autre ont été purifiés dans les eaux du baptême et après ils ont gardé leur robe baptismale immaculée. Sainte Madeleine a mené une vie de prière, de solitude, d'amour, de générosité admirable, et saint Augustin, la vie d'un grand évêque qui se donnait à son troupeau, qui ne vivait que pour l'Église, n'ayant d'autre amour que la vérité.

Mais pour ceux qui ont reçu le baptême au même âge que nous, ce n'est pas tous qui ont pu ne pas céder aux inclinations que le péché originel a mises en nous. Dans ses *Confessions*, saint Augustin nous dit que c'était cette inclination au péché qui lui faisait voler des pommes, qui le portait à transgresser la loi et à désirer le fruit défendu.

Si j'insiste là-dessus c'est que nous croyons trop souvent que nous ne pouvons pas faire ce qu'ont fait les saints, parce que nous nous figurons qu'ils ont eu des secours extraordinaires et qu'ils n'ont pas eu à combattre contre toutes les inclinations que nous avons nous-

93. Mt 5, 48.

mêmes. C'est une erreur, mes sœurs, les saints ont eu à combattre, mais ils ont vaincu. Et dans cette armée innombrable des justes qui ont vaincu, dans le monde et dans la vie religieuse, qui ont souffert la tribulation et sont parvenus au terme, si tous ne sont pas canonisés, tous sont pourtant nos modèles, et nous avons bien la prétention de suivre un jour cette foule de bienheureux de tout peuple, de toute langue, de toute nation, que la sainte Liturgie nous fait contempler dans le ciel, entourant le trône de Dieu.

Nous avons eu parmi nous une âme que nous aimons à voir parmi les bienheureux : mère Thérèse-Emmanuel. Quel effort pour accepter la souffrance, quel effort pour s'appliquer à la prière, pour vivre des choses surnaturelles, quel effort pour le travail ! Vous l'avez vu, vous qui avez été formées par elle, quels efforts de toute espèce ! Et jusqu'à la dernière heure je l'ai vue faire des efforts intérieurs qui la portaient à se rapprocher de Dieu. Dans les commencements de sa vie religieuse, ses efforts étaient plus difficiles : elle avait plus à faire pour se détacher de tout, pour renoncer à tout parce que notre Seigneur ne l'aidait pas autant dans la prière.

Prenez ses commencements, faites ce qu'elle a fait alors et vous serez sûres d'arriver ainsi à une grande sainteté, la sainteté commune et ordinaire basée sur l'obéissance, la prière, la vie commune, la simplicité, l'amour du devoir et surtout les vues surnaturelles, cherchant toujours ce qui est le plus à la gloire de Dieu et au bien des âmes. Ne vous cherchez pas vous-mêmes, c'est la doctrine de saint Augustin : *Que chacune préfère le bien commun au sien propre*⁹⁴.

Cherchez toujours le bien des autres, leur bien surnaturel et votre bien à vous-mêmes s'y trouvera, votre bien surnaturel et divin.

Après vous être données à Dieu entièrement, vous être tournées vers lui pour chercher sa gloire, tournez tout en générosité, en patience, en bonté et support pour le prochain, avec la fermeté pourtant qui convient à vos fonctions. Si une maîtresse de classe laissait tout faire, elle mériterait ce reproche que fait encore ce même saint Augustin dans sa Règle, *elle ne serait pas charitable mais cruelle*⁹⁵.

94. Règle, chapitre : *De la garde des choses communes*.

95. Règle, chapitre : *De la correction fraternelle*.

Ceci est dit pour les religieuses ; mais de même avec les enfants, ayez une fermeté pleine d'amour, qui veut leur bien et cherche la sanctification de leurs âmes. Comme il faut être ferme avec soi-même pour sa propre sanctification, il faut l'être avec les autres pour les aider à se sanctifier.



17 novembre 1889⁹⁶

SE RENOUVELER PENDANT L'AVENT
DANS LES VERTUS FONDAMENTALES DE LA VIE RELIGIEUSE

Mes chères sœurs,

Nous arrivons à la fin de l'année ecclésiastique, nous serons bientôt à l'Avent. C'est un temps de renaissance pour l'âme religieuse, un temps où elle doit s'efforcer de reprendre les traces de la sainte Enfance pour recommencer sa vie et reproduire en elle tout ce qu'elle voit dans le saint Enfant Jésus. Mais si l'année finit, ne devons-nous pas nous demander aussi quels progrès solides nous avons faits, si nous avons avancé dans les vertus les plus nécessaires à notre état ? Examinons, mes sœurs, si nous avons gagné en humilité, en obéissance, car la religieuse se mesure à la perfection de son obéissance.

J'ai été très frappée de ce que me disait dernièrement dom Hildebrand, que c'est l'obéissance joyeuse, l'obéissance dictée par la foi, qui fait vraiment la religieuse. « Dans d'autres instituts, me disait-il, on a cru ajouter à l'obéissance par beaucoup de règlements, on l'a plutôt diminuée. Chez nous l'obéissance se pratique comme dans la famille : l'abbé est le père, on le respecte, on l'aime, on lui obéit comme à un père, et de même qu'on ne change pas de père selon la nature, on n'en change pas non plus à l'abbaye. L'abbé est nommé à vie et nous restons avec lui dans des rapports de filial respect qui durent toujours et fortifient l'obéissance. »

Après l'obéissance, mes sœurs, voyons où nous en sommes de l'esprit de pauvreté. Beaucoup d'entre nous n'ont pas un soin suffisant de la

96. Chapitre inédit.

pauvreté. Il y a deux choses dans la pauvreté ; d'abord le dégagement des choses de la terre qui consiste à n'avoir pas de propriété, à ne pas désirer l'usage de choses meilleures, plus commodes, plus agréables, et cela est déjà bien.

Mais il y a un autre degré qui nous fait user pauvrement de toutes choses. Un prélat que je voyais à Rome me disait : « Ce qui nous préoccupe, c'est de garder le bien de l'Église. » Eh bien, mes sœurs, ce que nous avons n'est pas à nous, c'est le bien de l'Église. Tout ce dont nous usons est à l'Église, appartient à l'Église qui en est la première propriétaire. Tout ce qui est à la Congrégation est à l'Église, nous dépendons absolument de notre Saint Père le Pape, et nous devons user de tout avec pauvreté, avec délicatesse et avec soin.

Si en agissant ainsi on dépense un peu moins, cela permet de donner davantage aux pauvres, de recevoir plus d'enfants gratuitement et d'entourer notre Seigneur de plus d'honneur. Quatre ou cinq maisons seulement ont des églises convenables, mais combien n'en ont que de provisoires, parce que les moyens nous manquent pour en avoir d'autres. Je vous conseille donc l'esprit de pauvreté pour mieux employer le bien de l'Église au service de Jésus-Christ et des pauvres.

Enfin comment pratiquons-nous la mortification habituelle ? La plus à propos dans notre état est celle qui nous fait supporter mieux le prochain, nous dévouer pour lui jusqu'à préférer le prochain à soi-même, comme dit saint Augustin : *Celle-là pourra se croire d'autant plus avancée qu'elle préfère plus le bien de la communauté à son intérêt propre*⁹⁷.

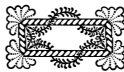
Il faut pour cela beaucoup de mortification, se renoncer dans ses goûts, dans son humeur, dans ses dispositions afin de se maintenir toujours dans la patience, la douceur et la charité d'un zèle qui s'oublie soi-même pour ne songer qu'aux autres.

C'est là vraiment *donner son âme pour ses frères* et chacune de nous a sa part dans cet état du Bon Pasteur et peut et doit aller jusque-là dans le service du prochain et le dévouement aux âmes. Cherchez en vous-mêmes, et si vous ne trouvez pas avoir fait des progrès dans ces vertus solides, nécessaires, proposez-vous pendant cet Avent de vous

97. Règle, chapitre : *De la garde des choses communes*.

renouveler entièrement pour suivre notre Seigneur pauvre, obéissant, anéanti, dépouillé de tout, charitable, patient, donné aux âmes.

Je n'oublierai jamais que la première fois que mère Thérèse-Emmanuel a reçu une grande grâce⁹⁸, c'était après s'y être préparée pendant l'Avent par une dévotion extrême à la sainte Enfance. Elle avait sans cesse devant les yeux notre Seigneur anéanti dans ce mystère et s'appliquait d'une manière toute particulière à tout faire pour lui, à tout lui donner pendant ce temps qui précède Noël. C'est alors qu'elle a reçu de Dieu une des grâces qui saisissent une âme et la consacrent plus particulièrement à l'amour et à la prière.



98. Noël 1840, dans la chapelle de la Visitation, rue de Vaugirard.

1^{er} décembre 1889⁹⁹

SUR LE CAPITULE DE COMPLIES

Tu es au milieu de nous, Seigneur, et ton saint nom a été invoqué sur nous. Ne nous délaisse pas, Seigneur notre Dieu !¹⁰⁰

Mes chères sœurs,

J'ai le désir de vous parler du Capitule¹⁰¹ de Complies que nous disons tous les jours. Nous devrions y donner une grande attention. Il y a là une première énonciation de la vérité qui doit faire surtout la perfection de la vie intérieure. *Dieu habite en nous parce que son saint nom a été invoqué sur nous.* C'est là le fruit du baptême, le fruit de la confirmation, le fruit de tous les sacrements et de la grâce que nous y recevons. C'est une grande chose non seulement que Dieu habite en nous, mais qu'il s'y plaise. Que Dieu habite le fond de nos âmes c'est une nécessité, puisqu'il est partout et *qu'en lui nous avons la vie, le mouvement et l'être¹⁰².*

Sainte Thérèse dit que Dieu habite même dans l'âme en état de péché mortel, mais alors il y a quelque chose entre Dieu et l'âme qui empêche toute communication, toute lumière et toute grâce. C'est comme un voile noir et Dieu ne se plaît pas dans ces âmes, il s'y déplaît au contraire souverainement. Mais Dieu se plaît dans l'âme du juste, et comme cette pensée doit nous aider à devenir des âmes

99. Chapitre inédit.

100. Jr 14, 9 (Vulg.).

101. Lecture brève à l'Office.

102. Ac 17,28.

intérieures. Il n'y a pas de tabernacle où Dieu se plaise autant que dans l'âme humaine : *Ses délices sont d'être avec les enfants des hommes*¹⁰³.

Dieu a pris son plaisir dans l'âme humaine, il l'a faite à son image et à sa ressemblance et c'était là comme la préparation à cette demeure qu'il voulait y prendre par la grâce. Au moment où nos premiers parents ont été créés, Dieu a infusé en eux la grâce qu'il ajoutait à leur nature sans tache. Ils ont perdu la grâce par le péché, mais nous l'avons retrouvée, nous l'avons reçue par notre Seigneur. Qu'avons-nous donc à faire pour que Dieu établisse sa demeure au-dedans de nous-mêmes ?

D'abord nous avons à vaincre en nous les ennemis de Dieu. Dans le temps où nous vivons, le premier ennemi est tout ce qui est contraire à la foi. Il y a bien des choses contraires à la foi que les âmes ne rejettent pas tout de suite, par une sorte de curiosité, de légèreté ou de vanité. C'est pourtant ce que nous devons à la présence de Dieu : rejeter tout ce qui serait en nous contraire à la foi.

Je dirai de même pour ce qui est contraire à l'espérance. Il y a beaucoup d'âmes désespérées, et parmi les pauvres pourquoi tant de suicides ? C'est parce que l'espérance des biens célestes, l'espérance, le désir de voir Dieu ont diminué ; beaucoup d'âmes y sont devenues indifférentes. Et parmi les riches, ceux qui ont les jouissances de ce monde, y en a-t-il beaucoup qui désirent extrêmement la bienheureuse éternité ? Quand on veut préparer ces âmes aux approches de la mort, elles éprouvent une espèce de terreur. Il ne faut pas que l'âme religieuse soit comme cela, mais elle doit s'appliquer à être une âme d'espérance, vivant au-dessus des choses de la terre, n'acceptant rien de ce qui peut diminuer l'espérance.

Quand on s'occupe des âmes on en trouve souvent qui sont découragées, qui se disent : « Mais je suis si mauvaise » et qui en restent là. Mes sœurs, nous espérons à cause de Dieu et des mérites de notre Seigneur Jésus-Christ et cela ne manque jamais. Il y a une parole très consolante de saint Paul : *Il est venu pour les pécheurs*, (non pas pour qu'ils restent toujours pécheurs), mais *pour les sauver de leurs péchés*¹⁰⁴.

103. Cf. Pr 8, 31.

104. Cf. Rm 5, 8-10 et 2 Co 5, 21.

Voilà ce qu'il faut demander à notre Seigneur, c'est pour cela qu'il porte ce nom de *Jésus*¹⁰⁵ qui est son nom propre, son nom personnel, le nom que l'amour lui donne et doit toujours lui donner. Appelez-le par ce nom de *Sauveur*, c'est là que doit aller l'intimité et la confiance.

Il faut enfin vaincre en nous tout ce qui est contraire à l'amour : tout amour-propre, toute recherche de soi, toute vanité, toute lâcheté. Saint Liguori nous dit que nous avons le feu dans nos vêtements et que nous ne brûlons pas. Nous ne le portons pas seulement dans nos vêtements, mes sœurs, nous avons au fond de notre âme celui qui a dit : *Je suis venu apporter le feu sur la terre et comme je voudrais que déjà il fût allumé !*¹⁰⁶ Et cependant, peu de personnes peuvent se dire que l'amour est toujours ce qui les occupe, qu'à toute heure, à tout moment, elles ne manquent pas de sacrifier tout ce qui se présente à l'amour de notre Seigneur.

C'est l'amour qui entretient l'espérance et qui fait que tous les biens de ce monde et la réalisation de nos rêves les plus merveilleux ne peuvent pas nous contenter quand nous n'avons pas notre Seigneur lui-même, car nous sommes destinées à le voir, à le posséder. Je sais bien que la communion est l'avant-goût du ciel, que recevant notre Seigneur sous ces voiles, nous lui rendons le plus grand hommage de la foi, qu'il y a aussi dans cet hommage, l'espérance et l'amour, mais la communion est cependant le triomphe de la foi.

Qu'est-ce que l'avant-goût en comparaison du ciel lui-même où nous verrons Dieu face à face ? Nous en sommes très indignes sans doute et c'est pour cela que le purgatoire existe. Nous pouvons dire à Dieu : « Mon Dieu, je voudrais bien de ce monde aller tout droit à vous, mais je suis imparfaite et j'accepte le purgatoire ! Je veux tout ce que vous voulez, je m'abandonne à vous. » C'est aussi le moyen d'accepter les peines et les contradictions de cette vie. On les aime quand on est persuadé qu'elles nous servent de purgatoire et nous rapprochent de celui que nous aimons uniquement. Les peines diverses, les sécheresses, les ennuis, les souffrances du corps, tout cela peut nous purifier, nous rendre capables de voir Dieu aussitôt que nous aurons quitté la vie.

105. Cf. Lc 2, 21.

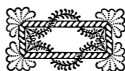
106. Lc 12, 49.

Je désire beaucoup, en vous expliquant ces paroles de l'Office, que vous ne les disiez pas légèrement parce que vous les répétez tous les jours. Nous ne devons pas traiter ainsi les choses saintes, il faut s'appliquer à y faire attention. C'est la même chose pour le premier psaume de Matines : *Venez, exultons*¹⁰⁷. Il y a là des choses qui devraient toujours nous être nouvelles. Ainsi ces paroles : *Venez, adorons et prosternons-nous devant Dieu*, et celle-ci : *Aujourd'hui si vous écoutez la voix du Seigneur, n'endurcissez pas votre cœur*.

Méditez-les, mes sœurs, et appliquez-vous à l'Office de telle sorte qu'il devienne votre principale dévotion.

Le capitule de Complies dont je vous parlais tout à l'heure se termine ainsi : *Ne nous abandonne pas, ô Seigneur notre Dieu*.

Si Dieu nous laissait, mes sœurs, que ne ferions-nous pas ? Nous sommes absolument capables de toute sorte de sottises par nous-mêmes. Mais Dieu nous aide, nous protège. Il nous a donné son ange et nous pouvons crier vers lui à toute heure et dire : *Seigneur, viens à mon aide, hâte-toi de me secourir*¹⁰⁸.



107. Ps 94.

108. Cf. Ps 37, 22-23 – Ouverture de chaque Heure de l'Office.

*15 décembre 1889*¹⁰⁹

LES SOURCES DE LA JOIE : FOI, OBÉISSANCE, PURETÉ

Mes chères sœurs,

Je vous rappellerai seulement que le temps de l'Avent est un temps d'espérance et de joie. Mais la joie religieuse, sur quoi s'appuie-t-elle ? Elle s'appuie d'abord sur la pureté de la conscience. Ce qui fait que les religieuses ont la joie, c'est qu'elles sont en paix, qu'elles comptent sur Dieu et ont la conscience assez assurée pour que, si notre Seigneur vient les chercher tout d'un coup, elles soient prêtes et qu'elles aient de l'huile dans leurs lampes. Voilà le premier fondement de la joie religieuse.

Le second est dans l'obéissance qui leur fait accomplir leurs devoirs avec le plus de fidélité qu'elles peuvent. Plus on est abandonnée entre les mains de ses supérieures, plus l'obéissance est simple et confiante, plus aussi on a de joie. Quand on a des rapports avec des religieuses et qu'on en trouve une qui a quelque peine, quelque tristesse, c'est presque toujours parce qu'elle a quelque chose à redire, ce qui n'est pas heureux, ou parce qu'elle n'est pas pleinement abandonnée entre les mains de ses supérieures. Si on obéissait avec foi, se persuadant qu'on fait la volonté de Dieu en faisant ce que l'obéissance demande, ce serait une source de joie.

Enfin une autre grande source de joie est la foi vive et l'amour de notre Seigneur. Comme on demandait à monseigneur de Ségur devenu aveugle s'il n'était pas triste de ne plus voir toutes les choses de

109. Chapitre inédit.

ce monde il répondait : « Mais ce que je vois au-dedans est beaucoup plus beau ! Si je voyais toujours Saint-Pierre de Rome, je trouverais cela très beau. Ce que je vois au-dedans est autrement beau et ne lasse jamais ! » En effet, sa foi vive, son amour ardent le tenaient toujours attentif à Celui qui habite au-dedans de nous. Qu'est-ce qui peut donner plus de joie à l'âme religieuse que d'aimer ardemment notre Seigneur et de faire de son amour le centre et comme le soleil de sa vie ?

Cherchez d'ici à Noël à développer ces principes sur lesquels repose votre joie. Notre joie n'est pas celle des gens du monde. Partout, même dans les pays hérétiques, Noël est un temps de grande joie, mais qui n'est pas basée sur la vraie foi. C'est une joie tout humaine, au lieu que notre joie à nous est basée sur la foi, sur l'obéissance, sur la pureté de conscience, et notre Seigneur aussi a de la joie de venir à nous, il y vient avec consolation.

Dans cette grande ville de Paris il y a sans doute des âmes très saintes qui le recevront, mais combien peu à côté du grand nombre d'indifférents qui ne pensent pas à lui. Il est chassé de partout ce pauvre Seigneur, et il cherche dans les maisons religieuses des cœurs qui lui soient ouverts par la pureté de conscience, la pureté et l'obéissance.



29 décembre 1889¹¹⁰

CHERCHER AVANT TOUT LA GLOIRE ET L'HONNEUR DE DIEU

Mes chères filles,

Approchez-vous un instant de la crèche de l'Enfant Jésus et demandez-vous comment vous comprenez le motif qui l'a fait descendre et s'anéantir à ce point ! Certainement il le fait pour nous, mais le premier motif c'est la gloire de son Père. Un homme fort intelligent me disait une fois que le premier motif de tout pour une âme fervente et une âme religieuse, ce doit être la gloire de Dieu. Notre Seigneur nous donne l'exemple : le premier motif de ses abaissements c'est la gloire de son Père, sa religion envers son Père. Il est là le premier *adorateur en esprit et en vérité*, lui qui devait dire plus tard : *Le temps vient et il est déjà venu où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité*¹¹¹.

Il est le religieux de Dieu, c'est-à-dire que tout en lui va à l'honneur, à la gloire, au service de Dieu, à lui rendre tout l'honneur et toute la gloire qu'il puisse recevoir.

C'est ce que nous indique la première parole des anges sur le berceau de l'Enfant Jésus : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux*. Les anges ajoutent : *Paix aux hommes sur la terre*¹¹².

En effet le second motif de notre Seigneur en s'anéantissant à ce point dans la crèche, c'est de se donner à nous, de donner la paix aux âmes de bonne volonté, de nous montrer son grand amour, de nous

110. Chapitre inédit.

111. Jn 4, 23.

112. Lc 2, 14.

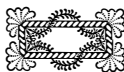
racheter de la mort éternelle, de nous faire marcher sur ses traces dans l'amour de Dieu et le service du prochain.

Je tiens à vous rappeler ces choses car, dans le temps où nous vivons, le sentiment de la religion, de l'adoration, est extrêmement diminué. Il semble que ce ne soit pas le motif principal du service de Dieu. On rabaisse les choses de la religion à la mesure de la consolation et de la satisfaction qu'on en éprouve, tandis que tout dans la religion doit avant tout être considéré au point de vue de la gloire de Dieu. Le prêtre dont je vous parlais tout à l'heure me faisait encore cette remarque : « Quand on cherche la gloire de Dieu, le bien de l'homme s'y trouve toujours : le bien du pécheur par sa conversion, le bien de l'enfant par son éducation. Toute espèce de bien qui puisse être donné à l'homme vient de soi quand on cherche avant tout la gloire de Dieu. »

Après avoir médité sur la manière dont Dieu est honoré, glorifié, servi, adoré par notre Seigneur, il faut réfléchir sur ce que notre Seigneur vient nous donner à nous. Il se donne lui-même, que pouvait-il donner davantage ? Il est notre maître, il nous enseigne, il est notre modèle, notre ami, notre soutien, notre frère. Il se donne de toutes les façons, en attendant qu'il se donne dans la sainte communion. Il se donne déjà aussi comme l'Agneau immolé.

Oui, ce petit enfant pauvre, humilié, délaissé est déjà *l'Agneau immolé avant tous les temps*¹¹³. Comme lui, si vous voulez le suivre, il faut mettre la loi de Dieu au milieu de vos cœurs. *Tu n'as plus voulu d'holocaustes et de sacrifices et voici que je viens pour faire ta volonté*¹¹⁴.

Vous dites souvent ces paroles du psaume et je vous engage à les méditer au pied de la crèche.



113. Cf. Ap 13, 8 (Vulg.).

114. Ps. 39, 7-8 et He 10, 5-7.

ANNÉE 1890

- 1^{er} janvier : Début d'année attristé par l'épidémie d'influenza qui continue ses ravages.
 - 9 janvier : Mort de mère Jeanne-Emmanuel, supérieure de Nîmes, victime de l'épidémie.
 - 19 janvier : Fête traditionnelle du Saint Nom de Jésus.
 - 10 février : À Cannes, mort de sœur Marie-Lætitia ; le 12, à Auteuil, mort de sœur Marie-Germaine. Toutes deux ont prononcé leurs vœux sur leur lit de mort.
 - 25 mars-2 avril : Retraite de mère Marie-Eugénie d'après un nouveau livre de monseigneur Gay : *Instructions en forme de retraite à l'usage des âmes consacrées à Dieu et des personnes pieuses*.
 - Avril : Monseigneur d'Hulst, nommé prédicateur de Notre-Dame, ne peut plus être Supérieur ecclésiastique. L'abbé Odelin lui succède.
 - 15 avril : Départ de mère Marie-Eugénie, pour visiter les maisons du Midi.
 - 21 avril : Mère Marie-Eugénie est à Nîmes, d'où elle sera désormais accompagnée par mère Marie-Walburge ; le 22 à Cannes ; le 25 à Nice, où elle va visiter des propriétés, car le pensionnat s'est accru de 21 élèves ; le 28 elle est à nouveau à Cannes où elle se trouve pour les anniversaires du 30 avril et du 2 et 3 Mai.
- 1^{er} mai : *Première célébration de la Fête des ouvriers.*
- 5 mai : Mère Marie-Eugénie repart de Cannes pour Nîmes.
 - 7 mai : À Nîmes, consécration de la chapelle.
 - 14 mai : Mère Marie-Eugénie revient à Auteuil avec mère Marie-Walburge.
 - 25 mai : Visite de dom Logerot et de dom Guépin, bénédictins de Solesmes et de Silos (Espagne).
 - 8 juillet : Mère Marie-Eugénie part pour Reims, puis Sedan et son séjour habituel à Ems. Elle y rencontrera monsieur Windthorst, le défenseur le plus ardent de l'Église catholique en Allemagne.

- Fin juillet : Arrêt à Preisch à l'invitation du propriétaire, monsieur de Gargan.
- 8 août : Mère Marie-Eugénie revient à Auteuil.
- 16 août : À la récréation, mère Marie-Eugénie parle du père Lacordaire, qui lui a fait connaître monseigneur Gay ; de Buchez, de monseigneur Dupanloup, évêque d'Orléans, décédé en 1878.
- 19 août : Visite de dom Hildebrand et de dom Placide, de l'abbaye de Maredsous (Belgique).
- 21-30 août : Retraite de la Communauté, prêchée par dom Besse, maître des novices à Ligugé.
- 11 septembre : Première visite du nouveau Supérieur ecclésiastique, monsieur l'abbé Odelin. Mère Marie-Célestine, supérieure de Santa Isabel, écrit à mère Marie-Eugénie que la Reine d'Espagne veut donner à l'Assomption un second couvent à Madrid, Loreto.
- 15 septembre-25 octobre : Voyage de mère Marie-Eugénie en Espagne, après arrêt à Poitiers et à Bordeaux.
- 27 septembre : Mère Marie-Eugénie arrive à San Sebastian où la Reine vient deux fois lui rendre visite.
- 7 octobre : Elle arrive à Madrid, mais ne va pas à Malaga : la Supérieure se rend elle-même à Madrid.
- 20 octobre : Elle est à nouveau San Sebastian jusqu'au 23.
- 25 octobre : Retour à Auteuil, après un arrêt à Bordeaux, mais non à Lourdes.
- 25 décembre : À Auteuil, mort de sœur Charlotte-Marie, qui avait fait ses vœux l'année précédente. Atmosphère de paix, malgré la tristesse.

Tous les Chapitres de cette année sont inédits.

5 janvier 1890

PRIÈRE PRÈS DE LA CRÈCHE

Mes chères sœurs,

Je ne voudrais pas quitter la crèche sans vous parler de quelques demandes que nous devons y porter. Dans les rapports avec les âmes je me suis aperçue que, lorsque quelque lumière plus grande, quelque grâce particulière a touché une âme, elle voit mieux et plus loin dans les choses de Dieu, elle a une autre manière de les sentir, de les exprimer.

S'ensuit-il qu'il faille demander les grâces particulières ? Ce serait une grande imprudence et un grand orgueil. Dieu les a dans ses mains, il les donne comme il veut à ceux auxquels elles seront utiles ; il ne les donne pas quand elles ne doivent pas porter des fruits ou quand elles pourraient même être nuisibles. On peut hélas ! avoir reçu de grandes grâces de Dieu et, après avoir été touché par quelqu'une de ces illuminations particulières, prendre une voie d'amour-propre, de volonté propre et s'égarer par les illusions. Mais dans le saint Évangile dont nous pouvons nous appliquer toutes les paroles, il y a des demandes que nous devons faire.

Si nous sommes persuadées que nous sommes des aveugles (et nous sommes tous nés dans l'aveuglement du péché, dans l'ignorance, dans cet état où la grâce avait tout à faire en nous), mettons-nous aux pieds de notre Seigneur avec l'aveugle et disons-lui : *Seigneur, que je recouvre la vue*¹¹⁵.

115. Mc 10, 51.

Il y a bien des manières de voir les choses de Dieu, on peut les voir d'une manière plus élevée, plus pénétrante, plus profonde, c'est l'effet des grâces particulières données à certaines âmes ; mais il est permis à toutes de demander la lumière, de dire avec ferveur, avec ardeur : *Seigneur, que je recouvre la vue.*

« Seigneur, faites que je voie ce que vous êtes, que je vous connaisse et que je me connaisse, que je voie ce que vous êtes et ce que je suis, que je voie les beautés de la foi, la grandeur de votre amour et ce qu'est ce saint Enfant Jésus venu à moi ; que je le voie d'une manière nouvelle, que je voie mieux les choses de ma vocation, les choses de l'état religieux. »

Seigneur, fais que je voie, c'est une demande que nous pouvons toujours faire. Si nous demandons avec ardeur, Dieu ajoutera à nos lumières. On vous a parlé de la foi ; la foi peut devenir très vive, très éclairée, très ardente, elle peut informer toutes nos actions et nous aider à accomplir de grandes choses.

Il y a une autre demande faite par tous les apôtres et qui n'est pas moins importante pour nous : *Apprends-nous à prier*¹¹⁶.

Les apôtres réunis autour de notre Seigneur qui passait ses nuits dans la prière lui disent : *Seigneur, apprends-nous à prier*. Si nous étions toutes des âmes de prière, nous aurions la grâce merveilleuse de prier constamment comme notre Seigneur nous l'a dit : *Il faut toujours prier sans jamais se lasser*¹¹⁷ et il n'a pas dit cela seulement pour les âmes religieuses, il l'a dit pour tous les chrétiens.

Demandons aussi beaucoup cela à notre Seigneur, ce sont deux choses étroitement liées : si nous voyons davantage, si nos yeux s'ouvrent, si nous voyons mieux les choses de la grâce, de l'éternité, nous en aurons un plus grand désir, nous prierons avec plus de facilité. En même temps que la prière, augmenteront en nous la grâce et la lumière. Mettons ces deux choses ensemble : *Seigneur, apprends-nous à prier* et *Fais que je voie* enfin ces choses si grandes, si belles qui sont contenues dans les mystères.

Il y a des saints et des saintes qui restaient toujours anéantis devant le mystère de l'Incarnation. Saint Odilon se prosternait toutes les fois

116. Lc 11, 1.

117. Lc 18, 1.

qu'il disait cette parole du Te Deum : *Tu n'as pas craint de prendre chair dans le sein d'une vierge*. Nous devons avoir ce sentiment de l'immensité du don de Dieu toutes les fois que nous chantons dans le Credo : *Et homo factus est*¹¹⁸. C'est par là que nous sommes justifiés, rendus vivants de morts que nous étions, rendus à la grâce.

Avec ces deux demandes il y en a une troisième faite par l'apôtre saint Pierre que je vous recommande aussi : *Augmente en nous la foi*¹¹⁹.

Voilà encore une prière à faire. Si on se sert ainsi des demandes de l'Évangile on est très puissant sur le Cœur de Dieu. L'Évangile c'est notre leçon, c'est là que nous trouvons toutes les vérités. *Seigneur, augmente en nous la foi*.

Savons-nous toutes ce que peut une foi ardente et puissante ? Le Seigneur l'a dit : *Si vous aviez la foi comme un grain de sénevé, vous transporteriez les montagnes*¹²⁰, ce qui prouve la puissance de la foi à laquelle rien n'est impossible. La foi peut grandir en nous, elle peut vivre en nous, on peut dire de telle créature : « C'est une âme de foi, éclairée de Dieu, c'est une âme de prière », c'est-à-dire qu'elle a obtenu ce que je vous propose de demander aux pieds de l'Enfant Jésus. *Apprends-nous à prier. Seigneur, fais que je voie. Augmente en nous la foi*. Faites ces demandes avec beaucoup d'ardeur.

Saint Alphonse de Liguori dit que, dans l'oraison, en général on passe beaucoup de temps à examiner les mystères, on n'en passe pas assez à demander, à supplier pour obtenir ce dont on a besoin et cependant il faut se présenter devant Dieu comme un mendiant affamé qui demande du pain. Ce pain dont nous avons besoin, dit saint Augustin, c'est la vérité.

Dans ces trois demandes dont je vous parle, c'est la vérité que nous implorons sous trois aspects différents : nous demandons à la voir, à ouvrir les yeux, à la croire davantage, à en avoir l'esprit. Quant à notre Seigneur Jésus-Christ, il passait ses nuits dans l'oraison. Il était le Verbe de Dieu fait chair. Comme il devait avoir besoin de se retirer dans la lumière, dans l'adoration, dans la présence du Père, dans l'union avec son Père ! C'est là ce qu'il faisait dans l'oraison.

118. *Et il s'est fait homme*.

119. Lc 17, 5.

120. Cf. Lc 17, 6 et Mc 11, 22-23.

2 février 1890

FÊTE DE LA PRÉSENTATION
EXEMPLE DE MÈRE THÉRÈSE-EMMANUEL

Mes chères sœurs,

C'est de la fête que nous célébrons aujourd'hui que je désire vous entretenir un instant parce qu'elle renferme ce qui est l'esprit fondamental de la vie religieuse : du côté de la Sainte Vierge, elle offre ce qu'elle a de plus cher ; du côté de notre Seigneur, il se présente lui-même comme une victime très pure. Il est certain que l'esprit de sacrifice, de victime fait partie de la vie religieuse.

Rentrez au-dedans de vous-mêmes : quand vous avez voulu vous donner à Dieu, n'est-ce pas l'esprit de sacrifice, de générosité qui vous faisait dire intérieurement : « Je donnerai tout à Dieu, n'importe ce qu'il devra m'en coûter. Je veux me donner, moi et toutes choses. » C'est-à-dire que vous avez voulu, par les mains de la Sainte Vierge, être présentées sur l'autel du sacrifice.

Mère Thérèse-Emmanuel s'est beaucoup occupée, dans les premières années de sa vie religieuse, de l'esprit de victime ; sans cesse elle en parlait, pas à tout le monde sans doute, mais à moi. Elle était occupée de cette humilité profonde, de ce don entier, de cette indifférence à soi-même, de cette générosité que renferme l'esprit de victime, elle pensait à ces paroles du psaume qui s'appliquaient à notre Seigneur : *Tu ne voulais ni sacrifice ni oblation ; alors j'ai dit : me voici, je viens pour faire ta volonté*¹²¹.

121. Ps. 39, 7 et He 10, 6-7.

Ainsi cette âme privilégiée cherchait à être comptée pour rien, à être effacée, à ne pas attirer l'attention des créatures, à être au-dessous de toutes pour en souffrir quelque chose si c'était la volonté de Dieu. De même dans ses rapports avec Dieu, elle cherchait à lui être entièrement donnée, car c'est là l'état qui convient à une victime : être prête à recevoir tout ce que la Providence divine voudra envoyer et certainement, même de la part de Dieu, mère Thérèse-Emmanuel a beaucoup souffert.

Les sœurs qui ont été auprès d'elle dans ses dernières années savent quelle a été l'étendue de ses souffrances. Elle me disait : « Je me suis bien offerte à Dieu pour souffrir et il est juste que je souffre. Quand on a la force, l'énergie, on peut dire ces paroles des saints : *toujours souffrir et ne jamais mourir*, ou : *souffrir ou mourir*. Mais aujourd'hui je suis trop dévorée, je ne le pourrais plus dans cet état de souffrance continuelle. »

Elle l'avait voulu, elle s'y était donnée dans un double but, d'abord l'adoration : pour être donnée à Dieu comme victime, pour adorer ses droits, sa majesté, pour vivre dans cet état de religion qui unit à notre Seigneur, qui fait entrer dans ses pensées, dans ses sentiments, dans sa vie, pour s'immoler avec lui tous les jours. Si à cela on compare ces misérables retours sur nous-mêmes auxquels nous ne sommes que trop portées, que doit-on penser de nous qui, au fond, avons embrassé un état de victime ? Mais nous nous reprenons, nous sommes occupées de ce qu'on pense de nous, du plus ou moins d'estime qu'on a pour nous, de notre place, enfin de mille bêtises. Quand l'âme a accepté une vie très élevée et qu'elle tombe en-dessous, elle tombe misérablement.

Mère Thérèse-Emmanuel disait que dans notre état on devient une sainte ou une sotte. Si on n'est pas sainte, c'est qu'on ne fait pas ce qu'on avait promis, on ne répond pas à ce que Dieu veut, on ne marche pas dans une voie élevée au-dessus des choses de la terre et quand on se reprend aux choses de la terre, on est bien misérable. Vous savez l'histoire de saint Dosithée qui n'est devenu saint que quand il a fait le sacrifice de son couteau. Nous tenons à quelque autre niaiserie qui nous fait tomber dans cet état dont mère Thérèse-Emmanuel disait : « On devient sotte ou sainte. » Quand on a quitté sa famille, son chez soi, son intérieur, tout ce à quoi l'on pouvait tenir, si on s'attache alors à un couteau, quel malheur !

Dans la vie des saints vous verrez comment, à une heure donnée, ils ont renoncé à toutes les choses auxquelles ils pouvaient tenir. Sainte Thérèse dit que dans le renoncement, c'est l'appréhension qui compte le plus. Si généralement on ne passe pas par-dessus, si on ne met pas sous ses pieds son amour-propre, son corps, on ne peut rien faire dans la vie religieuse. Pour notre corps, d'autres le soigneront, c'est l'affaire des supérieures, des infirmières. On doit rendre compte de ce qui s'y passe comme d'une chose qui ne nous appartient plus par l'obéissance et le sacrifice, c'est ce que dit la règle de la chasteté et de la mortification.

Cherchez aujourd'hui dans cette belle fête à vous mettre entre les mains de la Sainte Vierge afin qu'elle vous dépose sur l'autel avec notre Seigneur Jésus-Christ. Sur l'autel, notre Seigneur n'a pas les pieds par terre, soyez ainsi. Quittez ce à quoi vous pouvez encore tenir et demandez à la Sainte Vierge de vous donner à notre Seigneur. Elle a bien plus souffert que vous, elle donnait notre Seigneur, c'est-à-dire ce qu'il y avait de plus aimable, de plus saint, de plus parfait. Elle a commencé alors à connaître le glaive de douleur qui devait transpercer son âme.

Mettez-vous entre ses mains pour être offertes, séparées, quittez vos aises, vos désirs, vos satisfactions les plus intimes pour prendre vis-à-vis de notre Seigneur ce beau caractère d'une épouse immolée à toutes ses volontés, à tous ses desseins, à tout ce qu'il vous a réservé, immolée aussi à tout ce qui est de l'amour-propre, de la recherche de soi, de telle sorte que vous y renonciez efficacement.



23 février 1890

DE LA TENTATION
SUIVRE NOTRE-SEIGNEUR PENDANT CE CARÊME

Mes chères sœurs,

Dans l'Évangile je remarque ce que notre Seigneur répond à la tentation et par conséquent ce qu'il nous apprend à répondre, car nul n'est exempt de tentations en ce monde et s'il faut demander à vaincre la tentation, on ne peut pas espérer ne pas en avoir.

La première réponse que fait notre Seigneur est celle-ci : *L'homme ne vit pas seulement de pain mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu*¹²². »

Pour nous il y a une parole sortie de la bouche de Dieu qui doit être la première à la source de nos actions : *Viens, suis-moi*¹²³. Nous l'avons entendue et c'est pour cela que nous sommes religieuses, que nous sommes à notre Seigneur. Il ne nous a pas dit seulement : *Vends tout ce que tu as*. Ce n'est pas là le côté le plus difficile, nous dit saint Grégoire le Grand ; les philosophes ont tout vendu, se sont défaits de biens temporels, ils ont fait de grandes choses, aucun d'eux n'a su suivre Dieu, obéir à Dieu et suivre Jésus-Christ. C'est là le propre des chrétiens, le propre des âmes consacrées.

Puisque le Carême est très adouci pour nous comme pour plusieurs autres diocèses cette année, je voudrais que chacune tâche d'avancer sa sanctification en renonçant à soi-même, en faisant par la mortification intérieure ce que nous ne faisons pas par la mortification extérieure, et

122. Mt 4, 4.

123. Mt 19,21.

du côté de la mortification intérieure nous sommes parfaitement libres.

Parmi les réponses de notre Seigneur au tentateur, il en est une autre que je voudrais vous rappeler : *Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et ne serviras que lui seul*¹²⁴.

C'est là l'effort que nous devons faire si nous voulons avancer dans la perfection : servir Dieu seul et pas du tout notre amour-propre, nos petites passions, ce qui reste au-dedans de nous des attaches que le péché y a créées.

Travaillez d'une manière efficace pendant ce Carême à purifier le fond de vos âmes, à voir, à chercher les moyens de suivre Jésus-Christ véritablement, le suivre dans l'humilité, le suivre dans la charité, le suivre dans la patience, le suivre dans les vertus solides qu'il enseignait à ses apôtres et que nous sommes obligées d'apprendre puisque nous sommes, nous aussi, choisies par lui.



124. Mt 4, 10.

2 mars 1890¹²⁵

SE FIXER SUR LE CALVAIRE, NON SUR LE THABOR

Mes chères sœurs,

J'aime à vous parler des Évangiles du jour. Pour aujourd'hui je ne vous en dirai qu'un mot. Je ne le prendrai que par un côté. Nous sommes tous un peu comme saint Pierre, nous voudrions nous fixer sur le Thabor tandis que la vie présente se passe sur le Calvaire. C'est là ce que notre Seigneur enseigne à saint Pierre. Il devait, il est vrai, s'enfuir un moment, mais il devait être là quand notre Seigneur fut pris par les méchants, et après l'avoir abandonné il devait pleurer son péché et finir sa vie sur la Croix comme Jésus-Christ.

Au fond c'est sur le Calvaire que nous avons toujours d'une façon ou d'une autre à passer notre vie. Il faut donc que ce soit avec un grand amour que nous embrassions ce qui nous coûte, non pas que nous ne puissions désirer les lumières, les consolations qui sont très précieuses parce qu'elles donnent la force pour l'avenir, mais ce n'est pas là qu'il faut fixer sa demeure, il faut la fixer auprès de Jésus-Christ immolé pour nous.

Vous savez que ce temps du Carême a été adouci. Habituellement nous faisons peu de chose : nous avons l'enseignement, l'Office ; plusieurs n'ont pas des santés très fortes. Mais de plus cette année, à cause de la maladie qui a affaibli les santés, le Saint Père a accordé des adoucissements très considérables. Cela n'empêche pas que dans l'hymne que vous chantez ou que vous récitez à l'Office vous dites :

125. 2^e Dimanche de Carême.

Usez donc de peu de paroles, de nourriture et de boisson, de sommeil, de divertissements. Demeurons plus étroitement dans la vigilance.

Ceci vous pouvez le faire. Vous n'avez pas moins de nourriture, mais vous prendrez ce que nous n'aimons pas plutôt que ce que vous aimez. Vous userez de moins de paroles ; vous pouvez être économes de paroles, c'est facile de ne pas dire des paroles imparfaites ou des paroles inutiles. Un confesseur disait dernièrement à une personne qu'elle aurait à rendre compte de toutes ses paroles oiseuses.

Enfin, il faudrait rendre compte aussi de tout ce qui amuse, réjouit, de tout ce qui sert d'amusement, de distraction par conséquent ; les petits plaisirs que nous pouvons trouver dans notre vie, il faut en faire le sacrifice à Dieu.

Pour la nourriture, je dirai même que nous pouvons toujours trouver dans notre vie habituelle des moyens de nous mortifier : on peut se priver une fois de sucre, une autre fois de sel, ce ne sont pas là des choses nécessaires à la santé.

Je vous indique ces quelques points pour que vous voyiez en quoi vous pourriez vous mortifier, non pas constamment dans la même chose car cela peut nuire à la santé, mais tantôt dans une chose, tantôt dans une autre. Offrez ainsi à Dieu tous les jours quelques petits sacrifices à l'occasion du Carême.



9 mars 1890

SUR CETTE PHRASE DE SAINT AUGUSTIN :
N'AYEZ QU'UNE ÂME ET QU'UN CŒUR EN DIEU

Mes chères sœurs,

Je ne sais si vous avez assez réfléchi à une parole de notre Règle qui a une portée très grande : *Avant toutes choses, que Dieu soit aimé et puis le prochain.*

Saint Augustin ajoute : *Voici les choses que nous vous ordonnons d'observer : premièrement, ce pourquoi vous êtes assemblées et réunies en Congrégation, qui est que vous viviez en sainte concorde dans la même maison et que vous n'ayez qu'une âme et un cœur en Dieu.*

Est-ce une chose facile que de *n'avoir* jamais *qu'une âme et un cœur en Dieu* ? Je ne le crois pas et il faut travailler si on veut y arriver. C'est la différence des caractères, des humeurs, les chocs de la vie habituelle qui empêchent d'*avoir une âme et un cœur en Dieu*. Il faut donc faire bien attention de ne pas occuper son esprit et son cœur des choses qui feraient de petites divergences. On peut considérer toujours le prochain du côté par lequel on est d'accord avec lui et ne pas se permettre de regarder le côté par lequel on serait en désaccord. C'est un effort, un travail et si on ne le fait pas, je ne crois pas possible d'arriver à *n'avoir qu'une âme et un cœur en Dieu*.

Je désire que vous vous rendiez bien compte de la difficulté. Voilà par exemple une personne qui voit autrement que nous dans la direction des enfants, elle nous contrarie dans l'influence que nous avons sur les élèves : l'une est trop faible, l'autre serait trop ferme. Il est naturel que l'esprit s'occupe de l'objet de ces divergences, qu'il fasse attention à ce qui manque à telle personne, à sa faiblesse si elle est

faible, à sa raideur si elle est trop ferme ; toutes les fois que nous faisons cela, nous rendons difficile de *n'avoir qu'une âme et un cœur en Dieu*.

Si je me mets à un autre point de vue, il y a des personnes qui ne sont pas très exactes, d'autres le sont excessivement et trouvent à redire à celles qui le sont moins. Les supérieures sont obligées de veiller à cela, c'est leur triste métier. Il faudra dire à l'une de ne pas être trop raide, à l'autre de ne pas être faible, à une troisième de ne pas être en retard, c'est leur affaire, mais les sœurs ne sont nullement obligées de s'occuper de cela, elles n'ont qu'à s'appliquer à regarder leurs sœurs du côté où elles sont bien d'accord avec elles.

Toutes nous sommes les épouses de notre Seigneur, destinées à la bienheureuse éternité, c'est là que nous n'aurons qu'un *cœur et une âme*. Regardons de ce côté où quand, chantant les louanges de Dieu avec un accord parfait, chacun aura une admiration toujours croissante de son voisin. On dit quelquefois que l'admiration mutuelle est un défaut : je ne sais pas, mais cette disposition à voir toujours dans les autres le bon côté ne me paraît pas un si grand défaut, pourvu qu'on ne produise pas trop son admiration au-dehors. Être toujours à dire que ma sœur une telle a de si grands talents, que telle autre est si bonne musicienne ou qu'elle dessine si bien, c'est ennuyeux pour les autres, mais au-dedans admirez vos sœurs tant qu'il vous plaira, au-dehors non.

Pour vous-mêmes, plus vous regarderez les sœurs par leurs vertus, par leurs bonnes dispositions, par leurs sacrifices, car telle sœur peut ne pas avoir encore de grandes vertus ou des dispositions charmantes, mais elle a pu faire de grands sacrifices, plus vous les regarderez par ce qui peut vous unir à elles, plus vous arriverez à *n'avoir qu'une âme et un cœur en Dieu*.

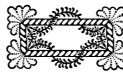
Avoir la sainte concorde est plus aisé, mais *n'avoir qu'un cœur et qu'une âme* est beaucoup plus difficile. Sainte Chantal disait un jour ce joli mot à une sœur qui, entrant à la récréation, trouvait qu'elle ne la regardait pas du même œil que les autres : « Ma chère fille, il n'y a pas une fille de la Visitation qui ne soit au plus profond de mon cœur, à qui je n'aie l'âme et le cœur unis. »

Une sœur lui disait encore que son ange gardien lui avait dit telle chose, la sainte lui répondit : « Demandez-lui de vous aider à être

profondément humble. » Car à travers toute cette bonté, cette charité ferme, sainte Chantal avait beaucoup d'esprit et pour les choses extraordinaires, les dons, les lumières dont les sœurs se croyaient pourvues, elle savait fort bien les remettre à leur place.

Soyez humbles pour vous-mêmes, c'est un grand moyen d'avoir l'union du cœur et de l'esprit. Presque toujours quand on juge le prochain, cela vient d'une petite comparaison entre lui et nous : « Je ne ferais pas cela, je serais plus douce avec cette enfant, je ne m'y prendrais pas de même etc. » C'est l'amour-propre, il ne faut pas se permettre ces comparaisons tout à notre avantage : c'est un grand moyen de conserver l'union.

Puis il faut la demander à Dieu car si nos petits efforts servent à quelque chose, c'est la grâce de Dieu qui réalise cette chose aussi extraordinaire que de réunir des créatures de tous les vents du ciel, de les unir, de les soumettre à une même Règle et de faire *qu'elles n'aient qu'un cœur et qu'une âme*. Il faut le demander pour vous, pour toutes celles qui sont dans la Congrégation, et pour toutes celles qui nous suivront.



23 mars 1890

PRIER POUR LES PÉCHEURS
GARDER LE RECUEILLEMENT ET LA FIDÉLITÉ

Mes chères sœurs,

Dans les rapports que nous avons avec des personnes qui exercent quelque profession, une des choses qui me frappent le plus, c'est de voir combien il y a peu d'hommes qui remplissent le devoir pascal. Il y a pour nous une grande obligation de prier pour cette quantité d'hommes à Paris, architectes, médecins, commerçants, qui trouvent extrêmement naturel de ne pas accomplir le devoir pascal : voilà le moment d'obtenir leur conversion. Il s'en opère plus dans les gens du peuple, les ouvriers ; ils sont plus accessibles que ces hommes qui remplissent certaines fonctions et qui croient qu'ils peuvent très bien vivre comme cela.

Mais pour que nos prières soient puissantes, qu'avons-nous à faire ? Avoir l'esprit de recueillement. Toute personne qui se tient plus près de notre Seigneur, qui mène une vie plus intérieure, qui est plus généreuse, a plus de puissance pour obtenir les grâces qu'elle demande soit pour les autres, soit pour elle-même.

Ensuite, toutes les fois qu'il s'agit de l'esprit de l'Assomption, il n'en est pas une qui ne se rende compte que, pour se former suivant les Constitutions, il faut une vie vraiment intérieure. Ce n'est pas par le dehors qu'on y arrive. Il y a des instituts très forts, très puissants qui se forment plutôt par une discipline extérieure très grande où tout est réglé dans tous les détails. Il y a des instituts de femmes où c'est ainsi ; une personne me disait : « On est attaché avec tant d'épingles qu'il est

impossible d'en sortir. » C'est un bien, car il y a des personnes qui n'arriveraient à rien si elles n'étaient pas tenues ainsi.

C'est une preuve de peu d'intelligence que de ne pas correspondre par la vie intérieure à sa vocation à l'Assomption. Je parle de nous puisque nous ne sommes pas comme cela saisies par les pratiques extérieures.

Je vous dis que, si vous voulez beaucoup obtenir de Dieu, il faut commencer par former en vous de vraies religieuses de l'Assomption par une sincère et profonde humilité, c'est la base. Que l'humilité soit vraie, sincère dans une religieuse de l'Assomption, non pas en formes et façons, comme dit saint François de Sales. Ne pas répéter sans cesse : « Je suis la plus mauvaise, je ne vauds rien etc. », mais profiter de tout ce qui peut donner une abjection, de tout abaissement extérieur et intérieur qui fait qu'on veut y rester, voilà la marque sûre de l'humilité.

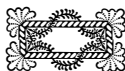
Puis il faut bâtir là-dessus l'esprit de prière habituelle. Il faut prier non seulement à la chapelle ; là sans doute il faut bien employer ce temps précieux que nous passons devant Dieu et c'est à cette fin que tend l'examen demandé par saint Ignace après chaque exercice ; cet examen ne prend pas de temps. Monseigneur d'Hulst qui fait tous les ans sa retraite avec les Exercices dit qu'il le fait en allant de la chapelle à sa chambre ; ainsi, en sortant de la chapelle chacune peut voir si elle a bien employé son temps, demander pardon des négligences et promettre de mieux l'employer à l'avenir.

Mais ce n'est pas tout et le long de la journée, la nuit quand on ne dort pas, dans les moments libres, il faut que l'âme se tourne vers notre Seigneur et fasse des actes d'amour de Dieu et du prochain. Sainte Thérèse disait que de faire souvent des actes d'amour fondait le cœur pour notre Seigneur. Je crois que c'est le meilleur conseil à donner : faire souvent des actes d'amour de Dieu. L'abandon entre ses mains, la conformité absolue à toutes ses volontés sur nous pour s'y donner, s'y livrer. Saint François de Sales dit de se mettre dans une telle disposition qu'on dise toujours : « Oui mon Dieu, tout ce que vous voulez, ordonnez ou permettez, je veux ne dire qu'un oui perpétuel, être dans un abandon complet entre vos mains pour toutes les choses qu'il vous plaira d'ordonner. »

La vie de chacune d'entre vous contient assez d'occasions de vous rappeler le souvenir de Dieu si vous voulez y être fidèles. Il ne faut pas être comme les enfants, démontées à la moindre contrariété. La religieuse n'est pas une enfant et il ne faut pas qu'à chaque difficulté, à chaque ennui, elle se laisse arrêter et décourager, ou bien il faudrait ôter ce bel habit violet et mettre une robe bleue, une pèlerine, un ruban d'Enfant de Marie et être au moins extérieurement comme les enfants. Ceci est dit en plaisantant, vous comprenez bien que c'est absolument sur l'humilité qu'il faut baser la prière. La prière est elle-même un acte d'humilité.

Quand nous sommes convaincues que nous ne pouvons rien de nous-mêmes comme notre Seigneur l'a dit : *Sans moi vous ne pouvez rien faire*¹²⁶, alors nous recourons continuellement à notre Seigneur, nous lui demandons sans cesse sa force, son secours, sa lumière, son amour, tout ce dont nous avons le plus besoin. Avec l'amour on peut se vaincre soi-même, on peut avoir le zèle des âmes ; et si vous agissez avec un grand amour et un grand zèle, vous obtiendrez de notre Seigneur ce que nous disions en commençant : qu'il y ait cette année un grand nombre de personnes qui remplissent leur devoir pascal.

Qu'il y ait des hommes qui se lèvent, qui boivent, qui mangent, qui ont une certaine instruction et certaines facultés qu'ils emploient tout entières aux choses de ce monde et qui ne font rien pour Dieu, qui n'observent jamais la loi de Dieu, c'est une grande pitié et ils ont besoin de beaucoup de prières.



126. Jn 15, 5.

14 avril 1890

QUELQUES RECOMMANDATIONS
SUR L'OBSERVANCE DES CONSTITUTIONS

Mes chères sœurs,

Avant mon départ demain pour le Midi, j'ai comme toujours quelques recommandations à vous faire. Vous savez que, quand la sainte Église nous a donné nos Constitutions approuvées, elle nous a recommandé de bien les observer. Comment les observer sinon en entrant dans l'esprit d'humilité, l'esprit d'obéissance, l'esprit de prière et de recueillement qui est précisément l'esprit de l'Institut puisque nous devons vivre de l'Office, de la prière et dans la régularité pour les choses de tous les jours.

Maintenant il y a quelques points que je désire vous recommander. Rien n'est plus favorable pour maintenir la charité, le bon esprit, que de tâcher d'avoir une conversation générale aux récréations ; toutes les fois qu'une sœur veut absorber celle à côté de qui elle est, elle rompt la conversation générale. Quand une supérieure peut librement établir une conversation générale, les récréations se font beaucoup mieux.

On comprend qu'une maîtresse puisse avoir quelque chose à dire des enfants, mais que ce soit à l'obéissance¹²⁷ et qu'elle ne croie pas tout perdre pour avoir attendu cinq minutes. Pour avoir une maison bien régulière, il faut avoir soin, pendant les récréations, que la conversation s'établisse entre quatre ou cinq ou qu'elle soit générale. Si on tâche de la rendre générale, il ne faut pas qu'on vienne se buter contre des

127. Temps à la fin de la récréation où l'on pouvait s'adresser à la supérieure ou aux sœurs pour des questions personnelles ou d'emplois.

sœurs qui ont entre elles une conversation qui les intéresse ou qui ne veulent pas prendre part à la conversation générale.

Une seconde chose, c'est que dans toutes les difficultés des emplois, il faut commencer par aller aux officières, par exemple à l'infirmière pour tout ce qui regarde la santé des enfants ou des sœurs. Elle sait ce qu'il y a à faire, et ainsi on évite à la supérieure de s'inquiéter pour savoir si les enfants ont mangé ou n'ont pas mangé. Je dis la même chose pour l'économat, allez à l'économe. C'est un très mauvais système de passer toujours par-dessus l'infirmière ou l'économe pour aller droit à la supérieure. Dans telle de nos maisons je me demandais comment la supérieure pouvait vivre ; s'il s'agissait même de balayer, on allait à elle. Cela n'est pas possible et dérange l'ordre d'une maison.

Ne soyez pas étonnées si j'insiste là-dessus ; cela vous consolera de savoir que sainte Chantal a trouvé nécessaire d'y insister beaucoup. Voilà encore une question de surveillance : il faut aller d'abord à la maîtresse de classe ; comme cela on allège le fardeau des supérieures, il y a plus d'ordre dans la maison, plus de respect et d'obéissance de la part des enfants.

Quand les sœurs de l'autre maison¹²⁸ viennent ici, il faut qu'elles observent les mêmes choses ; si elles apportent leur petit esprit particulier à la récréation, elles gênent la conversation générale. Je trouve très bon qu'elles viennent, mais alors qu'elles fassent ce qui est recommandé.

Les sœurs anciennes ne doivent pas non plus s'étonner que les jeunes ne sachent pas venir à bout des enfants. Je vous ai dit ce mot d'une petite fille de l'Externat qui ne voulait pas obéir à une maîtresse qui n'était pas encore au noviciat, « parce qu'elle n'avait rien sur la tête. » C'est un peu la même chose avec nos enfants, elles ont plus de respect pour les sœurs anciennes, il ne faut donc pas s'étonner si les sœurs plus jeunes réussissent moins bien. Il faut les aider et quand elles viennent aux sœurs anciennes, il faut leur rendre la tâche facile et les soutenir.

Quand elles ont le voile de laine, après leur profession, les enfants les respectent davantage. C'est une Mère qui est quelqu'un pour elles. Les jeunes sœurs n'ont pas encore l'expérience, il faut aussi en tenir

128. Il doit s'agir de la maison de l'Immaculée Conception (ou Petit Couvent), proche du Monastère d'Auteuil.

compte. Une de nos Mères a eu quinze ans la charge de surveiller la chapelle. Il est certain que les enfants qui la voyaient toujours là en tenaient compte et n'étaient pas avec elle comme avec de jeunes sœurs sur la tête desquelles elles passent.

Mes sœurs, c'est à la divine Providence qui gouverne tout par sa sagesse admirable et son amour de toute créature que je confie la maison ; n'ayez point d'inquiétude. Celui qui vous a appelées, qui vous aime, prendra soin de vous. C'est dans son Cœur sacré, dans ce sanctuaire d'amour et de bonté, que je vous laisse pendant mon absence. Ayez beaucoup de respect pour votre supérieure afin que *Dieu soit honoré en elle*, comme dit la Règle de saint Augustin. Pour moi qui suis depuis cinquante ans dans la Congrégation, ce n'est pas merveille si on croit que j'ai quelque expérience. Si je n'en avais pas après cinquante ans il faudrait tirer l'échelle, jamais je ne pourrais en avoir, mais il ne faut pas se dire : « Telle sœur est encore jeune, elle ne sait pas. » Il faut tâcher de se respecter les unes les autres et de faire respecter les supérieures soit au-dehors soit au-dedans.

Enfin vous prierez pour moi et je prierai pour vous. Dieu bénira mon voyage, puisque c'est un de mes devoirs et me ramènera en bonne santé au milieu de vous, ce que vous aurez la bonté de demander pour moi.



*18 avril 1890*²⁹

SUR LA MORTIFICATION ET L'ESPRIT INTÉRIEUR

Mes chères filles,

Avant de vous quitter, je veux vous laisser l'impression de mon passage. Je crois que vous avez, dans cette maison, ce qui fait le fondement de la vie religieuse, ce qui lui est essentiel : vous avez l'amour des règles, vous avez le bon accord entre vous, vous désirez tendre à la perfection. Mais il ne suffit pas du désir de la perfection, il faut la pratique, qui doit consister dans l'accomplissement de tous vos devoirs, c'est-à-dire dans l'obéissance stricte et exacte de vos vœux, comme il est demandé dans nos Constitutions.

Je voudrais vous recommander deux points qui me paraissent bien nécessaires à votre sanctification : la mortification et l'esprit intérieur. La mortification est absolument nécessaire. J'entends non seulement la mortification de la chair et des sens, mais encore la mortification intérieure, mortification de la volonté, du jugement, mortification de tel ou tel défaut, mortification dans la pratique de vos vœux. Il y a plusieurs degrés dans l'observance des vœux : pour l'obéissance, la pauvreté, la chasteté, il y a bien des degrés, depuis ce qui est de rigueur pour éviter le péché jusqu'à la vertu elle-même.

Vous n'en êtes pas toutes au même degré, vous ne comprenez pas de la même façon l'obéissance, la chasteté, la pauvreté. Mais quel que soit le degré où vous êtes parvenues, il n'en est pas une à qui notre Seigneur ne demande quelque chose, pas une à qui il ne reste quelque

129. Chapitre fait à Lyon.

chose à corriger ; pour l'une, c'est l'orgueil ; pour une autre, c'est l'impatience ; pour une troisième, la vanité etc. Quels moyens emploieriez-vous pour vous corriger ? Il n'y en a qu'un : c'est de regarder votre modèle, notre Seigneur Jésus-Christ ; il est unique.

Considérez en lui telle ou telle vertu, ou bien considérez-les dans la Sainte Vierge, c'est la même chose. Voyez ce qu'étaient en eux l'humilité, l'obéissance, le support ; voyez où vous en êtes par rapport à cet exemple divin, c'est là la mesure de votre amour et de vos progrès. Vous ne pouvez pas ressembler parfaitement à notre Seigneur Jésus-Christ ; aucune créature n'arrive à retracer complètement l'idéal divin. Cependant, remarquez que dans tous les saints, il y a eu quelque chose qui était comme un reflet de notre Seigneur, un trait particulier de ressemblance avec lui.

Une religieuse disait un jour : « On nous parle toujours de ces deux vertus : humilité, mortification. » Mais c'est qu'elles sont la base de tout ; sans elles, pas de vraies vertus, rien de solide. Il n'y a qu'un moyen pour arriver à l'esprit intérieur : c'est d'embrasser la mortification. Si j'en connaissais un autre, je vous l'indiquerais, s'il suffisait de dire quelque prière pour avoir tout ce que l'on désire en perfection ; mais cela n'est pas, il faut travailler sur soi, se vaincre, se renoncer.

Saint Paul l'a dit, et on le répète dans nos Constitutions : *Les sœurs portent la mortification de Jésus-Christ dans leur corps, afin que sa vie se manifeste dans leur chair mortelle*¹³⁰.

Manifester notre Seigneur Jésus-Christ, voilà votre rôle à vous toutes, religieuses ; il faut que, d'une manière ou de l'autre, vous manifestiez notre Seigneur. Cherchez beaucoup cela, je vous en prie, vous êtes toutes en état de grâce, notre Seigneur habite en vous, manifestez donc au-dehors cette vie qui est au-dedans. Beaucoup d'entre vous ont connu mère Thérèse-Emmanuel, elle ont pu observer son air recueilli, sa simplicité, sa tenue modeste, quelque chose enfin dans l'expression qui montrait que notre Seigneur était en elle. Plus vous serez généreuses, plus vous serez humbles, plus vous aurez la joie. Mettez l'humilité comme fondement à votre perfection, une humilité profonde et vraie.

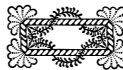
130. Constitutions, chapitre : *De la chasteté*. Cf. 2 Co 4, 10.

En relisant dernièrement la vie de saint François d'Assise, j'ai été frappée d'une chose à laquelle je n'avais jamais pris garde. Vous savez que saint François, se promenant dans la campagne, en compagnie du frère Léon, lui tint ce discours sur la joie parfaite (vous le connaissez toutes) : « Si tous les passants nous insultaient, nous jetaient des pierres, si, en rentrant au monastère, le portier refusait de nous ouvrir, s'il nous accablait de coups, si etc. » « Oh ! interrompit Léon, ce serait là la joie parfaite. » « Non, reprit le saint, la joie parfaite, ô mon frère, serait si nous acceptions ces coups et ces mauvais traitements, si notre cœur était alors pleinement soumis et abaissé. »

Ce ne sont donc pas les humiliations qui font la joie et la sainteté : c'est la disposition du cœur qui les subit et les reçoit. Et comme je vous le disais tout à l'heure, si vous vous mettez toujours à la dernière place, si votre esprit est toujours plus bas que les humiliations, que toute espèce de contrariété, vous comprenez que vous ne pourrez être ni troublées, ni dépitées, ni rien de tout cela, vous serez toujours en paix.

Enfin, je vous recommande l'abandon : ayez une pleine confiance en Dieu. Quelles que soient vos faiblesses, vos misères, abandonnez-vous entre les mains de Dieu, et soumettez-vous aussi à sa volonté, vous et toutes les puissances de votre être, votre jugement, votre intelligence, votre cœur, tout, en un mot.

Quand une âme dit à Dieu : « Mon Dieu, tout ce que vous voulez, comme vous le voulez, quand vous le voulez, parce que vous le voulez, par qui vous le voulez », vous comprenez que cette âme est en pleine tranquillité et sécurité. C'est à quoi vous devez arriver par la mortification, l'esprit intérieur. C'est ce que je demande à Dieu pour vous, et ce que je vous souhaite de tout mon cœur.



28 avril 1890¹³¹

SUR SAINT JOSEPH

Mes sœurs,

Nous fêtons ensemble hier le patronage de saint Joseph. En le priant beaucoup pour vous je me suis sentie pressée de vous laisser ce grand saint comme modèle et comme patron.

Saint Joseph est le modèle des âmes religieuses. Quelles sont les vertus principales de cet admirable saint ? La prière, le travail, le silence et l'humilité. À qui tient-il, je vous le demande, mes sœurs, que cette maison ne devienne un autre Nazareth ? À vous, à vous seules. Vous êtes peu nombreuses, la maison est petite et pauvre, pourquoi ne serait-ce pas Nazareth ? Ne possédez-vous pas ce que nous trouvons dans cette sainte maison, Jésus, Marie, Joseph ?

Saint Joseph travaillait à la sueur de son front pour gagner le pain de celui qui est le froment des élus ; il était toujours humble, silencieux, recueilli et occupé de notre Seigneur. Marie n'était certes pas la moins effacée et dépassait encore saint Joseph en charité, douceur et humilité, tandis que Jésus les surpassait tous deux par la grandeur de ses abaissements. Une religieuse doit reproduire la vie et les sentiments de Jésus. Monseigneur Gay dit qu'elle doit être *assumée*, prise par Jésus et qu'à son tour elle doit prendre de Jésus-Christ tout ce qu'elle peut prendre. Il donne encore cette définition d'une religieuse : c'est un être pauvre, obéissant et chaste.

131. Chapitre fait à Nice.

Comme saint Joseph vous possédez Jésus. Il réside dans le tabernacle pour vous aider et vous donner conseil. La Sainte Vierge, n'en doutez pas, est certainement ici au milieu de ses filles de l'Assomption. Elle y est, puisqu'elle est toujours là où se trouve un autel, un tabernacle afin d'y adorer son divin Fils.

Dans la sainte Famille, il se disait peu de paroles : imitez saint Joseph dans son silence, c'est une des vertus que je vous recommande le plus. Ne pas parler sans nécessité aux enfants, aux sœurs ; retrancher ces paroles du dedans au moins, comme le veut la Règle, dans les occasions où l'amour-propre est intéressé. Si vous faites ainsi, vous ferez du bien aux enfants puisqu'elles sentiront, en vous voyant, que vous êtes un être *assumé* par Dieu, c'est-à-dire que toutes vos pensées, vos paroles, vos actions, tous les instants de votre vie appartiennent à Dieu.

Saint Joseph travaillait, il faut que vous vous donniez tout entières à votre emploi, quel qu'il soit, que vous preniez de la peine pour le bien faire, que vous ne vous contentiez pas du médiocre. C'est ainsi que vous ferez de cette maison un autre Nazareth et que l'on pourra dire d'elle : « Petite maison, mais grand repos. »

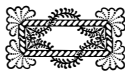
Pensez aussi, mes sœurs, à cette parole de la Règle au sujet de la supérieure : *Prenez garde que Dieu ne soit offensé en elle.*

Dieu serait offensé en elle si vous ne la respectiez pas comme vous le devez, si vous aviez une autre manière de voir que la sienne, si vous ne la regardiez pas comme revêtue de l'autorité de Dieu pour vous commander. Le bon père Sylvestre, capucin de Lyon, me disait dernièrement : « Le bon Dieu nous connaît trop bien pour nous laisser entre nos propres mains, nous sommes trop faibles pour nous conduire nous-mêmes ; aussi nous confie-t-il toujours à un autre qui a autorité sur nous, et cet autre n'est que l'instrument de Dieu auprès de nous. ».

Croyez que c'est Dieu qui vous conduit par votre supérieure, comme il la conduit aussi par les lumières qu'elle reçoit de celles qui sont ses supérieures. Dieu a fait connaître ses volontés à saint Joseph par un ange, il n'en use pas ainsi pour nous, mais la direction que nous donnent nos Règles, nos Constitutions, nos supérieures, émane tout aussi directement de lui. Il faut entrer dans les idées, les volontés de la supérieure comme saint Joseph entraînait dans celles de Jésus. Si chacune

agissait à sa tête, quel moyen d'y tenir ? Laissez-vous donc conduire comme des enfants jusqu'au seuil de la bienheureuse éternité.

Une d'entre vous, mes sœurs, est sans doute bien près d'entrer dans cette bienheureuse éternité¹³². Au dire de toutes celles qui l'ont connue elle s'est toujours montrée douce, soumise, dévouée, ne se produisant pas, obéissant toujours, aussi a-t-elle mérité la grâce de se sanctifier rapidement. Prions afin que nous soyons nous aussi prêtes comme elle, lorsque notre dernière heure arrivera.



132. Sœur Marie de la Trinité, très malade, mourra le 23 mai à Nice.

6 juin 1890

DE L'ESPRIT D'ADORATION

Mes chères sœurs,

Vous comprenez qu'il est difficile en cette octave de parler d'autre chose que du saint Sacrement¹³³. Je vous dirai quelques mots aujourd'hui des grâces que notre Seigneur apporte au fond de l'âme par ce grand bienfait de la sainte communion.

Il me semble qu'il y apporte d'abord l'esprit d'adoration. Qui, en dehors des maisons religieuses, pense à adorer les droits de Dieu, ses souveraines volontés, la très sainte et adorable Trinité ? Très peu de personnes. Il est certain que de notre temps, chez les personnes du monde, le christianisme a une forme de charité, de zèle, mais moins que dans d'autres temps la forme de l'adoration, de la reconnaissance de la toute-puissance de Dieu. Se porter en esprit aux pieds de celui qui est le roi de tous les siècles et de tous les temps, c'est moins la forme de la dévotion actuelle qu'à d'autres époques. Notre Seigneur vient en nous. Il est, vous le savez, l'adorateur par excellence.

Un homme qui n'était pas un saint, mais qui avait des vues très justes et très élevées, me disait que le premier but de toutes les choses, c'est la gloire de Dieu. Avant toutes choses il faut considérer la gloire de Dieu, le salut de l'homme s'y trouve ensuite, mais il faut demander d'abord la gloire de Dieu. Le premier but de la vie de notre Seigneur c'était d'adorer Dieu, c'était de rendre au Père ce qui lui est dû, c'était

133. La fête du Saint-Sacrement a été célébrée la veille, 5 juin.

là sa fin : *Tu ne voulais ni sacrifice ni oblation, alors j'ai dit : voici, je viens pour accomplir ta volonté. Ta loi est au milieu de mon cœur*¹³⁴.

C'est donc la gloire de Dieu avant tout, l'adoration qui a été le premier but de notre Seigneur sur la terre et la première occupation de son humanité sainte. Avant tout il est adorateur et il veut faire de nous de véritables adoratrices.

Au moment où vous avez notre Seigneur dans votre cœur, il vous élève jusqu'au trône de la sainte Trinité, il vous associe à ses adorations et toutes les fois que vous assistez au sacrifice de la messe vous prenez part à l'acte qui rend à Dieu le plus d'honneur, le plus de gloire, le plus de louange : *Nous te louons, nous te bénissons, nous t'adorons, nous te glorifions, nous te rendons grâce pour ton immense gloire*. Tout cela est fait dans une perfection absolue par le saint Sacrifice, rien ne peut rendre à Dieu plus de gloire.

Vous me direz peut-être que, dans la sainte communion, vous êtes plus occupées de vous ; je le regretterais. Notre Seigneur est en vous comme adorateur de son Père, il vous associe à lui, vous élève, vous porte pour être une hostie de louange, d'honneur, de bénédiction, de glorification. Je voudrais que la première pensée dans vos communions fût la gloire de Dieu et votre bien s'y trouvera ensuite.

Après l'esprit d'adoration, ce que notre Seigneur vous apporte c'est l'esprit de sacrifice. Toutes les faiblesses, toutes les imperfections qui se trouvent dans notre vie tiennent à ce que nous manquons d'esprit de sacrifice, d'une certaine énergie pour nous renoncer, c'est ce que Dieu demande. L'esprit de sacrifice, c'est là notre force et c'est le moyen certain d'être fidèles à la grâce. Monseigneur Gay parlait hier de la fidélité à la grâce. Il ne l'a pas prise sous la forme du sacrifice parce que, quand il s'agit de femmes du monde, ce qu'on leur demande c'est plus de fidélité à la prière, à la réception des sacrements ; mais nous autres religieuses, afin d'être fidèles à la grâce, il faut que nous ayons l'esprit de sacrifice.

Nous devons nous développer dans la perfection de nos trois vœux et qu'est-ce que l'obéissance, la pauvreté, la chasteté, sinon trois sacrifices ? L'obéissance aux Règles, aux Constitutions, est un sacrifice ; la pauvreté

134. Ps. 39, 7-8 et He 10, 7.

est un sacrifice ; la chasteté qui immole tous les amours naturels de la créature pour la porter à être uniquement à notre Seigneur, à le chercher, à le voir en toutes choses, est un sacrifice car le cœur humain est porté à chercher quelques objets sensibles, ne fût-ce que soi. Bossuet l'a dit magnifiquement : *Quand la créature a tout quitté, c'est sur elle-même qu'elle retombe* et il faut prendre garde à ce que cet amour de soi, si subtil, ne soit celui où nous retombons.

Enfin notre Seigneur vous apporte l'esprit d'amour. Notre Seigneur se donne à nous tout entier et nous devons nous donner tout entières à lui. Qu'est-ce qui peut embraser le cœur comme de penser qu'il est en nous l'esprit d'amour ? Il y a d'heureux jours à passer quand on se rappelle cette parole de la sainte Écriture : *Celui qui m'a créée s'est reposé sous ma tente*¹³⁵.

Il y demeure pour avoir le témoignage de notre amour pour que, par un amour ardent et fidèle, nous allions à l'union qui est le but de l'amour de notre Seigneur et le but de la sainte communion. *Celui qui me mange vivra par moi*¹³⁶.

Toutes les paroles de l'Évangile de saint Jean tendent à nous faire vivre de la vie de Jésus-Christ par une union étroite et par la fidélité à reproduire dans notre vie ce qu'a été sa vie. Notre Seigneur vient à nous par la Sainte Vierge, le modèle le plus parfait que nous puissions imiter puisque c'est une pure créature ; elle n'a jamais vécu que pour notre Seigneur. Cherchez à faire comme elle.

Voilà quelques pensées que je vous laisse pour cette octave où vous aurez à adorer notre Seigneur d'une manière plus ardente, plus intense, je ne dis pas plus continuelle puisque nous l'avons toujours, et où par la sainte communion nous devons tâcher de nous unir davantage à lui et d'avoir en nous cette vie qui est la sienne, vie d'adoration, vie de sacrifice, vie d'amour.

135. Si 24, 12 (Vulg.).

136. Jn 6, 57.

15 juin 1890

SUR LE SACRÉ-CŒUR

Mes chères filles,

Je veux vous dire quelques mots du Sacré-Cœur de Jésus. Je crois que je vous en ai parlé comme source de l'esprit de sacrifice. Je voudrais vous en parler aujourd'hui comme trône de la miséricorde. Nous allons beaucoup prier le Sacré-Cœur, nous allons faire une procession qui sera en son honneur puisque nous allons suivre le saint Sacrement où est sa gloire. Il ne faut pas croire que c'est seulement dans une statue qu'il faut honorer le Sacré-Cœur, c'est bien de préférence dans le très saint Sacrement où il réside et qui est la merveille de son amour. Cet amour infini qui fait qu'il est là le trône de la miséricorde, il a voulu nous le témoigner toute sa vie. Sans doute il le témoigne d'abord pour la gloire de son Père, pour lui donner toute la gloire, tout l'honneur, toute la louange qui lui sont dus.

Le premier but, la fin de sa mission sur la terre, c'est la gloire de la sainte Trinité, mais ensuite c'est l'homme : *Pour nous les hommes et pour notre salut*¹³⁷. C'est pour nous qu'il a accepté les abaissements de l'Incarnation, c'est dans un amour ineffable pour chacun de nous qu'il s'est abaissé, qu'il s'est caché, qu'il a pris cette vie si humble, si pauvre et enfin qu'il s'est immolé deux fois en quelque sorte : à la dernière Cène en instituant le pain eucharistique, et sur la Croix en souffrant pour nous une mort infâme et cruelle. C'est là qu'il a voulu être sur son trône de miséricorde.

137. Phrase du Credo.

Voyez tous les saints. Ce qu'ils remarquaient le plus en notre Seigneur, c'est son amour. J'ai toujours été occupée de cette pensée. Saint Thomas commence sa prière au saint Sacrement par cette parole : *O Jésus, vous qui m'aimez tant*. Voilà un saint très éclairé sur les mystères de Dieu qui dit avant tout : *O Jésus, vous qui m'aimez tant*. Et saint Jean avait dit : *Nous croyons à l'amour que Dieu a pour nous*¹³⁸, à l'amour de Jésus. C'est là ce qui fait la distinction entre nous et le monde : le monde n'y croit pas. Si les gens du monde croyaient à l'amour de notre Seigneur pour eux, ils se confieraient à cet amour sans bornes, ils iraient à ce trône de la miséricorde, mais il faudrait qu'ils aient la foi et l'amour.

Pour nous, que ferons-nous vis-à-vis de cette miséricorde infinie qui s'est manifestée dans les révélations à la bienheureuse Marguerite-Marie, en lui montrant *ce Cœur qui a tant aimé les hommes* ? Ce cœur est créé puisqu'il fait partie de la sainte humanité formée par le Saint-Esprit, mais le cœur, les membres de Jésus-Christ sont unis à la divinité et le Sacré-Cœur est adorable comme tout est adorable en notre Seigneur qui est l'Homme-Dieu. Que ferons-nous vis-à-vis de tant d'amour ?

La première chose dont il faut se souvenir, c'est que ceux-là sont bienheureux, qui sont miséricordieux : *Bienheureux les miséricordieux parce qu'ils obtiendront miséricorde*¹³⁹.

Il faut être miséricordieux soi-même, et ce n'est pas tout le monde qui est miséricordieux. Nous avons toutes des misères, comment se fait-il que nous ne soyons pas miséricordieuses ? Très peu de personnes sont vraiment miséricordieuses dans leurs pensées, dans leur conduite, dans leur gouvernement. Je dis le gouvernement, vous avez à gouverner les enfants et il faut de la miséricorde.

Il faut sans doute la fermeté, car vous ne corrigerez leurs défauts que si vous avez le désir de les faire arriver à une perfection relative, mais la miséricorde doit toujours s'y joindre. Il faut aimer l'enfant en la reprenant et il faut qu'elle soit persuadée qu'il y a en vous autant d'amour que de sévérité.

Je n'ajoute pas que le cœur d'une religieuse doit être séparé de toutes les choses terrestres : il est fait pour Jésus-Christ, il ne peut et ne doit

138. 1 Jn 4, 16.

139. Mt 5, 7.

se donner qu'en Jésus-Christ. Même avec la créature qu'on aime parce qu'on lui fait du bien, il faut bien prendre garde, sans quoi on ne ferait pas auprès d'elle l'œuvre de Dieu.

Saint François de Sales dit : « Quand la charité, la bonté, l'amitié sont toujours dans la source de vie, c'est comme si vous mettiez un verre dans une fontaine et il serait toujours plein, toujours riche de tout ce qu'il reçoit de la fontaine. » De même si le cœur ne se donne, ne se communique à l'enfant qu'à la condition d'être dans l'amour de Jésus-Christ, il est toujours plein de lui et plein de telle sorte que la religieuse ne risque rien parce qu'elle ne voit et ne cherche que Jésus-Christ et la bonté qu'il veut répandre.

Il faut être miséricordieux dans ses pensées, il est très facile de critiquer, de blâmer, c'est une des plus grandes faiblesses de l'esprit humain. On dit quelquefois d'une personne qui remarque les petits côtés, qu'elle a beaucoup d'esprit ; pour moi je trouve que les gens intelligents sont ceux qui voient tout selon les yeux de Dieu, selon les desseins de Dieu : les personnes qui cherchent à tout pacifier, à être bonnes, charitables, sont vraiment intelligentes. Il est très facile de se laisser aller à la malice, il y a très peu de personnes qui n'aient jamais que des mouvements de vraie charité et dans lesquelles l'amour de Dieu soit si dominant qu'elles aiment toujours le prochain pour l'amour de Dieu.

Sainte Thérèse disait à ses filles : « Comment reconnaissez-vous que vous aimez Dieu ? Par la charité que vous aurez pour le prochain. » Une personne disait qu'il lui serait bien égal de voir toutes ses pensées imprimées sur le mur. Ainsi nous devrions n'avoir que des pensées toutes de charité, de bienveillance, de respect, que de bons sentiments ; alors, il nous serait bien égal qu'ils fussent imprimés sur tous les murs, parce qu'on n'y verrait que des choses excellentes et on aurait encore beaucoup plus de confiance en voyant le fond du cœur ainsi exprimé au-dehors.

Eh bien, mes sœurs, soyez miséricordieuses afin que vous obteniez miséricorde, soyez bonnes afin que Jésus vous soit très bon. Aujourd'hui, qui est un jour de prière et de grâce, demandez beaucoup pour vous et pour les autres, allez à ce trône de la miséricorde pour tous ceux qui ne s'y adressent pas, en même temps que vous demandez pour vous les vertus qui font les saintes et parfaites religieuses.

6 juillet 1890

SUR LA FÊTE DU PRÉCIEUX SANG

Mes chères sœurs,

Quand la fête du Précieux Sang revient, il me semble impossible de ne pas vous en parler. Mais pour ne pas toujours vous dire la même chose, cette fois je serai portée à vous rappeler les effusions du sang de notre Seigneur et à vous demander ce que vous avez donné en échange. Jésus-Christ donne tout son sang et il faut que les âmes consacrées lui donnent aussi quelque chose, fassent aussi des sacrifices et cherchent à s'immoler de leur côté pour s'unir à l'immolation de notre Seigneur.

La première effusion que notre Seigneur a faite de son sang, c'est à la circoncision, c'est là que son sang a commencé à couler ; en prenant le nom de Jésus il a pris le caractère de victime, de rédempteur. Quand nous chantons dans le Credo : *Pour nous les hommes*, il est évident pourtant que le premier motif pour lequel notre Seigneur est descendu du ciel est la gloire de Dieu. La seconde personne de la sainte Trinité s'est incarnée pour réparer la gloire de Dieu, pour rendre à Dieu tout l'honneur, toute la gloire, toute la louange, toute la bénédiction, tout ce qui lui était dû et qui ne lui était pas rendu. Mais puisque l'Église dit : *Pour nous les hommes et pour notre salut*, il est sûr aussi que c'est pour nous que notre Seigneur s'est fait homme, qu'il a pris le caractère de victime, pour nous qu'il a pris le nom de Jésus qui veut dire Sauveur, pour nous qu'il a versé son sang sous le couteau de la circoncision.

Vous savez la signification de la circoncision : c'est un retranchement, et c'est à nous d'examiner nos âmes et de voir dans quelle mesure nous avons à opérer un retranchement, dans quelle mesure nous avons à nous circoncire, à nous renoncer, à nous quitter, enfin à faire en nous ce que notre Seigneur a fait par amour pour nous en laissant retrancher une partie de sa substance humaine. Il était enfant, mais il était parfait. Rien ne se faisait que par sa volonté souveraine, sa volonté divine gouvernait sa sainte humanité et c'est parce qu'il l'a voulu qu'il a été sous le couteau de la circoncision et qu'il a versé les premières gouttes de son sang.

Il faut arriver à la Passion pour trouver les nouvelles effusions du sang de notre Seigneur : d'abord cette effusion si douloureuse amenée par la vue des péchés du monde et qui, au jardin des Oliviers, a fait déjà verser à notre Seigneur le sang qu'il allait bientôt répandre pour l'expiation de nos péchés. C'est à la vue de nos péchés qu'il a commencé à mouiller de son sang les racines de ces vieux oliviers et cette grotte mystérieuse. Quelle leçon de contrition ! Si notre Seigneur a senti si vivement nos fautes, que devons-nous ressentir nous-mêmes !

Je comprends ce saint homme qui faisait en esprit un pèlerinage à la grotte de Gethsémani pour avoir la contrition, car ce n'est que là qu'on comprend la gravité des moindres offenses. Comme notre Seigneur a dû être blessé par nos offenses, petites si vous voulez, mais volontaires, quand il voyait dans des âmes d'épouses ces négligences, ces petites passions, ces servitudes de la nature, de la volonté propre. Comme il y avait là quelque chose de douloureux pour son Cœur sacré, car l'agonie est la passion de son cœur.

C'est là qu'il a pris ce caractère de victime devant son Père, acceptant de porter nos péchés, prenant sur lui toutes les peines, les angoisses et les douleurs. C'est ainsi qu'il nous rachetait et nous montrait son amour. Quand vous devez vous confesser, il faudrait aller à l'agonie de notre Seigneur, sentir vivement tout ce qui l'offense, tout ce qui est en contradiction avec ce beau caractère d'épouses de Jésus-Christ auquel nous sommes souvent si peu fidèles.

Une autre grande effusion du sang de notre Seigneur se trouve ensuite dans la flagellation : là c'est une leçon de pénitence. Il faut accepter les souffrances, les embrasser, se laisser briser, que ce soit par

les souffrances du dedans ou par celles du dehors. En méditant la flagellation, une âme doit accepter ce qui fait souffrir, ce qui coûte.

Puis l'horrible couronnement d'épines est encore une effusion du précieux sang : les épines enfoncées dans la tête de notre Seigneur ont fait couler le sang sur ses joues sacrées. C'est un des tourments les plus cruels de la Passion car la tête est une partie si délicate ; là on dit en général qu'il faut prendre l'amour du mépris. Chez nous ce n'est pas un mépris accompagné de mauvais traitements. Si nous acceptons un petit mépris c'est déjà beaucoup, nous croyons avoir fait une grande merveille ; ce n'est pas pourtant comme pour notre Seigneur, cet abandon entre les mains de soldats cruels, ce mépris ironique.

Montons enfin sur le Calvaire et nous trouverons que le sang a coulé abondamment des quatre sources qui lui étaient ouvertes dans les mains et les pieds attachés à la Croix, puis après la mort par le Cœur qui a été ouvert. C'était pour nous introduire dans ce Cœur sacré, pour nous donner par l'eau le caractère d'enfants de Dieu et de l'Église que nous recevons au baptême, et par le sang ce mystère sacré de l'Eucharistie que j'appellerai la dernière effusion du sang de Jésus-Christ, effusion qui se renouvelle tous les jours car le prêtre à l'autel, par les paroles divines, change le vin au sang de Jésus-Christ. Ce sang il le donne, le répand abondamment dans nos âmes avec la sainte hostie. Il est en nous comme le principe d'une nouvelle nature, généreuse, forte, pure, ardente, fidèle, qui doit ressembler à ce que notre Seigneur a été sur la terre, si intérieurement et extérieurement, en prenant quelque chose de la ressemblance de notre Seigneur, on reçoit le fruit que son corps et son sang doivent produire en nous.

Dans quelle mesure avons-nous répondu à ce don généreux ? Pouvons-nous dire que *nous avons résisté jusqu'au sang*¹⁴⁰ ? C'est-à-dire avons-nous fait usage de toutes les forces que la grâce nous donne contre la nature, contre les inclinations propres, contre les tentations, contre tout ce qui se présente ? Pouvons-nous dire qu'il y a dans notre humilité, notre obéissance, ce qu'il devrait y avoir après avoir reçu si souvent le sang de notre Seigneur ?

140. Cf. He 12, 4.

Je vous laisse dans la méditation de ce grand mystère du Précieux Sang où se trouvent à la fois la Passion et l'Eucharistie. Il y a à Rome des religieuses consacrées au Précieux Sang ; il semble qu'elles devraient être très contemplatives et au contraire elles ont une vie extérieure toute de zèle, elles s'occupent des écoles, elles ont été fondées par un saint homme, le chanoine Buffalo.

Nous n'avons pas besoin de porter le nom du Précieux Sang ; il suffit d'avoir beaucoup de dévotion à s'y purifier, à le recevoir pour y trouver la force, l'amour, l'ardeur, la générosité. Alors vous serez très agréables à notre Seigneur.



17 août 1890

SUR L'AMOUR DE DIEU

Mes chères sœurs,

Après toutes ces fêtes si belles et après tant de paroles que vous avez entendues¹⁴¹, il me semble difficile de vous parler d'autre chose que de l'amour de Dieu, c'est le but de toute notre vie. Mais comment vous parler de l'amour de Dieu sinon en cherchant dans le Cœur de notre Seigneur les caractères principaux de cet amour ?

C'est parce qu'il nous a aimés le premier que nous pouvons l'aimer à notre tour, bien que nous l'ayons toujours dû. Dieu dans l'ancienne loi avait dit à son peuple par la bouche de Moïse : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toutes tes forces, de tout ton esprit*¹⁴².

C'était juste, mais alors c'était difficile. Il est certain que, tant que notre Seigneur n'était pas venu nous montrer la douceur et l'étendue de son amour, c'était aussi difficile à l'homme de s'attacher fortement à Dieu qu'il est facile de le faire aujourd'hui. C'est que notre Seigneur nous a aimés et il nous a aimés d'une manière absolument incompréhensible, il nous a aimés pécheurs, éloignés de lui, n'écoutant pas sa parole, pour nous rendre bons et attentifs à sa parole.

Pensez ce qu'a été la mission de notre Seigneur au milieu de ce peuple de la Judée : lui, le Fils de Dieu est venu sur terre avec tous ses charmes, sa bonté, sa miséricorde, et combien peu se sont attachés à lui. Il y a eu douze apôtres, combien de disciples ? Trois cents tout au

141. Le 14 août, il y a eu une prise d'habit de 6 sœurs, présidée par l'abbé Cartau, aumônier de Bordeaux. Le 15 août, les cérémonies liturgiques étaient présidées par monseigneur d'Hulst.

142. Dt 6, 5.

plus, et encore au jour de l'épreuve un grand nombre l'a abandonné, l'a laissé aux mains des Juifs qui l'ont attaché à la Croix.

Mes sœurs, je dirais volontiers que le premier caractère de l'amour de notre Seigneur est d'être excessivement généreux. Jusqu'où pousse-t-il la générosité ? Il se donne lui-même. Comment ? À la Croix et dans la sainte Eucharistie où il se donne à tout jamais et à chacun de nous. Mais sa générosité éclate en ce qu'il s'est donné alors que l'homme était pécheur.

Je crois que c'est saint Thomas qui a dit quelque part que Dieu emploie toute sa puissance à faire d'un pécheur un juste. Voilà une volonté révoltée, voilà une âme éloignée de Dieu, qui lui déplaît souverainement ; notre Seigneur parvient à la vaincre, à faire naître en elle les larmes de la pénitence et tout cela vient de la générosité de son cœur.

Je m'arrête tout de suite ici. Qu'est-ce que cela signifie si nous, qui sommes consacrées à Dieu, nous n'avons pas de générosité ? Êtes-vous généreuses, que donnez-vous à notre Seigneur ? Son amour aussi est fidèle, constant, il n'abandonne jamais sa créature, et dans notre amour qui est un don, car nous nous sommes données, où est notre constance, notre fidélité ? Ayant aimé une fois notre Seigneur, nous étant données à lui, il faut que nous persévérions dans cet amour et que nous lui fassions des dons.

Toutes et chacune nous avons quelque chose à donner ; c'est une passion dominante, une faiblesse à laquelle on succombe, un constant retour sur soi-même ou de découragement ou de lâcheté. Je sais pour chacune de vous et vous savez aussi très bien quel est l'ennemi de notre Seigneur au-dedans de vous-mêmes, à quoi vous résistez, le point par lequel vous défaillez à l'amour de notre Seigneur, quelles sont les fautes que vous faites, à quelles petites vivacités, à quelle recherche de soi, à quelle lâcheté votre âme se laisse aller vis-à-vis de Dieu, qui n'a été pour vous que générosité et fidélité.

C'est une grande chose de savoir que l'amour de Jésus-Christ est fidèle jusqu'à la fin, dans la tentation, dans la mort et dans les états qui précèdent la mort où on est si impuissant à prier, à se vaincre. Toujours notre Seigneur sera là avec la fidélité de son amour qui va en augmentant ; il est plus fidèle à l'âme plus éprouvée, plus fidèle à l'âme

qui se trouve aux dernières extrémités de la vie, qui n'a plus pour se soutenir que la force qu'il lui accorde et qu'il lui donne. Il faut en retour que notre amour soit fidèle : on commence bien, mais après où sont la constance, la générosité, la persévérance qui devraient être calquées sur l'amour que Jésus-Christ a pour nous ?

Je considère la générosité, la fidélité de l'amour de notre Seigneur, je pourrais dire aussi sa force. Il aime vos âmes, mais il ne les aime pas avec leurs défauts, il veut vous procurer les moyens de les corriger ; quand il y a la lutte, l'épreuve, le sacrifice, c'est un moyen de sortir de vos défauts. Son amour est trop pur, trop désireux de votre perfection pour ne pas être fort. Toutes les fois qu'il y a quelque chose à souffrir, une humiliation, une peine, dites : « C'est notre Seigneur qui veut que je fasse un pas de plus, qui veut que je marche, il ne veut pas que je reste comme j'ai été jusqu'à présent, marchant sur place sans avancer ! »

Il y a une procession où l'on fait trois pas en avant et deux en arrière, c'est l'image de certaines âmes. Notre Seigneur demande beaucoup parce que son amour est généreux, fort, saint et s'il demande, il est prêt à vous soutenir, il ne lui suffit pas de vous avoir montré le chemin, il renouvelle tous les jours son sacrifice par la Messe : il se laisse porter, distribuer, livrer à tous, aux parfaits et aux imparfaits, aux bons et aux pécheurs.

Quand on songe que notre Seigneur permet que son Corps, qui donne la vie au monde, soit donné à l'âme en état de péché mortel, qu'il est tellement livré que le prêtre peut réclamer son obéissance, non seulement pour le faire descendre sur l'autel, mais là où il le porte, où il le donne ! Vous, vous n'êtes pas obstinées dans le mal. Il est plus facile en religion d'être entêtée dans une sorte de tiédeur, d'être obstinée à l'égard de certaines choses qui rentrent dans l'obligation où l'on est de tendre à la perfection. Il y en a parmi vous qui sont depuis trente, quarante, cinquante ans en religion, il en est d'autres qui n'y sont que depuis deux ou trois ans ; mais si chacune faisait le bilan de sa perfection, aurait-elle sujet d'être contente en voyant ce qu'elle donne à notre Seigneur en échange de tout ce qu'il lui a donné ?

7 septembre 1890

FÊTE DU CŒUR TRÈS PUR
DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE

Mes chères sœurs,

C'est aujourd'hui la fête du Cœur très pur de la très Sainte Vierge Marie et en lisant la messe je me suis sentie pressée de vous parler de la force, de l'énergie, du courage que Dieu avait déposés dans ce Cœur sacré. Dans l'offertoire de la messe il est dit : *Parce que vous avez agi avec courage et que votre cœur a été plein de générosité, la main du Seigneur vous a fortifiée et vous serez bénie éternellement*¹⁴³.

C'est à Judith que ces paroles sont adressées, mais l'Église les applique à la très Sainte Vierge. En effet, un des caractères du Cœur de la Sainte Vierge c'est d'être très fort, très énergique. C'est par cette force que la Sainte Vierge a conservé la grâce de sa conception immaculée sans ombre et sans souillure. Ce n'est pas qu'elle ait eu des luttes car si la tentation a pu l'approcher au-dehors comme pour notre Seigneur, jamais elle n'a osé pénétrer dans cette âme si pure et si élevée ; sa pureté et son innocence étaient une barrière infranchissable au démon.

Ève avait succombé quand elle était dans une grâce merveilleuse, dans une plénitude et une perfection de grâce que nous pouvons à peine nous représenter. Adam et Ève étaient remplis de lumière, ils voyaient Dieu en toutes choses et ceci a été retrouvé par des saints qui voyaient aussi Dieu en toutes choses, comme on le dit de saint François d'Assise et de saint Anselme qui trouvaient Dieu dans le livre de la nature. Aussi Adam et Ève étaient privilégiés car après avoir été créés dans l'intégrité

143. Cf. Jdt 13.

de la nature, ils avaient été remplis d'une grâce merveilleuse. Cependant Ève se laissa séduire par une tentation du dehors, car c'est au-dehors que Satan a commencé la conversation, c'est au-dehors que le fruit par lequel elle s'est laissé séduire lui a été présenté. Je ne crois pas que, vu leur état, ils aient pu être tentés au-dedans.

Pour la Sainte Vierge, nulle tentation, nulle chose proposée à ses yeux, rien du dehors n'a pu faire dévier son Cœur si fort dans la parfaite fidélité à Jésus-Christ. J'insiste là-dessus parce qu'il faut que la vierge ait un cœur fort.

Vous êtes toutes, grâce à Dieu, des vierges consacrées et pour celles qui ont consacré leur veuvage il faut penser, d'après saint François de Sales, que l'humilité chez elles remplace la virginité. Vous avez donc toutes la grâce de la consécration et dans cette grâce vous devez trouver une grande force. Si vous n'aviez pas le cœur fort, vous ne seriez pas à la hauteur de ce que Dieu demande de vous. Il faut que votre cœur ne cherche ni satisfactions, ni plaisirs, je ne parle pas des plaisirs bas, mais il y a les plaisirs de l'imagination, les plaisirs de la lecture, les plaisirs des conversations, des retours sur les choses connues dans le passé. Voyez-vous, mes sœurs, il faut qu'un cœur de vierge soit fort et qu'il soit rempli de toutes les paroles que notre Seigneur a dites et de toutes les actions qu'il a faites.

Monseigneur de Cabrières vous a dit ces jours-ci pour la profession de nos sœurs¹⁴⁴ que les vierges d'autrefois, sainte Cécile par exemple, portaient le saint Évangile sur leur cœur ; mais il est bien plus nécessaire encore qu'il soit au-dedans. Il faut que le trésor des paroles de notre Seigneur soit au plus intime de votre âme, que vous en viviez, qu'il soit votre nourriture habituelle et alors vous aurez le cœur fort contre les tentations. Chez nous la tentation peut arriver par le dedans, nous sommes des créatures tombées, elle peut s'y présenter. L'ange de ténèbres se transforme parfois en ange de lumière, il se présente sous prétexte de perfection, de zèle, de patience, de charité, pour écouter

¹⁴⁴ Le 4 septembre 1890, octave de la fête de saint Augustin, monseigneur de Cabrières présidait la profession perpétuelle de 4 sœurs. Les Annales ajoutent : « Son sermon a été d'une grande bonté et simplicité. Il a pris pour texte l'antienne de l'Office des Vierges, faisant passer sous nos yeux ces générations de vierges qui se tiennent aux pieds de Dieu. »

des personnes qui cherchent à vous occuper trop d'elles-mêmes ; cela affaiblit le cœur.

Que ce serait beau si, à partir de ce jour où je vous parle, à partir de la retraite que vous venez de faire, on pouvait dire que votre cœur ne s'est plus laissé aller à la tentation, qu'il s'est tenu dans la ferveur de l'amour qu'il doit à Jésus-Christ, dans la détestation fidèle de toutes les choses qui peuvent lui déplaire parce que ce n'est pas là qu'il doit se répandre ; c'est à Dieu qu'il doit s'attacher et c'est du saint Évangile qu'il doit se nourrir.

Certainement si le Cœur de la Sainte Vierge était fidèle et fort, c'est qu'il était pur. C'est encore ce que nous devons imiter. La pureté permet à Dieu de se mirer dans notre cœur parce que nous ne nous attachons à rien, nous cherchons dans les choses de ce monde non ce qui nous va, mais ce qui va au plus grand service de notre Seigneur. Voilà comment le cœur est à la fois fort et pur.

Après l'amour que notre Seigneur a porté à son Père, il n'y en a pas eu de plus grand que celui que la Sainte Vierge a eu pour Dieu et pour son divin Fils. C'est un amour qui n'a ressemblé à aucun autre et voyez cependant comme la Sainte Vierge est forte au pied de la Croix, quelle force pour endurer ses souffrances, pour offrir à Dieu cette victime si chère, si tendrement aimée, si précieuse pour tous, mais bien plus encore à ses yeux. Non seulement elle se soumettait mais elle offrait ; elle était, comme le disent les Pères, le prêtre du grand sacrifice. Comme le prêtre quand il monte à l'autel offre la victime, de même elle offrait au Calvaire ce qu'elle avait de plus cher, son divin Fils lui-même. C'est là, au pied de cette Croix, qu'elle a obtenu la maternité pour nous tous. C'est dans l'esprit de sacrifice que se trouve la force du cœur, la pureté de l'amour.

Bientôt je vais m'absenter, bientôt vous allez vous disperser, emportez partout la pensée qu'il faut que votre cœur soit fort, généreux, viril, qu'il doit accepter le sacrifice sous une forme ou sous une autre. Il faut ou nous sacrifier nous-mêmes ou sacrifier ce qui nous est cher. Nous sommes toutes destinées à souffrir et il faut que notre vie soit enfermée dans le sacrifice. Ayez donc le désir, en imitant le Cœur de la très Sainte Vierge, d'entrer à la fois dans le courage, la pureté et le sacrifice.

9 novembre 1890

DES DISPOSITIONS POUR ARRIVER À LA SAINTETÉ

Mes chères sœurs,

Il est difficile de choisir entre les deux fêtes qui s'offrent à nous : d'un côté la fête de la Toussaint, de l'autre celle de la Dédicace des églises. Vous comprenez que les habitants de cette heureuse cité du ciel, ce sont tous ceux qui sur la terre ont profité des grâces de notre Seigneur et ont été de dignes habitants de la maison terrestre, de dignes enfants de la sainte Église.

Que dirons-nous si nous disons quelque chose sur la sainteté ? Hélas ! pour nous qui sommes si misérables, il faut toujours commencer par l'éloignement absolu de tout péché, l'horreur de tout péché si petit qu'il soit, si véniel qu'il paraisse, et l'horreur des imperfections, c'est-à-dire que nous devons travailler constamment à combattre les péchés véniels et les imperfections. La sainte Écriture dit que *le juste pèche sept fois le jour*¹⁴⁵ ; donc combien de fois tombe une pauvre religieuse qui n'est pas encore parfaite ?

Sainte Thérèse avait un frère qui voulait faire vœu de ne jamais commettre aucun péché véniel, elle lui écrivit à ce sujet la lettre la plus spirituelle, lui montrant qu'il y avait là un vœu téméraire, impossible à accomplir jamais. Ce qui est possible, c'est de combattre toujours en soi toutes les tendances au péché véniel et à l'imperfection auxquelles nous sommes sujettes. Cela c'est le commencement.

145. Pr 24, 16.

Vous croyez peut-être et vous dites intérieurement : « Notre Mère parle d'une chose que nous avons bien dépassée. » Je ne crois pas que vous ayez dépassé ce degré-là et si vous le pensez, vous vous faites illusion. Vous avez toujours à travailler contre les imperfections et les péchés véniels. Au bout de la semaine vous apportez au confessionnal des péchés véniels et s'il était possible de voir la besace que chacune porte derrière soi (car chaque homme porte deux besaces : l'une par-devant pour les défauts d'autrui, l'autre par-derrière pour les siens propres ; celui qui a dit cela n'était pas un saint, mais c'est très vrai), s'il était donc possible de lire et de nous dire ce qui se trouve dans la besace par-derrière, combien d'imperfections, combien de choses dans lesquelles vous vous laissez aller et vous tombez dans le péché véniel : les impatiences, la paresse, les manquements à la Règle, quand vous la négligez avec esprit de scandale ou par quelque inclination mauvaise.

Saint François de Sales dit qu'on ne peut presque pas manquer à la Règle sans faire quelque imperfection. C'est en suivant telle ou telle inclination mauvaise que vous manquez souvent à la Règle, vous savez combien il vous est difficile de la pratiquer parfaitement, constamment, d'une manière exemplaire et c'est pour cela qu'il faut travailler à détruire en soi le péché véniel et les imperfections.

Il y a un autre degré sur lequel je veux insister et vous ne direz pas pour celui-ci que vous l'avez dépassé : c'est l'union à la volonté de Dieu ; c'est plus élevé. Est-ce que vous n'avez jamais qu'un même vouloir et un même non-vouloir avec Dieu ? Quand il arrive des malheurs, des chagrins, il n'est pas dit qu'on ne doit pas les sentir, mais la volonté reste en tout soumise à celle de Dieu. « Touchez telle corde de mon luth qu'il vous plaira, disait sainte Chantal, il n'en sortira jamais d'autre son que : oui, mon Dieu, tout ce que vous voulez. »

Ceci demande un grand travail, toujours on a quelque volonté à soi et il faudrait toujours se soumettre à celle de Dieu, soit pour ce qui regarde la santé, la famille, les consolations spirituelles, la facilité qu'on a ou qu'on n'a pas dans l'oraison, soit pour ce qui regarde les peines dans l'éducation des enfants. Eh bien, pour tout cela il faut que la volonté soit entièrement soumise à celle de Dieu. Il y a encore d'autres choses : votre supérieure qui vous va ou qui ne vous va pas, ou une

supérieure qui vous va et n'a pas autant d'attention à vous que vous le voudriez etc.

Étendez cela à tout et vous verrez que ce n'est absolument pas facile d'avoir une volonté soumise à celle de Dieu, qui ne veuille autre chose que ce que Dieu veut et qui se retranche dans la soumission du Cœur de Jésus-Christ comme ce soldat dont nous lisons la vie, le général de Sonis, en offre le modèle.

Il y a une troisième chose qui mène à la sainteté et sainte Thérèse y insiste : c'est la charité parfaite qui commence par l'amour de Dieu, mais qui se manifeste aussi par l'amour du prochain. Si je pensais qu'on ne fait pas assez cas de moi, qu'on me méprise, qu'il y a telle autre personne qu'on met au-dessus de moi (pour moi je ne suis malheureusement pas dans le cas de pouvoir dire cela), il faudrait alors se réjouir bien plus de ce qui est le bien de cette personne, de ce qu'on lui donne, qu'il ne faudrait s'affliger de ce qui nous abaisse.

J'ai dit tout à l'heure : on a une supérieure qui vous va, mais qui ne fait assez attention à vous. Au lieu d'avoir ce sentiment qui vient de la jalousie ou de la personnalité, vous vous réjouiriez beaucoup des biens qu'elle donne aux autres. Cela suppose qu'on aime beaucoup notre Seigneur quand on aime assez le prochain pour se réjouir de le voir estimé, consolé, honoré, quand nous ne le sommes pas. Ce degré d'amour très parfait ne peut être obtenu que par l'amour de Jésus Crucifié.

Voilà donc les trois dispositions pour arriver à la sainteté : l'éloignement du péché et de l'imperfection, l'union véritable à la volonté de Dieu et l'amour du prochain préféré à soi. Notre Seigneur a dit : *Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés*¹⁴⁶.

Ceci est effrayant : notre Seigneur nous a aimés plus que lui-même, les saints nous disent qu'il n'y a pas de mesure dans l'amour de Dieu.

Aimer le prochain comme soi-même, c'est le précepte. Mais nous qui sommes dans la voie de la perfection, ne tâcherons-nous pas de nous conformer davantage à l'amour de notre Seigneur qui s'est donné lui-même pour sauver nos âmes et cela quand nous étions pécheurs et ses ennemis.

146. Jn 15, 12.

À la Croix qui y avait-il ? Les apôtres avaient fui, la Vierge seule était là. Bossuet dit que l'Église tout entière était réfugiée dans le Cœur de la Sainte Vierge. C'était pour ceux qui étaient ses ennemis, pour ceux qui le maltrahient que notre Seigneur donnait sa vie : *Père, pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font*¹⁴⁷. Ce sont ces grands exemples qu'il faut se mettre sous les yeux pour arriver à la sainteté.

À l'Office des Matines aujourd'hui, saint Augustin dit dans l'homélie que *nous sommes le temple de Dieu*¹⁴⁸ et qu'il faut ôter de ce temple tout ce qui lui déplaît. Ce qui lui déplaît, ce sont les péchés véniels, les imperfections, les retours sur nous-mêmes auxquels nous sommes tous portés. Vous êtes de saintes âmes, mais qui peut se dire qu'elle ne se préfère pas à telle ou telle ; je vous souhaite à toutes de ne vous préférer à personne et de préférer les autres à vous.

La Règle nous le demande et ce n'est pas si aisé ; mais il faut le demander à Dieu et en faire un des témoignages, un des critères de notre avancement dans la perfection.



147. Lc 23, 34.

148. 1 Co 3, 16-17 et 2 Co 6, 16.

23 novembre 1890

DES DIFFICULTÉS DE L'OBÉISSANCE

Mes chères sœurs,

J'ai quelquefois attiré votre attention sur ce que, il y a déjà six ou sept cents ans, l'*Imitation* mettait justement devant les yeux la difficulté que chacun rencontre en ce monde dans l'obéissance : *On écouterà ce que les autres diront et on comptera pour rien ce que vous direz. Les autres demanderont et obtiendront, vous demanderez et vous serez refusé. On parlera des autres avec estime et personne ne parlera de vous. On confiera aux autres tel ou tel emploi, et vous serez jugé propre à rien.*

C'est là en effet ce que chacune de vous sait bien, les difficultés de cette espèce se rencontrent dans la vie. La pratique de l'obéissance demande une humilité sincère, un anéantissement profond, la disposition à accepter non pas seulement l'autorité des supérieures majeures, mais ce qui vient de telle ou telle sœur avec laquelle on a affaire et qui forme un jugement sur vous.

Je voudrais attirer votre pensée et votre regard sur la grande récompense de l'obéissance. Le père Lacordaire a dit : *La couronne des élus ne tombe jamais mieux que sur un front blanchi dans l'humilité d'un dur service.* Supposez qu'il y ait quelque chose à souffrir dans l'obéissance par suite d'un changement de supérieure ou par telle ou telle disposition qu'on fera de vous. Comme c'est pour le ciel que vous travaillez, c'est du ciel que viendra la récompense, que viendra la consolation.

Je ne crois pas que vous ayez beaucoup de ces épreuves, mais il en vient, il en arrive par ses propres imperfections. Monseigneur Gay

disait à une personne que pour une fourmi les pailles sont des poutres : il y a beaucoup de gens pour qui les pailles sont des poutres, parce qu'on ne sait pas être fort, être généreux. Cependant il faut se mettre dans l'esprit d'obéissance parfaite car c'est le fond de l'état religieux. Ce qui donne la perfection de l'état religieux dans tous les Ordres, chez les bénédictins, les carmélites, les filles de la Charité, c'est l'obéissance. Dans notre congrégation aussi, c'est l'obéissance qui donnera le mérite à la vertu.

Je voudrais que, vous animant d'une certaine générosité à l'égard des contradictions qui existaient déjà il y a six cents ans, vous vous disiez : « Tout pour la récompense du ciel, tout pour aller à vous, ô mon Dieu, pour arriver à la perfection de l'union avec vous. » Cette union a deux phases : l'union en cette vie à Jésus-Christ humble et obéissant, et l'union dans la gloire où nous pourrons l'aimer, lui être unies à jamais sans voile et sans intermédiaire, mais parce que nous lui aurons d'abord été unies sur la terre.



30 novembre 1890

DES FRUITS DE L'OBÉISSANCE

Mes sœurs,

La dernière fois je voulais vous parler des fruits de l'obéissance et je vous ai plutôt parlé de ses difficultés. Mais aujourd'hui, je veux vous dire un mot du plus grand fruit de l'obéissance : c'est certainement la récompense éternelle et c'est pour elle principalement que nous travaillons. Cependant il y en a un autre qui, dès ce monde, se donne à l'âme vraiment obéissante, c'est le détachement. Une âme qui n'attend qu'un signe de la volonté de l'autorité pour faire ce qu'on lui demande est nécessairement une âme détachée, il faut pour cela qu'elle renonce à ses volontés propres, à ses goûts, à ses répugnances, qu'elle soit livrée, suivant l'expression de saint François de Sales, comme une cire molle entre les mains de ceux qui la gouvernent.

Cela suppose un grand détachement, un détachement pratique et continu. Comme c'est en esprit de foi qu'on fait les choses, on est ordinairement livré à Dieu. C'est lui qui, par sa volonté sainte et par l'intermédiaire des personnes qui sont chargées de nous, dispose de notre existence et des détails comme de l'ensemble de notre vie.

Vous ne saisissez peut-être pas tout de suite le grand bien de ce détachement, mais je sais et je puis vous dire qu'il ouvre la porte à toutes les grâces de Dieu. C'est le premier point pour recevoir des grâces particulières de notre Seigneur. Toute personne qui est vraiment livrée, détachée, ouvre la porte à Dieu. Ses grâces seront plus ou moins abondantes suivant les desseins de sa divine Providence, mais cette âme a ouvert la porte. Et notre Seigneur qui est le maître de

ses dons, qui sait que par ses dispositions telle âme est en tout et à toute heure entre ses mains, se dit : « Je puis entrer dans cette âme, en faire ce que je veux, lui accorder des grâces particulières. »

Ce seront des grâces d'oraison ou de foi plus vive, d'espérance plus ardente, d'amour plus intime, ou des lumières qui se répandent dans l'âme, enfin tout ce que notre Seigneur sait qu'il peut donner à une âme détachée. Toute âme véritablement et sincèrement détachée de tout, et par conséquent d'elle-même, des lieux, des personnes, prête à toutes les volontés de Dieu sur elle, ouvre la porte aux grâces les plus miséricordieuses, les plus intérieures, et dans l'oraison elle reçoit davantage de notre Seigneur.

En général c'est la porte par laquelle l'esprit d'oraison entre dans les âmes. Je l'ai vu dans nos commencements, où la personne qui disposait de nous¹⁴⁹ le faisait suivant toutes les fantaisies que peut avoir l'autorité, disposant de nous dans le détail et dans l'ensemble de notre vie. Si vous saviez combien j'ai vu les grâces de Dieu suivre cette soumission à tout, à des choses que rien ne faisait prévoir, à des œuvres qui après tout ne devaient pas entrer dans l'ensemble de notre vie religieuse. J'ai vu les grâces de Dieu dans l'oraison suivre cette soumission, c'est pour cela que je voulais vous en parler aujourd'hui.

Il en est toujours ainsi quand une âme se livre à l'obéissance, *s'abandonne à l'obéissance*, comme disent les Constitutions, *pour les lieux, les personnes, les emplois, tout l'ensemble de la vie*. Cette obéissance s'étend à tout ce qui n'est pas en dehors des Constitutions et personne ne vous dira comme je l'ai entendu : « J'ai fait vos règles, je puis les changer. » Il n'est plus question de choses pareilles, mais c'est dans l'ensemble et la trame de nos Constitutions qu'il faut mettre l'obéissance. Cela concerne bien des choses, des changements d'emplois, de maison et il faut une disposition généreuse pour être toujours livrée à l'amour de notre Seigneur dans les moindres détails. Si on est sincèrement donnée à l'obéissance, il est certain que les grâces les plus grandes, les plus profondes de notre Seigneur accompagnent ce don.

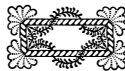
149. L'abbé Combalot.

Quand une personne me dit : « Si vous saviez combien j'ai de peine à faire oraison », je me dis que peut-être dans le fond, c'est le détachement qui manque. Si cette âme était plus abandonnée, plus livrée, elle trouverait notre Seigneur avec plus de facilité, plus de lumière ; toutes les vérités de l'ordre surnaturel deviendraient beaucoup plus sensibles.

Si vous saviez ce qu'est une seule vérité de l'ordre surnaturel ! Il y a des religieux qui passent toute leur vie dans cette seule méditation : « Je viens de Dieu, je suis à Dieu, je suis pour Dieu¹⁵⁰ ». Comme il faut qu'une vérité s'illumine de toute espèce de clartés devant nos yeux pour qu'elle suffise pour toute la vie.

J'en connais et je crois que monseigneur Gay est de ce nombre, qui passent leur vie à méditer toujours le mystère de l'Incarnation et ce mystère étendu en nous et faisant que notre Seigneur habite en nous ; car le Verbe de Dieu ne s'est pas seulement incarné dans le sein de la Sainte Vierge, il continue à vouloir vivre en nous comme membres de son Église et à nous rendre capables de dire : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi*¹⁵¹.

S'il n'en est pas ainsi pour nous, c'est que les vérités de la foi n'ont pas pour nous une grande clarté, elles ne font pas en nous les grands effets qu'elles produisent dans ces âmes saintes à qui notre Seigneur a daigné livrer quelque chose de ses lumières divines. Mais la grande porte pour y entrer, c'est la parfaite obéissance et le parfait détachement.



150. Cf. *Notes Intimes* n° 234/01 (1878) p. 244.

151. Ga 2, 20.

14 décembre 1890

RENAÎTRE À NOËL
EXEMPLE DE MÈRE THÉRÈSE-EMMANUEL

Destinées à suivre l'Agneau partout où il va, elles lui appartiennent également pour le suivre dans sa vie pauvre, humble et mortifiée afin que, portant la mortification de Jésus dans leurs corps, sa vie se manifeste dans leur chair mortelle.

Mes chères sœurs,

Le passage des Constitutions sur la chasteté qu'on vient de lire se rapporte à ce dont je veux vous parler. Nous sommes tout près de la venue de notre Seigneur, il est venu dans l'humilité profonde, dans un anéantissement complet, il est venu plein de justice et de miséricorde : *La bonté et l'humanité de notre Sauveur sont apparues sur la terre*¹⁵².

Il faut préparer nos cœurs pour cette venue de notre Seigneur.

Toutes, nous allons renouveler nos vœux, dire à notre Seigneur que nous lui appartenons pour toujours. Dans quelles dispositions de vraie humilité, de sincère séparation de tout ce qu'il y a d'imparfait et de mauvais en nous, allons-nous nous mettre pour qu'il puisse régner en nous ? C'est bien là ce qu'il veut : il vient pour régner dans nos âmes, pour en être le souverain maître, pour être vis-à-vis de nous celui qui sera l'ami, l'Époux et le tout de notre vie.

152. Tt 3, 4.

Je vous souhaite à toutes de bien comprendre cette parole que vous devriez pouvoir dire : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi*¹⁵³.

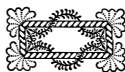
Vous n'avez pas le droit, après le baptême, après la communion, après tant de grâces reçues, vous n'avez pas le droit de vivre en vous-mêmes d'une vie imparfaite, inférieure, inégale. Notre Seigneur ne vous a pas appelées en religion pour y mener une vie telle quelle, sans grandes misères peut-être, mais aussi sans vertus, mais c'est pour que vous vous défassiez de vous-mêmes, vous vous quittiez vous-mêmes et le fassiez vivre en vous.

Voilà pourquoi l'Église renouvelle tous les ans l'anniversaire de la naissance de Jésus en ce monde. Notre Seigneur se donne à nous, il entre dans nos cœurs d'une façon particulière le jour de Noël et il doit mettre en vous cette disposition : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi*.

Combien de choses en nous résistent à ce règne de Jésus-Christ !

Chacune a sa propre vie, ses propres attaches, sa manière de voir. Comme il est rare qu'on mette tout cela de côté comme l'a fait mère Thérèse-Emmanuel. Elle appartenait à notre Seigneur de telle sorte que c'était lui qui vivait en elle, et quant à elle, sa vie était réduite au plus petit degré possible. On trouve dans ses notes que c'était là ce que notre Seigneur demandait d'elle, une vie réduite. Avant elle, saint Jean avait dit : *Il faut qu'il croisse et que je diminue*¹⁵⁴.

C'est la grande disposition pour vous préparer à la fête de Noël, il faut qu'il croisse et que vous diminuiez. En chaque occasion, en chaque circonstance, quittez ce qui est de vous, ce à quoi vous tenez, ce en quoi vous vous êtes développées, pour vous donner tout entières à notre Seigneur qui seul doit vivre en vous et y faire toutes ses volontés.



153. Ga 2, 20.

154. Jn 3, 30.

21 décembre 1890

SUR LE VERBE INCARNÉ
RENOUVELLEMENT DES VŒUX

Mes chères sœurs,

Nous allons passer notre temps à méditer sur notre Seigneur venu dans ce monde pour notre salut. La première qualité que nous reconnâtrons dans son Enfance, c'est ce miracle extraordinaire que celui qui est le Verbe du Père, la Parole de Dieu venue dans ce monde pour nous enseigner, commence par se taire. Dans son berceau il est *infans*, un enfant abaissé, anéanti, sans force et sans puissance, mais de plus il ne parle pas, comme le dit le mot latin *in-fans*. L'enfant d'un jour ne parle pas, notre Seigneur s'est soumis à cet anéantissement, il y a peut-être là beaucoup à méditer.

Chacune peut se dire qu'elle parle trop. Combien de paroles inutiles et combien de paroles imparfaites qu'on a dites en sa vie et qu'on a sujet de regretter ! Des paroles peu conformes à la charité, des paroles d'amour-propre, enfin des paroles qui sont la suite et le fruit des imperfections que nous portons en nous. Si nous pouvions apprendre de notre Seigneur à bien parler, je ne dis pas à ne pas parler, mais à bien parler !

Les moines de Cîteaux gardent un silence continu, cette absence de conversation entre frères est une chose très rude, il y en a alors qui parlent par signes et un supérieur de la Trappe disait à ce propos : « Les grands faiseurs de signes ne valent pas mieux que les bavards. » Cependant c'est peu de chose pour l'homme doué de parole de s'entretenir par signes et si vous en étiez arrivées là, vous vous croiriez

parfaites. Vous voyez pourtant comme les supérieurs sont sévères à cet égard et y trouvent une grande imperfection.

Nous n'en sommes pas là, mais cela vaudrait mieux quelquefois, on bavarderait moins si on était obligé de s'expliquer par signes ou d'écrire tout ce qu'on a à demander. Voyez aussi quel repos. Vous avez toutes à vous fatiguer, à vous dépenser par la parole et ce repos, je vous le conseille.

Au pied de la crèche de notre Seigneur je vous engage à méditer ces temps-ci comment il se fait que celui qui est le Verbe, le Verbe du Père dans la Sainte Trinité, est descendu là et ne dit pas un mot, que celui qui par sa parole doit nous racheter ne dit pas un mot. Et pendant combien de temps en est-il ainsi ? Comme pour les enfants ordinaires. Puis il commence par dire peu de paroles, sans doute d'abord le nom de Dieu.

C'est donc ainsi que notre Seigneur a vécu. Après cela voyez dans quelle mesure vous avez à retrancher dans vos paroles, je ne dis pas tout, mais quelque chose. Cherchez quand vous vous excusez, quel emploi de la parole alors ; c'est une des grandes inutilités de la vie. Il est dit des impies dans le psaume *Beatus vir* : *Ils ne ressusciteront pas au jour du jugement*¹⁵⁵.

Je voudrais bien savoir si nos excuses ressusciteront avec nous et si elles ressuscitent, ce sera pour nous envoyer au purgatoire. Donc retranchez bien des choses, regardez lesquelles : ou les paroles d'excuses ou les paroles d'amour-propre qui sont bien détestables, ou les paroles d'impatience, de colère, ce qui est aussi très mauvais, ou les paroles dans lesquelles se glisserait un petit murmure.

Dieu dispose de nous d'une manière que nous ne pouvons pas prévoir. Qui sait si elle achèvera l'année prochaine sur la terre ou si elle paraîtra au jugement de Dieu ? Nous ne le savons pas ; c'est pourquoi il faut se tenir prêts, comme le dit l'Évangile, avoir un peu retranché de ses différentes imperfections et tâcher de mettre des paroles bonnes, charitables, saintes, aimables à la place de celles que nous avons pu dire jusqu'à présent et qui étaient imparfaites.

155. Ps 1, 5 (Vulg.).

Toutes les fois qu'on dit à ses frères ou à ses sœurs des paroles qui entretiennent la charité, ce ne sont pas des paroles inutiles ; ainsi une infirmière qui dirait : « Je suis *infans*, je ne dis rien », ne ferait pas son devoir, ce ne serait pas charitable. Il faut, quand on est auprès d'une malade, lui parler avec bonté, la consoler dans ses maux, l'encourager, lui parler souvent de Dieu. Une maîtresse aussi est obligée de parler pour le bien des enfants. Si vous ne retranchez que les paroles inutiles, imparfaites, vous ferez très bien, mais il ne faut pas retrancher les paroles de charité, de consolation, tout ce qui sert à l'union et à la perfection.

Nous allons aussi renouveler nos vœux. Est-ce seulement une cérémonie ? Non, et j'espère que chacune, en les renouvelant, tâche de regretter ses imperfections, et veut essayer de les mieux garder. Il y a toujours quelque progrès à faire : de détachement dans la pauvreté, d'abandon dans l'obéissance, il en est de même pour la pureté de l'âme et du cœur. Je veux bien que ce qui ne doit pas être nommé parmi nous ne se trouve pas, mais il reste la pureté de cœur, d'intention, qui fait rejeter toute poussière profane d'une âme toute à Dieu.

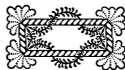
En considérant le vœu de chasteté à ce point de vue nous avons à faire des progrès pour être toujours plus fidèles à Jésus-Christ et à nos Constitutions. Elles nous disent : *Il doit remplir seul la plénitude de leur cœur et tout ce qui peut y être qui n'est pas Jésus-Christ ou qui n'y est pas en son nom, par son ordre ou pour l'amour de lui ne saurait y être retenu sans blesser cette chasteté parfaite à laquelle il a droit.*

Il y a un progrès à faire, nous aimons une chose ou une autre, nous nous aimons nous-mêmes d'abord et ce n'est pas toujours pour Jésus-Christ auquel nous avons donné toutes nos affections et tout l'amour de notre cœur. Il y a donc là un progrès à faire, comme dans la pauvreté par le détachement, et dans l'obéissance par l'abandon.

Nous venons d'avoir un exemple de cet abandon sous les yeux dans mère Marie-Emmanuel, qui est partie hier ; elle était très contente ici, mais par obéissance elle serait allée au bout du monde comme elle est partie pour Poitiers. Il faut être détachée pour cela, il faut s'abandonner, c'est cet abandon dans lequel vous aurez encore un progrès à faire, car il est difficile au cœur humain de ne pas s'attacher à une chose ou à une autre.

Nous voyons que frère Dosithée était attaché à son couteau. Pour couper les poires, pour tresser les paniers, il devait en avoir bien besoin. C'était peu de chose pour arrêter le cœur d'un homme qui avait tout quitté pour Dieu. Mais il a fait de merveilleux progrès quand il s'est détaché de ce couteau.

Il y a peut-être un couteau dans vos affaires et Dieu en demande peut-être le détachement. Il vous demande aussi d'être plus abandonnées, plus pures de cœur et d'affection lorsque vous aurez renouvelé vos vœux. Voilà ce que notre Seigneur attend de vous et ce que j'en attends aussi.



ANNÉE 1891

- 18 janvier : Fête du Saint Nom de Jésus.
- 4 mars : Visite de monseigneur Thomas, archevêque de Rouen, très heureux de la présence des sœurs dans sa ville depuis 1889.
- 9 mars : Monseigneur Odelin, supérieur ecclésiastique, vient de la part du cardinal lire un décret de Rome pour les Ordres religieux. Aucune modification n'est à apporter à nos Constitutions.
- 18 mars : Visite de l'archevêque-coadjuteur du patriarche des Maronites de Syrie.
- 19 mars : Messe par monseigneur Constant, missionnaire apostolique natif du Vigan, ami des sœurs de Nîmes.
 - 25^e anniversaire de la fondation, par l'abbé Roussel, de l'œuvre des Orphelins Apprentis d'Auteuil, nos voisins. La fête est présidée par le cardinal Richard.
- 13 avril-16 mai : Mère Marie-Eugénie est à Lyon, Cannes, Nice, Montpellier et Nîmes. Elle célèbre la fête de sainte Catherine à Cannes.
 - 15 mai : Encyclique *Rerum Novarum* de Léon XIII.
- 23-26 mai : Mère Marie-Eugénie est à Rouen. Elle revient très satisfaite de sa visite.

On commence les travaux préliminaires pour hausser d'un étage le « château de la Thuilerie », c'est-à-dire le pensionnat.
- 29 mai : Visite du ministre plénipotentiaire du Nicaragua au sujet de la fondation qui doit être faite à León, en 1892.
 - 6 juin : Fête du Sacré-Cœur. Grande cérémonie d'expiation à Montmartre.
- 30 juin : Départ de mère Marie-Eugénie pour Ems, avec mère Marguerite-Marie et sœur Paule-Françoise, postulante. Pèlerinage à Arenberg, arrêt à Thionville chez les Néron, visite à l'évêque de Trèves qui demande une fondation ; au retour, arrêt à Preisch puis à Saint-Dizier où se trouve sœur Marie-Augustine, vieillie et rhumatisante.

- 29 juillet : Mère Marie-Eugénie revient à Auteuil.
 - 15 août : Grand Messe à laquelle assistent les ouvriers du pensionnat et leurs familles.
 - 17-26 août : Retraite de la Communauté, prêchée par le père de Gabriac, S.J.
 - 3 octobre : Fin des travaux. La rentrée est remise au 7, et le 9 la chapelle du monastère se trouve complètement rénovée.
 - 3-29 octobre : Voyage de mère Marie-Eugénie en Espagne.
 - 22 novembre : Bénédiction des nouveaux bâtiments du pensionnat.
- Monseigneur Gay se retire, pour raison de santé, de la direction des Enfants de Marie.
- 15 décembre : Mère Marie-Eugénie va assister à une conférence à l'Externat de la rue de Lübeck.
 - 31 décembre : Sortie des élèves pour les vacances jusqu'au 4 janvier.

Tous les Chapitres de cette année sont inédits.

4 janvier 1891

L'OBÉISSANCE À LA SUITE DE JÉSUS

Mes chères sœurs,

En entrant dans la vie religieuse, ce qu'on embrasse c'est par-dessus tout une vie d'obéissance. Je vous en ai déjà parlé il y a quelques semaines, mais je veux y revenir dans ce temps de la sainte Enfance. Si le silence est un des caractères de l'enfance, l'obéissance en est peut-être encore plus le caractère dominant.

Je crois qu'une chose qui sanctifie beaucoup les âmes, c'est de considérer notre Seigneur, de le voir à ce degré de dépouillement de lui-même où il s'est réduit dans son enfance. Il est dit dans une hymne : *La Vierge Mère entoura les mains et les pieds de Dieu d'étroites bandelettes*. Oui, la Sainte Vierge entoura l'Enfant Jésus de liens étroits qui enchaînaient tous ses membres ; on emmaillotait ainsi les enfants. Maintenant on leur laisse plus de liberté. Que ce soit d'une façon ou d'une autre, notre Seigneur a certainement été soumis à cet emmaillotement qui ne lui laissait pas la liberté de ses mouvements.

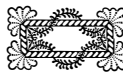
Dans trois circonstances vous le voyez ainsi. Sur la Croix il était cloué, immobile, et ne pouvait se soulager par aucun mouvement. Une sœur mourante me disait que ce qui l'avait le plus frappée dans les souffrances de notre Seigneur était cette immobilité sur la Croix. L'impossibilité de faire aucun mouvement où on se trouve réduit par la maladie me semble en effet une chose très dure.

Considérez notre Seigneur dans un autre état, dans la sainte Eucharistie. C'est encore là le triomphe de l'obéissance, il ne peut pas bouger : on le pose, on le donne, on le prend. Et s'il n'avait affaire qu'à

de saints prêtres, mais quelquefois ce sont des prêtres indignes de ce caractère. Songez à ce qu'est alors l'obéissance de notre Seigneur qui descend à la voix d'un pécheur, d'un prêtre qui n'est ni son membre, ni son serviteur. Malgré cela notre Seigneur a toujours pratiqué une obéissance admirable dans la sainte Eucharistie, il veut ôter tout prétexte à notre esprit d'indépendance.

Si le prétexte est que la personne qui commande n'est pas assez sainte, voyez la sainte Eucharistie. Si le prétexte est que la chose commandée est trop pénible, voyez la Croix. Et si on se sent capable de faire plus ou de faire mieux, voyez ce qu'est notre Seigneur dans la Crèche. Lui, il pouvait tout faire pour le salut des âmes. Lui de qui tout dépend, quelle est la première leçon qu'il nous donne ? Il faut beaucoup s'habituer à voir notre Seigneur dans ces trois états pour apprendre de lui la vraie obéissance, la soumission, l'humilité, la douceur, car comme il est humble et doux dans son enfance !

Demandez-lui ces vertus car il ne suffit pas de regarder et de contempler, bien que saint Ignace y attache déjà une grande importance, il faut encore demander les vertus. Tâcher de se former à l'humilité, à la douceur pour avoir toujours des rapports humbles et doux. Celles mêmes qui sont chargées des autres en ont besoin ; il faut que l'humilité et la douceur les accompagnent partout.



25 janvier 1891

SUR LA PÉNITENCE.

*Pour se vaincre elles-mêmes et pour s'unir à Jésus-Christ crucifié,
dont elles adorent l'immolation toujours renouvelée sur nos autels,
la pénitence leur est nécessaire.*

Mes chères sœurs,

Nous commençons déjà à voir les marques de la pénitence dans les Offices de l'Église, nous ne prononçons plus les Alléluia, c'est en esprit de pénitence. Comment faut-il le porter au-dedans ? Nous ne sommes pas encore dans le temps du Carême et cependant l'Église tourne déjà nos pensées vers la pénitence. Que pouvons-nous faire ? Nous ne pouvons pas embrasser des austérités extérieures, notre vie est assez chargée par les fatigues de l'enseignement, les occupations, et *cela suffit pour épuiser nos forces*, c'est ce que dit la Règle.

Si nous pouvions mettre dans notre cœur tout ce qui est dans les Constitutions au chapitre de la mortification, nous serions dans des dispositions admirables, nous pratiquerions une très grande perfection. Avez-vous remarqué qu'il est dit dans ce chapitre : *Leur vie ne leur appartient pas, il doit peu leur importer qu'elle soit longue ou qu'elle soit courte, pourvu qu'elle soit employée dans le but voulu de Dieu.*

C'est extrêmement fort, je ne crois pas qu'on puisse dire plus par rapport aux dispositions dans lesquelles on devrait être. Cependant je veux vous dire un mot de la pénitence, de l'esprit de pénitence intérieure.

La première chose, c'est la confusion des fautes passées : sainte Thérèse en parle beaucoup et dans tout ce qu'elle dit on sent que c'est Dieu qui parle et qui l'anime. C'est le *cœur contrit et humilié*¹⁵⁶ qu'il faut tâcher de porter au-dedans de soi dans tout le cours de la vie ; au fond, quand on se regarde soi-même, on a beaucoup de raisons pour être contrit et humilié.

Une personne qui croirait avoir en elle toute espèce de vertus et de mérites ne pourrait qu'être dans l'illusion. Il n'y a pas de disposition que Dieu ait tant en horreur, il déteste et rejette la prière du pharisien, tandis que le publicain retourne justifié dans sa maison¹⁵⁷. Nous n'avons peut-être pas commis beaucoup de fautes, mais nous devons regretter toutes celles, déjà si nombreuses, que nous avons faites.

S'il y a une vertu qui facilite la vie religieuse, c'est l'esprit de pénitence. S'il arrive des choses pénibles, on les accepte et tout est dit. Tantôt c'est une contradiction, une humiliation, une parole qui déplaît ; il ne faut pas grand-chose pour que cela nous coûte, nous ne sommes pas braves et si on offense notre amour-propre, tout de suite nous le sentons jusqu'au plus profond de notre être. Au contraire, si nous avons un cœur contrit, cela passe vite, on accepte alors les volontés qui contrarient, les choses qui abaissent ou qui peuvent faire souffrir, en esprit de pénitence.

Certainement le motif dominant n'est pas celui-là ; selon moi, le motif dominant pour accepter ce qui coûte, c'est le parfait abandon entre les mains de Dieu et toute religieuse doit chercher à être prête pour tous les événements qui se présentent dans la vie. Nous mourrons tous ou presque tous, comme disait un saint homme ! Nous aurons des maladies. Qui sait par quels moyens Dieu compte nous faire sortir de la vie, par quels maux, par quelles humiliations il nous faudra passer, car la maladie est toujours un état humiliant. De grandes humiliations peuvent l'accompagner. Aucune ne sait par où elle aura à passer.

Voyez comme notre Seigneur a pris pour lui tout ce qu'il y avait de plus dur, il a accepté le supplice de la croix. Ce qu'il y avait de plus douloureux, notre Seigneur l'a choisi, l'a voulu, l'a accepté ; le calice

156. Ps 50, 19.

157. Cf. Lc 18, 9-14.

qu'il devait boire, il le savait dans sa science infinie et il l'a accepté. Quant à nous, nous ne savons pas ce qui nous attend. Si nous sommes de vraies religieuses, nous devons nous remettre entre les mains de Dieu par la confiance, l'adoration de ses droits, l'amour qui est toujours prêt, toujours disposé à vouloir tout ce que Dieu veut : l'esprit de pénitence y aide beaucoup, mais la raison première c'est l'amour, l'abandon, l'adoration des droits de Dieu. Il ne faut pas être la quatrième personne de la Sainte Trinité pour avoir un avis à donner sur ce que Dieu veut de nous, c'est sainte Chantal qui disait cela à une de ses sœurs.

Le premier motif, c'est donc l'amour de Dieu et la confiance que nous devons avoir en sa conduite, car si Dieu nous ménage des épreuves il saura nous y soutenir. Qui se serait attendu que sœur Charlotte-Marie¹⁵⁸ eût autant de patience ? Si certainement d'un côté elle a été bien frappée, de l'autre elle a été extrêmement soutenue et jamais la patience ne lui a manqué dans des épreuves excessivement cruelles, tout était réuni : la souffrance, l'humiliation, des odeurs désagréables avec ce traitement d'iodoforme, elle acceptait tout cela, prête à tout, toujours livrée. D'un bout à l'autre, son corps a été l'objet de souffrances et d'humiliations continuelles, mais Dieu l'a soutenue et elle a été soumise à tout.

S'il est dit que personne ne peut pratiquer la continence sans que Dieu le lui donne, on peut dire aussi que nul ne peut être patient sans cela. Il faut bien reconnaître le don de Dieu dans la patience qui engendre en nous des mérites infinis et qui prépare une couronne magnifique pour tout ce qu'on a souffert.

Voilà pourquoi il faut être dans l'abandon entre les mains de Dieu, mais à cela aussi l'esprit de pénitence peut toujours nous aider. Se dire habituellement dans ce qui arrive : « Je l'ai bien mérité », c'est une grande force ; « cette humiliation, cette souffrance, je l'ai méritée. » Toutes les fois qu'une chose arrive d'un côté ou d'un autre, après l'acte d'amour, d'abandon, ce qui aide le plus c'est l'acte de pénitence et d'humilité qui nous fait dire que cela nous est bien dû, que nous

158. Sœur Charlotte-Marie est morte le 25 décembre 1890.

sommes encore traités par Dieu avec une grande miséricorde, que nous en méritons bien plus. C'est une grande force, je vous la souhaite.

Je vous demande donc, à mesure que vous étudiez l'esprit de pénitence, que vous l'appliquiez à des choses très pratiques pour vous : embrassez-les, acceptez-les, faites-y pénitence. Notre Seigneur vous en récompensera d'abord dans les joies de la Pâque. Votre Pâque sera plus joyeuse si vous avez fait davantage pour Dieu. Et puis vous serez aussi récompensées dans l'amour que vous sentirez au fond de votre âme pour notre Seigneur, dans l'union qui se fera avec lui par cette disposition d'être toujours pliées à toutes ses volontés.



1^{er} février 1891

AVANT LE CARÊME
LES GÉMISSEMENTS DE L'ESPRIT SAINT EN NOS ÂMES.

Mes chères sœurs,

On m'a demandé si je ne pourrais pas vous parler une fois sur les gémissements de l'Esprit Saint au-dedans de nos âmes¹⁵⁹. Ce sujet est bien à propos au moment où nous devons entrer dans un plus profond recueillement par la sainte quarantaine. C'est un temps où nous devons nous appliquer davantage à la prière, au recueillement, à la vie intérieure. Nous ne ferons pas de grandes austérités, peu se distingueront par leurs veilles et leurs jeûnes, il faut donc y suppléer par la prière et le recueillement et tâcher de faire de la sainte quarantaine un temps où nous serons davantage sous l'action du Saint-Esprit.

Pourquoi donc l'Église parle-t-elle des *gémissements inénarrables du Saint-Esprit au-dedans de nous*¹⁶⁰ ? La cause est bien simple et facile à comprendre si nous nous rappelons que nous sommes devenus les temples du Saint-Esprit, de la troisième personne de la sainte Trinité, l'amour du Père et du Fils. Que doit-il éprouver au-dedans de nos âmes et quels doivent être ses gémissements quand il voit la misère profonde dans laquelle nous sommes ? Où le Saint-Esprit a-t-il eu une demeure digne de lui ? Il l'a eue dans l'âme de notre Seigneur, de la Sainte Vierge, peut-être dans l'âme de quelques saints attentifs à se rendre fidèles à toutes ses inspirations, mais au-dedans de nous ?

159. Demande faite par mère Claire-Emmanuel.

160. Cf. Rom. 8,26.

Je voudrais que vous examiniez quelle est votre mesure de misères, de petites recherches de choses inférieures, de sentiments peu dignes d'une si grande grâce que l'habitation du Saint-Esprit en nous. Quelle est celle qui oserait se dire : « Oh ! le Saint-Esprit peut se plaire dans mon âme, cette divine colombe n'y trouve assurément que des sentiments humbles, fervents, une charité parfaite, tout ce qui peut faire qu'il ne soit blessé par rien, que rien ne l'éloigne, ne lui soit pénible. »

Non, vous ne seriez pas sincères si vous disiez cela. Vous savez bien au contraire que chacune porte en elle, soit l'orgueil, l'amour-propre, la susceptibilité, soit la lâcheté, la recherche d'elle-même, soit d'autres imperfections, toutes ces choses enfin qui vous rendent indignes d'être le temple du Saint-Esprit.

Alors le Saint-Esprit gémit pour vous devant le trône de Dieu, il demande que vous soyez une demeure plus digne de lui, il demande que vous soyez ce que vous serez un jour dans le ciel quand vous serez entièrement purifiées. La purification pourra être longue, vous pourrez avoir un long purgatoire pour vous séparer entièrement de vous-mêmes et achever en vous ce qui fait qu'on est pur, sans tache et parfaitement agréable à Dieu.

Cette purification est le premier point ; il y en a un second, car si d'un côté il veut vous purifier, croyez-vous que le Saint-Esprit, cette flamme si pure et si ardente, ne désire pas quelque chose de plus ? Si, certainement. Outre la purification qui enlève les taches, il désire aussi l'avancement et les vertus, car il faut qu'une religieuse se considère non seulement du côté des fautes, mais aussi du côté des vertus.

Prenons, si vous voulez, l'opposé des sept péchés capitaux. Quelle est celle d'entre vous qui pourrait dire : « Certainement le Saint-Esprit a tout sujet d'être content de l'humilité qu'il trouve en moi, de mon courage, de ma générosité, de mes désirs ardents d'être humiliée ; il y a là de quoi lui donner une grande joie. »

Prenons ensuite les vertus religieuses : la pauvreté est aussi une vertu qui a des degrés ascendants, il peut y avoir un détachement plus complet, une pauvreté plus parfaite dans les unes que dans les autres. Le Saint-Esprit désire cela. L'obéissance a des degrés. Vous savez bien qu'après avoir accompli le vœu, il y a la vertu ; ce sont autant de degrés

par lesquels on monte. Puis la pureté, une certaine pureté qui consiste à ne pas se souiller volontairement ; oui, je crois bien que vous l'avez, mais je parle ici de la pureté du cœur qui fait qu'on devient comme un cristal à travers lequel les lumières du Saint-Esprit peuvent passer, la pureté d'intention, d'action qui fait qu'on ne voit que Dieu, qu'on ne cherche que lui.

J'ai pris tout de suite la pauvreté, la chasteté, l'obéissance parce que ce sont des vertus religieuses. Et là que fait le Saint-Esprit en nous ? Où en sommes-nous ? Peut-il vouloir autre chose en nous que l'agrandissement de ces vertus ?

Prenons encore notre patience. Comme le Saint-Esprit doit attendre de vous et des dispositions de patience et des actes de patience ! Il y a des sœurs qui sont plus éprouvées de ce côté ; on a certains ennuis, certaines contradictions, on ne se donne pas à l'éducation des enfants sans avoir à souffrir de leur part. Où en est votre patience ? À quels effets est-elle montrée ?

Remarquez que dans l'Évangile d'aujourd'hui notre Seigneur nous dit que *le grain qui tombe dans la bonne terre porte du fruit par la patience*¹⁶¹. Où en est donc notre patience ? Je vous ai dit une autre fois qu'Urbain II, entrant dans un monastère de religieux disait : « Je leur prêcherai la patience, il n'y a pas de vertu plus nécessaire à des religieux. » Dans quelle mesure êtes-vous patientes ?

Patience vient de *patis*, souffrir. Il faut souffrir d'en haut, d'en bas, de son caractère, de son humeur, de sa santé, de difficultés dans l'oraison, de certaines peines et sécheresses, de tentations : c'est alors qu'on devient patient. Sainte Catherine de Sienne, après une horrible tentation qui l'avait assaillie, disait à notre Seigneur : *Où étiez-vous durant tout ce temps ? – J'étais au fond de ton cœur, je voyais tes combats et je te donnais la victoire.* De même pour les vierges martyres, comme elles ont combattu avec courage ! Sainte Agnès est morte par le glaive, mais auparavant elle a passé par le feu, par tous les dangers, tout a été permis et essayé contre elle, et elle a vaincu, toujours patiente, pleine de foi et de confiance en Dieu.

161. Lc 8, 15.

Pour moi, avec ma petite compréhension, voilà ce que je vois des gémissements du Saint-Esprit, il gémit à cause de nos imperfections. Un auteur que j'aimais assez a dit : *Le chrétien c'est l'image d'un cierge allumé, la cire c'est le corps, la mèche c'est l'âme et la lumière c'est le Saint-Esprit*. Qu'y a-t-il de plus uni que la lumière et le cierge allumé ? Elle s'en nourrit, elle en vit. Le Saint-Esprit est en vous d'une manière admirable.

Vous êtes le temple de Dieu, dit la Règle de saint Augustin après saint Paul¹⁶². Qu'est-ce que vous pouvez souhaiter de plus ? Il faut que vous vous joigniez à lui dans ses gémissements sur vos imperfections, que vous en diminuiez le nombre et que vous désiriez acquérir les vertus dont le Saint-Esprit vous donne l'inspiration. Tous les saints ne le sont devenus qu'en suivant les inspirations du Saint-Esprit.

Si la Sainte Vierge est si grande, c'est qu'elle a reçu toutes les grâces du Saint-Esprit avec une fidélité admirable, elle correspondait à toutes et la grâce revenait à elle doublée, triplée, quadruplée ; il n'y avait pas de mesure. Quand la grâce vient à nous, elle vient sous beaucoup de formes : sous la forme d'une contradiction, d'une humiliation, d'un reproche, d'une souffrance ; il n'y a pas de souffrance qui ne soit une grâce. Comment la reçoit-on ? Avec quelle humilité, quelle patience, quelle soumission à la volonté de Dieu ?

Voilà ce qu'il faut chercher à faire afin d'être jugées dignes de cette présence du Saint-Esprit en vous. Il y a aussi à aimer Dieu par le Saint-Esprit et c'est une chose très intelligente et très noble car lui, qui est l'amour du Père et du Fils, nous donne un amour beaucoup plus parfait, beaucoup plus grand, beaucoup plus saint que le nôtre.

Il y a encore à correspondre au Saint-Esprit en vous, à recevoir les touches du Saint-Esprit, à y être fidèles : les âmes très avancées sont très délicates aux touches du Saint-Esprit, elles y répondent par la foi, l'espérance et l'amour ; c'est là lui être un instrument docile. S'il arrivait à une sœur musicienne que la touche d'un piano frappée par elle ne répondît pas, que ferait-elle ? Hélas ! le Saint-Esprit nous touche au plus intime, au plus profond de l'âme et nous ne répondons pas.

162. 1 Co 3, 16-17 et Cf. 2 Co 6, 16.

Le père Lacordaire dit qu'il y a un secret de l'âme que Dieu s'est réservé et lui, l'auteur de l'âme qui la connaît parce qu'il l'a faite, vient remettre plus tard sa main pour toucher cet intime de l'âme et en faire sortir la sanctification. C'est notre histoire à toutes. Dieu est toujours disposé à mettre sa main au plus intime de nos âmes pour en faire sortir la sanctification. Qu'est-ce qui fait que nous ne nous sanctifions pas ? C'est nous-mêmes. On nous le dit dans toutes les retraites : il y a un obstacle, c'est nous-mêmes, notre amour-propre, nos recherches, notre personnalité, notre petit honneur, nos petites volontés. Si nous pouvions donner cela une fois généreusement à notre Seigneur, le Saint-Esprit serait le maître et il ferait en nous tout ce qu'il voudrait.



22 février 1891

SUR LA VIE INTÉRIEURE
RESSEMBLER À JÉSUS-CHRIST

Mes chères sœurs,

Je voudrais vous parler un instant de la vie intérieure. Pour qu'elle s'établisse en nous, il y a un tout premier principe, c'est l'humilité. Il faut avant tout comprendre qu'on ne peut rien, qu'on ne vaut rien, qu'on ne sait rien. Cela paraît très simple certainement, quand nous nous disons devant Dieu : « Je ne puis rien, je ne vauds rien, je ne sais rien. » Mais dès que quelqu'un le pense de nous, ce n'est plus la même chose, on vaut quelque chose, on sait mieux que les autres ce qu'on a à faire.

Savez-vous pourquoi cette humilité est le premier point et le fondement de la vie intérieure ? C'est qu'alors nous comprenons que nous ne pouvons rien sans la prière. C'est par la prière que nous sommes puissantes, c'est en nous appuyant sur notre Seigneur que nous trouvons la force, et il en faut pour travailler à la vie intérieure, pour se changer, pour se transformer. Il faut des forces et nous ne les avons pas, mais Dieu les a et il est toujours prêt à nous les donner. Pour les obtenir de lui, il faut que nous ayons dans l'âme un sentiment très profond de notre impuissance et de notre faiblesse.

Je ramènerai la vie intérieure à trois points :

1° C'est évidemment se transformer ; mais on se transforme par la ressemblance à notre Seigneur en trois choses, les actions, les pensées et les sentiments. Si nous avons tous les sentiments, toutes les pensées de notre Seigneur et que nous l'imitons dans sa conduite, nous serions

très avancées dans la vie intérieure, mais elle doit arriver encore à quelque chose de plus que cela, à une union habituelle avec notre Seigneur. Saint Paul écrit : *Que le Christ habite en vos cœurs par la foi*¹⁶³.

Nous avons toutes la foi, mais c'est l'usage de la foi et sa force qui peut nous manquer quelquefois. Notre âme n'est pas toujours assez pure et assez humble, mais Jésus habite cependant au-dedans de nous. C'est là qu'il faut le trouver.

Il faut aussi le trouver dans l'Évangile. Je recommande surtout aux plus jeunes de méditer avec un soin scrupuleux et fidèle toutes les paroles de l'Évangile. Vous avez à conformer votre vie à celle de notre Seigneur. Comment saurez-vous ce que vous devez faire pour cela si vous n'avez pas étudié avec grand soin le saint Évangile ? Si vous n'étudiez pas la manière d'agir de notre Seigneur avec toute créature, avec les hommes, ses amis et ses ennemis, les bons et les méchants ?

Regardez comment notre Seigneur a agi vis-à-vis de toutes les choses qui se sont présentées, vis-à-vis des souffrances les plus excessives, des angoisses les plus grandes, des affections les plus fidèles et les plus légitimes, car enfin il a quitté sa mère, il a fait ce grand sacrifice et elle était toute perfection et toute sainteté. Il l'a quittée pour le service de son Père, il l'en avait avertie dès le commencement : *Ne savez-vous pas que je dois être à ce qui regarde le service de mon Père ?*¹⁶⁴ Il l'a quittée pour enseigner et faire ce qui lui était demandé d'en-haut pour notre salut.

2° Si vous étudiez bien le saint Évangile, si vous vous pénétrez bien des pensées et des sentiments de notre Seigneur, vous aurez une plus grande disposition à les reproduire. Ses pensées allaient toutes à la gloire de Dieu et c'est bien là ce qui doit être pour une religieuse : *Nous te louons, nous te bénissons, nous t'adorons, nous te rendons grâce à cause de ta grande gloire*, telles étaient les pensées de notre Seigneur marchant au milieu du monde. Avant tout il était adorateur de son Père, il cherchait les moyens de procurer la gloire de son Père, d'honorer son Père. Pour le faire comme lui nous n'avons d'autre moyen que de nous mettre en union avec lui, le glorificateur, le saint.

163. Ep 3, 17.

164. Lc 2, 49.

Nous disons dans le Gloria : *Tu solus sanctus, tu solus Dominus, tu solus altissimus*¹⁶⁵. Lui seul peut rendre à Dieu tout ce qui lui est dû et il le fait dans le sacrifice de la Messe et dans la sainte Eucharistie ; il le fait aussi par son Église et son Église c'est nous, c'est vous. Vous êtes les membres de son Église, et vous êtes unies au Fils de Dieu pour le glorifier, l'honorer. Il ne faut pas vous étonner que notre Seigneur attende de vous l'honneur, la gloire, la louange, la bénédiction ; c'est ce que nous devons lui rendre par l'Office et par toute notre vie.

3° Après les pensées, les sentiments. Que doit dire notre Seigneur quand il aperçoit dans l'âme de ses épouses, que dirai-je, des sentiments de colère, d'irritation, de jalousie, enfin des sentiments imparfaits ? En lui au contraire vous trouvez toujours l'amour, la charité, la patience, tout ce qui peut s'harmoniser avec la gloire de Dieu qui était l'objet de ses pensées, mais aussi de ses sentiments. Il vous a dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*¹⁶⁶.

Vous trouverez toujours en lui ce cœur doux et humble, d'une bonté surabondante et miséricordieuse, c'est ainsi qu'il s'est montré à nous et voyez son Église, comme il lui a laissé la charge de pardonner toujours. Il y a donc dans le Cœur de Jésus des sentiments toujours bons, toujours miséricordieux, toujours patients, toujours humbles et il faut que le cœur de la religieuse soit fait à cette image.

Vous avez une charge pénible dans l'éducation : il faut maintenir votre autorité et pour cela corriger les enfants, mais il faut qu'elles sentent la bonté, même avec des reproches et des observations. De même pour les supérieures : elles sont obligées de faire des reproches et des observations pour tâcher de corriger les personnes et les faire arriver à tout ce que Dieu veut d'elles, mais il faut que la bonté, le fond de la bienveillance ne soit pas atteint.

Il faut former les enfants à faire ce qu'on veut, c'est une bienheureuse violence sans laquelle on n'arriverait pas à en faire de bonnes chrétiennes ; il est juste de faire violence aux enfants, mais encore faut-il le faire par un principe supérieur, celui de la bonté. On veut leur bien, on a de l'intérêt, de l'amitié pour ces mêmes enfants qu'on punit.

165. *Toi seul es saint, toi seul es Seigneur, toi seul es le très haut.*

166. Mt 11, 29.

On leur fait des reproches, ce n'est pas pour fâcherie, ce n'est pas parce qu'elles sont insupportables, mais parce qu'il faut en faire des chrétiennes énergiques, ferventes qui seront tout autre chose que les enfants capricieuses, volontaires, molles qu'on remet entre nos mains.

Dans la première éducation, on fait toutes leurs volontés ; les enfants reçoivent des exemples qui ne sont rien moins que parfaits, on a un soin extrême de leur corps, le corps passe avant l'âme ; on lui donne tout ce qui lui plaît. Dans la plupart des éducations il en est ainsi. Tant pis pour l'âme, mais il faut que le corps soit bien soigné ; c'est une très grande affaire pour les parents et avec tout cela ils n'arrivent pas au résultat qu'ils souhaitent car souvent l'enfant prend le germe de quelque maladie. Un dentiste me disait que si les enfants ont si souvent de mauvaises dents, cela tient aux choses sucrées qu'on leur donne avec excès, aux bonbons, aux friandises ; on le sait et cela n'empêchera pas qu'on leur en donnera, qu'on les en bourrera dans leurs familles, de même pour tout le reste. Ce n'est pas là notre type dans l'éducation.

Notre Seigneur a quelquefois dit à ses apôtres des paroles fortes et sévères comme à saint Pierre : *Tu m'es un Satan, tu m'es un scandale*¹⁶⁷ et aux autres apôtres : *Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes*¹⁶⁸, quand ils voulaient faire descendre le feu du ciel sur des villes qui ne les avaient pas reçus. Ce ne sont pas là des paroles très agréables à entendre. Les supérieures ne disent pas les choses aussi fortement, mais ce qu'elles disent c'est : « Vous ne savez pas ce que vous faites, vous ne vous sanctifiez pas, vous êtes une créature qui vit selon la nature et pas selon la grâce. » Cela est nécessaire et notre Seigneur reste notre modèle en cela. Je crois que la parole la plus forte qu'il ait dite est celle à saint Pierre que je citais tout à l'heure.

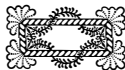
Eh bien, mes sœurs, pour suivre notre Seigneur, pour l'imiter, il faut donc, après avoir bien étudié l'Évangile, tâcher d'en reporter les enseignements dans toute notre conduite extérieure et intérieure, formant notre cœur, nos pensées, nos sentiments sur ceux de notre Seigneur. C'est là le chemin de l'union, il n'y en a pas d'autre ; aidées de la grâce nous pouvons y entrer. Qui ne sait que, quand elle prend

167. Cf. Mt 16, 23.

168. Lc 9, 55-56 (Vulg.).

une résolution, si elle ne la garde pas c'est par lâcheté, par infidélité, par négligence, parce qu'elle a vécu en elle-même au lieu de vivre sous l'action de notre Seigneur.

Vous ne pouvez pas faire beaucoup de jeûnes, d'austérités. Je vois que les autres religieuses chargées de l'éducation n'en font pas plus que nous. Mais employez au moins ce Carême à avancer dans la ressemblance de notre Seigneur, à méditer l'Évangile, apportant beaucoup d'attention à en peser chaque parole et chaque action pour voir la différence qui existe entre notre Seigneur, ses pensées, ses paroles et ses actions et nous, dans nos pensées et nos sentiments.



8 mars 1891

RECOMMANDATIONS SUR LA PAUVRETÉ ET LA CHARITÉ

Mes chères sœurs,

Je n'ai aujourd'hui que quelques recommandations à vous faire, soit quant à la pauvreté, soit quant à la charité. Je commence par la pauvreté. Vous savez qu'une grande partie de la pauvreté, c'est de se servir soi-même autant qu'on le peut. Or il y a des sœurs souffrantes qui ne recommencent pas toujours à se servir aussitôt qu'elles le pourraient.

Je comprends qu'il y a beaucoup de choses qu'on ne peut faire quand on est souffrant ; ainsi celles qui ne font pas leurs cellules ont un empêchement réel, accepté par les supérieures, mais en général il faut tâcher de se servir soi-même. Il nous est bien recommandé dans les Constitutions de vivre en toutes choses comme vivent les pauvres.

Une seconde recommandation regarde les récréations. Dans les récréations les sœurs ne sont pas toujours assez aimables pour celles qui sont auprès d'elles. Il faut se mêler autant que possible à la conversation générale, mais il faut aussi se prêter aux conversations des autres, écouter aimablement ce qu'elles disent, leur répondre. Dans le chapitre des récréations il est dit que *les sœurs parleront à 4 ou 5*. Cela en effet vaut beaucoup mieux qu'une conversation entre 3 ou 4, mais il faut aussi tâcher d'être aimable pour les autres.

Je crois que mère Louise-Eugénie au Petit Couvent n'a pas à se plaindre des récréations chez elle, il y a beaucoup de gaieté ; dans un petit nombre c'est plus facile. Ici nous sommes plus nombreuses, mais soit au noviciat, soit en communauté, il faut faire ce que l'on peut pour rendre les récréations aimables.

*25 mars 1891*¹⁶⁹

SUR LES SOUFFRANCES DE LA PASSION

Mes chères sœurs,

Je ne veux vous dire que quelques mots pour vous rappeler que la pensée qui doit dominer toutes les autres en ce moment et remplir toute l'occupation de votre âme, c'est celle de notre Seigneur crucifié. Il faut s'habituer à le regarder dans ses extrêmes souffrances. Je pense bien que dans vos méditations pendant ce Carême, vous avez étudié l'étendue de ses souffrances, vous avez mieux compris ce qu'elles ont dû être pour le cœur de la Sainte Vierge, c'est absolument effrayant. Elle voyait notre Seigneur suspendu à la croix par des blessures, couronné d'épines et ne pouvant appuyer la tête d'aucun côté, cloué sur la croix par la cruauté des hommes qui l'avaient fixé à ce bois pour qu'il y mourût.

Nous avons quelquefois des souffrances : ce sont de petites choses, mais nous les regardons comme très grandes. Nous devons nous habituer à les porter au pied de la Croix et là, toutes choses changent. C'est pour nous, pour nous racheter, nous donner le baptême et les autres sacrements que notre Seigneur a dû et a voulu passer par de si cruelles souffrances. Il a voulu accepter la mort et la mort de la croix. C'était dans le dessein de son Père, mais il s'y est rendu obéissant. Que devons-nous faire alors de nos souffrances physiques ou morales ?

Aucune souffrance morale ne lui a été épargnée, il a été trahi par un de ses disciples, renié par un autre, abandonné de tous, il a souffert de

169. Mercredi saint.

la cruauté des hommes, de leur dérision. Jésus a subi toutes les formes du mépris. On a joué avec lui comme la bête cruelle joue avec la proie qu'elle a pu saisir. Ainsi la cruauté des hommes a joué avec notre Seigneur et en a fait un objet de moquerie, de cruelle et abominable plaisanterie, car la couronne d'épines elle-même était comme une plaisanterie des soldats auxquels il avait été livré et qui pouvaient faire de lui tout ce qu'ils voulaient. Il a été livré à la volonté, à la cruauté des hommes, à tous les plus bas sentiments qui peuvent se réunir dans l'âme humaine.

Voilà ce que notre Seigneur a fait pour nous ; et il faudrait, pour que nous soyons dignes de ce temps de la Passion, que nous l'ayons devant les yeux et aussi que nous ayons quelques-uns des sentiments qui étaient dans le cœur de la Sainte Vierge, ces sentiments si tendres, si ardents, si dévoués, si généreux qui ont fait que la Sainte Vierge a souffert au pied de la Croix plus que tous les martyrs. Elle ne pouvait pas dire qu'elle ne le voulait pas, elle était là comme le prêtre de ce grand sacrifice, elle l'offrait à Dieu dans l'amour, l'adoration, la soumission parfaite à tous ses desseins.

Revenons à nous. Qu'est-ce que nous acceptons de la même façon ? Quand Dieu nous envoie une peine, une souffrance, savons-nous comme la Sainte Vierge entrer dans la volonté de Dieu et lui faire ce sacrifice, cette immolation ? Malheureusement l'amour de nous-mêmes est encore très vivant en nous, il est très difficile de s'en défaire entièrement pour que l'amour de notre Seigneur l'emporte. La Sainte Vierge ne sentait que par l'amour qu'elle portait à notre Seigneur ; elle ne sentait que son sacrifice si douloureux, que l'amour immense qui le faisait s'immoler. Elle aurait voulu prendre dans son pauvre corps déjà brisé tout ce qui affligeait notre Seigneur dans son corps comme dans son âme.

Beaucoup de saints et de saintes ont été dans des dispositions semblables. Il faut que ce soit là aussi notre disposition : je ne vous dis pas cela pour des souffrances que vous rechercherez, que vous imaginerez, mais pour toutes celles que Dieu vous enverra. Enfin il y aura un jour qui sera le dernier de tous nos jours. Comme alors nous aurons besoin de patience quand nous serons à la mort, quand nous serons à l'agonie, non pas comme notre Seigneur sur une croix très

dure, cloué à ce bois et ne se soutenant que par les blessures qui transperçaient ses pieds et ses mains. Il n'en sera pas ainsi pour nous, mais enfin nous arriverons à ce moment douloureux de l'agonie où il faut se donner entièrement à Dieu, se soumettre à tout. Il faut dès maintenant se préparer à ce jour qui sera le dernier et s'y préparer par la soumission, par l'abaissement, par la foi vive, par l'amour de Jésus-Christ crucifié.

J'ai assisté bien des âmes à ce dernier moment et j'ai toujours vu que le plus grand soutien de ceux qui s'en vont à Dieu, c'est le Crucifix. Qu'il soit le vôtre, mes sœurs, parce que vous aurez pris l'habitude de le révéler, de l'aimer, de vous remettre entre les mains de notre Seigneur crucifié, de faire tout en union avec les sentiments qu'il a eus sur la croix.

Bossuet dit à propos de cette parole : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?*¹⁷⁰ que l'abandon que notre Seigneur a souffert sur la croix a été la chose du monde la plus cruelle. Ce n'était plus ce Fils unique, objet de toutes les délices et de toutes les complaisances du Père. Dieu ne voyait pour ainsi dire en lui que le pécheur universel, que celui qui s'était substitué à l'homme coupable et qui portait la malédiction due au péché. Il y en a peu qui passent par ces angoisses. En général, chez nous, Dieu adoucit la mort des religieuses, il se fait sentir à l'âme, il la soutient, il la porte avec lui et la fait passer à travers les angoisses de l'agonie. Mais pour notre Seigneur il n'en a pas été ainsi. Quelle agonie de l'âme avec celle du corps pendant les trois heures qu'il est resté sur la croix !

Si notre Seigneur est mort plus tôt qu'on ne s'y attendait, c'est que la flagellation si cruelle, le couronnement d'épines, le portement de croix avaient épuisé ses forces, et puis il mourait d'inanition et quand il montait au Calvaire il était déjà dans la défaillance. Comme il est difficile, quand toutes les forces nous abandonnent, de dire à Dieu : « Mon Dieu, oui, tout ce que vous voulez, comme vous le voulez, parce que vous le voulez. » Il faut beaucoup de courage. C'est pourtant là ce que notre Seigneur attend de nous en échange de son sacrifice, cela et l'amour tendre, compatissant, généreux de la très Sainte Vierge.

170. Mt 27, 46.

5 avril 1891¹⁷¹

SUR LA PAIX

Mes chères sœurs,

Je ne crois pas pouvoir vous dire rien de mieux aujourd'hui que de vous parler un peu de la paix. Notre Seigneur vient apporter la paix à ses disciples : *Paix à vous*¹⁷².

Dans quelle mesure la recevons-nous ? Dans la mesure de notre vertu. Il faut de la vertu pour garder la paix, il en faut pour être comme cet homme bon et pacifique dont parle *l'Imitation*. La paix est une vertu et un grand ordre religieux, celui de saint Benoît, n'aurait pas fait de *Pax* sa devise s'il n'y avait là que la satisfaction de rester tranquille ; ce n'est pas en cela qu'ils auraient la béatitude qu'ils se seraient proposée.

La paix suppose une âme en qui tout est soumis à Dieu et parce que tout est soumis à Dieu, tout est soumis à la foi, à la Règle, à la volonté de Dieu et ensuite à la raison. Il ne faut pas croire que la raison n'ait rien à faire en nous ; la perfection du chrétien est dans la raison soumise à la foi et gouvernant tout le monde inférieur. Il y a des gens qui ont peu de raison, mais quand elle n'est pas complète, quand elle n'est pas développée, il faut pourtant se servir de ce qu'on a pour gouverner les sens, les volontés, pour gouverner tout ce qui se présente dans une tête comme les fantaisies, les caprices : ce sont là des choses contre lesquelles le gouvernement de la raison soumise à la foi doit nous rendre forts.

171. Dimanche après Pâques.

172. Jn 20, 19.

Je dirai que le moyen d'avoir la paix, c'est d'être en tout parfaitement unies à la volonté de Dieu. Cherchez ce moyen, vous verrez combien il a de puissance. Il faut avoir toutes ses volontés soumises à celle de Dieu, vouloir tout ce qu'il voudra faire de nous car, s'il y a les sollicitudes du présent, il y a aussi celles de l'avenir : où serai-je l'année prochaine, que ferai-je, quelle maladie aurai-je ? Enfin 50 choses qui se présentent et qui troublent la paix.

Plus l'âme est abandonnée entre les mains de Dieu, plus elle a cette bienheureuse paix que notre Seigneur est venu apporter à ses disciples. C'était pour eux le fruit de la Résurrection et en nous aussi elle doit être le fruit de la Résurrection de notre Seigneur. S'il est ressuscité nous le sommes aussi avec lui et nous devons être sorties un peu des choses inférieures et être soumises à ce qui est de sa volonté.

*Si vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez les choses d'en haut, goûtez les choses d'en haut, là où est le Christ à la droite de Dieu*¹⁷³.

C'est là le secret, le moyen d'avoir la paix. Le titre qui est donné à la Résurrection dans les litanies est celui de *sainte*, nous disons : *Par ta sainte Résurrection*. Il faut donc avoir la sainteté propre à la Résurrection, sortir des choses terrestres, personnelles, se soumettre à la volonté de Dieu dans le temps présent et dans tous les temps. « Mon Dieu, ce que vous voulez, parce que vous le voulez et par qui vous le voulez », je crois qu'une âme est tranquille quand c'est là sa devise.

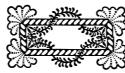
Je vous demande, à toutes pendant ce temps pascal, de tâcher de recevoir et de conserver la paix que notre Seigneur a annoncée. Il est dit dans une des homélies de cette semaine que notre Seigneur apparaissant à ses apôtres après sa Résurrection était sur le rivage, sur le terrain solide. Pourquoi au contraire les apôtres sont-ils sur la mer à travailler, à être battus des vents ? C'est qu'ils sont encore en cette vie tandis que notre Seigneur déjà ressuscité est sur le bord de la mer, sur la terre ferme d'où il voit ses disciples travailler et combattre. Il faut en effet travailler, combattre pour avoir la paix et arriver à la bienheureuse éternité. La paix, c'est proprement le don du ciel.

Dans toutes les autres religions, ce n'est jamais la paix qu'elles promettent, mais beaucoup de choses extraordinaires. Pour notre

173. Col 3, 1-2.

Seigneur, il nous a apporté la paix, il a voulu que nous la recevions et qu'elle fût en nous le caractère particulier et précis d'une âme toute à lui.

Je vous exhorte à vous mettre par l'union à la volonté de Dieu, l'abandon entre ses mains, dans une paix véritable et profonde qui vient de ce que tous les mouvements inférieurs qui agitent l'âme sont dominés par l'amour de notre Seigneur, l'amour de sa sainte volonté et la soumission parfaite à tous ses desseins.



31 mai 1891

FÊTE DE NOTRE-DAME DU BEL AMOUR

Mes chères filles,

Je voulais vous parler de cette fête qui est bien digne de venir de la catholique Espagne qui nous l'a donnée, Notre-Dame, Reine de tous les saints et Mère du Bel Amour. C'est un bien beau titre et comme vous avez toutes besoin de l'amour de Dieu, d'un amour plus puissant, plus efficace où vous trouvez la force de vous vaincre, je vous engage à faire beaucoup de prières à la Sainte Vierge dans ce sens.

Les ascensions de la très Sainte Vierge dans la perfection et par conséquent dans l'amour de son Fils ont eu trois bases : l'humilité, l'obéissance et enfin le saint amour. Je veux vous en parler aujourd'hui où plusieurs sœurs doivent demander l'habit, la profession, l'entrée dans la Congrégation car l'esprit qu'il faut y apporter, c'est un grand esprit d'humilité, un grand esprit d'obéissance et un grand esprit d'amour.

La Sainte Vierge est notre modèle pour toutes ces choses-là. L'humilité d'abord, c'est ce qu'on glorifie surtout en elle. Saint Bernard nous dit qu'on peut se sauver sans la virginité, mais non sans l'humilité. Dans l'Office de l'Assomption il célèbre l'humilité de la très Sainte Vierge, il se demande d'où lui vient cette humilité qui lui a mérité le regard de Dieu et qui a attiré le Verbe dans son sein. Elle lui venait sans doute de la présence habituelle de Dieu en elle. La plus grande puissance pour établir l'humilité, c'est de voir ce que l'on est devant Dieu. On dit que la Sainte Vierge avait une vue surnaturelle,

plus élevée que toute créature, de la très Sainte Trinité ; ce n'est pas difficile à croire.

Sainte Thérèse qui a été à la fin de sa vie favorisée de lumières si vraies et si grandes de la présence de Dieu et de la très sainte et très adorable Trinité puisait là l'humilité admirable qui brillait en elle. La Sainte Vierge qui est la Reine de tous les saints a eu d'une manière plus excellente et plus parfaite toutes les grâces qu'ils ont pu recevoir. C'est ainsi qu'on interprète ces paroles du psaume : *Elle est fondée sur les montagnes saintes*¹⁷⁴.

En effet où finit la perfection de tous les mortels, là commence la perfection de la Sainte Vierge. Vous comprenez donc, à ce point de vue de l'humilité qui vient de la puissance de Dieu, que la Sainte Vierge a été prévenue de grâces qui l'ont fait arriver à une humilité que les saints les plus parfaits n'ont pu atteindre à la fin de leur vie. Tel est l'enseignement général de l'Église.

Après l'humilité, l'obéissance. La Sainte Vierge a été une merveille d'obéissance. Pour prononcer avec tant de simplicité et d'abandon cette parole : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole*¹⁷⁵, il fallait qu'elle fût une merveille d'obéissance et d'humilité. L'obéissance que l'on rend aux créatures est la mesure de celle que l'on a pour Dieu. Et voyez pour la Sainte Vierge, quelle proposition étrange, quel enseignement lui apportait l'ange en lui disant qu'elle allait être mère de Dieu ; mais avec l'assurance de sauvegarder son vœu de virginité, elle répond tout de suite : *Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole*.

Cette parole vous la répétez trois fois par jour, plusieurs l'ont dans leur bague, et chacune d'entre nous est appelée à la méditer. On a plus ou moins de grâces spéciales gratuites, mais pour ce qui est de l'obéissance nous devons toutes y entrer. Nos Constitutions qui ont un chapitre très fort sur l'humilité en ont un aussi sur l'obéissance. Cherchez dans votre dévotion à la Sainte Vierge le courage de l'imiter.

Saint François de Sales dit que dans le temple, elle était si souple, si soumise qu'elle faisait l'admiration des saintes dames auxquelles elle

174. Ps 86, 1.

175. Lc 1, 38.

était confiée et il ajoute en revenant sur lui-même : « Pour moi j'ai très peu de volontés et si j'étais à naître, je n'en aurais plus du tout. » Voilà comment il entendait l'obéissance et l'abandon à Dieu. Ce n'est pas un grand trésor, mes sœurs, que d'avoir des volontés, il est bon au contraire d'en avoir très peu et de les abandonner entre les mains de Dieu.

Ah ! combien il est parfois difficile de s'abandonner immédiatement, de se remettre tout de suite entre les mains de Dieu quand un malade apprend que le danger est proche. Le père de Baëque nous disait cela en parlant du père Deresse ; même à la seconde fois il avait toutes les peines du monde à faire son sacrifice, cependant, par l'obéissance et la soumission, il s'est livré entre les mains de Dieu.

Il faut que notre obéissance envers l'autorité qui préside, envers ceux qui nous représentent Dieu, nous soit une force continuelle pour nous soutenir dans nos imperfections et pour nous faire marcher dans la ferveur de la vie religieuse. L'abandon complet consiste à n'avoir pas de vouloir ou de non-vouloir autre que celui de Dieu. Il y a une parole que je répète souvent : « Mon Dieu, tout ce que vous voulez, comme vous le voulez et parce que vous le voulez. »

C'est l'abandon complet et alors il n'y a pas de chose que Dieu veuille à laquelle on ne soit entièrement prête. Telle a été la Sainte Vierge et par ces vertus d'obéissance et d'humilité, elle a mérité une perfection d'amour qui n'a jamais été égalée sur terre. L'amour qu'elle avait pour son Fils et celui que son Fils avait pour elle étaient deux amours qui se rencontraient et se pénétraient l'un l'autre.

Sachez bien que dans l'humilité et l'obéissance il faut un grand amour : jamais une âme ne sera humble si elle n'aime pas, jamais non plus elle ne sera obéissante et abandonnée entre les mains de Dieu.

Après notre Seigneur, que votre principal amour soit la très Sainte Vierge ; ayant toute votre confiance en elle abandonnez-vous entre ses mains, mettez les vôtres dans les siennes et dites-lui : « J'ai confiance en vous, conduisez-moi où vous voudrez, partout où je marcherai sous votre protection je me sanctifierai ; si je suis abandonnée entre les mains de Dieu, je le suis aussi entre les vôtres. »

C'est là, mes sœurs, ce que je tenais à vous dire aujourd'hui : que ce soit par une raison d'amour de Dieu que vous soyez humbles, et que ce soit par une raison d'amour de Dieu que vous soyez vraiment obéissantes.



28 juin 1891

SUR NOTRE-DAME DU PERPÉTUEL SECOURS

Mes chères filles,

De quoi puis-je parler aujourd'hui si ce n'est de Notre-Dame du Perpétuel Secours ? Ce titre, la Sainte Vierge a voulu le prendre à la fin des âges ; cette dévotion n'était pas très connue il y a quelques années. C'est le titre sous lequel la Sainte Vierge se montre plus mère, plus secourable que sous les autres. Je voudrais donc vous dire quel est le degré de confiance, d'amour, d'abandon que ce vocable doit vous inspirer.

Il faut toujours recourir à la Sainte Vierge puisqu'elle est notre perpétuel secours, elle est toujours prête à nous secourir, à nous aider ; il faudrait donc dans nos difficultés, et il y en a dans la vie religieuse, nous adresser toujours et premièrement à la Sainte Vierge. Dans la vie religieuse on travaille constamment à se vaincre, on travaille à se perfectionner : il faut vivre pour cela dans l'obéissance, dans la mortification, dans l'humilité, dans le silence, or il est impossible que ce soit sans combat.

Il y a un autre beau titre de la Sainte Vierge dont je vous ai déjà parlé, on l'appelle Reine de tous les saints, Mère du Bel Amour. Qui est-ce qui est plus disposé à nous aider dans le combat contre nous-mêmes que la Vierge du Perpétuel Secours qui est en même temps la Reine de tous les saints et qui peut mettre en nous l'amour de Dieu ?

La confiance qu'il faut avoir si grande en Marie est un des points de la perfection ; recourir sans cesse à la Sainte Vierge, lui demander son secours, son appui, la prier souvent est déjà un point de perfection ;

une âme qui a un grand amour pour la Sainte Vierge est dans une certaine mesure déjà avancée dans la perfection ; c'est une marque de prédestination, de salut éternel, disent les théologiens.

Après la confiance, j'ai dit l'amour. Comment ne l'aimerions-nous pas ? C'est une mère que nous avons au ciel. Or une mère, quand elle est digne de ce nom, quand elle est vertueuse, quand elle donne de bons exemples, c'est ce qu'on aime le plus sur la terre, et si notre mère pouvait disposer de notre avenir, de notre salut éternel, comme nous serions tranquilles !

Il en est ainsi pour la Sainte Vierge, nous pouvons dire : « C'est ma mère et elle me soutiendra, me procurera toute grâce et me conduira au ciel. » En l'aimant tendrement vous faites un autre pas dans la perfection, mais il faut d'abord la confiance. Vous devez savoir que la confiance est une grande vertu. Quel est le prédicateur qui me disait : « On trouve quelques âmes humbles, des âmes obéissantes, mais rien n'est plus rare que la parfaite confiance en Dieu. » En effet ce n'est pas une chose commune ; par la confiance en la Sainte Vierge, on a confiance en Dieu. On me parlait encore d'un prédicateur dont tout l'objet était d'établir les âmes dans la confiance en Dieu et dans l'esprit de prière ; il ne faut rien de plus pour être dans le chemin le plus assuré de la perfection.

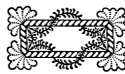
Ayez confiance en Marie, c'est votre mère, elle disposera de tous les événements de votre vie si vous vous confiez en elle. Si vous saviez que votre mère terrestre vous ouvrira les portes du ciel, qu'elle vous fera sortir du purgatoire, qu'elle veillera sur vous dans le temps et dans l'éternité, qu'elle pourra vous aider et vous secourir dans votre dernière maladie, vous seriez tranquilles. Eh bien, mes sœurs, c'est la Sainte Vierge qui fait tout cela pour vous, ce n'est pas au-dessus de sa puissance ; quelle est donc la confiance qui doit venir de cette certitude ! Naturellement l'amour doit accompagner la confiance et l'abandon. Comment ne l'aimeriez-vous pas de cet amour tendre qu'elle mérite ?

Sur la croix notre Seigneur a légué sa mère à saint Jean ; il ne vous l'a pas donnée parce que vous n'auriez pas su assez l'aimer, c'est le bon monsieur Tardif de Moidrey qui disait cela, mais ce n'est pas très juste. Je crois que bien des âmes religieuses ont l'amour le plus tendre pour la

Sainte Vierge et c'est une des vertus que notre Seigneur aime à trouver en elles. La tendresse, l'amour qu'il montre à certaines âmes est, d'un côté, en proportion de leur misère et de l'autre, de leur confiance et de leur amour pour la très Sainte Vierge. En Espagne, dans les familles, il peut y avoir certaines choses regrettables, mais il y a cette dévotion envers la Sainte Vierge. La coutume de dire tous les jours le chapelet préserve la plupart des enfants de tout mauvais venin, de l'air empoisonné qu'elles pourraient respirer. Voyez par là ce que c'est que d'aimer la Sainte Vierge, de recourir à elle, de la faire passer avant tout.

Un père me disait dernièrement qu'il n'avait jamais aimé les formules de prières du matin et du soir, ainsi ce qui suit l'examen de conscience : *Me voici, ô mon Dieu, toute couverte de confusion et pénétrée de douleur* etc. Encore disait-il, faudrait-il que cela vaille la peine. C'est une prière janséniste, exagérée de tous points, il n'y pas trace de semblables choses dans les prières de l'Église, le *Salve Regina*, le Confiteor qui se termine par ces mots : « Que Dieu tout-puissant vous fasse miséricorde. » C'est bien plus consolant. Voilà pourquoi, ajoutait-il, je préfère Complies à toutes ces prières-là. En effet, avec les paroles que l'Église met sur nos lèvres, c'est entre les mains de Dieu que nous remettons notre âme, notre esprit, et nous finissons par une de ces admirables antiennes à la Sainte Vierge : le *Salve Regina*, l'*Ave Regina cœlorum*, le *Regina cœli*, suivant le temps et ces paroles donnent tant de confiance à l'âme.

C'est là ce que j'avais à vous dire afin de développer votre confiance, votre amour et votre abandon envers la très Sainte Vierge.



13 août 1891

SUR L'ESPRIT DE L'ASSOMPTION :
LOUANGE, AMOUR, JOIE

Mes chères sœurs,

C'est toujours une grande joie de se trouver réunies à l'époque des vacances et c'est la consolation que nous éprouvons en ce moment où bien des sœurs qui travaillaient pour Dieu et remplissaient au loin leur mission se sont momentanément rapprochées de nous.

Mais cette réunion doit être pour nous plus qu'une joie. Sans doute, c'est une chose bonne que la joie et Dieu la donne toujours avec générosité à toutes ses créatures. Il y a des joies pour les enfants, il y en a pour les âmes fortes, il y en a qui naissent d'un contact plus intime avec notre Seigneur, de la fidélité à sa grâce.

Les meilleures joies, les joies les plus profondes sortent de là et comme me le disait ces jours-ci un saint prêtre, c'est en religion qu'on peut trouver le bonheur le plus parfait sur la terre. Oui, mais à une condition, c'est que l'on soit bien mort à soi-même et à ces mille misères qui naissent sans cesse de notre amour-propre. Il faut bien convenir aussi que, même en religion, on trouve peu de personnes arrivées à ce degré de dépouillement et de mort totale à elles-mêmes.

Je voudrais, mes sœurs, que cette joie du rapprochement ne fût pas pour nous seulement une joie, mais encore une occasion de nous renouveler, de nous retremper. Et en quoi donc nous retremper ? Eh bien, je crois que ce doit être avant tout dans l'esprit de notre Institut, dans l'esprit de l'Assomption. Et d'abord en quoi consiste cet esprit ?

J'ai cherché souvent à vous l'expliquer. Je crois que nous devons considérer notre esprit comme étant principalement un esprit de

louange de Dieu. Adorer Dieu, adorer notre Seigneur Jésus-Christ, lui rendre en adoration, en louange, en amour, tout ce qu'on peut rendre à sa divine personne. C'est là notre but, c'est notre première occupation comme aussi nous devons porter toutes les âmes avec qui nous sommes en rapport à cet esprit de louange et d'amour de Dieu.

La joie sort de là comme de sa source, une joie profonde et permanente puisqu'elle est prise en Dieu. En effet, du côté de Dieu et de ce qui le concerne, rien ne peut manquer jamais, tout est absolument parfait. Or si l'on vit plus en Dieu que dans soi-même, on trouvera toujours en lui une grande plénitude de joie et d'amour et des occasions de rendre grâces pour ainsi dire infinies.

Voyez quels trésors Dieu dépose en vos mains : prenez la sainte Messe par exemple. Savez-vous ce que c'est qu'une Messe, mes sœurs ? C'est tout ce qui peut le plus rendre gloire à Dieu.

Supposez que tous les hommes se présentent pour rendre gloire à Dieu, qu'ils réunissent toute la somme d'adoration, d'amour dont ils sont capables. Qu'est-ce que tout cela comparé au saint sacrifice de la Messe et à la gloire que vous pouvez rendre à Dieu en vous unissant à Jésus-Christ pour l'offrir à Dieu son Père et lui rendre, avec le Fils en qui il a mis la plénitude de toutes ses complaisances, la louange et l'honneur, l'adoration et l'amour, dans une mesure égale en tous points à ce qu'il est lui-même et à ce qu'il attend de nous. Quelle reconnaissance ne devons-nous pas à Dieu pour le saint sacrifice de la Messe !

C'est encore un bon moyen de rendre grâces à Dieu, mes sœurs, d'être toujours contentes de ce qu'il fait, de montrer à son service un visage ouvert et joyeux. Ce n'est pas beau, je vous assure, de voir des religieuses tristes et maussades, comme si nous avions à nous plaindre du Maître que nous servons, d'autant que ce Maître, c'est Jésus-Christ, la Bonté infinie !

Un second caractère de notre esprit dans lequel il est bon de nous retremper, c'est la charité ; mais la charité ne peut subsister elle-même sans l'humilité. Comment voulez-vous qu'il y ait rapport, contact, union entre des personnes toutes remplies d'elles-mêmes ? Il faut être vide de soi pour apporter constamment aux autres un visage agréable, souriant et pour leur donner la joie.

Vous allez entendre, au moins je le suppose, les Exercices de saint Ignace et vous aurez probablement un sermon sur les trois degrés d'humilité. Qu'est-ce que ces trois degrés d'humilité après tout, sinon trois manières de se conformer dans un abandon plus parfait à la sainte volonté de Dieu ?

Le premier degré consiste à vouloir ce que Dieu veut, comme il le veut et quand il le veut et à être disposé à plutôt mourir qu'à consentir au péché mortel. Le second nous met davantage encore entre les mains de Dieu et consiste dans l'indifférence de l'âme à l'égard de toutes choses, du moment que la gloire de Dieu et le salut s'y trouvent également. Enfin le troisième degré, beaucoup plus parfait, incline l'âme de préférence vers ce qui est plus petit, plus pauvre, plus méprisable et lui fait choisir la maladie plutôt que la santé, l'humiliation plutôt que les honneurs, un emploi humble et effacé plutôt qu'un poste en vue, parce que cela est plus conforme à Jésus crucifié.

Quand on incline de ce côté-là, mes sœurs, on ne connaît plus les blessures de l'amour-propre, puisqu'on ne demande qu'à travailler et à se donner sous l'œil de Dieu et qu'on veut uniquement suivre Jésus-Christ dans sa vie pauvre, humble et mortifiée.

Au fond, ce sont trois degrés d'abandon que ces trois degrés d'humilité. Mais c'est qu'en effet l'humilité qui nous montre notre néant, notre imperfection, qui nous tient abaissées devant la majesté de Dieu, nous porte à abdiquer notre volonté propre pour nous livrer à Dieu, nous mettre sans réserve entre ses mains, afin qu'il dispose de nous à son gré.

Donc, mes sœurs, si vous voulez vous retremper dans la charité, appliquez-vous d'abord à l'humilité, demandez à Dieu de ne pas voir les défauts du prochain. On a toujours bien assez à faire de s'occuper des siens !

Toutes les fois qu'on est occupé des défauts des autres, la charité décroît dans l'âme, et je vous engage, si vous êtes tentées de ce côté, de vous bien persuader qu'il y a toujours plus de choses imparfaites à corriger chez vous que vous n'en voyez chez les autres.

De l'humilité et de la charité naît encore la joie et c'est bien notre esprit à nous, filles de l'Assomption, que cette joie sainte qui nous porte à la louange, à la bénédiction, à l'action de grâces.

Vous savez toutes ma grande dévotion au *Gloria in excelsis Deo* et je voudrais vous la communiquer pour que vous sachiez sortir de toutes les peines, de toutes les préoccupations de la vie par cette louange divine qui est notre devoir principal et notre suprême consolation.

Monseigneur Gay dit quelque part que la grande occupation des âmes religieuses doit être de s'offrir à Dieu aux mêmes fins que notre Seigneur Jésus-Christ s'offre à Dieu son Père : en esprit d'adoration, d'action de grâces, de réparation et de prière.

Offrons-nous donc sans cesse avec ce divin Maître et offrons aussi nos travaux et nos peines pour obtenir pour nous et pour les autres ce que notre Seigneur demande de son côté.

Ajouterai-je quelque chose à cet esprit de charité, d'humilité qui fait vivre pour le prochain, à cet esprit de joie prise en Dieu et en tout ce qui peut procurer sa gloire. Dieu ne peut se concevoir sans sa gloire infinie, il est impossible de concevoir la sainte Humanité de notre Seigneur autrement que dans sa gloire et cette gloire infinie peut et doit être pour nous l'objet d'une grande joie. De même pour la Sainte Vierge qui est notre grand amour. Elle est maintenant au ciel et dans la plénitude de sa puissance, toujours prête à nous aider dans les travaux de notre vie religieuse : ceci ne doit-il pas nous être un perpétuel sujet d'encouragement et de joie ?

Je vous recommande encore, mes sœurs, de garder entre vous ce lien fraternel si puissant, ce resserrement des cœurs dans l'unité qui fait qu'en tant que sœurs, nous devons nous aimer plus que nous n'aimons les autres. Bientôt nous allons nous quitter, quelques-unes d'entre nous s'en vont très loin, mais notre Seigneur est un lien doux et fort pour nous garder unies si nous l'en prions.

À celles qui partent et à celles qui restent, je recommande encore le dévouement. Il faut vous montrer constamment dévouées. C'est une des choses que Dieu et vos supérieures attendent de vous. Si vous saviez quelle joie c'est pour les Mères des maisons particulières d'avoir une fille toujours dévouée, toujours de bonne humeur et prête à faire

ce qu'on désire d'elle ! Les Mères qui sont ici peuvent vous dire combien elles apprécient de telles sœurs.

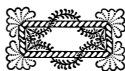
Enfin je termine, mes sœurs, et ce dernier mot est important. Il y a un ordre établi dans la Congrégation, une hiérarchie d'autorité qui fait que la Supérieure Générale est la première, puis celles qui sont autour d'elle pour partager ses travaux, sa sollicitude et pour l'aider.

C'est une grande chose pour l'avenir de la Congrégation, mes sœurs, de lui conserver son caractère primitif, de se rattacher à cet ordre, d'aimer ces personnes et de le leur montrer par nos dispositions de filiale obéissance.

Efforcez-vous donc d'entrer tous les jours davantage dans cet esprit filial, dans ce respect, dans cet amour de la hiérarchie, et si vous sentez cette disposition au-dedans de vous, bénissez-en Dieu.

Pour moi, mes sœurs, vous savez bien qu'il n'y en a pas une de vous pour laquelle je ne donnerais volontiers tout ce que j'ai de plus cher, chacune de vous a une place dans mon cœur que je tâche de faire la plus profonde possible. Je crois vous l'avoir montré toutes les fois que je l'ai pu, quand vous avez été malades, quand vous avez eu quelque peine, quand vous avez eu besoin de quelque secours. C'est bien naturel, je suis votre Mère, j'espère que vous comptez sur moi et que vous aussi vous avez envers votre mère un sentiment filial.

Que notre Seigneur, mes chères sœurs, soit l'occupation de votre vie comme il a été celle de notre chère mère Thérèse-Emmanuel. Que vous travailliez à le chercher soit dans son enfance, soit dans sa vie privée à Nazareth, soit dans ses souffrances et dans sa croix. Qu'il soit votre Maître, qu'il demeure tout pour vous et s'il est tout pour vous, vous marcherez toujours heureuses et joyeuses dans la voie de l'humilité, de l'obéissance et de l'union à Jésus-Christ.



6 septembre 1891

SUR LA BONTÉ

Mes sœurs,

Je désire avant que nous nous séparions, car beaucoup d'entre vous partiront encore, vous dire aussi un mot de la bonté. C'est peut-être la vertu la plus nécessaire dans la vie commune.

Est-ce, comme on le pense quelquefois, une qualité naturelle et quand on ne l'a pas, ce qui est un malheur, est-il possible de se la donner ? J'en suis intimement persuadée. L'imitation de Jésus-Christ la donne. Ce saint monseigneur Gay, dans les dernières instructions qu'il a faites aux Enfants de Marie, leur a recommandé plusieurs fois avec insistance la bonté. « Soyez bonnes, Mesdames, ayez une piété aimable, répandez la bonté ; plus vous serez bonnes, plus vous ferez du bien, plus vous édifierez. » Il y a donc possibilité, quand on n'est pas bon par nature, d'y remédier et de devenir bon par la grâce et l'imitation de Jésus-Christ.

Il faut être bon d'abord avec ses sœurs. Il faut beaucoup de bonté dans la vie commune. Le père Rabussier¹⁷⁶ disait que c'est la merveille de la vie religieuse que des femmes puissent vivre ensemble et si nombreuses sans difficulté. Il faut donc être bonne avec ses sœurs et je dirais presque que là, les sœurs converses ont l'avantage sur nous. Elles ont beaucoup d'occasions d'être bonnes et utiles aux autres. Quand il y a des sœurs malades, c'est toujours parmi les sœurs converses que nous trouverons du secours et tout le dévouement nécessaire pour les bien

176. Le père Rabussier S.J. a prêché la retraite en 1889.

soigner. Il en est de même dans beaucoup de circonstances de la vie commune. Elles ont mille occasions de montrer un peu de bonté, de charité, de facilité. Je dois dire qu'elles n'y manquent pas. Mais il faut qu'elles s'appliquent à être toujours bonnes et dévouées dans tout ce que permet l'obéissance.

Il faut aussi qu'elles conservent ce qui doit exister nécessairement entre elles, la paix et la bonté. Cela existe quand on ne se taquine pas, quand on ne se contredit pas. Il ne faut pas, quand il y a eu quelque difficulté, quelque dérangement dans la journée, s'empresser de l'apporter à la récréation. Il y a des personnes qui ont toujours hâte de se plaindre de leurs petites contrariétés. Eh bien, je dirai à toutes les religieuses que s'il y a quelque petit grief, la récréation n'est pas le lieu de le dire. Les plaintes ne sont une récréation pour personne et il ne faut pas les apporter au premier moment où on peut parler. Je veux bien croire que c'est par respect pour le silence qu'on attend ce moment, mais il vaut bien mieux recourir aux autorités, aller le dire à la supérieure et à l'économe.

Je dis cela autant pour les sœurs de chœur. Pour elles, c'est surtout en évitant tout ce qui peut faire de la peine à une autre sœur qu'on peut pratiquer la bonté. On a de l'esprit, c'est bien, mais il faut le tourner à ne blesser personne. En général, il ne faut pas beaucoup d'esprit pour dire des choses piquantes, mais il en faut beaucoup pour apporter toujours à la récréation quelque chose de gai, d'aimable et qui ne fasse de peine à personne. Il y a des sœurs qui, avant la récréation, songent à ce qu'elles pourraient dire dans ce sens, c'est une bonne chose. Surtout dans les maisons particulières où l'on est en petit nombre, il faut savoir être bonne en toute occasion, c'est là souvent le véritable esprit.

Maintenant il faut aussi être bonne avec les enfants. Croyez que la patience et un grand fond de bonté sont toujours nécessaires pour leur faire du bien. Elles voient en vous des religieuses, des épouses de notre Seigneur et quand elles vous voient bonnes, charitables, patientes, elles sont édifiées. Sans doute il faut être ferme, ce sont des enfants. Elles n'ont pas encore la raison développée, elles ont des fantaisies, des caprices, il faut donc avec elles de la fermeté, mais que cette fermeté ait toujours sa racine dans la bonté. Qu'elles sachent qu'il est inutile

d'insister avec vous pour ce que vous ne voulez pas, mais qu'elles soient toujours aussi sûres de votre bonté que de votre fermeté.

Soyez justes. Les enfants ont besoin qu'on soit juste avec elles. Vous vous rappelez que le dernier prédicateur nous a dit que c'est le conseil que lui avait donné un homme d'expérience à qui il demandait un enseignement sur la manière de s'y prendre avec les enfants ; il n'en reçut que cette simple réponse : « Soyez juste. » Il semble que tout soit contenu là. Eh bien, c'est très vrai. Il faut être juste dans la sévérité et agir toujours de même avec toutes. Surtout pas de préférences, cela est très important.

J'ai connu telle sœur, d'ailleurs très intelligente et très bon professeur, que les enfants ne pouvaient supporter parce qu'elle était souverainement injuste. Il ne faut pas davantage d'exclusion à propos des nationalités. Si l'espagnole mettait l'Espagne au-dessus de tout, si une anglaise ne voyait que l'Angleterre au monde, ce ne serait pas juste. Il faut encore être juste dans ses jugements, sa manière d'apprécier les hommes, ne pas y mettre d'esprit de parti.

Il faut donc de la justice dans la bonté, mais que les enfants sachent que le fond de votre âme c'est la bonté, le désir de leur faire du bien, le dévouement ; ce sera pour nous une grande force. Cela se montre dans une occasion ou dans une autre, par exemple au moment des récréations. Quand je vais dans une maison et que j'accorde une promenade dans les sapins si c'est à Cannes, ou une excursion à Laghet quand c'est à Nice, eh bien, les sœurs sont contentes de la joie des enfants ; celles-ci le voient et cela leur fait plaisir. Une autre fois une enfant est souffrante ; la part qu'on y prend est encore une occasion de lui témoigner de la bonté. Je me rappelle qu'un homme, qui ne croyait pas du tout à la religion de Jésus-Christ et à qui on racontait l'histoire de la femme adultère¹⁷⁷, disait en parlant de notre Seigneur : « Ah ! que cet homme était bon ! » Je crois bien, c'était notre Seigneur Jésus-Christ, il a toujours été bon. Remarquez dans l'Évangile sa conduite envers tous ceux qui viennent à lui ; regardez-le avec la Cananéenne¹⁷⁸, il semble d'abord la repousser, mais ensuite il la loue et il guérit sa fille.

177. Jn 8, 3-11.

178. Mt 15,21-28.

Dans l'Évangile d'aujourd'hui encore (Dimanche XVI), au sujet de cet homme hydropique¹⁷⁹ qu'il guérit le jour du sabbat, notre Seigneur dit aux pharisiens qui murmurent : *Quel est celui d'entre vous dont le bœuf ou l'âne tombant dans une fosse le jour du sabbat ne s'efforce de l'en retirer ? Comment ne guérirais-je pas une créature faite à l'image de Dieu ?* Notre Seigneur est obligé de les instruire ainsi pour les ramener au sentiment de la bonté. Les pharisiens eux, n'étaient pas bons, peu leur importait que cet hydropique qui souffrait depuis de longues années ne fût pas guéri, sous le subtil prétexte que c'était le jour du sabbat.

De même quand Madeleine a été chez le pharisien¹⁸⁰ où elle a montré tant de contrition et d'amour, il a fallu que notre Seigneur la défendît et il l'a fait avec toute sa bonté et sa divine indulgence.

Mes sœurs, nous avons toutes besoin de la bonté de Dieu. Nous avons besoin qu'il nous pardonne, il ne faut donc conserver aucune rancune contre celle qui a pu nous faire de la peine, si nous voulons que Dieu nous pardonne comme nous le désirons. Notre Seigneur lui-même l'a dit à saint Pierre : *Pardonnez, non pas une fois, mais jusqu'à septante fois sept fois*¹⁸¹.

Appliquez-vous donc à n'avoir jamais un souvenir amer mais un cœur plein de bonté, d'indulgence et de justice bienveillante et charitable.



179. Lc 14, 1-6.

180. Lc 7, 36-50.

181. Cf. Mt 18, 22.

27 septembre 1891

SUR LA CHARITÉ FRATERNELLE

Mes chères sœurs,

En cherchant quelle recommandation j'avais à vous faire au moment de m'absenter¹⁸², j'ai pensé à la charité, c'est la charité qui console, adoucit, arrange toutes choses dans les communautés. Monsieur l'abbé Jaugey dit que ce qui l'a attaché à l'Assomption, c'est la charité qu'il y a trouvée et qui règne entre les sœurs. On ne constate jamais aucun mauvais trait, me disait-il, et comme je m'étonnais que cela pût être, il m'a répondu : « Mais cela peut se rencontrer, j'ai connu des maisons religieuses où ces choses se produisent. »

C'est à Lyon qu'il a vu d'abord la charité et l'union des sœurs ; si cela existe à Lyon, à combien plus forte raison doit-on le trouver à la Maison-Mère ! Où devra-t-on voir les sœurs s'aimer plus véritablement, ressentir les peines les unes des autres ? En mon absence, je compte donc que vous garderez soigneusement la charité telle qu'elle est indiquée dans les Constitutions : *La charité n'est pas un goût naturel qui ne dépend pas de soi...* En effet on a du goût pour telle sœur, on n'en a pas pour telle autre, cela ne dépend pas de soi ; mais les Constitutions ajoutent : *C'est un amour né de Dieu par lequel on s'aime les uns les autres de l'amour dont Dieu aime les hommes et pour la même fin qui est leur sainteté en ce monde et leur béatitude éternelle en l'autre.*

La sainteté est ce qu'il y a de meilleur, ce qui est préférable à tous les autres biens ; s'il dépendait certainement de quelqu'un de vous faire

182. Voyage prévu en Espagne à partir du 3 octobre.

saintes, vous devriez préférer ce bien à tous les autres. Un confesseur disait une fois que si on pouvait faire comprendre à ses pénitentes qu'elles avancent, on pourrait agir avec elles en toute liberté, même avec sévérité. Je comprends cela très bien et je pense que vous le comprenez aussi : pourvu que vous avanciez, vous seriez toutes très contentes si on vous demandait des choses qui coûtent et vous les feriez de bon cœur. Rapportez cela à la vie de communauté ; un des plus grands biens que l'on se doive les unes aux autres c'est le bon exemple.

C'est une grande puissance que l'exemple d'une religieuse qui est toujours obéissante, qui garde le silence, qui est humble et docile, enfin qui pratique toutes les vertus qui sont le fond de notre vie ordinaire. La patience surtout est ce qu'il y a de meilleur en fait de bon exemple. Quand on peut vous déranger, vous demander tantôt une chose tantôt une autre, c'est un très bon exemple si on trouve toujours une parfaite bonne volonté ; les personnes qui sont en charge sont plus obligées que les autres à donner le bon exemple, cela aide singulièrement à la sainteté, c'est donc un des plus grands témoignages de la charité véritable.

Puis dans tous les détails de la vie, on peut se rendre de petits services. Que de petites choses dans lesquelles on peut être commode, agréable à ses sœurs. Il faut être du côté des gens accommodants, prêtes à rendre service, et non du côté de ceux qui sont désagréables. Mais parmi nous, tâchons que ce soit l'esprit de notre Seigneur qui règne et que le soin que nous aurons de l'aimer et de le faire aimer soit le fondement de notre charité.

Il faut aussi avoir la charité avec les enfants. Une sœur me disait l'autre jour qu'elle accepterait des enfants imparfaites, difficiles pourvu qu'il n'y en eût aucune capable de faire le mal. Il y en a qui sont « impatientantes. » Il faut avoir la charité avec les enfants, les supporter patiemment, cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas être ferme ; il faut même avoir quelquefois de la sévérité et savoir tenir auprès d'elles sa place de maîtresse. Là vous êtes, par le 4^e commandement, dans l'autorité du père et de la mère ; il faut que les enfants le sachent, qu'elles vous respectent, qu'elles soient soumises.

C'est un des grands malheurs de notre temps que les enfants ne sachent pas obéir, qu'elles n'aient pas la docilité qu'on devrait avoir dans les familles chrétiennes. Elles jugent, elles blâment leurs parents, elles n'ont pas le respect ni l'obéissance. Vous autres maîtresses, vous avez le droit de demander aux enfants l'obéissance et le respect, mais c'est très difficile avec l'éducation qu'elles ont reçue en commençant la vie. Mademoiselle a 8 ans et sa mère la consulte pour savoir si elle veut apprendre le piano, sortir, voir le médecin etc. Où ira-t-on avec cela ? Car si à 8 ans on est appelé à donner son avis, que sera-ce plus tard ?

Enfin, quand nous avons les enfants, il faut les mettre à cette loi qui est la loi de Dieu et pas la nôtre, au respect, à l'obéissance, à l'honneur rendu aux personnes qui sont placées par Dieu au-dessus d'elles, il faut qu'elles arrivent là et qu'on les y amène. Je vous demande donc cela, mais dans la charité et dans la patience. Sans la patience vous ne ferez rien et sans la charité, c'est-à-dire un vrai désir de sauver les âmes en leur donnant ce qui fera leur sainteté en ce monde et leur béatitude dans l'autre, vous ne feriez rien non plus.



15 novembre 1891

DÉDICACE DES ÉGLISES

Mes chères filles,

Cette fête de la Dédicace de toutes les églises est aussi la nôtre car nous avons maintenant trois chapelles consacrées : Nîmes, Saint-Dizier et Londres. Mais cette dernière n'a rien à voir avec la fête que nous faisons en France, car je pense qu'on fait probablement la fête à l'anniversaire de la consécration dans les autres pays qui n'ont pas été ravagés comme le nôtre par la Révolution. La fête d'aujourd'hui à proprement parler est celle de la Dédicace de toutes les églises de France.

C'est un grand sujet de joie que d'avoir des chapelles consacrées, elles sont beaucoup plus saintes, elles sont beaucoup plus revêtues de grâces particulières en étant consacrées par l'évêque. C'est ainsi que la majesté de Dieu vint autrefois remplir le temple que Salomon avait fait construire pour l'Éternel, le Dieu d'Isaac et de Jacob. Lorsqu'il l'offrait à Dieu, lorsqu'il s'occupait de le consacrer, la majesté du Seigneur vint remplir ce temple et nul n'osait y entrer.

Nous pouvons toujours entrer dans nos églises et en franchissant leur seuil consacré nous devons réveiller notre foi. Monsieur Combalot nous disait qu'en entrant dans une église où se trouvait le saint Sacrement, il se sentait comme saisi par la présence de la divinité ; c'est une grande grâce que tout le monde n'a pas. Certainement notre église n'est pas consacrée, mais le saint Sacrement s'y trouve. Notre Seigneur y réside, il y est exposé, ce sont des grâces très grandes et nous devrions éprouver quelque chose de ce que je vous disais de

monsieur Combalot si nous faisons passer notre foi dans nos sentiments. Il faut dire que monsieur Combalot était extraordinaire en cela. Quand il était enfant et qu'il voyait le soleil se lever sur la montagne voisine, il lui semblait qu'il pourrait le prendre tellement il était vif dans ce qu'il sentait. Plus tard, pour les choses de la foi, il a eu le bonheur d'en avoir un sentiment extraordinairement vif.

Une des grâces qu'on peut demander à Dieu est qu'il ressuscite en nous toutes celles par lesquelles il s'est fait sentir plus vivement à nos âmes. Il y a des moments où nous avons senti la présence de Dieu, un attouchement divin au fond de nos âmes ; c'est une très grande grâce quand nous le sentons, cela arrive quelquefois. Il y a des personnes qui se tiennent plus facilement que d'autres en présence de Dieu. Cette présence est pour elles une chose si intime qu'elle les saisit et leur rend difficile l'application au travail ; d'autres au contraire y trouvent un secours, une force, une facilité plus grande dans tout ce qu'elles ont à faire. Celles-ci sont plus dans le vrai, car je crois que c'est toujours pour nous aider que Dieu se fait sentir à l'âme. Il est dit dans l'Évangile que *la branche entée sur la racine porte beaucoup de fruit ; si au contraire elle n'y est pas entée, elle ne porte pas de fruit*¹⁸³.

Dans le travail, dans tout ce que nous faisons, soyons cette branche entée sur la racine qui est notre Seigneur Jésus-Christ, recevons de lui la sève, l'influence et l'action. Pour cela est-ce assez de la foi ? Non, il faut l'amour. Ayant reçu une si grande grâce que la présence de notre Seigneur sous le même toit que nous, que notre âme aille souvent le retrouver, que notre amour soit vif, tendre, fervent. Que ce soit pour l'amour de notre Seigneur présent dans nos chapelles que nous fassions les sacrifices dont nous avons l'occasion. On a toujours quelques sacrifices à faire et s'ils sont faits avec l'intention d'honorer celui qui s'offre en sacrifice sur l'autel, ils deviennent plus faciles et portent plus de fruit.

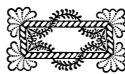
Cherchons donc dans l'adoration, dans la foi, dans l'amour, le moyen de nous pénétrer de plus en plus du respect et de la ferveur avec lesquels nous devons être à la chapelle.

183. Cf. Jn 15, 4-5.

Il y a encore une autre église, un autre temple comme on nous l'a dit ce matin, c'est notre cœur. C'est là qu'habite Jésus-Christ, il y est descendu bien des fois ; par le baptême la sainte Trinité en a fait sa demeure, il faut savoir se recueillir là. Toute la méthode d'oraison de sainte Thérèse consistait à rentrer dans son âme, elle y trouvait Dieu, elle s'y unissait à lui. Elle lui faisait des offrandes, des sacrifices. Elle le cherchait là encore beaucoup plus qu'elle n'allait le chercher au pied de l'autel, c'est ce qui fait comprendre comment elle acceptait tant de grilles entre le saint Sacrement et elle. C'est très pénible de ne pas voir le saint Sacrement, on finit par s'y habituer ; par la foi on sait que notre Seigneur est là derrière ce voile, qu'il s'y offre, qu'il s'y sacrifie. Mais pour nous il est extrêmement difficile de comprendre qu'il faille un grand rideau entre le saint Sacrement et soi.

Tâchons, puisque nous avons le bonheur d'adorer et de voir le saint Sacrement, de profiter de cette grâce pour être les vraies adoratrices, les vraies amantes de notre Seigneur. Mettons-nous à ses pieds avec sainte Madeleine, avec la même foi, le même amour, la même dévotion, ou encore avec sainte Marthe ; elle y était bien aussi, et elle est plus notre modèle dans une vie comme la nôtre. Que ce soit sous une forme ou sous une autre, peu importe, mais appliquons-nous à nous unir beaucoup à celui que nous avons le bonheur de recevoir dans la sainte Eucharistie.

Aujourd'hui presque toutes ont communiqué ; si notre Seigneur n'est plus en vous par sa présence sensible, il y est encore par sa grâce qui vous transforme. Comme de deux morceaux de cire fondus ensemble on ne sait plus quel est celui qui a été fondu le premier, tant ils sont semblables, ainsi devez-vous être quand vous avez reçu notre Seigneur. Il est le feu vivant, la flamme ardente devant lequel la cire se fond et qui donne à votre corps et à votre âme une consécration nouvelle.



13 décembre 1891

PROGRESSER DANS LA PRIÈRE, L'HUMILITÉ, L'OBÉISSANCE

Mes chères filles,

Nous sommes toutes contentes d'être dans l'état religieux et celles qui sont encore novices désirent par-dessus tout y être fixées. Mais suffit-il d'y être et ne devons-nous pas profiter de tous les jours de notre vie pour avancer dans la vertu ? Être dans l'état religieux comme un paquet, cela ne mène pas loin, mais il faut y être une personne qui avance, qui fait des progrès. Ces progrès je les vois dans trois ou quatre choses.

La première, c'est la prière. Faire des progrès dans la prière, cela ne veut pas dire avoir une facilité extrême à prier, cela est un don, une miséricorde très grande de Dieu à une âme. Mais nous devons chercher Dieu et frapper à sa porte ; faisons-nous au moins le premier commencement qui consiste à se recueillir profondément, recueillir ses facultés, ses sens, tout ce qui nous compose intérieurement, pour trouver Dieu ? Tous les maîtres de la vie spirituelle disent que cela dépend de nous ; il faut donc nous y appliquer.

Mais pour trouver Dieu dans la prière, il faut aussi que, le long du jour, notre intention soit très pure, notre union à Dieu aussi continuelle que possible ; de ces deux choses dépend le succès de la prière. Vous comprenez qu'une personne qui cherche habituellement la vanité, le mensonge, l'illusion de la vie, ce qui lui plaît, n'est pas très

disposée à être recueillie à l'oraison ; comme le dit la Règle *elle ne devra pas espérer recevoir le fruit de l'oraison*¹⁸⁴.

Il y a là un effort à faire et si nous faisons de notre côté tout ce que nous pouvons, Dieu aide l'âme de bonne volonté, quoique pas toujours sensiblement.

J'ai connu des âmes qui, après avoir été très longtemps dans l'effort, dans le travail, se trouvaient tout d'un coup, comme le dit sainte Gertrude, comme transportées de l'autre côté d'un mur qui leur dérobait notre Seigneur et elles le trouvaient alors avec facilité. C'est une grâce, nous ne la méritons pas, mais nous pouvons la demander, car c'est demander d'être plus unies à Dieu et c'est ainsi lui montrer de l'amour.

Après la prière, je dis ensuite qu'il faut avancer dans l'humilité. Nous avons bien des motifs d'être humbles et cependant à chaque détour de la vie, nous avons bien de la peine à être humbles, soit qu'on nous fasse des observations, qu'on ne nous trouve pas des merveilles, que nous fassions des sottises, qu'on ne nous estime pas assez. Ce sont autant d'occasions de pratiquer l'humilité, et c'est cependant dans ces occasions où on est mésestimé, compté pour moins qu'on ne vaut dans sa propre appréciation, qu'on manque d'humilité.

J'ai devant les yeux quelqu'un qui, après avoir dépensé toute sa vie dans une fondation, est l'objet de mépris injustes, de soupçons mal fondés, qui est rappelé par ses supérieurs comme s'il avait mal utilisé de toutes les choses qui lui ont été confiées et qui ne dit jamais autre chose que : « Dieu le permet, je l'accepte ; les saints ont été bien plus humbles, bien plus soumis que moi et moi je me plains quelquefois. »

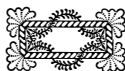
Cette épreuve est très grande. Imaginez qu'une de vous soit envoyée dans une fondation, qu'elle y dépense sa vie, ses forces, tout ce dont elle est capable et qu'ensuite elle soit blâmée, trouvée en tort et bonne à être en pénitence. Ce serait très dur et pourtant c'est une de ces épreuves qui peuvent arriver.

Je viens maintenant à l'obéissance, c'est un peu la même chose que l'humilité. Les deux vertus vont ensemble, mais l'obéissance c'est encore se conformer aux volontés de ceux qui sont au-dessus de nous

184. Règle de saint Augustin, chapitre : *Des rapports mutuels*.

et il y a un mérite à le faire. Un père spirituel me disait : « Avec telle personne, si au premier abord elle n'entre pas dans ce qu'on lui dit, elle fait tous ses efforts pour que son esprit, sa volonté se rangent ensuite aux idées indiquées et au bout de quelque temps on la trouve dans celles qu'on avait voulu lui donner. » On ne peut pas tout de suite vous donner les idées qu'on veut vous voir prendre, mais si par un travail consciencieux vous vous efforcez d'y entrer, vous deviendrez des personnes très obéissantes et en qui l'obéissance sera non seulement dans l'acte mais dans la volonté et dans l'intelligence.

Que vous dirai-je ensuite, mes sœurs ? Le saint Enfant Jésus va venir, il vous enseignera beaucoup de choses au pied de sa crèche ; que chacune tâche de faire ce qu'il lui demande le plus. Il ne demande pas à toutes les mêmes choses ; l'une a sa difficulté ici, l'autre là. Faites donc tout ce que vous pourrez pour qu'en écoutant le saint Enfant Jésus et sa Mère et en faisant ce qu'ils vous diront, vous entriez dans les voies où vous avez le moyen d'acquérir plus de recueillement, plus d'humilité et plus d'obéissance.



23 décembre 1891

RENAÎTRE DE L'ESPRIT SAINT AVEC L'ENFANT JÉSUS

Mes chères filles,

Notre Seigneur va naître dans l'étable, c'est la pensée qui nous occupe au moment où nous nous préparons à cette grande et belle fête de Noël où nous devons renaître nous-mêmes. Mais comment renaître ? Notre Seigneur l'a dit à Nicodème quand il venait l'entretenir au milieu de la nuit : *Si vous ne renaissiez de l'eau et de l'Esprit, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux*¹⁸⁵.

De l'Esprit de Dieu, c'est ainsi qu'il faut renaître.

Pour nous, notre nouvelle naissance devrait consister à rapporter en notre esprit les pensées et les motifs qui nous ont attirées à la vie religieuse. Qu'y sommes-nous venues faire et chercher ? Il est toujours temps de renaître, de revenir à la pauvreté, à l'obéissance, à cette couronne de virginité que notre Seigneur a placée sur nos têtes et qui certainement a été conservée par l'état religieux. Car qui sait ? Sainte Thérèse a vu la place qui lui était réservée en enfer si elle n'avait pas fait ce que Dieu voulait. Qui sait à quelles faiblesses, à quels abaissements nous serions arrivées, si nous n'avions pas été dans l'état religieux ?

À tout âge on peut penser cela et en baisant son voile¹⁸⁶ on peut se dire : « Ce voile m'a séparée de tant de choses, de tant d'occasions dangereuses, par le fait de ma vie religieuse ; il m'a amenée à recevoir tant de grâces, tant de lumières, il m'a obligée à garder la régularité

185. Jn 3, 5.

186. Geste accompagné d'une prière, le matin, avant de revêtir son voile.

dans la prière, dans la vie d'efforts, de renoncement à moi-même, il m'a obligée à des pénitences que je n'aurais peut-être pas faites sans cela. Qui me dit que je ne me serais pas laissée aller à bien des choses qui auraient offensé Dieu ou qui lui auraient déplu si j'étais restée dans le monde ? »

Sous ce rapport on peut chercher une nouvelle naissance, puis on peut aussi se rappeler les pensées qui nous ont attirées à l'état religieux. Les saints mouvements, les premières joies, les premiers attraits qui ont porté notre âme vers notre Seigneur Jésus-Christ. Un jour, il vous est apparu bien beau pour que vous l'ayez choisi. Il vous a charmées par l'éclat de sa beauté souveraine qui efface toutes les choses créées. C'est à cela qu'il faut revenir, c'est ce qu'il faut se rappeler.

Un vieux religieux me disait une fois avec un ardent désir : « Ah, si nous pouvions réapprendre le B.A.BA de la perfection, recommencer notre noviciat, reprendre toutes ces pratiques, tous ces usages qui nous ont formés. » Et moi je dis aux novices : « Jamais vous n'appréciez assez les grâces de ces commencements. » Le noviciat, disait le père de Ravignan, c'est le creuset béni où ma vie religieuse s'est épurée, s'est formée dans les idées de la perfection, le travail sur moi-même, dans l'idée des efforts que je devais faire pour être agréable à Dieu. »

Recommencez, reprenez-vous, dites-vous : « Où en suis-je par rapport aux vertus, dans la parfaite obéissance, dans la parfaite pauvreté, dans la parfaite chasteté ? » Non pas que la chasteté soit souillée au milieu de nous, mais dans la délicatesse du cœur et des affections n'y a-t-il pas quelque chose qui pourrait se tourner du côté de la créature au lieu de laisser dominer Jésus-Christ tout entier ? Ou encore sous la forme d'enfants qui demandent notre dévouement ou d'une Mère sur laquelle on s'appuie, on pourrait se répandre, s'attacher et avoir une difficulté si Dieu demandait un sacrifice.

Il faut que notre Seigneur naissant dans la pauvreté, dans les abaissements de la crèche, soit tout pour nous. Un religieux franciscain qui avait fait le voyage de Jérusalem et de Bethléem, en entrant dans la caverne où notre Seigneur est né, où la Sainte Vierge l'a déposé auprès du bœuf et de l'âne, enveloppé de langes sur la pauvre paille, disait au

frère qui l'accompagnait : *Dieu a tant aimé le monde*. Et celui-ci répondit : *Qu'Il lui a donné son Fils unique*¹⁸⁷.

C'est ce qu'il faut se répéter au moment de Noël. Oui, Dieu nous a tant aimés qu'il nous a donné son Fils unique.

Faites renaître en vous et ces sentiments plus tendres et le souvenir de ces grâces qu'il n'est pas toujours en notre pouvoir de renouveler, mais qui nous ont aidées à vouloir être de vraies religieuses. Il y a des moments où nous aurions traversé le feu s'il l'avait fallu. Renouvelez en vous ce désir, cette ferveur, cette volonté de tout souffrir, de tout accepter, de vous livrer en tout pour être de vraies et parfaites religieuses autant que Dieu le désire de vous.



187. Jn 3, 16.

ANNÉE 1892

- 1^{er} janvier : Le père Picard rend visite à mère Marie-Eugénie.
- Mi-janvier : Fatigue de mère Marie-Eugénie : on lui défend de parler et de circuler.
- 17 janvier : Fête du Saint Nom de Jésus.
- 19 janvier : Mort de monseigneur Gay. Beaucoup d'émotion à l'Assomption.
 - 11 février : La fête de Notre-Dame de Lourdes est célébrée pour la première fois dans l'Église.
 - 16 février : Bulle *Sollicitudinem* de Léon XIII. Le Pape conseille le ralliement à la République pour améliorer la situation. La législation devient de plus en plus anticléricale : un projet de loi contre les associations vise les Ordres religieux.
 - 20 février : *Le ministère est renversé.*
- 21 février : Au Chapitre, mère Marie-Eugénie lit la circulaire qu'elle envoie aux maisons « pour demander des prières contre la loi proposée contre les associations. »
- Elle charge les Supérieures de demander à leurs évêques une nuit d'adoration à cette intention.
- 28 février : Le saint Sacrement est exposé toute la nuit.
- Mère Marie-Eugénie va en voiture avec quelques sœurs anciennes à l'Externat où on doit lui souhaiter sa fête.
 - 27 mars : *Complots contre les magistrats intègres.*
- 1^{er} avril : Mère Marie-Eugénie part pour l'Espagne afin d'organiser la fondation du Nicaragua. Arrêt de deux jours à Poitiers, puis Bordeaux, San Sebastian.
- 12 avril : Mère Marie-Eugénie arrive à Madrid ; elle y passe la Semaine Sainte et les fêtes de Pâques.

- 20 avril : Mère Marie-Eugénie part de Madrid, avec mère Marie-Célestine. Arrêt à Cordoue.
- 22 avril : Elle arrive à Malaga qu'elle n'avait pas revu depuis 1878.
- Retour par Madrid, San Sebastian, Lourdes et Bordeaux.
- 24 mai : Mère Marie-Eugénie revient à Auteuil.
- Fin juin : Préparation active de la fondation du Nicaragua.
- 3 juillet : Départ de mère Marie-Eugénie pour Reims, Sedan et Ems, avec mère Marguerite-Marie et deux jeunes professes. Arrivée à Ems le 6 au soir. Départ le 29 et arrêt à Preisch « où la famille de Gargan reçoit mère Marie-Eugénie avec vénération et les sœurs avec cordialité. » Enfin Reims pour la visite.
- 3 août : Retour à Auteuil.
- 15 août : Pour la fête il y a 138 religieuses à Auteuil, dont 64 novices. Mère Marie-Eugénie se retire assez tôt.
- 17-25 août : Retraite de la Communauté, prêchée par dom Delatte, abbé de Solesmes.
- 24 août : Départ des sœurs pour la fondation du Nicaragua ; elles s'embarquent à Pauillac, près de Bordeaux.
- 29 août : Départ de mère Marie du Perpétuel Secours pour l'Espagne, où elle va préparer la fondation des Philippines.
- Septembre : Fondation de Gênes et de l'Orphelinat de Boulouris (Saint-Raphaël).
- 6-12 septembre : Mère Marie-Eugénie se repose à Andecy. Le 12, première Messe célébrée dans la « chapelle du bois », sur la tombe de mère Thérèse-Emmanuel. On a préféré le faire en l'absence de mère Marie-Eugénie.
- Début novembre : Arrivée des sœurs à León, Nicaragua.
- 12 novembre : Départ des sœurs, de l'Espagne vers les Philippines.

Tous les Chapitres de cette année sont inédits.

10 janvier 1892

COMME NOTRE SEIGNEUR, GRANDIR EN SAGESSE ET EN GRÂCE

Mes chères sœurs,

Notre Seigneur a daigné se conformer à ce qui se passe pour les autres enfants. *Il grandissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes*¹⁸⁸.

Pour lui qui était parfait dès le premier instant de sa conception, qui est la sagesse infinie et qui est la source de notre pauvre petite sagesse, c'était un grand acte d'humilité, mais aussi un exemple qu'il nous donnait. Chacune doit se dire en le voyant : « Est-ce que je grandis, est-ce que j'avance dans les vertus les plus essentielles à une religieuse ? » Nécessairement par là il faut entendre les trois vœux et les vertus qui s'y rattachent. En effet, le vœu a ses obligations, mais il y a aussi la vertu du vœu dans toute son étendue, étendue qui dépend de celle du vœu et le dépasse. Avancez-vous dans la vertu qui dépasse le vœu ?

Si notre Seigneur grandit, s'il se développe en âge et en sagesse c'est pour nous servir d'exemple. Il était Dieu dans l'étable de Bethléem. S'il s'est astreint à la petitesse, à l'abaissement, c'est pour nous servir de modèle. Où en sommes-nous de l'obéissance, de la vertu d'obéissance ? Grandit-elle en nous ? Pouvons-nous dire que chaque année nous avançons un peu dans cette vertu ?

Si j'ai commencé par l'obéissance, c'est que c'est d'elle que dépend la pauvreté religieuse. C'est avec permission qu'on use des choses ; sans

188. Lc 2, 52.

permission on ne peut user de rien, notre pauvreté est dépendante de l'obéissance. Est-ce que nous avons dans la pauvreté tout le soin que nous devrions avoir ? Si on avait plus de soin on casserait moins, on éviterait de laisser le gaz allumé inutilement, et mille choses de ce genre dans lesquelles on ne peut pas se dire qu'on pratique la pauvreté.

En ce moment notre Seigneur vous demande surtout ce que vous avez été au regard de l'obéissance, de la pauvreté et de la chasteté. Là il y a les affections du cœur, ce qui doit être réglé, certaines faiblesses qui sont dans notre nature, nous nous laissons prendre à ce qui plaît, à ce qui est agréable. Saint Augustin dit : *Qu'entre vous soit une affection toute spirituelle et non charnelle*¹⁸⁹.

C'est bien un peu charnel d'aimer une sœur parce qu'elle nous plaît, qu'elle est agréable à la vue, qu'elle est douce. Ce sont là des affections comme en ont les païens et les publicains et saint Augustin est assez sévère dans le commentaire qu'il donne de ce passage. Voici une sœur qui est gentille, aimable, agréable, vous l'aimez. Telle autre a l'écorce plus rude, une manière d'être qui ne va pas à vos goûts, vous ne l'aimez pas autant ; vous faites un choix et ce choix n'est pas conforme à la charité.

La charité considère notre Seigneur Jésus-Christ présent dans les âmes et on les aime à proportion que notre Seigneur y est davantage ou pour qu'il y soit davantage, c'est ce que disent les Constitutions : *La charité n'est pas un goût naturel qui ne dépend pas de soi, mais un amour né de Dieu par lequel on s'aime les uns les autres de l'amour dont Dieu aime les hommes et pour la même fin qui est leur sainteté en ce monde et leur béatitude éternelle en l'autre*¹⁹⁰.

C'est là un motif toujours surnaturel, toujours divin, il ne prête pas à certaines faiblesses et il ne nous manque jamais.

Il faut donc nous examiner et voir si nous avançons dans les vertus de nos vœux. La vertu d'obéissance soumet l'esprit et met de la bonne volonté à entrer dans les voies indiquées ; la vertu de pauvreté nous détache, nous dépouille, nous fait apporter un grand soin à éviter tout ce qui serait contraire à la pauvreté matérielle ; enfin il y a la vertu de la sainte chasteté qui nous donne un cœur réglé par le bon plaisir de

189. Règle de saint Augustin, chapitre : *De l'affection mutuelle*.

190. Constitutions 1888, chapitre : *De la charité*.

Dieu et qui s'attache à cause de Dieu. *Mon Dieu, je vous aime par-dessus toutes choses et mon prochain comme moi-même pour votre amour.* Nous répétons ces paroles tous les jours. Cela ne veut pas dire que nous les ayons encore réalisées, mais la perfection consiste à aimer la créature à cause de Dieu sans avoir égard au plaisir ou au déplaisir qu'on rencontre en elle.

Cherchez à grandir comme notre Seigneur, à grandir en grâce et en sagesse. Il a déposé la sagesse en vous par la sainte communion et par les effusions de son Saint-Esprit, c'est ce qu'il fait encore par la grâce tous les jours de votre vie. Soyez fidèles à cette sagesse, laissez-la se développer, laissez-vous envahir de plus en plus par la charité, afin que vos affections et vos sentiments soient bien conformes aux affections et aux sentiments de notre Seigneur.



14 février 1892

SE PRÉPARER AU CARÊME PAR LA FIDÉLITÉ AUX TROIS VŒUX

Mes chères sœurs,

Nous sommes dans un temps qui doit nous préparer à celui du Carême. Dans les Ordres Religieux anciens on commence dès à présent les austérités. Nous sommes incapables de les imiter en cela, nous avons déjà beaucoup à faire pour soutenir la santé ordinaire dans le travail qui est notre partage ici-bas. Ce n'est donc pas par les austérités, les jeûnes, les mortifications que nous pouvons nous préparer au Carême ; mais je vous propose d'examiner avec soin ce que vous pourriez avoir à vous reprocher contre les trois vœux.

Je prends d'abord le vœu de pauvreté parce que facilement on en sortirait un peu ; je le sais et j'ai éprouvé combien il est difficile de rester toujours dans le chemin le plus strict et le plus absolu du vœu de pauvreté. C'est pourtant un vœu qui nous oblige comme les deux autres. Il faut faire attention à n'avoir pas de petite propriété, de petit pécule. Il y a quelquefois de l'argent donné par les familles des sœurs pour leurs timbres, il est assez juste que les personnes auxquelles nous écrivons nous donnent des timbres, mais qu'on fasse de cela une petite propriété appartenant à chaque sœur, qu'on convertisse les timbres en argent, c'est absolument contraire au vœu de pauvreté. Le vœu exige, à partir du moment où on le fait, qu'on ne dispose plus de rien et qu'on soit comme mort à toute propriété.

Si on a besoin de quelque chose, on le demande à l'autorité, à ceux qui ont charge de nous donner ce dont nous avons besoin. Il est dit dans la Règle de saint Augustin : *Toutes choses doivent être parfaitement*

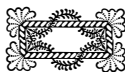
*mises en commun et on les distribuera à chacune selon qu'elle en aura besoin*¹⁹¹.

Vous entendez : *selon le besoin qu'on en aura*, que ce soit pour la santé, et ici il faut faire bien attention aux besoins véritables de la santé ; que ce soit quand on a besoin d'un bréviaire, d'un livre de prière ; mais pour ces livres mêmes dont nous nous servons, il n'est pas à propos qu'ils deviennent une propriété.

Pour l'obéissance, il est possible aussi d'avoir certaines petites choses à se reprocher qui nous ont mises hors de l'obéissance.

Quant à la chasteté, je ne fais cette injure à personne et je pense bien que sur tout ce qui est modeste, délicat, la fidélité à garder son cœur, personne n'a un iota à se reprocher. Cependant je vous recommande un point où il faut veiller sur soi, c'est dans le détachement de toute créature pour garder la fidélité la plus parfaite à notre Seigneur. Il faut avoir beaucoup de délicatesse et de pureté dans son amour. Alors on désire voir les choses de Dieu, on désire en avoir une perception plus intime, c'est un désir très permis ; et s'il y a des moments où Dieu se retire, où il laisse l'âme dans l'abandon et la solitude, qu'elle attende avec patience le moment de Dieu. Qu'elle fasse tout ce qu'elle peut pour se recueillir et trouver Dieu au-dedans d'elle-même. Qu'elle soit fidèle à l'oraison. Qu'elle ne se laisse pas aller à l'affection des créatures, mais qu'elle s'en retire pour trouver notre Seigneur.

Ce désir de trouver notre Seigneur au fond de votre âme est un désir que j'encourage, en même temps que je vous recommande la persévérance dans la prière aux moments où vous vous sentez le plus abandonnées de Dieu et où vous seriez tentées de vous dissiper au-dehors.



191. Cf. Règle de saint Augustin, chapitres : *De l'amour de Dieu et du prochain, de l'union des cœurs et de la communauté des biens* et : *De la garde des choses communes*.

13 mars 1892

SUR LA DEVISE « DIEU SEUL »
L'ADORATION DES DROITS DE DIEU

Mes chères filles,

Une de nos sœurs me demandait dernièrement de vous parler sur les deux devises de la Congrégation : *Dieu seul* et *Adveniat regnum tuum*.

Je prends d'abord : *Dieu seul*¹⁹². Je voudrais le considérer aujourd'hui comme l'acte d'adoration. Au fond c'est cela, car c'est reconnaître que tout est à Dieu, que Dieu est au-dessus de tout, c'est l'adorer, c'est reconnaître son souverain domaine, sa toute-puissance qui s'exerce sur nous et pour nous, partout et toujours, enfin c'est se livrer à lui. Ce sont les trois choses que je vois pour nous dans cette devise.

D'abord l'acte d'adoration. On a dit d'Adam qu'avant sa chute il voyait Dieu en toutes choses et toutes choses en Dieu. Par notre devise il semblerait pour nous que nous devons nous relever à un état un peu semblable : voir Dieu en toutes choses de cette vie transitoire, ce serait un grand bien ; si nous pouvions arriver par l'adoration à avoir toujours Dieu en vue et à le voir toujours dans toutes les choses de la vie, cela sanctifierait beaucoup nos âmes.

Après l'adoration, je dirai la reconnaissance des droits de Dieu. Dieu a des droits et il les exerce sur nous par sa Providence et par l'obéissance. Nous nous sommes séparées de tout, nous avons tout quitté pour nous donner entièrement à Dieu. Quand il dispose de nous par les traits de sa Providence, par l'obéissance, par des choses

192. Dans les Annales, au dimanche 13 mars, après le compte-rendu de ce Chapitre, il est écrit : « Notre Mère nous parlera la prochaine fois de notre deuxième devise : *Adveniat Regnum tuum*. » Il ne semble pas que cela ait eu lieu.

quelquefois très pénibles, il faut reconnaître ses droits, les adorer, s'y soumettre et enfin espérer en lui et se confier à lui.

C'est ici que j'arrive à la troisième chose que je trouve dans notre devise. Il y a non seulement l'adoration, la reconnaissance des droits de Dieu, mais elle renferme quelque chose de plus : elle doit nous livrer tout entières à Dieu. Notre Seigneur Jésus-Christ qui est notre modèle et dont la vie doit se répandre en nous par la grâce et par le don de la sainte Eucharistie, notre Seigneur a toujours été livré à Dieu, abandonné à Dieu.

Nous avons vu un de ses serviteurs, monseigneur Gay, qui l'a bien imité en cela. Il était vraiment abandonné, vraiment livré à Dieu jusque dans ses dernières souffrances¹⁹³. Comme on lui disait alors : « Monseigneur, vous souffrez beaucoup », il répondait : « Je ne regarde pas les souffrances en elles-mêmes, je les vois toutes dans la volonté de Dieu. » Cette vue lui suffisait pour le tenir dans une paix, une résignation, une soumission, un amour qui n'ont jamais connu de défaillance. Dans sa dernière maladie il a beaucoup souffert, il étouffait, et l'étouffement est une grande souffrance. Ainsi nous avons vu un grand serviteur de Dieu profondément abandonné entre ses mains, sa grâce était l'abandon et dans tout ce qu'il a écrit il porte les âmes à se livrer, à s'abandonner, à laisser Dieu faire tout ce qu'il veut en elles. C'est ce que je trouve dans notre devise, l'abandon avec la confiance.

Je ne sais quel prédicateur nous disait qu'il faut *tout donner à Dieu et tout en attendre*. Il n'y a rien pour notre salut, notre bien spirituel et notre sanctification que nous ne puissions attendre de Dieu après lui avoir tout donné. *Tout donner à Dieu et tout en attendre*, c'est l'expression de l'abandon, l'expression d'une âme livrée entre les mains de Dieu, qui se confie toujours à Dieu et qui l'aime. Cette confiance est le résultat de l'amour, on se confie parce qu'on aime. Nous n'espérons en Dieu qu'à cause de l'amour que nous avons pour lui, mais lui aussi nous aime : *Il m'a aimé et s'est livré pour moi*¹⁹⁴.

C'est dans cette tradition, dans ce don total que Jésus nous a fait de lui-même que nous trouvons la force et la grâce.

193. Monseigneur Gay est mort le 19 janvier.

194. Ga 2, 20.

Sous cette devise : *Dieu seul*, cherchez donc à mettre en vous ces pensées-là, pensées d'adoration, d'abandon et de remise¹⁹⁵ entre les mains de Dieu par la confiance, pensée de ses droits souverains auxquels nous devons être toujours soumises, les acceptant, les adorant, car c'est l'état qui convient à la créature vis-à-vis de Dieu. Ajoutons-y, s'il est possible, une tendance à voir les choses selon Dieu, je ne dis pas en Dieu, mais selon Dieu, à voir Dieu dans les choses. C'est comme cela que, pouvant rencontrer les persécutions, les contradictions, les souffrances intérieures ou extérieures, nous ne serons pas troublées, nous ne verrons pas les choses dans leur entité visible, mais dans la volonté de Dieu, dans le dessein de Dieu qui est pour notre sanctification.



195. « Tradition », mot employé par mère Marie-Eugénie.

27 mars 1892

LA SANCTIFICATION, BUT DE LA VIE RELIGIEUSE

Mes chères filles,

Pendant le temps de mon absence¹⁹⁶, je veux vous recommander de chercher ce qui est le plus nécessaire à votre sanctification, car la sanctification de l'âme est le but de la vie religieuse. Quand une difficulté se présente, cherchez à la résoudre par cette pensée-là. Je vous ai parlé de la devise : *Dieu seul* que nous avons adoptée dès le commencement de notre Institut, elle crée pour nous des devoirs. Si nous cherchons à ne pas paraître aux yeux des autres, c'est pour chercher le regard de Dieu, il est le seul témoin et le seul motif de nos actions.

Que ce soit pour lui seul que nous agissions et que nous cherchions toujours ce qui lui est agréable.

Au moment de m'absenter je n'ai pas d'autre recommandation à vous faire que de rester dans la paix, dans la charité ; la paix, les gens du dehors peuvent la troubler, mais ils ne peuvent rien sur celle du dedans.

Gardez-la avec la charité et l'obéissance, ce sera un moyen de maintenir parmi vous l'esprit vraiment religieux et la véritable recherche de Dieu.

196. Le 1^{er} avril, mère Marie-Eugénie doit partir pour l'Espagne, afin d'organiser la fondation du Nicaragua. Elle ne rentrera que le 24 mai.

12 juin 1892

RETOUR D'ESPAGNE
L'UNION À LA MAISON-MÈRE

Mes chères sœurs,

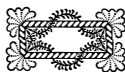
Au retour d'un voyage qui a été assez long, je crois vous donner une consolation en vous disant combien j'ai trouvé partout d'union avec la Maison-Mère. Ce sentiment est si vivant, si constant, si grand dans les maisons où j'ai été que, si cette maison d'Auteuil venait à être détruite par une révolution, son esprit se conserverait dans toutes les autres. C'est bien là ce qui doit être.

Je n'ai qu'une autre observation à vous communiquer et qui doit vous porter à avancer dans la perfection, à acquérir des vertus à mesure que le temps s'écoule ; ce n'est pas avancer que de se trouver à 50 ans avec plus de tentations d'amour-propre, de personnalité. Je vous demande donc, mes sœurs, de vous attacher toujours plus fermement à ce grand chapitre des Constitutions sur l'humilité. C'est ce qui est le plus nécessaire à mesure que vous avancez dans la vie ; il faut que l'humilité pénètre plus avant dans votre conduite et soit la force qui soutienne votre vie religieuse.

Beaucoup de sœurs que j'ai vues dans les maisons aimeraient mieux vivre ici, toutes ont ce sentiment, elles disent que vous êtes bien favorisées. C'est vrai, c'est pour vous une grâce très grande, mais toutes ne peuvent pas avoir ce bonheur ; il leur faut donc la générosité du cœur qui porte à se donner à la maison à laquelle on appartient. Plus on a de générosité de cœur, de simplicité et d'abandon avec sa supérieure, plus l'esprit religieux se développe dans les personnes et dans l'ensemble de la communauté.

Je n'ai pas besoin de vous dire que la maison de Madrid est extrêmement bien conduite, ce n'est pas étonnant, il y a une sainte religieuse à la tête¹⁹⁷, et parmi celles qui l'aident, d'autres religieuses très vertueuses aussi, car la tête ne suffit pas. Elle a, entre autres, sœur Marie-Rosario qui est d'un exemple admirable, toujours humble, douce dans les rapports avec tout le monde, prête à se déranger, à faire ce qui lui coûte, à se sacrifier elle-même. Si la Mère n'avait plus cette aide-là, et peut-être aurai-je à la lui demander pour en faire une supérieure, il faudrait qu'elle en eût une autre qui se donne bien généreusement à sa supérieure et qui soit l'équivalent de ce que je lui prendrais.

De même parmi les sœurs converses, j'ai trouvé un très bon esprit, le désir de s'aider mutuellement, d'être charitables, serviables les unes pour les autres, c'est ce que je désire trouver dans toutes les maisons comme je l'ai trouvé en Espagne. Elles aussi, à mesure qu'elles avancent, comme je le disais tout à l'heure, doivent tendre à s'effacer davantage. L'oubli de soi-même, le renoncement est la plus grande pratique qu'on ait à se proposer dans la vie.



197. Mère Marie-Célestine, supérieure de Santa Isabel depuis la fondation (1876-1877).

19 juin 1892

RETOUR D'ESPAGNE (SUITE)
SUR L'ESPRIT DE FOI

Mes chères sœurs,

Je me suis demandé comment l'autre jour, en vous parlant de l'Espagne, j'ai pu ne pas vous parler de l'esprit de foi qu'on y rencontre ; c'est un grand trésor, une grande richesse et pour nous c'est une consolation de trouver ces pensées et ces sentiments de foi dans beaucoup de personnes du monde. En France nous sommes plus obligées d'avoir nous-mêmes un grand esprit de foi puisque, très souvent, les familles de nos enfants avec lesquelles nous sommes en rapport ou nos propres familles ont perdu l'esprit de foi.

Il est rare de faire jaillir des paroles de foi chez les personnes du monde. Prenez par exemple nos avoués, nos notaires, nos architectes. Comment se fait-il que la France ait si peu de foi alors qu'on a pu dire d'elle qu'elle a été faite par les évêques comme la ruche par les abeilles ? Il reste si peu de vrais chrétiens qu'il est bien difficile de faire jaillir des paroles de foi chez les personnes qui nous entourent. Il y a des familles privilégiées, mais on ne peut pas calculer d'après elles qu'on en trouve beaucoup d'autres.

Il y a deux paroles de notre Seigneur qui me semblent servir plus spécialement à l'esprit de foi. La première a converti saint François-Xavier : *Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ?*¹⁹⁸

198. Mt 16, 26.

C'est la plus forte parole : même les gens du monde regardent un peu au salut de leur âme, c'est une pensée personnelle pour eux, mais c'est bien la plus importante de toutes. Il faut la faire ressortir quelquefois dans sa conduite, dans ses pensées, dans ses paroles pour leur faire du bien : *Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ?*

C'est la première parole, il y en a une autre : *Cherchez le royaume de Dieu et sa justice et le reste vous sera donné par surcroît*¹⁹⁹.

C'est ce dont les personnes du monde qui sont en rapport avec nous ne sont pas assez persuadées, que nous cherchons avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et pourtant c'est la première chose que toute notre vie manifeste : il faut que nous ayons foi, confiance en Dieu et tout le reste nous sera donné par sa miséricorde.

Une de nos supérieures, mère Jeanne-Emmanuel²⁰⁰, avait fait de cette parole la règle constante de sa conduite et elle a réussi. Elle a fait du bien là où elle était, elle a laissé de très bons souvenirs et surtout celui d'une personne pleine de foi et d'esprit de Dieu. C'est ce que nous devons manifester à notre tour : chercher le règne de Dieu et sa justice, et pour cela je rattache tout de suite à l'esprit de foi deux ou trois choses.

La première est l'esprit de prière. Comment une personne qui ne priera pas beaucoup pourra-t-elle avoir l'esprit de foi puisque c'est de Dieu, par la prière, qu'on attend tous les biens et qu'on espère le posséder lui-même ?

En second lieu, l'esprit d'obéissance. Il faut avoir un grand esprit de foi pour voir notre Seigneur dans la personne qui nous commande, qui est une pauvre créature mortelle, faible, défectueuse. Une supérieure, disait une sainte âme, est une personne derrière laquelle Dieu se tient. Se dire toujours : « Le bon Dieu est derrière ma supérieure, je mets ma foi, ma confiance, mon espérance, ma bonne volonté à voir toujours notre Seigneur dans ce qu'elle me propose, me conseille, dans tout ce qui me vient d'elle ». Ce serait là une grande marque de l'esprit de foi. L'obéissance facile, prompte, l'obéissance qui fait qu'on ne voit pas la créature mais notre Seigneur, est le résultat de la foi.

199. Mt 6, 33.

200. Mère Jeanne-Emmanuel est morte à Nîmes le 9 janvier 1890.

Une personne me disait : « J'ai changé vingt fois de supérieure dans ma vie, aussi cela m'est difficile maintenant. » Elle se trompait, ce n'était pas une raison, elle manquait d'esprit de foi. Après qu'elle ait changé vingt fois de supérieure, notre Seigneur était toujours là qui aidait, qui entendait, qui était derrière la nouvelle supérieure.

Vous avez encore la volonté de Dieu qui vous est exprimée par les Règles et ce n'est pas déjà si facile de se conformer à tout ce qui est dans les chapitres de l'humilité, de la pauvreté, de l'obéissance. Je vous fais bien mon compliment si je puis croire que ces vertus se trouvent réalisées dans votre vie. Il en est de même d'autres chapitres de nos Constitutions, sur les récréations et les rapports mutuels, la simplicité. Il ne faut pas croire que toute la Règle consiste à se lever à 5 heures, à employer sa journée suivant ses occupations. Non, la Règle est surtout dans ce qui donne son esprit, dans l'humilité, l'obéissance, les rapports mutuels ; c'est ce qui donne l'esprit propre à notre Institut.

J'ai bien médité le chapitre de l'humilité et il est bien beau. Si on en veut faire un sujet de méditation, ce n'est pas difficile. Acquérir un mépris de soi si sincère, comme c'est aisé ! Je pense que vous êtes toutes en route pour acquérir ce mépris de vous-mêmes. Il est encore dit pour l'humilité : *Les sœurs la demanderont à Dieu par d'ardentes prières.*

Ce n'est pas le plus difficile de la demander. Saint Louis Gonzague jeûnait et faisait des neuvaines pour obtenir l'humilité. Pour être saint il n'est pas nécessaire d'avoir toutes les vertus au même degré. Saint Louis de Gonzague a probablement brillé dans certaines vertus plus que dans d'autres, et pourtant voyez comme il priait pour acquérir une sincère humilité. Je vous le recommande aussi.

L'esprit de foi dans l'obéissance, il faut encore le manifester en n'ayant pas de choix dans les personnes qui commandent. Ce ne serait pas avoir l'esprit de foi que de dire ou de penser devant un ordre donné : « Si c'était mère Madeleine qui m'avait dit cela, bien ; mais c'est sœur Marie-Josepha ou sœur Marie-Apollonia. Comment voulez-vous que j'obéisse à une économe ? » Il faut obéir selon l'emploi à l'économe ou à l'infirmière, vous serez très peu religieuses si vous ne leur obéissez pas ainsi. Il faut donc travailler à mettre l'esprit de foi dans toute notre conduite.

C'est une grande humiliation de se faire l'esclave de la créature, de considérer la créature au lieu de Dieu ; si c'est à Dieu qu'on obéit où est la difficulté ? Elle n'existe pas, mais c'est parce qu'on a cherché ce qui était agréable ou désagréable dans la personne qui commande qu'on n'obéit pas. C'est pourquoi je considère l'obéissance comme un grand acte d'esprit de foi quand elle est rendue comme elle doit l'être.

Après l'esprit de foi dans l'obéissance vient l'esprit de foi dans la charité. Toutes les sœurs ont des défauts ; si vous voyez notre Seigneur en elles, vous rappelant que ce que vous faites à la plus petite c'est à lui que vous le faites, comme vous serez bonnes, douces, charitables, empressées. De grâce n'ayez pas de pensées qui ne soient pas bienveillantes ; tôt ou tard cela éclate. Il faut mettre dans ses pensées, dans ses sentiments, la charité et la bonté. Je vous le demande au point de vue de l'esprit de foi.



13 août 1892

MYSTÈRE DE L'ASSOMPTION ET DÉTACHEMENT
IMITER LA SAINTE VIERGE DANS SON AMOUR POUR DIEU

Mes chères filles,

C'est un grand mystère que celui de l'Assomption. Il semble au premier abord qu'il soit difficile d'y trouver quelque chose à imiter et cependant, si nous nous représentons la vie de la Sainte Vierge dans la maison de saint Jean, nous y verrons beaucoup de vertus que nous pouvons pratiquer. La vie de la Sainte Vierge a toujours été une vie pauvre, humble, charitable, patiente, détachée des choses de la terre.

Essayez de comprendre le détachement que la Sainte Vierge a fait d'elle-même tous les jours de sa vie pour être prête au détachement suprême de la mort. Nous aussi nous devons nous détacher de nous-mêmes et de tout le créé. Monseigneur Gay, dans sa retraite aux religieuses²⁰¹, parle des servitudes. On en a quand on tient à quoi que ce soit : que notre devise soit de nous détacher tous les jours de ce à quoi nous pouvons tenir, de nos habitudes, de nos goûts.

Mais nous avons à imiter la Sainte Vierge dans quelque chose de plus grand, de plus admirable, dans ce qui a mis le sceau à sa béatitude, je veux parler de son amour pour Dieu. Mes chères filles, c'est dans cet amour que nous devons grandir tous les jours. Que nos pensées et nos affections soient toutes pour Dieu, alors nos paroles seront aussi toutes pour Dieu comme étaient les affections, les

201. *Instructions en forme de retraite à l'usage des âmes consacrées à Dieu et des personnes pieuses* (1890). Mère Marie-Eugénie s'est servie de ce livre pour sa retraite de 1890.

pensées, les paroles de la Sainte Vierge. Pour avancer, pour nous attacher à Dieu, servons-nous du lien souverain de l'amour, de l'adoration et que cet amour remplisse toute notre vie et tous nos désirs.



4 septembre 1892

NOTRE-DAME DE CONSOLATION

Mes chères filles,

Les fêtes de la Sainte Vierge doivent toutes être pour nous une grande joie, elles doivent nous renouveler dans une tendresse filiale, une confiance plus grande pour elle ; mais s'il y a une fête qui doive davantage nous inspirer ces sentiments, c'est celle de Notre-Dame de Consolation. Qu'est-ce qui n'a pas besoin de consolation ? Le père abbé de Solesmes tenait à nous faire admettre pendant la retraite qu'il n'y a pas de difficultés dans la vie religieuse. Je dis qu'il y en a, mais elles viennent de nous, elles viennent de notre caractère, de nos dispositions, de ce que nous ne sommes pas assez avancées, mortifiées, sanctifiées dans la vie religieuse.

Pour en revenir à la consolation, tout le monde la cherche. C'est une erreur quand on veut trouver dans sa supérieure le ministre de la consolation. Les supérieures sont en charge d'abord pour le bien général, puis pour le bien de chaque âme en particulier, mais la consolation est-elle le bien principal de l'âme, est-elle tout pour une religieuse ? On peut le mettre en doute. Nous sommes venues ici afin de nous sanctifier, d'avancer dans la perfection, d'être très bonnes religieuses, de faire le plus de bien possible et non pas pour chercher notre consolation.

Je vous dirai cependant qu'on peut aller chercher sa consolation auprès de la Sainte Vierge. L'Église nous y invite dans l'Office de cette fête : *Jésus qui nous console par Marie, venez adorons-le*. En effet Marie est le ministre de la consolation. Si nous faisons tout pour elle, si nous

cherchions à rendre notre cœur semblable au sien, doux, bienveillant, charitable, nous aurions beaucoup de consolation ; cette bienveillance accordée à tout le monde retomberait sur nous en grâce et en consolation. La Sainte Vierge aimerait tout particulièrement celles de ses filles qui seraient dans cette disposition de charité parce qu'elles lui ressembleraient davantage, car il ne suffit pas d'honorer la Sainte Vierge, il faut encore lui ressembler. C'est ce que disent les premiers mots de nos Constitutions : *Les religieuses de l'Assomption ont pour but d'imiter la Sainte Vierge dans son amour pour notre Seigneur.*

Une de nos Mères disait qu'il lui serait indifférent qu'on imprimât toutes ses pensées sur les murailles. Il fallait que ses pensées fussent extraordinairement bienveillantes car si on voyait sur les murs : « Je n'aime pas telle sœur, elle est insupportable, c'est une orgueilleuse », personne ne serait content. Mais cette Mère était en effet très bienveillante. Pour vous, n'ayez pas de pensée qu'il faille garder bien secrète, un ennui, une mauvaise humeur, une mauvaise grâce vis-à-vis de celle-ci ou de celle-là. Qu'est-ce que vous y gagnez et surtout qu'est-ce que notre Seigneur y gagne ? Il n'y gagne rien et vous, vous y perdez beaucoup. Je vous demande avant tout de remplir votre âme de pensées bienveillantes à l'égard du prochain ; si vous voyez une sœur joyeuse, plus contente, dites-vous : « Je suppose qu'elle est si joyeuse parce qu'elle aime plus notre Seigneur, parce qu'elle lui est plus unie, plus soumise à sa volonté. » Cela ne blessera personne, qui peut y trouver à redire ? Je ne serais pas fâchée si on pensait cela de moi, que j'aime plus notre Seigneur, que je cherche sa volonté, qu'il me suffise de le faire pour être heureuse.

Nous avons un grand exemple dans la sœur qui vient de nous être enlevée, sœur Marie-Pancracia²⁰² ; sa situation de novice converse n'était pas grand-chose aux yeux des hommes, mais elle était fort agréable à Dieu. Elle était si docile, si prête à faire tout ce qu'on demandait d'elle, si abandonnée entre les mains de Dieu et de ses supérieures, si obéissante ! Une sœur qui l'avait eue dans un emploi me disait qu'il suffisait de lui dire une fois les choses pour qu'elles fussent faites. Je souhaite cela à toutes, car il y en a peu à qui il suffise de dire

202. Sœur Marie-Pancracia est décédée la veille, 3 septembre.

une seule fois les choses. La petite sœur qui nous précède près de Dieu n'aura pas tardé, je crois, à se trouver de plain-pied avec la bienheureuse éternité parce qu'elle était simple, obéissante, abandonnée à Dieu, acceptant sa volonté pour la vie ou pour la mort, désirant vivre pour travailler, pour rendre à l'Assomption ce qu'on avait fait pour elle, mais prête aussi à aller vers notre Seigneur.

Nous avons à imiter ces âmes qui nous ont quittées et qui se sont sanctifiées. Ce n'est pas une joie d'avoir une mort pour la fête de Notre-Dame de Consolation, mais la bienheureuse éternité vaut bien la peine qu'on se réjouisse quand on voit une âme aller à Dieu, et celle-ci a dû y aller dans de très bonnes conditions, sinon tout de suite, au moins sans retard. C'est non seulement mon sentiment, mais c'est celui de son confesseur.



25 septembre 1892

SUR L'ÉDUCATION

Mes chères sœurs,

Je veux seulement vous rappeler, au moment où l'œuvre de l'éducation va recommencer pour nous, qu'il faut y apporter des pensées et des sentiments très surnaturels ; il faut voir dans les enfants que Dieu nous envoie l'objet de notre zèle et ne pas désirer l'envoi dans les contrées lointaines. Saint François de Sales dit qu'il faut prendre garde aux vertus imaginaires, aux états d'imagination dans lesquels on ferait merveille au lieu de s'appliquer à l'état où l'on est. Il faut voir Dieu dans les enfants que nous avons à élever et les aider à se défaire de leurs défauts ; nous n'y arriverons que si elles le veulent. Le travail est donc de les disposer à vouloir, de les aider à acquérir une volonté chrétienne, généreuse, fortifiée par les principes et les pensées de la foi, voilà ce que nous devons tâcher de faire en elles.

L'Église nous les donne pour que nous en fassions de très bonnes chrétiennes ; nous commençons quand elles sont toutes petites, nous continuons quand elles sont plus grandes. C'est à 15, 16 ans qu'il faut penser à en faire des chrétiennes solides, généreuses, courageuses, fidèles à travers tous les sacrifices, toutes les difficultés de la vie, obéissantes à la loi de Dieu.

Une supérieure disait qu'on devrait établir une confrérie pour l'observation des commandements de Dieu ; ce serait une très bonne chose si on pouvait faire observer exactement à tout le monde les commandements de Dieu et de l'Église. Il ne s'agit pas de faire entrer les enfants dans une voie de perfection extraordinaire, il suffit de leur

faire observer parfaitement les commandements de Dieu et de l'Église. Quand elles seront dans le monde il leur faudra pour cela beaucoup de force, de générosité, de loyauté dans le caractère ; c'est tout cela que nous avons à leur donner.

Il faut que notre enseignement soit éminemment chrétien et surnaturel pour que la foi reste établie dans l'âme des enfants. Il y a des pays où la foi est encore très vive. Hélas ! ce n'est pas la France, on y rencontre tant de libres-penseurs et comme le leur a dit magnifiquement le père Didon : « Ce que vous craignez, c'est d'obéir à notre Seigneur, de le reconnaître comme Dieu et par conséquent d'être obligés de vous soumettre à sa loi. Le jour où vous le reconnaîtrez pour le Fils de Dieu tout-puissant et éternel, vous seriez obligés de renoncer à votre prétendue liberté de penser. » C'est très vrai, c'est là ce que les hommes cherchent, ils veulent la liberté de leurs vices et pour cela réclament l'indépendance, l'indifférence à l'égard de la religion.

En restant très surnaturelles dans votre enseignement, il faut encore donner aux enfants l'exemple des vertus, il faut être des religieuses très bonnes, très édifiantes. Vous ne leur donnerez que ce que vous aurez vous-mêmes. Qu'elles aient donc en vous l'exemple de toutes les vertus.



2 octobre 1892

NOTRE-DAME DU ROSAIRE

Mes chères sœurs,

Nous faisons encore une fête de la Sainte Vierge aujourd'hui et c'en est une à laquelle le Saint-Siège a voulu donner beaucoup de retentissement et d'honneur en l'élevant au rite double de 2^e classe. Il est bon dans ces jours de fête de se rappeler que la vraie louange de Dieu, c'est notre Seigneur. C'est lui qui, par toutes ses paroles, par toutes ses actions, par toute sa vie a toujours glorifié son Père céleste.

Je parlais un jour de l'adoration à monseigneur Gay. Il m'a répondu : « C'est ce à quoi notre Seigneur a employé toute sa vie, ce pourquoi il est descendu du ciel en terre, c'est pour adorer dignement la majesté divine. Il s'est fait homme afin d'avoir, par sa nature humaine, le moyen de souffrir et de se donner tout entier à la louange de Dieu. Toute sa vie il a adoré, il s'est soumis, il a aimé, il a loué. »

La Sainte Vierge est entrée dans les sentiments d'adoration, de louange, de bénédiction, d'amour de notre Seigneur ; elle a été sa coopératrice semblable à lui, que Dieu lui a donnée pour être à côté de lui et partager tous les sentiments de son cœur. Cherchez quelquefois dans le cœur de Notre-Dame les sentiments qui remplissaient le cœur de notre Seigneur, elle en est l'expression très vivante, très complète.

J'ai constaté avec beaucoup de joie dans les maisons que j'ai visitées que, non seulement les sœurs vont d'un endroit à l'autre en disant le chapelet, mais que même les enfants le font. Vous comprenez que cela coupe court à bien des conversations plus qu'inutiles. Et quelle bénédiction, quelle adoration, quelle louange sortent de la récitation

habituelle du chapelet. L'Ave Maria est un acte de foi très complet et le père abbé de Solesmes nous a assez dit pendant la retraite que c'est de la foi que doit vivre une religieuse et que c'est par l'esprit de foi que nous valons quelque chose. Si vous faites donc attention que l'Ave Maria est un acte de foi complet, vous aurez plus de dévotion en le récitant.

Je vous disais l'autre jour que si les hommes voulaient bien reconnaître que notre Seigneur est Dieu, ils seraient obligés de se soumettre à sa doctrine et de faire un acte d'abnégation d'eux-mêmes à l'égard de la doctrine enseignée par notre Seigneur et son Église ; c'est ce qu'ils ne veulent pas faire, car il faut conformer sa vie à ses croyances, aux préceptes de l'Évangile et ce n'est pas toujours facile, j'en conviens, d'être humble, doux, obéissant. C'est pour cela que dans l'état religieux on est plus près du salut parce qu'on est plus disposé à faire ces choses, mais les gens du monde n'en sont pas dispensés.

Il n'y a pas d'exception à ces paroles de notre Seigneur : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix tous les jours et qu'il me suive*²⁰³.

Il n'y en a pas non plus à celles-ci : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*²⁰⁴. Notre Seigneur n'a pas dit cela seulement pour les religieux, non, c'est une leçon donnée à tous les hommes. Et il ajoute : *Vous trouverez le repos de vos âmes*. C'est en portant le poids du joug de Jésus-Christ que nous avançons dans l'amour, dans l'humilité, dans la simplicité, dans la foi et c'est là que se trouve la paix de l'âme.

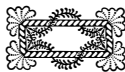
Il faut nous renouveler dans une dévotion plus tendre envers la Sainte Vierge ; nous l'avons sucée avec le lait, comme dit le Pape lui-même. Il faut qu'elle soit toujours plus vive, plus ardente, que Marie soit de plus en plus une Mère dont nous proclamions l'honneur, la louange, la gloire, une Mère en qui nous ayons une confiance qui n'a pas de seconde, car personne ne peut nous aider, nous être d'un aussi grand secours, nous donner la paix de l'âme, la joie, la confiance en

203. Mt 16, 24.

204. Mt 11, 29.

Dieu au même degré qu'elle. C'est là le fruit de la dévotion au rosaire.

Vous avez le grand Office et je ne demande pas ordinairement que vous donniez une place considérable au chapelet, mais quand vous le pouvez, quand vous êtes souffrantes, fatiguées, prenez votre chapelet comme la joie de votre existence et l'aliment de votre piété.



16 octobre 1892

FÊTE DE LA PURETÉ DE LA SAINTE VIERGE

Mes chères filles,

Je pense qu'aujourd'hui vous avez toutes communiqué pour honorer la pureté de la Sainte Vierge. Il faut conserver dans l'âme les dispositions que la communion y a apportées. Il n'y a rien qui y aide plus que la régularité ; plus vous serez régulières, plus vous aurez l'esprit de votre Institut et plus vous serez dans la vie qui mène à Dieu.

Il y a dans les Constitutions des chapitres qui n'indiquent pas seulement ce que l'on doit faire du matin au soir, mais les vertus que l'on doit pratiquer, ce sont les chapitres de l'humilité, de la charité, de l'obéissance. Si on les pratiquait bien, on aurait l'esprit de la Règle, des Constitutions qui, en définitive, deviennent pour nous comme un second évangile.

Quand nous faisons profession, nous nous engageons, non seulement à obéir aux commandements de Dieu et de l'Église, mais à vivre conformément à nos Constitutions et à garder nos vœux. Les vœux sont notre plus grande obligation ; garder la chasteté, la pauvreté, l'obéissance, la vie commune, ce doit être la première préoccupation comme le premier devoir des sœurs. Ensuite il faut vivre régulièrement et quand nous le pouvons, pratiquer tout ce qui est indiqué par les Constitutions pour l'ordre de la journée, par exemple le lever, l'Office, l'heure de la lecture de piété ; c'est une grande aide quand on le peut, mais tout le monde n'est pas dans ce cas.

Si on ne peut faire toutes ces choses aux heures réglées, on peut au moins se remplir de l'esprit des Constitutions dans la pratique des

vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance et dans la pratique des vertus qui en sont comme le corollaire : l'humilité, la charité. Si vous n'avez pas ces vertus vous n'aurez pas aux yeux de notre Seigneur la robe nuptiale dont il veut vous voir revêtues. Qu'est-ce que la robe nuptiale pour une religieuse ? C'est avoir l'esprit et la pratique de ses Constitutions beaucoup plus qu'on ne demande aux gens du monde de remplir leurs devoirs de famille et d'intérieur.

On nous demande cette perfection parce que nous sommes le troupeau choisi comme il est dit dans le chapitre de la chasteté : *Les vierges sont les prémices tirées d'entre les hommes pour être offertes à Dieu et à l'Agneau.*

C'est un grand honneur d'avoir ainsi été choisies alors que tant d'autres sont laissées aux difficultés, aux angoisses, aux embarras du monde. Pour nous, Dieu a bien voulu nous choisir et nous mettre dans la portion la plus heureuse de son Église. Nous avons à le remercier de ce choix, à lui être bien fidèles et pour cela, il faut beaucoup d'humilité, d'obéissance, de simplicité. Il faut tâcher de garder la fidélité à tous nos devoirs parce que Dieu attend cela de nous, de notre bonne volonté, de nos efforts. C'est ce qu'il veut avoir de nous, il veut pouvoir se réjouir dans la partie choisie de son Église et vous êtes cette partie choisie.



30 octobre 1892

FÊTE DU PATRONAGE DE LA VIERGE

Mes chères sœurs,

Nous faisons aujourd'hui la fête du patronage de la Sainte Vierge Marie. Nous sommes déjà sous ce patronage puisque nous sommes religieuses de l'Assomption, mais c'est pour nous une occasion de nous renouveler dans la confiance, dans la prière fervente, dans tout ce qui peut nous rapprocher davantage de la Sainte Vierge.

Dans la vie religieuse il y a bien quelques difficultés : une des principales quelquefois, c'est la prière. C'est alors qu'il faut se jeter dans les bras de la très Sainte Vierge et lui dire : « Que ferai-je si je ne suis pas une âme de prière ? Qu'est-ce que je pourrai rendre à Dieu si je ne sais pas prier ? Mais vous êtes la Mère du Bel Amour, venez à mon secours. » Un des derniers saints béatifiés disait que, si on avait la dévotion à la Sainte Vierge, tous les biens viendraient dans l'âme avec elle.

Il y a d'autres moments où il semble qu'une espèce de lâcheté générale s'empare de nous, c'est alors que nous avons besoin d'un grand secours de la Sainte Vierge. Cette lâcheté tient quelquefois à la santé, quelquefois à ce que nous ne prions pas assez, que nous ne sommes pas assez généreuses dans le chemin de la vie religieuse ; la lâcheté peut nous mener à des pensées contre notre vocation. Le père abbé dom Delatte disait avec raison : « Je réponds de vous si vous restez dans le train, mais si vous descendez du train, tous les malheurs, tous les accidents peuvent vous arriver. » C'est la vérité, rien n'est plus dangereux pour l'âme que de sortir de sa voie ; mais Dieu a préparé

beaucoup de grâces et la persévérance finale aux âmes qui persévèrent elles-mêmes jusqu'à la fin. Ce n'est pas commode de s'en aller à la bienheureuse éternité ! Le père abbé a bien pu dire : « Je vous annonce une bonne nouvelle, c'est que nous mourrons. » C'est facile à dire, mais en somme il y a des défaillances, des souffrances, des tentations par lesquelles il faut passer.

Il est dit de notre Seigneur, après la tentation au désert, que le démon se retira pour un temps, mais quand notre Seigneur était sur la croix, le démon revint avec toutes ses puissances. Cependant il n'avait aucun droit sur notre Seigneur, mais à cause de notre lâcheté, il a quelque droit sur nous, ce méchant-là, il a le droit que nous lui donnons. Saint Augustin dit : Si vous attachez un chien et qu'il vous morde, c'est bien maladroit. Il en est de même du démon : si vous ne le voulez pas, il ne pourra pas vous nuire ; mais si vous le voulez, il vous nuira. Il n'y a pas de méchanceté pareille à la sienne. S'il ne peut pas nous faire perdre la bienheureuse éternité, il veut au moins nous faire perdre le plus de mérites possible dans le chemin, nous affaiblir, nous décourager, nous donner des scrupules, enfin toutes les misères par lesquelles nous passons les unes et les autres.

Si vous éprouvez donc cette lâcheté, quelque chose qui diminue en vous l'amour, l'ardeur de votre vie religieuse, la résolution de tout donner à Dieu, recourez tout de suite à la Sainte Vierge et dites-lui : « Ma Mère, ne me laissez pas exposée à des dangers si grands, risquer de perdre la bienheureuse éternité. » Il y a une sœur qui a pris pour parole de sa bague ces mots : « Prenez soin de ma fin²⁰⁵. » Elle a pensé à la fin qui couronne l'œuvre, elle a pensé à la force, au secours nécessaire pour bien finir la vie.

On me dit que, pendant la retraite, dans une de nos maisons, on a commenté la Séquence des Défunts : *Dies iræ*. Il y a là de bien belles choses. Elles sont si belles ces paroles : « Vous vous êtes assis, fatigué de me poursuivre, vous m'avez racheté par les souffrances de la croix ; que tant de travaux n'aient pas été accomplis en vain ». Mais cette autre parole : « Prenez soin de ma fin », c'est le cri de l'âme qui demande à Dieu d'assurer sa fin.

205. Verset de la Séquence des Défunts : *Dies iræ*.

C'est là ce que je conseille toujours à une âme fervente, de prendre ainsi une parole qui domine toute la vie en la portant à la perfection comme celle de la Sainte Vierge : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum*²⁰⁶.

C'est ce que nous devons répondre à toutes les heures de notre vie, il faut dominer souvent la tentation par cette pensée : « C'est au Seigneur que j'appartiens, je veux faire en tout sa volonté. »

Mais enfin en pensant à la mort, nous avons besoin d'obtenir de Dieu et de la Sainte Vierge cette force qui prépare à tout quitter, qui dispose à tout souffrir, car il y a bien des souffrances dans cette heure dernière. C'est toujours une grande épreuve et si nous n'avons pas tous ces appuis, si nous ne sommes pas aidées par tous ces secours, que ferons-nous ? Cinquante fois par jour l'Église nous fait dire en ce moment : *Priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort*. Ce n'est pas en vain que nous répétons ces paroles.

Une bonne femme disait à monseigneur Dupanloup : « Jamais je ne croirai qu'après avoir dit si souvent à la Sainte Vierge : *Priez pour moi à l'heure de ma mort*, elle m'abandonne, mais j'ai au contraire la confiance la plus complète ». Il faut avoir cette confiance en la Sainte Vierge si nous invoquons son patronage ; mais invoquons aussi son secours, ayons donc une confiance immense dans l'étendue de ce secours.



206. *Je suis la servante du Seigneur ; qu'il m'advienne selon ta parole*. Lc 1, 38.

20 novembre 1892

SUR CETTE PAROLE : VOUS ÊTES LE TEMPLE DE DIEU

Mes chères sœurs,

Je ne vous dirai qu'un mot d'une parole de saint Paul : *Vous êtes le temple de Dieu*²⁰⁷.

Quel respect, quelle dévotion, quelle attention doit produire en nous cette pensée que nous sommes le temple de Dieu, que notre Seigneur y habite par sa grâce, mais c'est surtout l'Esprit Saint qui fait son temple de l'âme quand il y descend par la confirmation.

Il y a deux choses à vous recommander. D'abord nous devons considérer notre âme avec un grand esprit de foi et un grand respect pour la présence de Dieu qui y habite ; ensuite il faut s'habituer à dépendre du Saint-Esprit de notre Seigneur qui fait sa demeure au-dedans de nous. C'est par le recueillement, par l'amour, par l'attention à la sainte présence de Dieu qu'on s'habitue à vivre dans la dépendance du Saint-Esprit.

Un saint religieux disait : *Il faut être comme ces servantes qui regardent toujours les mains de leur maître pour accomplir sa volonté*²⁰⁸. De même il faut être sous la dépendance de notre Seigneur, chercher quelles sont ses volontés sur nous ; il en a sur nous et elles peuvent être pour l'épreuve.

J'ai été édifiée par ce qu'on m'a dit de monseigneur Gay. Sa patience dans sa maladie a été au-delà de tout, il a été si abandonné entre les mains de Dieu, ne se plaignant jamais au milieu de souffrances si

207. 1 Co 3, 16-17 et cf. 2 Co 6, 16.

208. Cf. Ps 123, 2.

cruelles, il étouffait sans cesse et c'est une des choses les plus pénibles. Comme on lui disait : « Peut-être Dieu viendra-t-il bientôt vous prendre », il répondait : « Je n'ai pas peur de Dieu ». C'était en effet de tous les sentiments le plus éloigné de son âme et il est resté parfaitement abandonné, parfaitement égal, parfaitement bon, parfaitement reconnaissant de tout ce qu'on faisait pour lui. Il a beaucoup souffert à ses derniers moments ; il faut toujours souffrir pour mourir et c'est l'abandon entre les mains de Dieu qui donne le plus de force dans les souffrances.

Vous ne savez pas comment vous mourrez, personne ne le sait, mais il faut préparer son âme à la patience et être entre les mains de Dieu pour accepter toute sa volonté. C'est le grand moyen de se livrer et de s'abandonner. Je vous le souhaite, car j'ai été bien édifiée de monseigneur Gay, de cette égalité, de cet abandon, de cette liberté d'âme de l'enfant vis-à-vis de son père, qui se livre, qui s'abandonne entre ses mains et qui veut toujours ce qu'il veut.



14 décembre 1892

SUR LA SAINTE VIERGE

Mes chères sœurs,

Je voudrais vous parler de la pureté du cœur, nos Constitutions sont très belles sur ce point. Cette pureté du cœur doit être pour nous l'imitation de la Sainte Vierge dans son Immaculée Conception. Voyez ce que disent nos Constitutions : *Que les sœurs soient jalouses de conserver à leur divin Époux un cœur dont aucune affection trop naturelle ne diminue la fidélité*²⁰⁹. Il faut donc veiller à attacher tellement notre cœur à Dieu qu'aucune affection trop naturelle n'en diminue la fidélité.

Tous les matins nous donnons notre cœur à Dieu, c'est ce que font tous les chrétiens, mais certes pour nous il est bien plus important de lui donner notre cœur avec tant d'amour que son attachement soit toujours à Jésus-Christ, par-dessus toute chose à Jésus-Christ, même avec sa croix et avec ses souffrances.

Nous ne pourrions pas éviter la souffrance, c'est une part de notre vie mortelle, mais il faut que même alors notre cœur soit toujours à Jésus-Christ dans un attachement fidèle. Le père d'Alzon faisait cette comparaison : quand on joint les deux mains, elles sont si rapprochées qu'on ne peut même pas placer entre elles une feuille de papier, ainsi il ne faut pas qu'il y ait même une feuille de papier entre Dieu et nous. Il faut que le cœur soit si fidèle, si attaché à notre Seigneur qu'il n'y ait

209. Constitutions, chapitre : *De la chasteté*.

pas une ombre entre lui et nous, mais que nous l'aimions par-dessus toute chose, et c'est bien juste.

Qu'est-ce que nous aimerions si ce n'est pas notre Seigneur, lui qui est descendu pour nous du ciel dans la crèche, à qui nous allons renouveler nos vœux avec tout l'amour et toute la tendresse dont nous sommes capables. En ce moment il faut tâcher que ce soit au saint Enfant Jésus que se portent toutes nos affections.

Le mystère de la sainte Enfance est un mystère de pureté, d'obéissance, de dépendance : *Nobis datus, nobis natus*²¹⁰. C'est pour nous qu'il naît, pour nous qu'il se donne, qu'il vient sur notre terre si basse, si misérable, pour nous qu'il accepte la captivité du sein maternel. Marie était sans doute la vierge la plus sainte, la plus parfaite, mais enfin quelle captivité pour notre Seigneur de sorte qu'on peut saluer sa Nativité comme une délivrance ; c'est le moment où il se donne aux hommes. Il se donne d'abord à la Sainte Vierge, à saint Joseph, mais avant lui à saint Jean-Baptiste et d'une manière particulière lors de la Visitation ; alors l'enfant tressaillit dans le sein de sa mère de la joie que lui causait la présence de la Sainte Vierge, mais aussi la présence de notre Seigneur, car c'est lui qui était là, sanctifiant son précurseur.

Les Pères attribuent le séjour assez long que fit Marie dans la maison de Zacharie et d'Élisabeth d'abord à sa modestie, elle n'aimait pas à vivre au-dehors ; mais aussi à ce que par sa présence, elle devait préparer en Jean-Baptiste le grand prophète, le plus grand parmi les enfants nés de la femme ; elle l'a préparé, formé, enseigné, sanctifié dès le sein de sa mère. On croit qu'elle est restée là jusqu'à la naissance de saint Jean, elle était là pour le recevoir lorsqu'il est sorti des ombres du sein maternel, elle était là pour le bénir. Quelle grâce d'avoir eu la très Sainte Vierge, non à son baptême, mais à sa naissance ! Quelle grâce elle a dû répandre dans cet enfant et sa mère, et non pas elle seulement, mais notre Seigneur présent en elle !

Dans le Magnificat, c'est notre Seigneur qui parle par les lèvres de sa mère, c'est lui qui parle dans les belles paroles de sainte Élisabeth : *Tu es bénie entre les femmes et le fruit de ton sein est béni*²¹¹.

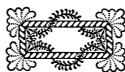
210. *Il nous a été donné, il est né pour nous* : de l'hymne eucharistique *Pange lingua*.

211. Lc 1, 42.

Après la salutation de l'ange, c'est la salutation d'Élisabeth.

Je ne vous apprends rien, vous savez ces choses, mais profitons-en et pendant ce temps de Noël tâchons de nous tenir près de la Sainte Vierge qui apporte tant de grâces : Mère de Miséricorde, Mère de Dieu, Mère de Pardon, Mère de toutes les grâces, de toutes les miséricordes et qui nous apparaît en ce moment dans son Immaculée Conception comme modèle que nous devons imiter.

Par la vertu de cette fête, de ce mystère, il faut que nous soyons plus pures, plus fidèles, plus attachées à notre Seigneur que nous n'avons été jusqu'à présent. Que ce soit pour nous le fruit de la belle fête de la Nativité que nous attendons et de celle de l'Immaculée Conception que nous venons de célébrer.



ANNÉE 1893

- 15 janvier : Fête du Saint Nom de Jésus.
- 16 janvier : Mère Marie-Eugénie va en voiture au Petit Couvent pour y recevoir les vœux des enfants.
- 8 février : Elle passe la journée à l'Externat pour la célébration de sa fête. Elle parle de Preisch, de « la famille de Gargan si chrétienne. »
- 19 février : Fête du Jubilé épiscopal de Léon XIII.
- 20 février : Départ de mère Marie Eugénie pour un long voyage dont le but est Rome, afin de présenter au Pape l'offrande du Denier de saint Pierre. Sœur Marie-Michel l'accompagne jusqu'à Cannes, puis mère Lucie-Emmanuel, mère Marie-Gonzague et sœur Jeanne-Marie.
- 25 février : Arrivée à Nîmes et séjour jusqu'au 6 mars, puis Boulouris-Saint-Raphaël jusqu'au 9, Nice jusqu'au 13 et Gênes.
- 15 mars : Arrivée à Rome. Visite des sanctuaires.
- 27 mars : Audience privée de Léon XIII.
- 13 avril : Départ de Rome. Arrêt à Gênes, à Nice le 18, à Cannes le 20, à Boulouris le 28, à Montpellier le 29, à Nîmes le 2 mai, à Lyon le 5 mai.
- 8 mai : Retour à Auteuil avec sœur Marie-Michel.
- 15 juin : Départ de 6 sœurs pour le Nicaragua.
- 28 juin : Mère Marie-Eugénie part à Ems soigner son asthme qui la fatigue beaucoup. « Sa santé, quoique se soutenant merveilleusement bien, subit les infirmités de l'âge. » Une sœur sera sa compagne.
- *Les élections amènent à la Chambre 300 républicains modérés (dont 35 « ralliés » à la demande de Léon XIII), 140 radicaux, 50 socialistes.*
- 25 juillet : Mère Marie-Eugénie revient d'Ems, après un arrêt à Preisch où elle se trouve pour la fête de sainte Madeleine.
- 15 août : Assomption. « Mère Marie-Eugénie préside encore à tout et n'est que bonté pour toutes. »
- 25 août : Grande fête pour le 76^e anniversaire de mère Marie-Eugénie.

- 4-13 septembre : Retraite de la Communauté, prêchée par l'abbé de Castries, aumônier d'un couvent de Poitiers.
- 17-26 octobre : Mère Marie-Eugénie se repose à Andecy.
 - *Décembre : Complots anarchistes. Une bombe est jetée en pleine Chambre des Députés. Le président Sadi Carnot refuse de gracier le coupable.*

Tous les Chapitres de cette année sont inédits.

8 janvier 1893

SUR LA CHARITÉ

Mes chères sœurs,

Nous venons de finir une année et nous en commençons une autre : il faut demander pardon à Dieu des fautes, des misères qui ont pu remplir l'année précédente, car nous faisons toujours moins pour Dieu que nous ne devrions. Puis offrons-lui l'année qui commence, elle ne s'annonce pas consolante avec les tristes souvenirs que rappelle ce centenaire²¹². Il faut donc promettre à Dieu qu'elle sera particulièrement une année de réparation, de piété, je dirai aussi de charité réciproque.

On a remarqué que la charité règne parmi nous. Puisse-t-elle y régner toujours ! Puissions-nous conserver toujours cette union des maisons entre elles, cette union des cœurs. C'est un des biens dont nous devons remercier la Providence. Si la foi est un don de Dieu, la charité l'est aussi et cette charité, cette union heureuse qui règnent parmi nous sont un grand don de Dieu.

Il faut l'en remercier et faire tout ce qui dépend de nous pour les conserver toujours, ce sont des biens à garder et à établir dans le présent et dans l'avenir. Si une sœur souffre, toutes sont inquiètes de ses souffrances, toutes sont unies aux sentiments pénibles qui l'affligent. Il faut vraiment tâcher de conserver cette charité entre nous afin qu'elle soit toujours la caractéristique de l'Assomption.

212. Centenaire de l'exécution du roi Louis XVI, guillotiné par la Révolution le 21 janvier 1793.

22 janvier 1893

SUR SAINT JOSEPH

Mes chères sœurs,

Nous faisons demain la fête des Fiançailles de la Sainte Vierge et c'est saint Joseph qui est en vérité le principal objet de cette fête car c'est un grand honneur pour lui d'avoir été choisi pour être l'époux de Marie.

Rappelez-vous quels sont les motifs pour lesquels la Sainte Vierge a dû être mariée. Il y en a plusieurs :

1° Pour que la généalogie de notre Seigneur pût être établie. Bien que Marie fût aussi descendante de David, il n'était pas d'usage de marquer la généalogie par les femmes et l'origine de notre Seigneur a été établie comme fils de David à cause de saint Joseph.

2° Marie aurait été lapidée comme adultère si elle avait été mère sans être mariée.

3° Il fallait une consolation et un secours à la Sainte Vierge dans le voyage en Égypte. Ce mystère de la fuite en Égypte doit nous donner beaucoup de dévotion à saint Joseph. C'est là qu'il a été la consolation de la Sainte Vierge, le père nourricier de notre Seigneur, là qu'il a travaillé de ses mains pour procurer leur subsistance. Il a été l'homme fidèle et prudent chargé de pourvoir aux besoins de la sainte Famille, de veiller sur elle et de la gouverner car il était le chef.

La Sainte Vierge n'agissait pas d'elle-même, elle rendait hommage par sa soumission à l'organisation du mariage chrétien, elle obéissait à saint Joseph bien qu'elle lui fût supérieure comme Reine des anges et des hommes, Reine de toute perfection, vertu et sainteté. Elle pratiquait

envers lui l'obéissance et c'est pour cela que cette vertu doit vous être si chère, la Sainte Vierge y est votre modèle.

Il y a des sœurs qui ont une certaine opinion de leur vertu, qui trouvent difficile d'obéir, c'est toujours un grand tort. Qu'est-ce que l'on dira en voyant que ce n'est pas Marie, mais saint Joseph qui est le chef de la sainte Famille, qui commande à Dieu lui-même en la personne de notre Seigneur, à la Sainte Vierge, Reine de toutes les créatures. C'est saint Joseph qui gouvernait, qui décidait, c'est à lui que l'ange dit : *Prends l'enfant et sa mère et fuis en Égypte*²¹³. Il ne fait pas l'ombre d'une difficulté, il prend la mère et l'enfant et part pour l'Égypte.

Après l'obéissance, demandez-vous encore en quoi saint Joseph a excellé : c'est sans doute dans le silence. Dans cet intérieur de Nazareth, la Sainte Vierge parlait peu, notre Seigneur moins encore et saint Joseph presque pas. C'était une prière, une adoration continuelle, une vie intérieure admirable où la Sainte Vierge est votre modèle. Songez ce que ce devait être pour saint Joseph d'avoir la Sainte Vierge chez lui, dans son intérieur ! Quand saint Jean l'a eue plus tard, comme il a dû s'humilier, s'abaisser, s'efforcer de remplacer notre Seigneur et saint Joseph auprès d'elle. Ainsi demandez à ce grand patriarche l'esprit de silence, l'esprit de prière et de vie intérieure.

Quelques personnes lui demandent des dons temporels, je ne dis pas qu'il ne faille pas le faire, mais que notre dévotion ne se borne pas à cela. Nous avons à devenir, par le silence et l'adoration, des âmes toujours plus unies à notre Seigneur, plus amoureuses de notre Seigneur et c'est là surtout ce qu'il faut obtenir de saint Joseph.

Sainte Agnès, dont nous faisons hier la fête, dit cette parole : « Je suis unie dans le ciel à celui que j'ai aimé de toute ma dévotion sur la terre²¹⁴. » Ce doit être aussi l'objet de la dévotion d'une religieuse de l'Assomption d'aimer notre Seigneur avec un dévouement entier et amoureux qui s'étende à toute la vie. Qu'il n'y ait donc pas une seule action où n'éclatent ce dévouement et cet amour.

Que notre Seigneur soit le bien-aimé, celui qu'on préfère à tout, qu'on adore toujours, celui qu'on consulte en tout, car il ne suffit pas

213. Mt 2, 13.

214. Antienne du Benedictus de l'Office.

d'adorer, il faut aussi consulter, se laisser guider par notre Seigneur. Je lisais dans l'*Imitation* : *Moïse allait toujours consulter le Seigneur, c'est pour cela qu'il ne fut pas trompé, tandis que Josué se laissa prendre aux ruses des Gabaonites*²¹⁵.

Consultons notre Seigneur, il habite au-dedans de nous, adorons-le, aimons-le et que le progrès soit toujours incessant dans cet amour et ce dévouement qu'il attend de nous.



215. Livre III, chapitre XXXVIII.

5 février 1893

RÉPARATION PAR JÉSUS-CHRIST

Mes chères sœurs,

Nous allons arriver au Carême par ce temps de la Quinquagésime, où se font partout des prières de réparation pour les péchés et les offenses dont Dieu est l'objet de la part du peuple comme des gens du monde. Pauvres et riches, tout le monde offense Dieu pendant les jours gras, il est aussi offensé même pendant le Carême par la persévérance de tant de gens du monde à donner des fêtes, à continuer à s'amuser. Cela entre dans les mœurs publiques, autrefois ç'eût été un grand scandale.

La sévérité de la loi du jeûne a été si grande dans un temps qu'il n'y avait que quatre bouchers à Paris autorisés à vendre de la viande, on pensait que c'était bien assez pour les personnes malades. Il fallait une autorisation pour qu'on pût avoir de la viande. Ce n'est plus dans les mœurs de notre temps : personne ne se gêne et la loi de l'Église n'est plus respectée.

Pour nous, nous ne pouvons pas beaucoup ajouter à notre vie déjà très chargée. Il est dit au chapitre de la mortification : *La vie laborieuse qu'elles mènent suffit d'ordinaire à dépenser leurs forces.*

C'est vrai et nous voyons combien il est encore souvent nécessaire de remonter les forces ; mais la mortification n'est pas uniquement celle du corps, et je voulais vous proposer d'avoir pendant les jours gras et pendant le Carême plus d'esprit de prière.

Ayez l'intention très spéciale d'offrir la sainte Messe en expiation et réparation des offenses dont Dieu est l'objet par les excès de l'amour

du plaisir. Nous avons dans la sainte Messe le plus grand trésor que nous puissions offrir à Dieu, c'est notre Seigneur lui-même qui s'offre dans un sacrifice non sanglant, qui rend à Dieu toute l'adoration, l'honneur, la louange, la gloire, la bénédiction qu'il mérite, tout ce que nous pouvons désirer offrir à Dieu. Il faut avoir l'intention de profiter aussi de ce trésor, sans quoi nous ne donnons pas à cette action tout le mérite qu'elle peut avoir.

Mère Marie-Marguerite me parlait dernièrement du chanoine King et de sa dévotion très particulière à la sainte Messe, c'est là une dévotion qui doit être universelle. Ce saint prêtre passe sa matinée non seulement à dire sa messe, mais à en entendre et c'est très juste car dans aucune action de la vie, nous n'avons les richesses qui se trouvent dans la sainte Messe, offrons-la donc en expiation, en réparation et en hommage d'adoration à Dieu.

Nous ne pouvons rien par nous-mêmes, nous ne sommes que pécheresses, extrêmement misérables et faibles dans tout ce que nous faisons et offrons à Dieu : mais en Jésus-Christ nous avons à notre disposition tout l'hommage, tout l'honneur, toute l'adoration qui sont dus à Dieu. Il est honoré par une Messe à l'égal de toute sa grandeur et ce n'est pas trop dire que d'affirmer qu'il y a alors égalité entre ce qui lui est dû et ce que nous lui offrons. Alors nous honorons Dieu autant qu'il doit être honoré.

Je vous propose cela pendant les Quarante Heures et pendant le Carême, nous ne pouvons rien faire de meilleur. Vous dites souvent à Dieu : « Je ne suis rien, je ne peux rien. » Et c'est vrai. Mais cela ne suffit pas, il faut suppléer à cette impuissance autant qu'on peut et la messe nous en donne le moyen.

Ayez dévotion d'assister à toutes les messes qui se disent dans la maison ; il n'est pas facile d'arriver à celle de 7 heures et demie, il faut beaucoup se hâter, mais ayez-en la dévotion, je vous le recommande avec toute l'insistance que je puis y mettre.



25 juin 1893²¹⁶

RECOMMANDATIONS
ZÈLE POUR L'OFFICE, LE SILENCE, LA CHARITÉ

Mes chères sœurs,

Avant mon départ pour Ems, je tiens à vous faire quelques recommandations : d'abord le zèle pour la récitation de l'Office. Que seraient des religieuses qui n'auraient pas le véritable zèle de la louange de Dieu ? Et louer Dieu, pour nous, ce n'est pas seulement réciter le bréviaire comme les sœurs de chœur, mais cela s'applique aussi à l'office des Pater pour les sœurs converses²¹⁷. L'amour, le zèle de l'Office divin est ce à quoi l'on reconnaît une religieuse de l'Assomption, comme il est indiqué dans nos Constitutions²¹⁸.

Il faut avoir un autre zèle, c'est celui du silence ; toutes les fois qu'on manque à la charité, c'est parce qu'on n'a pas eu le zèle du silence. Il est rare qu'on manque à la charité soit en récréation, soit à un autre moment sans avoir commencé par manquer au silence. La charité est chose si précieuse, si importante, il est si nécessaire de la garder entre nos deux maisons, le grand et le petit couvent, et entre toutes les maisons de la Congrégation. Qu'il existe entre nous une charité vraie, sincère. Cela devrait être facile.

216. Les Annales indiquent au 4 juin un très court Chapitre et au 11 juin un Chapitre sur le Sacré-Cœur. Aucune note n'en a été retrouvée.

217. Selon les Heures de l'Office, les sœurs converses récitaient 3 ou 5 Pater et Ave.

²¹⁸ Constitutions, chapitre *De l'Office divin* : *Que le saint Office, qui est la prière de l'Eglise, soit la première et principale dévotion des sœurs. Qu'elles se montrent fidèles héritières du zèle qui a animé les premiers membres de la Congrégation pour la sainte Liturgie.*

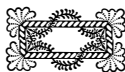
Je dis la charité, je devrais ajouter aussi la bienveillance qui nous fait voir d'une manière favorable, bienveillante ce qui peut être dans les autres le fruit d'un naturel vif, mais qui n'atteint pas le cœur. Je vous demande donc, non seulement la charité, mais la bienveillance et pour cela ayez un grand zèle pour le silence.

J'ajoute une autre recommandation : ayez un grand zèle pour demander toutes les permissions, c'est à cela qu'on peut juger si une religieuse est vraiment fervente. Les jésuites disent que lorsqu'un religieux rentre chez eux après avoir prêché une mission et se remet tout de suite dans la dépendance au supérieur et la fidèle observance, ils reconnaissent à cela le religieux qui a conservé même au-dehors l'esprit de son état.

Nous avons toute facilité dans notre vie pour demander les permissions : les novices ont leur maîtresse, leur assistante, elles sont plus favorisées à cet égard ; au petit couvent il y a mère Louise-Eugénie et sœur Thérèse de Saint-Augustin, ici vous avez mère Madeleine de Jésus, elle n'est pas difficile à aborder. Ce ne serait pas une religieuse fervente celle qui ne demanderait pas exactement les permissions.

C'est un point des Constitutions de s'astreindre à demander les permissions nécessaires pour bien pratiquer la Règle. Il y a des sœurs qui changent l'heure des repas sans permission, cela ne doit pas être ; toutes les fois qu'on croit avoir une nécessité pour changer quelque chose à la Règle commune dans la vie ordinaire, il faut en demander la permission.

Ce sont là des choses de zèle, de ferveur, de bonne volonté qui vous aideront à devenir de bonnes religieuses si vous les pratiquez ; au contraire, elles laisseront à la tiédeur une certaine partie de la vie si vous ne les pratiquez pas.



6 août 1893

SUR LA TRANSFIGURATION

Mes chères sœurs,

Nous avons fait aujourd'hui l'Office de la Transfiguration et il nous est difficile de ne pas parler de ce mystère. Il ne faut pas oublier que c'était un état violent pour notre Seigneur d'arrêter la gloire qui naturellement aurait dû se répandre sur toute sa personne. C'est par un effort de sa volonté qu'il retenait en lui et autour de lui la gloire inhérente à sa divinité.

On comprend que saint Pierre ait dit : *Il nous est bon d'être ici*²¹⁹.

En effet quand on voit notre Seigneur dans sa splendeur, dans sa beauté, dans sa miséricorde, il est très bon, très doux de rester près de lui et de prolonger l'entretien. Quelques âmes le voient ainsi ; beaucoup au contraire n'ont jamais vu notre Seigneur dans sa gloire, c'est-à-dire dans le rayonnement de sa lumière et de sa bonté.

C'est une grâce quand on l'a vu comme cela ; cette grâce, saint Pierre l'a eue. Il n'a pas craint de dire dans une des épîtres qu'il adresse à l'Église universelle que, sur la montagne²²⁰, il a la certitude d'avoir vu notre Seigneur dans cette splendeur, cette beauté, cette joie dont le tableau de Raphaël ne nous donne qu'une idée bien imparfaite. Il est impossible à l'homme en effet de rendre cette scène admirable de la Transfiguration qui est au-dessus de ce que le plus grand génie peut reproduire ici-bas.

219. Lc 9, 33.

220. Cf. 2 P 1, 17-18.

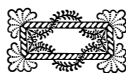
Il y a des gens assez fous pour demander comment notre Seigneur a pu attirer ses premiers disciples. Il eût été bien plus extraordinaire que, descendu sur la terre avec tout le charme de sa divine bonté, notre Seigneur n'eût pas attiré à lui ceux qui le voyaient et que les hommes n'aient pas cherché à se rapprocher de lui et à devenir ses disciples. Est-ce que vous ne le suivriez pas si vous le pouviez et avec tout l'amour, tout l'empressement que donne la conviction qu'il est Dieu aussi bien qu'il est homme ?

Mais il y a autre chose dans ce mystère ; nous devons imiter notre Seigneur, nous devons nous transfigurer comme lui : on se défigure quelquefois, on se transfigure rarement. Tous les jours cependant nous devons tâcher d'imiter notre Seigneur et, à son image, de mettre en nous des vertus plus solides, plus aimables, de manière qu'il y ait quelque chose qui nous fasse reconnaître comme servantes et épouses de Jésus-Christ. Pensez à cela.

Vous allez bientôt faire une grande retraite. On vous dira certainement qu'étant des personnes consacrées à Dieu, vous êtes obligées de tendre à la perfection. Y tendons-nous toutes ? Faisons-nous des efforts pour y arriver autant que nous le pouvons ? Une personne qui cesserait de tendre à la perfection serait dans un état désagréable à Dieu, dans un état voisin du péché, donc dans un état très grave.

C'est l'effort constant sur nous-mêmes qui donne l'élan et le mérite à la vie religieuse. On n'est pas obligé d'être parfait, mais de tendre à la perfection. La perfection, en ce sens, consiste à se corriger de ses défauts, à tâcher de redresser ce qui ne serait pas selon la droite lumière, selon la volonté de Dieu sur nous.

Tâchez que Dieu soit toujours content, qu'il vous trouve toujours dans la bienveillance, la charité, l'humilité, le zèle : ce sont là les vertus qu'il attend de vous. Cherchez ce regard de Dieu dans le fond de votre cœur ; soyez occupées de ce que Dieu pense de vous et non pas de ce que les hommes en pensent. Voyez enfin si, à mesure que vous avancez dans la vie religieuse, vous y faites quelques progrès.



9 septembre 1893

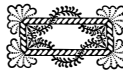
CHERCHER D'ABORD LE ROYAUME DE DIEU

Mes chères sœurs,

Dans l'Évangile du dimanche il y a une parole que je veux toujours recommander beaucoup aux supérieures : *Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice et le reste vous sera donné par surcroît*²²¹.

C'est tout ce qu'il faut se proposer en religion : le royaume de Dieu.

Une de nos Mères s'était proposé cela dans son administration, elle y a été très fidèle. C'est mère Jeanne-Emmanuel. Cette pensée de chercher toujours et en tout le royaume de Dieu et d'attendre le reste de la divine Providence attire la grâce et le secours de Dieu. Le Seigneur pourvoit aux besoins de ceux qui sont dans la disposition de chercher en toutes choses sa volonté, son bon plaisir, sa loi et de les faire passer avant toutes les choses de ce monde.



221. Mt 6, 33.

24 septembre 1893

FÊTE DE NOTRE-DAME DE LA MERCI

Mes chères sœurs,

Nous faisons aujourd'hui l'anniversaire d'une grande fondation que la Sainte Vierge a faite elle-même. C'est bien rare que la Sainte Vierge fasse elle-même une fondation, elle a agi ainsi pour l'*Ordre de la Merci*.

C'était une grande œuvre en ce temps-là que celle de la *Rédemption des captifs*²²² et vous le comprenez : l'Espagne tout entière gémissait sous le joug des Sarrasins, c'était une terrible chose que de voir enlever les chrétiens pour les réduire en esclavage, c'était un très grand danger pour leur foi car il n'y avait rien qu'on ne leur accordât s'ils reniaient Jésus-Christ. Les pauvres femmes étaient encore plus malheureuses : on attaquait, non seulement leur foi, mais leur vertu ; elles étaient dépouillées de leurs vêtements, exposées et vendues au marché des esclaves. Comme elles ont dû souffrir en ces temps-là !

La Sainte Vierge en voyant tant de maux, de cruautés et de douleurs eut pitié de ce peuple d'esclaves et dans une vision elle a daigné venir préparer saint Pierre Nolasque à établir cette œuvre admirable de la *Rédemption des captifs* ; c'est une œuvre qui demande de grands sacrifices, on ne se trompe pas en les demandant à la nature humaine, elle en est ordinairement capable avec la grâce de Dieu. Plus une religion est difficile, plus elle est au-dessus des forces humaines, plus elle est embrassée avec cœur, avec passion par ceux qui y sont appelés, il en est ainsi de l'*Ordre de la Merci*.

222. Écho de la première rencontre de mère Marie-Eugénie avec le père Lacordaire en 1836. Cf. *Conversations de mère Marie-Eugénie* (publiées en 2002), 30 avril 1881 p. 15.

La Sainte Vierge a été souverainement miséricordieuse en inspirant cette œuvre : elle a pris en pitié les souffrances cruelles du corps et de l'âme de ces pauvres captifs. Ils étaient traités indignement comme des bêtes de somme, on les maltraitait de toutes façons, on leur donnait des coups de bâton presque à les faire mourir.

Je me rappelle avoir vu à Madrid un grand tableau qui représente les Rédempteurs avec leurs blancs manteaux. Après avoir racheté le plus d'esclaves qu'ils pouvaient, il se livraient eux-mêmes pour rester sous le joug des Sarrasins à la place de l'un ou l'autre captif ; ils étaient toujours traités plus cruellement que les autres. C'est ainsi que saint Raymond a un cadenas aux lèvres parce que ses prédications avaient converti des musulmans.

Les captifs étaient tous remplis de joie et d'espérance à la vue de ces religieux rédempteurs qui les rachetaient et se livraient eux-mêmes si l'argent ne suffisait pas à les délivrer tous. C'est par vœu qu'ils s'engageaient à ce dévouement héroïque. Quel courage et quelle générosité ne fallait-il pas pour cela ! La nature humaine soutenue par la grâce peut aller jusque là, elle veut le sacrifice, elle s'offre, elle se donne. Saint Raymond nous l'a prouvé et avec quelle énergie, car il a été captif dans des tourments affreux.

Mes sœurs, il faut en conclure ceci : que nous devons avoir une très grande confiance en la Sainte Vierge ; quelles que soient les épreuves, les peines, les difficultés, elle nous secourra toujours. Quand on souffre, quand on a quelque tristesse, quelque épreuve, il faut se jeter avec confiance dans le cœur de Marie, ce cœur tout miséricordieux, tout-puissant : Marie est appelée la toute-puissance suppliante et c'est en effet le rôle qu'elle a toujours rempli.

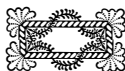
Ayons donc une grande confiance en Marie, mettons-nous sous sa protection au jour où elle a suscité cet Institut destiné à venir au secours des plus grandes souffrances humaines.

Avant de finir, j'ai une chose importante à vous recommander. Il faut faire une très grande attention à éviter ces conversations comme le disent les Constitutions, *où sous prétexte d'un plus grand bien on juge les sœurs, on critique le gouvernement des maisons*²²³.

223. Constitutions, chapitre : *De l'obéissance*.

Ces conversations sont un très grand mal et la ruine de l'esprit religieux, il faut absolument refuser de se prêter à ces conversations de critique. Celles qui les tiennent sont bien mauvaises, celles qui les écoutent sont de moitié dans le mal accompli. Ce *prétexte d'un plus grand bien* sous lequel on se les permet est une funeste erreur car on juge les sœurs, ce qui est contraire à la charité : les supérieures qui elles, ont ce devoir, le font avec un mélange d'amour maternel et fraternel, je puis dire, mais que ne peuvent avoir celles qui n'en sont pas chargées.

Il ne faut donc pas juger les sœurs, ne pas critiquer le gouvernement des maisons ; il arrive parfois que les sœurs ont de la répugnance à aller dans telle ou telle maison parce qu'elles ont entendu juger la supérieure, critiquer son gouvernement. Non, croyez-moi, mes sœurs, toutes nos maisons sont à peu près sur le même pied et ont des supérieures prudentes et dévouées. N'écoutez jamais ces conversations de critique, de mauvais esprit ; c'est le sifflement du serpent dans vos oreilles, n'entrez jamais dans des conversations comme celles-là.



2 novembre 1893

COMMÉMORATION DES DÉFUNTS
SOUVENIR DE MÈRE THÉRÈSE-EMMANUEL

Mes chères filles,

La fête de la Toussaint s'achève par la fête de la commémoration des morts qui nous engage à prier pour les âmes du purgatoire. Elles aussi sont une partie de la sainte Église et nous devons avoir une grande dévotion et un grand amour pour les âmes du purgatoire. Elles ne peuvent plus rien pour elles-mêmes, elles ne peuvent pas prier pour elles, mais nous le pouvons et nous devons le faire pour bien des raisons.

Nous avons toutes connu des sœurs que nous avons estimées être de saintes religieuses, à commencer par mère Thérèse-Emmanuel. Nous en avons toutes connu, soit parmi nous, soit pour en avoir entendu parler : ainsi sœur Marie-Pancracia. C'était une sœur simple et modeste, à qui on n'avait jamais besoin de redire deux fois la même chose tant elle l'accomplissait fidèlement et promptement, c'est là une grande vertu. Ce qu'il faut imiter de ces âmes qui nous ont quittées, c'est leur grand amour pour Dieu et l'amour qu'elles ont porté au prochain dans toute leur vie.

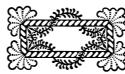
Mère Thérèse-Emmanuel était admirable en cela, toujours si donnée, si dévouée pour le prochain. Vous savez comme elle se donnait aux jeunes sœurs ; cela lui coûtait quelquefois, mais il n'y avait rien qu'elle ne fit pour donner notre Seigneur à toutes ces âmes avec lesquelles elle était en rapport. C'était sa pensée constante et c'est là une grande charité.

Si on veut montrer aux âmes un véritable amour, il faut s'efforcer de leur donner notre Seigneur, s'appliquer par les exemples et les paroles à le former en elles. C'est un grand talent de savoir communiquer notre Seigneur aux âmes et il faut beaucoup le demander à Dieu.

Non seulement mère Thérèse-Emmanuel a été admirable en cela, mais c'est elle qui a fondé l'obéissance dans notre Congrégation, par sa pratique si constante et si fervente comme par sa manière de se conduire envers moi. Certainement je n'avais pas ses vertus, elle aurait pu me regarder comme inférieure à elle, mais non, par l'esprit de foi elle avait le respect de Dieu dans la créature revêtue de son autorité et elle obéissait toujours avec amour.

Il nous faut aujourd'hui penser aux âmes qui ne sont plus parmi nous, nous encourager par leurs exemples ; mais il faut beaucoup prier pour elles et pour toutes les âmes du purgatoire, c'est un devoir de charité que nous devons tâcher de remplir par tous les moyens possibles. Usez des prières indulgenciées, la prière *Ô bon et très doux Jésus* vous donne le moyen de gagner chaque jour une indulgence plénière en y ajoutant une prière aux intentions du Souverain Pontife.

Le chemin de la Croix aussi est enrichi des mêmes indulgences. Employons donc bien ce temps et tout le temps de notre vie à prier pour les âmes, nous serons aidées ensuite par celles à qui nous aurons ainsi ouvert le ciel ; ne perdez donc pas ces heures pendant lesquelles vous pouvez ainsi faire quelque chose pour elles.



12 novembre 1893

NOUS SOMMES LE TEMPLE DE DIEU
PRIÈRE ET CONFIANCE

Mes chères filles,

La Règle de saint Augustin dit quelque part que *nous sommes le temple de Dieu*²²⁴. Ce que l'on fait avant tout dans un temple, c'est adorer ; l'adoration en notre âme, c'est le fond de notre service de Dieu, de notre obéissance. De toutes les dispositions, c'est la plus nécessaire. Si nous vivions dans cette adoration continuelle, comme elle simplifierait notre vie intérieure !

Quand on est prêt à vouloir tout ce que Dieu veut, comme il le veut, quand il le veut et parce qu'il le veut, on est en paix parce qu'on est dans l'ordre et dans l'obéissance. C'est vivre dans l'adoration des droits de Dieu sur nous et c'est une grande chose que de se former ainsi à l'obéissance quand on est jeune. Dans le monde il y a très peu d'obéissance, il y a en a très peu dans les familles ; une religieuse doit suppléer à cela par sa ferveur et s'établir dans ces dispositions de parfaite obéissance.

Dans un temple on adore, on prie, on demande, c'est aussi ce que nous devons faire, demander à Dieu les grâces, les secours nécessaires, les forces dont nous avons besoin ; nous ne sommes soutenues que par le secours continuel de Dieu. Il est toujours avec nous, que ferions-nous si nous ne l'avions pas ? Nous tomberions sans cesse dans des misères, des fautes, des faiblesses continues.

224. Cf. 1 Co 3, 16-17 et 2 Co 6, 16.

Après vous avoir recommandé de vous former à l'obéissance, je vous dirai de vous former à l'esprit de prière et il faut vous y disposer par l'esprit d'amour. Quand on aime Dieu on recourt toujours à lui ; ce sont les dispositions les plus pures, les plus saints recours qui ont pour origine et foyer son saint amour. On adore, on prie, enfin on aime Dieu, c'est ce à quoi il faut faire une très grande part dans notre vie. L'amour inspire la confiance. Jamais Dieu n'abandonne ceux qui mettent en lui leur confiance : son secours, sa force, son soutien, ce qu'il peut faire pour nous de meilleur et de plus saint, c'est sa réponse à notre confiance.

Cette confiance nous apporte la joie. Il ne dépend pas toujours de nous d'avoir la joie, mais c'est une très bonne disposition qui aide beaucoup dans la vie religieuse. On apprend ainsi par l'amour et la confiance à mettre toute sa joie en Dieu, car c'est lui qui nous aide toujours, qui est toujours notre appui et notre force. C'est là une source de joie, mais pour la trouver tâchons de ne pas mettre notre joie en autre chose. Si on la met en soi-même ou dans quelque affection, il faut y renoncer pour avoir la vraie joie spirituelle. C'est là un travail de dépouillement en même temps qu'un travail de confiance et d'amour.



26 novembre 1893

SUR LE TEMPS DE L'AVENT

Mes chères sœurs,

Je voudrais vous dire quelques mots du temps de l'Avent où nous entrerons dimanche prochain car après tout, c'est l'affaire de toute la vie d'une religieuse que d'attendre et de désirer notre Seigneur. Notre vie tout entière doit se passer à cela.

Nous ne sommes jamais assez unies à notre Seigneur par l'oraison dans la vie habituelle. Le temps de l'Avent vient à propos pour nous renouveler dans cette vie de prière et raviver notre dévotion tandis que l'Église appelle l'avènement de notre Seigneur dans nos âmes de toutes les forces qu'elle peut avoir.

C'est lui qui est désiré, lui qui est demandé, lui qui doit être le conducteur, le régulateur, le sanctificateur de toute notre vie religieuse, lui auquel nous devons tendre par le désir et par l'amour. *Mon poids, c'est mon amour*²²⁵.

Cette parole est, je crois, de saint Augustin et elle est bien digne de lui. C'est en effet par un amour ardent qu'il tendait vers Dieu de toutes ses forces, avec cette ferveur, cette puissance que nous admirons en lui. Faites de même, que ce soit par l'amour que vous appeliez notre Seigneur sans cesse dans votre vie et surtout pendant l'Avent.

La fête de Noël est une des plus belles fêtes de l'année, elle le sera pour nous si elle est bien préparée, si le cœur tend vers Jésus si pauvre,

225. Saint Augustin *Confessions*, Livre XIII, chapitre IX.

si abandonné, si délaissé, ayant daigné naître pour nous sur le bord d'un chemin, loin de sa maison, dans un endroit pas habitable. Il l'a fait par amour pour nous et si *l'amour est notre poids*, il doit nous faire répondre au sien par notre tendresse, notre ferveur et un grand désir de le voir naître, grandir et se développer en nous.



17 décembre 1893

JÉSUS, MODÈLE DE TOUTES LES VERTUS

Mes chères filles,

Nous sommes maintenant à la veille de Noël et nous avons à livrer notre cœur au divin Enfant qui, annoncé par les anges, vient nous servir de modèle en toutes choses. Si la Sainte Vierge avait été dans sa propre maison, elle n'aurait pas été réduite, par suite de son voyage inattendu à Bethléem, à recevoir notre Seigneur dans la pauvreté de la Crèche. Il a obéi ainsi, même avant sa naissance, aux puissances de la terre qui mettaient le monde en mouvement.

Rien n'est plus pauvre que l'Enfant Jésus à sa naissance, rien n'est plus obéissant. Il se met entre les mains des hommes, il ne pourra disposer de lui-même que beaucoup plus tard, mais à sa naissance et pendant un grand nombre d'années, il est obéissant à ses créatures, à sa mère, à saint Joseph, son père adoptif. C'est par une obéissance bien dure, bien sacrifiée, bien livrée et abandonnée entre les mains des hommes qu'il veut nous apprendre ce que doit être la nôtre. Puis la chasteté. Qui a été plus chaste que notre Seigneur dans toute sa vie, plus pur et plus saint ?

Il pourra dire plus tard : *Qui de vous me convaincra de péché ?*²²⁶

Pendant les années de son enfance Jésus se tait, mais il prie pour nous. La parole de l'Évangile qui s'applique à sa vie publique : *Il passa toute la nuit à prier Dieu*²²⁷ est vraie aussi de ses premières années. Il se préparait par la prière à ce qu'il devait souffrir pour notre salut.

226. Jn 8, 46.

227. Lc 6, 12.

Donnons donc notre cœur à ce divin Maître en ces jours de grâce ;
donnons-le lui par l'amour, par la foi, par l'obéissance parfaite, par
l'abandon entre ses mains, par la confiance qu'il fera pour nous tout ce
qui nous est nécessaire tous les jours de notre vie.



ANNÉE 1894

- 14 janvier : Fête du saint Nom de Jésus. Monseigneur Biet, évêque missionnaire du Thibet, prêche à la Messe, puis fait une conférence. À la récréation, mère Marie-Eugénie, très en train, évoque les souvenirs de la fondation.
- 27 janvier : Lettre de Convocation au Huitième Chapitre Général.
- 8 mars : Mère Marie-Eugénie part pour Rome avec sœur Marie-Michel et une grande élève, Jeanne Campenon, future mère Jeanne de l'Enfant-Jésus. Visite de Lyon, Montpellier (durant la Semaine Sainte), Nîmes, Boulouris, Cannes, Nice et Gênes, à partir du 8 avril. Là, mère Marie-Eugénie est si souffrante qu'elle doit renoncer au voyage à Rome. La Supérieure de Rome vient la voir à Gênes.
- Au retour, arrêt à Nice, Cannes, Nîmes et Lyon.
- 14 avril : Mort de monsieur l'abbé Jaugey, aumônier d'Auteuil.
- 1^{er} mai : Mère Marie-Eugénie revient à Auteuil.
- 10 juin : Conférence par un évêque indien.
 - *24 juin : Le président de la République, Sadi Carnot, est assassiné à Lyon par un anarchiste, Caserio. Des lois répressives sont votées contre les attentats. Jean Casimir-Perier, un modéré, est élu à la présidence de la République. Il sera contraint de démissionner devant l'opposition de la gauche le 15 janvier 1895.*
- 28 juin: Mère Marie-Eugénie part à Ems avec sœur Jeanne-Marie, rédactrice des Origines.
- 19-20-21 juillet : Sur le trajet du retour, trois jours à Preisch. « Mère Marie-Eugénie récite son bréviaire dans la chapelle, elle jouit des promenades dans le parc, elle évoque ses souvenirs d'enfance. »
- 22-23 juillet : Elle est à Reims.
- 24 juillet : Retour à Auteuil.
- 15 août : Toutes les Supérieures sont déjà arrivées pour le Chapitre. Elles entourent mère Marie-Eugénie en cette fête et plus tard, pour son 77^e anniversaire.

- 28 août-4 septembre : Retraite, prêchée par monseigneur de Cabrières, évêque de Montpellier.
- 5 septembre : Ouverture du Chapitre Général, présidé par l'abbé Odelin, Supérieur ecclésiastique. Mère Marie-Eugénie exprime son désir d'avoir une Vicairie Générale et demande à cet effet mère Marie-Célestine, supérieure de Madrid, qui est élue à l'unanimité.
- 9 septembre : Départ de mère Agnès-Eugénie pour le Nicaragua.
- 22 septembre : Mère Marie-Eugénie part pour San Sebastian afin de rendre visite à la Reine d'Espagne.
- 3 octobre : Elle se rend à Madrid avec mère Marie-Célestine.
- 3 novembre : Mère Marie-Célestine arrive à Auteuil comme Vicairie Générale.
- 10-27 novembre : Mère Marie-Eugénie va se reposer à Andecy.
- *Décembre : La politique d'apaisement religieux due aux modérés, aux « ralliés », est subitement compromise par « l'affaire Dreyfus » : le capitaine Alfred Dreyfus, juif, alsacien, est condamné en conseil de guerre à la dégradation militaire et à la détention perpétuelle « pour avoir livré des plans stratégiques à l'Allemagne »... malgré toutes ses protestations d'innocence. L'opinion se divise en deux camps, qui vont se radicaliser de plus en plus. La vérité en faveur de Dreyfus ne se fera que plus tard : il sera gracié en 1899 et réhabilité en 1906.*
- 24 décembre : Le Chapitre de Noël est fait par mère Marie-Célestine. Pour la première fois, les sœurs renouvellent leurs vœux ensemble, et non séparément, sauf mère Marie-Eugénie qui, à cause de son 4^e vœu, a une formule différente.

Tous les Chapitres de cette année sont inédits.

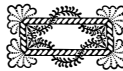
27 janvier 1894

MÉDITER LA PASSION

Mes chères filles,

Ce que je veux vous recommander en quelques mots seulement aujourd'hui, c'est de vous préparer au Carême en méditant la Passion. Il faut s'habituer à méditer la Passion pendant le Carême afin que ce soit un temps qui nous apprenne la patience, l'abandon entre les mains de Dieu.

Notre Seigneur a tant souffert pour nous ! Il est nécessaire de nous représenter ses souffrances par la méditation, d'en avoir l'esprit rempli. Bossuet dit que, quand une âme en est arrivée à méditer la Passion, elle trouve là tout ce qu'il lui faut, elle n'a plus besoin de rien, elle a dans les souffrances et les humiliations de notre Seigneur les plus grands exemples qui puissent lui être donnés.



11 février 1894

RÉSISTER À LA TENTATION

Mes chères sœurs,

L'Évangile d'aujourd'hui est celui qui nous apprend à résister à la tentation : notre Seigneur a bien voulu s'y soumettre afin d'être notre modèle quand la tentation vient à nous.

Les tentations les plus difficiles à vaincre sont celles qui reposent sur un besoin réel. Quand on manque de pain par exemple, il est difficile de dire comme notre Seigneur : *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu*²²⁸.

Les autres tentations sont moins séduisantes : notre Seigneur avait méprisé tous les royaumes de ce monde, il n'avait voulu ni empire, ni domination. Il aurait pu, en venant dans ce monde, entrer dans une famille souveraine, il ne l'a pas voulu. Mais il a voulu se mettre parmi les pauvres, parmi les humbles, parmi les petits. Cette volonté devait l'amener à être crucifié car il n'a eu devant le tribunal des grands aucun soutien, aucune puissance pour le défendre, ainsi qu'il l'avait voulu.

La seconde tentation racontée dans l'Évangile vient à l'homme plein de lui-même, il est alors très incliné à se dire : « Je suis quelque chose de plus qu'un autre, je puis m'exposer au danger et Dieu enverra ses anges pour me protéger. » Vous me direz : « C'est très rare qu'on aille jusque là. » Oui, mais les petits mouvements de confiance en soi-même, de vanité spirituelle peuvent mettre dans cette voie.

228. Mt 4, 4.

Le plus extraordinaire, c'est que le démon ait osé proposer à notre Seigneur de l'adorer : *Je te donnerai tous les royaumes du monde, si tu te prosternes devant moi pour m'adorer*²²⁹.

Qu'était-ce pour notre Seigneur que tous ces royaumes du monde et qu'en avait-il besoin ? Il les avait méprisés, il s'était placé dans le rang de ceux qui se soumettent, qui sont obéissants et parmi les petits.

Il n'y a pas beaucoup à ajouter à cela, mes sœurs.

C'est une chose difficile de résister à la tentation basée sur un grand besoin, une grande nécessité.

Quant aux tentations d'amour-propre, de confiance en soi-même, il est beaucoup plus facile d'y résister, de se persuader qu'on n'est rien, qu'on ne vaut rien : c'est de l'évidence.

Quant à la tentation qui consiste à adorer le démon, s'il l'a proposé à notre Seigneur, c'est qu'il ne savait pas qui était notre Seigneur. Il se disait : « Qui est celui-ci qui guérit les malades, qui fait marcher les boiteux, qui ressuscite les morts, qui est-il ? » Mais il ne s'est pas rendu compte qu'il était le Fils de Dieu, le Messie promis. S'il l'avait su, il ne l'aurait jamais laissé crucifier, parce que sa mort devait être la destruction de son empire sur le monde et sur les âmes.



229. Mt 4, 9.

4 mars 1894²³⁰

J'AI PITIÉ DE CETTE FOULE

Mes chères filles,

L'Évangile d'aujourd'hui est celui qui a donné origine à toutes les œuvres de miséricorde. Cette parole de notre Seigneur : *J'ai pitié de cette foule*²³¹ a été et est encore la cause efficiente de toutes les œuvres de miséricorde dans l'Église. Vous savez que notre Seigneur a quelquefois multiplié le pain entre les mains des grands aumôniers ; le pain, c'est tout ce dont l'homme a absolument besoin. Il n'y a aucune superfluité dans ce que notre Seigneur a donné à la foule, du pain et du poisson ; ce n'était pas grand-chose, mais cela suffisait.

Notre Seigneur aurait pu rendre forts et soutenir jusqu'au retour dans leurs maisons ceux qui l'avaient ainsi suivi dans le désert, il ne l'a pas voulu. Il a montré par là que c'est par la nourriture qu'on se soutient et qu'il faut la donner généreusement à toute créature qui ne l'a pas. Il y a hélas ! des créatures qui ne l'ont pas, il faut alors la demander pour elles par la prière et tâcher de leur procurer ce qui est nécessaire à la vie.

Pour nous, nous avons abondamment ce qu'il nous faut des choses nécessaires ; mais il y a des personnes extrêmement démunies et manquant de tout. Dieu a voulu qu'elles eussent au moins du pain : *J'ai pitié de cette foule*.

C'est cette pitié divine qu'il faut tâcher d'attirer sur nos âmes à un autre point de vue : nos âmes ont besoin du pain de vie, il faut le

230. 4^e Dimanche de Carême.

231. Mt 15, 32.

recevoir toujours dans un cœur pur et fidèle, et notre prière doit obtenir que la nourriture divine nous soit distribuée d'une manière profitable pour nos âmes et toujours sanctifiante.



3 juin 1894

SUR L'ESPÉRANCE
CONFIANCE DANS LE CŒUR DE JÉSUS

Mes sœurs,

Une des grandes vertus que notre Seigneur est venu apporter en ce monde est l'espérance. Il dit très souvent dans l'Évangile : *Qu'il te soit fait selon ce que tu as cru, selon ta confiance.*

C'est bien naturel que ce soit selon la confiance de l'homme que lui soient accordées les grâces de Dieu et je ne connais rien qui porte plus à la confiance que la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. En se révélant à la bienheureuse Marguerite-Marie, notre Seigneur lui a dit : *Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes.*

Quand on est sûr d'être aimé, comme on doit avoir confiance, comme on doit être abandonné ; c'est ce que notre Seigneur nous demande en nous montrant son Cœur Sacré qui doit être toute notre joie et tout notre amour.

Dans l'Office que nous disions hier, saint Bernard a de très belles leçons appuyées tout entières sur cette pensée : quand on a trouvé le Cœur de Jésus, que peut-on désirer davantage ? C'est le Cœur de l'ami, du roi, de l'époux qui renferme toutes les miséricordes, toutes les tendresses, tout l'amour et il veut les répandre sur ses créatures. Que peut-on alors désirer davantage ?

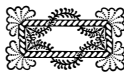
En effet, nous avons en notre Seigneur tout ce que nous pouvons désirer ou chercher dans un cœur humain, car le Cœur du Fils de Dieu incarné est un cœur humain plein de bonté, de tendresse et de miséricorde.

Tâchez aujourd'hui, avec la dévotion au Cœur de notre Seigneur, d'exciter en vous une très grande espérance dans sa bonté et sa miséricorde. Sans cela nous ne serions pas prêtes à faire tout ce qu'il veut, à nous abandonner à lui. Il faut que la confiance prenne le dessus dans l'âme, sans quoi on a des doutes, on se dit : « Si je n'étais pas si imparfaite, si mauvaise, je pourrais ceci ou cela, je me confierais en notre Seigneur. » C'est au-delà de tout cela qu'il faut se confier, c'est parce que notre Seigneur est infiniment bon : voilà la raison de notre confiance.

Ce serait un retour d'amour-propre sur soi-même si on disait : « Je me confie parce que je n'ai jamais fait de mal, parce que j'ai gardé mon innocence ou parce que je l'ai renouvelée par la pénitence. » Ce ne serait pas là la vraie confiance que notre Seigneur nous demande, celle qui ne repose pas sur nos prétendus mérites, mais sur son amour, sur son zèle pour nos âmes.

Je vous demande de mettre votre confiance en notre Seigneur et de ne pas la détourner sur vous-mêmes d'une manière personnelle ou trop humaine. Je n'ai jamais compris l'acte d'espérance qui attend la grâce de Dieu en retour de la fidélité à ses commandements ; ce n'est pas la confiance absolue qui s'abandonne à Dieu et espère tout de lui sans aucun mérite de notre part.

J'aime mieux la formule plus vraie qui nous fait *espérer* simplement *des mérites de Jésus-Christ la grâce en ce monde et la vie éternelle en l'autre*. Notre Seigneur a tout fait pour nous : c'est lui qui nous a appelées à la vie religieuse, c'est lui qui nous y a gardées et qui nous conduira au terme par ses mérites et par son infinie miséricorde.



24 juin 1894

SUR SAINT JEAN-BAPTISTE

Mes chères sœurs,

Vous savez que je vais partir²³², par nécessité de santé. J'ai quelques recommandations à vous faire. Toutes se résument en ceci : gardez la charité. Soyez bien humbles, bien charitables les unes envers les autres : la charité engendre l'humilité et l'humilité engendre la charité.

Nous faisons la fête de saint Jean-Baptiste. Une des choses que j'admire le plus en lui est son courage à quitter notre Seigneur. Comment pendant l'enfance de notre Seigneur, alors qu'il avait tant de charme et de grâce, qu'*il croissait en sagesse et en grâce*²³³, comment saint Jean a-t-il pu faire ce sacrifice de s'en aller dans le désert ?

Nous avons un autre exemple de ce détachement dans les apôtres eux-mêmes. D'après la doctrine de Bourdaloue ils n'auraient pu recevoir le Saint-Esprit tant qu'ils avaient la présence de notre Seigneur au milieu d'eux. C'était le don que Jésus devait leur faire après les avoir quittés²³⁴, c'était cette séparation sensible qui leur donnait le droit de recevoir le Saint-Esprit. On s'explique de même la conduite de saint Jean-Baptiste.

Saint François de Sales insiste sur cette grande privation de la présence de notre Seigneur, c'était bien dur de se retirer d'auprès de notre Seigneur et cependant il l'a fait, il est allé au désert, dans une solitude profonde. C'était là que l'attendait le Saint-Esprit pour

232. Le 28 juin, mère Marie-Eugénie quittera Auteuil pour sa saison habituelle à Ems.

233. Lc 2, 52.

234. Cf. Jn 16, 7.

s'emparer de lui, être son maître et lui inspirer de baptiser dans l'eau du baptême de pénitence en attendant le baptême dans le Saint-Esprit.

Je n'ai pas autre chose à vous recommander que de garder bien étroitement la charité, ensuite l'obéissance. Cela ne vous est pas très difficile avec mère Madeleine de Jésus. Ne faites rien sans le lui demander, sans avoir son autorisation, ainsi vous vous tiendrez bien plus dans la vie parfaitement religieuse. C'est par l'obéissance qu'elle se développe et se fortifie, par cette obéissance humble, généreuse, qui n'hésite pas dans sa soumission et se donne sans compter.



19 août 1894

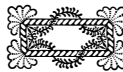
CONFIANCE EN MARIE

Mes chères filles,

Celui dont nous faisons la fête aujourd'hui est saint Joachim, le père de la Sainte Vierge et ce que nous faisons en son honneur retourne à la gloire de la Sainte Vierge. Ayez une très grande confiance en Marie.

Si vous avez la moindre inquiétude pour vos maisons²³⁵, confiez tout à Marie, mettez tout sous sa protection. Elle est assez puissante pour vous obtenir ce qui vous manque ; il ne faut pas que la sollicitude aille jusqu'à l'inquiétude.

Si vous avez quelque chose qui vous occupe et vous inquiète, confiez-le à la Vierge Marie et que ce soit par son secours que vous espériez tout de notre Seigneur.



235. Mère Marie-Eugénie s'adresse aux supérieures réunies pour le Chapitre Général.

16 septembre 1894

TRANSFIXION DU CŒUR DE MARIE

Mes chères filles,

Je voulais vous parler un instant aujourd'hui de la transfixion du Cœur de la Sainte Vierge. Elle a accepté d'avance avec tout son amour, toute sa générosité, les sacrifices qu'elle aurait à faire un jour. Elle l'a accepté avec toute la dévotion, tout l'amour qu'elle avait pour notre Seigneur et pourtant, c'était lui qu'il s'agissait d'immoler. Il ne faut pas nous attendre à n'avoir jamais de souffrances ; il faut apprendre d'avance à les sanctifier, à y mettre beaucoup d'amour, de générosité.

Voyez comme il faut souffrir. On vous parlait ces jours derniers de l'agonie du comte de Paris²³⁶. Il a terriblement souffert, il a donné un grand exemple de patience et de vertu. Nous aussi, nous devons apprendre à sanctifier nos maux par l'amour de Dieu, la patience, l'abandon le plus complet.

Une personne qui m'a beaucoup frappée dans cet ordre d'idées, c'est monseigneur Gay²³⁷ : il a été tellement livré, tellement abandonné pendant sa dernière maladie qu'il a fait l'édification de tous ceux qui l'approchaient. Mettons notre confiance en Dieu malgré tout ce que nous avons à souffrir et apprenons à sanctifier les épreuves que nous aurons certainement dans la vie.

236. Petit-fils du roi Louis-Philippe qui avait abdicqué en sa faveur lors de la Révolution de 1848 ; mais il n'a jamais régné.

237. Décédé le 19 janvier 1892.

2 décembre 1894

SUR LE TEMPS DE L'AVENT
SOUVENIR DE MÈRE THÉRÈSE-EMMANUEL

Mes sœurs,

Nous voici au moment de l'Avent. C'était autrefois un temps par lequel on se préparait à Noël comme on se prépare à Pâques, par une pénitence austère. Il n'en est plus ainsi maintenant, il faut sous ce rapport se borner en beaucoup de choses. Mais je vous dirai que c'est un temps pendant lequel il faut tendre à se rendre petit, aussi petit qu'un enfant qui ne parle pas. Il faut donc garder sa langue, et c'est déjà une très grande chose. Puis il faut se rendre très simple.

La simplicité, dit saint François de Sales, est une vertu qui n'a qu'un œil toujours tourné vers Dieu. Si on n'a qu'un œil toujours tourné vers le bon Dieu, on sera fidèle, obéissante à toutes les volontés de notre Seigneur, il faut arriver ainsi à se rendre tout à fait simple.

Monseigneur Gay me disait que mère Thérèse-Emmanuel était restée longtemps appliquée à la Sainte Enfance. Elle travaillait en se proposant l'Enfant Jésus comme modèle, en suivant ses traces, à se rendre aussi naïve, aussi simple, aussi droite qu'une enfant ; elle a toujours été aussi droite envers Dieu que dans tous les rapports de sa vie avec moi ou les autres créatures.

Il faut donc se faire petite, y travailler en imitant notre Seigneur dans son enfance. L'immolation sanglante n'est pas encore sa voie, mais c'est le sacrifice de toute volonté propre, de toute vie personnelle, de tout ce qui fait qu'on n'est pas ce que l'on doit être. Il faut se rendre

humble, c'est absolument nécessaire. Notre Seigneur a dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*²³⁸.

C'est la leçon qu'il a donnée à tous les hommes, c'est dans cette voie que vous pourrez faire le plus d'efforts durant le temps que vous aurez d'ici à Noël.



238. Mt 11, 29.

16 décembre 1894

PRÉPARATION À NOËL

Mes chères filles,

Il ne suffit pas que nous recevions les promesses de notre Seigneur de venir bientôt avec tout son amour et sa bonté, il faut que nous préparions nos âmes à sa venue en les purifiant par un renouvellement dans l'obéissance, la pauvreté, la chasteté.

Dieu nous demande de faire de notre côté tout ce que nous pouvons pour recevoir les grâces qu'il nous apportera dans la nuit de Noël avec tant d'abondance et de générosité.

Il faut nous renouveler dans l'humilité qui est la cousine germaine de l'obéissance et par laquelle on peut garder l'obéissance avec plus de fidélité.

Il faut nous renouveler dans la chasteté en tant qu'elle est une disposition à garder nos affections pour notre Seigneur, car c'est la base de l'esprit religieux.

Il faut nous renouveler dans la pauvreté, et c'est peut-être ce qu'il y a de plus facile, puis surtout dans l'obéissance qui est des deux vertus la plus difficile car elle est constante, elle est de tous les instants, elle dispose de nous à toute heure. Et c'est encore par l'humilité que cela devient facile.



Les notes de Chapitre de mère Marie-Eugénie s'arrêtent là, ce qui ne signifie pas qu'il n'y a pas eu d'instruction de sa part les années suivantes, durant le vicariat de mère Marie Célestine.

Pour les dernières années de la vie de mère Marie-Eugénie, voir les *Origines* IV chapitre XXI, *Partage-Auteuil* n° 11, p. 50 ss., les *Chroniques Il y a cent ans* à partir de 1894, surtout le fascicule : *La dernière année de mère Marie-Eugénie, 10 mars 1897-10 mars 1898* et *Partage-Auteuil* n° 78, p 48-51.

* * * * *

Un dernier texte entre 1888 et 1894, réponse à la lettre d'une sœur (sans nom et sans date) :

Vous me demandez comment vieillir saintement ? – En travaillant sans cesse, l'œil sur Dieu, avec une haute patience et confiance, à maintenir dans son âme, dans ses affections, dans ses œuvres, l'immortelle jeunesse de Jésus Christ, qui est notre Homme nouveau, notre Homme intérieur. – Tenez votre esprit occupé des vérités de la Foi, comme sont les mystères de Jésus ou ses paroles, ou ses souffrances. – Tenez votre cœur bien haut dans le ciel, qui est votre patrie et où vous devez déjà par l'espérance vivre de la paix des enfants de Dieu, tâchant d'être bonne comme Lui, bonne toujours et en tout. – Enfin, comme la vieillesse physique est d'ordinaire le temps de l'infirmité et des langueurs, supportez-les avec la patience, la douceur et la simplicité de l'Agneau. Je dis cet Agneau Divin qui est Jésus Christ. Alors arrivera pour vous ce que dit l'apôtre Paul : *Tandis que notre homme extérieur va se dissolvant chaque jour, l'homme du dedans se renouvelle.* C'est ce qui fait les vieillesse saintes, lesquelles font les saintes morts, après quoi il n'y a plus que la bienheureuse éternité. (*Partage-Auteuil* n° 11, p. 46)

INDEX DES NOMS CITÉS
1887 À 1894

Affre, Denis-Auguste (monseigneur) (1793-1848)

Vicaire général de Paris au moment de la fondation. Évêque de Paris en 1840. Il approuve les premières Constitutions de 1840 et donne l'habit aux premières sœurs le 14 août 1840. Il meurt en juin 1848, pendant la Révolution, dans une tentative de pacification entre les deux partis. Ses dernières paroles : « Puisse mon sang être le dernier versé. » En 1898, avant de mourir, mère Marie-Eugénie reçoit la visite du cardinal Richard, archevêque de Paris, qui lui donne à baiser la croix pectorale de monseigneur Affre, souvenir des commencements de la Congrégation.

13/01/1889 ; 28/04/1889

Agnès (sainte)

Jeune martyre romaine du IV^e siècle. Ayant refusé le mariage et résisté à toutes les tentatives accomplies pour lui faire perdre sa virginité, elle supporta vaillamment toutes les tortures jusqu'à la mort. Elle fut très tôt l'objet d'un culte populaire à Rome, puis dans la chrétienté. Chaque année, le jour de sa fête, deux agneaux enrubannés de rouge et de blanc sont bénis dans la basilique romaine qui lui est dédiée, via Nomentana, lieu de sa sépulture. Une autre basilique au cœur de Rome, place Navone, garde mémoire de son martyre. Fête le 21 janvier.

01/02/1891 ; 22/01/1893

Alphonse-Marie de Liguori (saint) (1696-1787)

Avocat, il se fit prêtre pour devenir l'apôtre des humbles. Prédicateur et théologien napolitain. Il se consacra à la rechristianisation des campagnes et fonda les *Rédemptoristes* (1772). Évêque en Campanie (1762-1775), il fut rejeté de sa famille religieuse et renié par ses fils. Il prêcha la toute-puissance de la prière et de la confiance en Marie. Docteur de l'Église. Fête le 1^{er} août.

28/04/1889 ; 01/12/1889 ; 05/01/1890

Alzon, Emmanuel d' (père) (1810-1880)

Né au Vigan, le 30 août 1810. Prêtre le 26 décembre 1834. Vicaire général à Nîmes pendant 45 ans. Ami de l'abbé Combalot, il rencontre Anne-Eugénie Milleret par son intermédiaire à Chatenay, près de la Côte-Saint-André, en

octobre 1838. Après le départ de l'abbé Combalot, en mai 1841, il devient conseiller et directeur spirituel de mère Marie-Eugénie. En 1845, à Nîmes, il fonde la congrégation des *Augustins de l'Assomption*, et en 1865, au Vigan, celle des *Oblates de l'Assomption*. Avec mère Marie-Eugénie, ce sont quarante années d'amitié humaine et spirituelle, avec leurs lumières et parfois leurs ombres. Le père d'Alzon est mort à Nîmes le 21 novembre 1880.

27/05/1888 ; 11/11/1888 ; 28/04/1889 ; 14/12/1892

Ambroise (saint) (330-340)

Évêque de Milan, baptisa saint Augustin, contraignit l'empereur Théodose à une expiation publique après le massacre de Thessalonique (390). Père et Docteur de l'Église. Auteur des hymnes « ambrosiennes ». Fête le 7 décembre.

25/11/1888 ; 13/10/1889

Anselme (saint) (1033-1109)

Né à Aoste en Piémont, d'une famille noble et riche. Entra à l'abbaye du Bec dont il devint abbé. Acclamé évêque de Cantorbery (1093), prit part au Concile de Bari en 1098. Composa un livre sur la *Conception de la Sainte Vierge et le péché originel*. Canonisé en 1690 et docteur de l'Église en 1720. Fête le 21 avril.

07/09/1890

Augustin d'Hippone (saint) (354-430)

Né à Tagaste en novembre 354. Converti vers le milieu de 386, baptisé la veille de Pâques 387. Prêtre en 391, évêque en 395. De 396 à 430, année de sa mort, évêque d'Hippone. Deux de ses ouvrages : les *Confessions* et *La Cité de Dieu*, figurent parmi les grands classiques de la littérature universelle. Dès les origines, la Congrégation adopta la Règle de saint Augustin. Des références à ses œuvres sont fréquentes dans les écrits de mère Marie-Eugénie. Le nom de *Religieuses Augustines de l'Assomption* témoigne de cette appartenance spirituelle. Fête le 28 août.

24/02/1889 ; 13/10/1889 ; 03/11/1889 ; 17/11/1889 ; 05/01/1890 ;
09/03/1890 ; 14/04/1890 ; 09/11/1890 ; 01/02/1891 ; 10/01/1892 ;
14/02/1892 ; 30/10/1892 ; 12/11/1893 ; 26/11/1893

Baëque (ou Baëcque) O.P. (père)

Durant le mois de mai 1891 il assure tous les vendredis à Auteuil une prédication sur les mystères du Rosaire. Décédé le 23 décembre de cette même année, après peu de jours de maladie.

31/05/1891

Benoît de Nursie (saint) (480-547)

Fondateur de l'*Ordre bénédictin*. Après avoir mené une vie érémitique à Subiaco, il fonda en 529 l'abbaye du Mont-Cassin. Sa règle reste fondamentale. Vénéré comme patriarche des moines d'Occident. Fête le 11 juillet.

12/08/1888 ; 05/04/1891

Benoît-Joseph Labre (saint) (1748-1783)

Né à Boulogne-sur-mer, aîné de 15 enfants, instruit par son oncle prêtre. Il faisait bon accueil aux malheureux et pratiquait des austérités telles que l'abstinence et dormait sur une planche. À 16 ans, il demanda à entrer à la Trappe, mais on le jugea trop jeune et trop frêle. Après un essai chez les Chartreux, où il éprouva de grandes angoisses, il demanda dans plusieurs Trappes son admission qui fut toujours refusée. Il décida alors de se rendre en pèlerin à Rome, en vivant d'aumônes. Il visita les sanctuaires d'Italie, Suisse, Allemagne, France et Espagne, vêtu de haillons, parfois mis en prison pour des méfaits qu'il n'avait pas commis, mais opérant des miracles et des conversions. Il donnait aux autres les aumônes qu'il recevait. Il avait le don de bilocation. Canonisé par Léon XIII en 1883. Fête le 16 avril.

11/11/1888

Bernard de Clairvaux (saint) (1091-1153)

Moine à Cîteaux en 1112, il fonda Clairvaux en 1115. En 1128, il fit reconnaître l'*Ordre des Templiers*, dont il rédigea les Statuts. En 1146, à la demande du pape Eugène III, il prêcha la 2^e Croisade. Homme d'action et de spiritualité. Docteur de l'Église. Fête le 20 août.

31/05/1891 ; 03/06/1894

Bonaventure (saint) (1221-1274)

Né près de Viterbe en Italie. Devenu franciscain à 20 ans, il fut ensuite Ministre Général de l'Ordre. Cardinal-évêque d'Albano en 1273. Il mourut pendant le Concile de Lyon et fut canonisé en 1482. Auteur d'œuvres théologiques et philosophiques, de traités ascétiques et d'une vie de saint François pour exhorter les frères à l'unité. Docteur de l'Église. Fête le 15 juillet.

10/06/1889

Bossuet, Jacques-Bénigne (1627-1704)

Né à Dijon, venu à Paris pour ses études, il se met sous la conduite de saint Vincent de Paul. Célèbre par ses prédications dès 1659. Écrivain (lettres de direction, méditations sur l'Évangile). Évêque de Meaux en 1681. Précepteur du Dauphin, il écrit pour lui le *Discours sur l'Histoire universelle* auquel mère Marie-Eugénie se réfère souvent.

05/08/1888 ; 07/04/1889 ; 09/11/1890 ; 25/03/1891 ; 27/01/1894

Bourdaloue, Louis (père) (1632-1704)

Né à Bourges en 1632, mort à Paris en 1704. Entré dans la Compagnie de Jésus en 1648. Il prêche à la Cour 4 Carêmes et 7 Avents.

24/06/1894

Buffalo ou Bufalo, Gaspard del (1786-1836)

Né à Rome, il fit ses études à la Grégorienne et fut ordonné prêtre en 1807. Il se livra aussitôt à un fervent apostolat dans le peuple. Après la déportation de Pie VII en France, il refusa de prêter serment de fidélité à Napoléon et fut exilé dans le Nord de l'Italie. La chute de Napoléon lui permit de revenir à Rome. Pie VII lui demanda de se consacrer aux missions populaires. Au cours d'une mission dans le diocèse de Spolète, il eut l'idée de fonder une Congrégation de missionnaires, sous le vocable du *Précieux Sang*. Plus tard il ajouta à cet Institut de prêtres une Congrégation de femmes dévouées à l'éducation chrétienne des jeunes filles. Il fut canonisé en 1954. Fête le 2 janvier.

06/07/1890

Cabrières, François-Marie Anatole de (monseigneur) (1830-1921)

Son père était maire de Nîmes sous la Restauration. Il fit ses études au Collège de l'Assomption de Nîmes, entra au Séminaire de Saint-Sulpice en 1849 et fut ordonné prêtre en 1853. Directeur du grand Séminaire de Nîmes, puis du Collège de l'Assomption. Secrétaire, puis vicaire général de l'évêque de Nîmes, monseigneur Plantier, il fut nommé évêque de Montpellier en 1873. Il le resta jusqu'à sa mort en 1921. Toujours lié à l'histoire et à la vie de l'Assomption.

07/09/1890

Catherine d'Alexandrie (sainte)

De temps immémorial, sainte Catherine était en vénération au monastère du Mont-Sinaï, quand, au XV^e siècle, les moines découvrirent son corps. La légende a fait d'elle une jeune chrétienne d'Alexandrie, repoussant les avances de l'empereur Maximin Daïa et convainquant d'erreur un groupe de savants réunis pour l'amener à renier le Christ. Son corps aurait été transporté sur le Mont-Sinaï par les anges. Les philosophes honorent sainte Catherine comme leur patronne. Fête le 25 novembre.

25/11/1888

Catherine de Sienne (sainte) (1347-1380)

Catherine Benincasa, mystique italienne du Tiers-Ordre de saint Dominique. Accomplit deux missions en Avignon et finit par convaincre le pape Grégoire X de rentrer à Rome (1377). N'ayant pu empêcher le Grand Schisme (1378), elle prit parti pour Urbain VI. Docteur de l'Église en 1970. Sa fête, autrefois le 30 avril, a été fixée au 29 avril lors de la réforme liturgique qui a suivi le Concile Vatican II.

01/02/1891

Cécile, (sainte) (II^e-III^e siècles)

Une des plus célèbres vierges martyres de Rome, elle fut enterrée dans les catacombes de saint Calixte. Son nom figure dans la première prière eucharistique. Vers la même époque, les saints Valérien et Tiburce furent mis à mort et enterrés dans les catacombes de Prétextat. Cécile est vénérée comme patronne des musiciens. Fête le 22 novembre.

25/11/1888 ; 07/09/1890

Charlotte-Marie de Jésus (sœur)

Alice Pouquet, née le 28 mars 1850 en Dordogne, entrée le 21 mars 1885, prise d'habit le 22 novembre 1885, premiers vœux le 16 janvier 1887, vœux perpétuels le 29 juin 1889. Décédée le 25 décembre 1890 à Auteuil, après une douloureuse opération.

25/01/1891

Claire-Emmanuel de la Sainte Vierge (mère) (1844-1926)

Marie Nivet, née le 13 juin 1844 à Limoges, entrée le 2 octobre 1864, prise d'habit le 29 septembre 1865, premiers vœux le 2 octobre 1866, vœux perpétuels le 15 octobre 1868, décédée au Val Notre-Dame le 12 juillet 1926. Après avoir été supérieure au Petit Couvent, à Sedan et à Poitiers, mère Claire-Emmanuel se trouve à la Maison-Mère depuis 1886. En octobre 1891, elle sera nommée supérieure de Lourdes.

01/02/1891 (note)

Combalot, Théodore (monsieur) (1797-1873)

Second d'une famille de quatorze enfants. Entra à 19 ans au Séminaire de Grenoble, alors gouverné par des prêtres qui avaient connu la Révolution et souffert pour la foi. Prêtre en 1820. Disciple de Lamennais dont il se sépare au moment de sa condamnation par l'Église. Depuis un pèlerinage à Sainte-Anne-d'Auray, en 1825, il porte le projet de la fondation d'une congrégation religieuse pour l'éducation chrétienne des jeunes filles. Après un essai infructueux en 1825, il découvre Anne-Eugénie et, les mois suivants, celles qui seront les premières sœurs de l'Assomption. La fondation a lieu le 30 avril 1839. Le 3 mai 1841, c'est la rupture, devenue inévitable, avec le « fondateur », généreux, passionné, mais violent et aux idées changeantes. Ultramontain, l'abbé Combalot poursuit une œuvre de « missionnaire apostolique » jusqu'à sa mort en mars 1873.

28/04/1889 ; 15/11/1891

Delatte, Paul-Marie (dom) (1848-1937)

Troisième abbé bénédictin de Solesmes. Prêtre en 1872. Nommé en 1879 à la chaire de Philosophie de l'Université Catholique de Lille. Entré à Solesmes en 1883, profès en 1885, prieur en 1888, abbé et supérieur général de la Congrégation de France en 1890. Au moment des lois de 1901 sur les

congrégations religieuses, il s'exila avec sa communauté en Angleterre dans l'île de Wight. Démissionnaire en 1921, dom Delatte rentra à Solesmes avec sa communauté et s'éteignit dans son abbaye de profession le 29 septembre 1937. Son œuvre la plus connue est le *Commentaire sur la Règle de saint Benoît* (1913).

30/10/1892

Deresse, (père) O.P.

31/05/1891

Didon, Henri-Martin O.P. (père) (1840-1900)

Prit l'habit dominicain en 1856. À partir de 1865, prédicateur dans les grandes chaires de province, notamment Nancy, Marseille et Paris. Ses positions d'avant-garde lui valurent de nombreuses oppositions et provoquèrent au cours de sa carrière divers incidents. En 1890, il devint prieur de l'école Albert-le-Grand à Arcueil, il s'y montra grand administrateur et grand éducateur. En 1891, il publia une *Vie de Jésus-Christ* qui connut une quarantaine d'éditions et de traductions. Il mourut subitement à Toulouse au printemps 1900.

25/09/1892

Dominique de Guzmán (saint) (1170-1221)

Né à Calaruega, non loin de Burgos. Chanoine d'Osma. Il se sentit appelé à évangéliser les tribus nomades de Russie, mais le pape Innocent III l'envoya dans la région de Toulouse, que ravageait l'hérésie cathare (1206). Dominique comprit qu'on ne ramènerait les hommes au Christ qu'en leur prêchant l'Évangile et en vivant au milieu d'eux. Prédication et pauvreté furent dès lors l'âme de son action apostolique. Honorius III approuva son Ordre en 1216. Dominique pérégrina en France, Espagne et Italie, et mourut à Bologne. Fête le 8 août.

04/08/1889

Dosithée (saint) (-530)

Moine à Gaza. Élevé dans la mollesse, il fit un voyage en Palestine. À Gethsémani, il eut une vision qui le persuada de pratiquer le jeûne, l'abstinence et la prière. Entré dans un monastère, il eut en charge l'infirmierie où il manifesta son zèle, sa patience et son humilité dans une grande abnégation. Il mourut au bout de cinq ans d'une douloureuse maladie, s'appliquant seulement à voir Dieu présent en lui-même. Fête le 23 février.

02/02/1890 ; 21/12/1890

Dupanloup, Félix (monseigneur) (1802-1878)

Né en Haute-Savoie. Prêtre en 1825, vicaire à Paris, directeur du Petit Séminaire Saint-Nicolas, professeur d'éloquence sacrée à la Sorbonne, chanoine de Notre-Dame et vicaire général en 1845. Il se trouva en pleine mêlée pour la liberté de l'enseignement et préoccupé de la presse catholique. Il engagea fortement son ami Falloux à entrer dans le Ministère pour faire voter la loi sur la liberté de l'enseignement (1850). Nommé évêque d'Orléans en 1849, il déploya un zèle infatigable pour l'éducation de la jeunesse, l'instruction et la sanctification du clergé et les œuvres de toutes sortes. En 1853 il fonda les Sœurs de saint Aignan, rejointes en 1861 par mère Thérèse de la Croix et devenues par la suite *Sœurs Gardiennes-Adoratrices de l'Eucharistie*. Il fut élu à l'Académie Française en 1854. Au moment du Concile Vatican I, il jugea inopportune la définition de l'infaillibilité pontificale et s'abstint de voter. Il joua un rôle important dans le vote de la loi sur la liberté de l'enseignement supérieur (1875). Sur l'éducation, il fut en relation avec mère Marie-Eugénie et entretenait de la correspondance avec elle au sujet de son ouvrage *L'éducation des filles*.

30/10/1892

François d'Assise (saint) (1181-1226)

Religieux italien, fondateur de l'Ordre des *Frères Mineurs* ou *Franciscains* (1209). Du jour où, à Saint-Damien, il entendit le Crucifié lui dire : « Va, répare mon Église en ruine » (1206), au jour où, sur l'Alverne, il reçut les stigmates de la Passion (1224) et à celui où il mourut, étendu à terre, près de Sainte-Marie-des-Anges, tout au long de la vie itinérante qu'il mena avec ses frères, François n'a pas eu d'autre souci que de mettre ses pas dans ceux de Jésus pour vivre les Béatitudes. Fête le 4 octobre.

18/04/1890 ; 07/09/1890

François de Sales (saint) (1567-1622)

Prêtre, il se consacra à la conversion des calvinistes du Chablais. Évêque de Genève en 1602. Il fonda l'ordre de la Visitation avec sainte Jeanne de Chantal. Auteur de *l'Introduction à la vie dévote* et du *Traité de l'Amour de Dieu*. Fête le 24 janvier.

13/05/1889 ; 23/03/1890 ; 15/06/1890 ; 07/09/1890 ; 09/11/1890 ;
30/11/1890 ; 25/09/1892 ; 24/06/1894 ; 02/12/1894

François-Xavier (saint) (1506-1552)

Né à Xavier, en Navarre, étudiant à Paris, il s'agrégea à la première équipe ignatienne, en 1534. En 1541, il fut désigné par Ignace pour la mission des Indes portugaises. En onze années de travaux, où la pénitence et la prière tiendraient autant de place que la prédication, il parcourut des dizaines de milliers de kilomètres pour annoncer la Bonne Nouvelle en Inde, à Ceylan, aux Moluques et au Japon. François mourut seul, au seuil de la Chine, dans l'île de San Choan, à 46 ans. Fête le 3 décembre.

19/06/1892

Gay, Charles-Louis (monseigneur) (1815-1892)

Prêtre en 1845. Recommandé à mère Marie-Eugénie par le père Lacordaire pour la direction spirituelle de mère Thérèse-Emmanuel, dont il se chargea à partir de 1849 et jusqu'à la mort de celle-ci (1888). En 1857, vicaire général de M^{gr} Pie, évêque de Poitiers (1815-1880), puis son auxiliaire en 1877. Supérieur ecclésiastique de la communauté de Bordeaux. En 1867, membre des commissions préparatoires au Concile Vatican I. Auteur de nombreux ouvrages spirituels et d'une abondante correspondance de direction. Sa *Lettre aux religieuses de l'Assomption sur le nom, l'esprit et le but de leur congrégation* (1866) est un texte important. Après la mort de M^{gr} Pie (1880) M^{gr} Gay résida à Paris où il est décédé le 19 janvier 1892.

27/05/1888 ; 03/06/1888 ; 17/03/1889 ; 28/04/1889 ; 28/04/1890 ;
06/06/1890 ; 23/11/1890 ; 30/11/1890 ; 13/08/1891 ; 06/09/1891 ;
13/03/1892 ; 13/08/1892 ; 02/10/1892 ; 20/11/1892 ; 16/09/1894 ;
02/12/1894

Gerbet, Philippe-Olympe (monseigneur) (1798-1864)

Né à Poligny (Jura), d'une famille d'honorables commerçants. Il fit ses études à Besançon, puis à Saint-Sulpice et à la Sorbonne. Ordonné prêtre en 1822. Par l'aumônerie du Lycée Henri IV, il entra en relations avec Lamennais dont il devint le disciple et le meilleur auxiliaire. Il est un des fondateurs de *L'Avenir* et un des derniers à s'éloigner de Lamennais après sa condamnation. Ami de l'abbé Combalot, il s'intéresse à l'œuvre de la congrégation naissante des Religieuses de l'Assomption. Ultramontain convaincu, il écrit pour le journal *L'Univers* et pour *L'Université Catholique*. Évêque de Perpignan en 1854.

28/04/1889

Gertrude (sainte) (1255-1302)

L'abbaye d'Helfta, en Saxe, où Gertrude fut donnée au Seigneur par ses parents à l'âge de cinq ans et où elle vécut jusqu'à sa mort, était un milieu où l'on cultivait les lettres et les arts. Elle venait d'avoir vingt-cinq ans lors de la vision qui détermina sa conversion. Alors commença pour la moniale une vie toute d'humilité, de patience dans la maladie, d'attention aux autres. Elle a laissé dans ses *Révélations* et ses *Exercices spirituels* un témoignage sur sa propre vie d'intimité avec Dieu, tout unifiée dans la contemplation de l'amour incarné. Fête le 16 novembre.

13/12/1891

Gousset, Thomas (cardinal) (1792-1866)

Prêtre en 1817, de tendance ultramontaine. Évêque de Périgueux (diocèse de Joséphine de Commarque, future mère Marie-Thérèse) en 1836. Cardinal en 1850. C'est lui qui, en 1854, demanda pour son diocèse de Reims la fondation de Sedan. Auteur d'ouvrages de théologie morale et de théologie dogmatique.

28/04/1889

Grégoire le Grand (saint) (pape) (540-604)

Moine, puis diacre du pape Pélage II qui l'envoya à Constantinople. Il succéda à Pélage. Pasteur, il nourrit son peuple de pain aussi bien que de la Parole de Dieu. Il envoie des missionnaires en Angleterre. Son recueil de prières liturgiques est pratiquement resté jusqu'à nos jours dans le Missel romain. Docteur de l'Église. Fête le 3 septembre.

23/02/1890

Guéranger, Prosper, Louis, Pascal (dom) (1805-1875)

Né à Sablé (Sarthe), étudie à Angers et au Mans. Il inaugure la restauration de l'Ordre bénédictin en France, le 11 juillet 1833, dans le prieuré de Solesmes. Nommé abbé en 1837, « sans avoir été novice ! » Il salue en Lamennais le chef de l'ultramontanisme et un éventuel compagnon de travail. Mais les caractères et la pensée diffèrent sur trop de points pour que l'accord soit durable.

28/04/1889

Hildebrand de Hemptinne (dom) (1843-1913)

Ancien zouave Pontifical, moine de Beuron, puis second abbé de Maredsous (1890-1909). Il fut chargé par Léon XIII de présider la Confédération des congrégations bénédictines créée par le Pape en 1893 et d'établir sur l'Aventin à Rome le Collège Pontifical bénédictin de saint Anselme.

15/07/1888 ; 17/11/1889

Hulst, Maurice le Sage d'Hauteroche d' (monseigneur) (1841-1896)

Étudia au Collège Stanislas où il obtint douze prix au Concours Général, de 1856 à 1859. Séminariste à Issy-les-Moulineaux puis à Saint-Sulpice. Prépara à Rome le doctorat de théologie et de droit canon. Prêtre en 1865. Très zélé pendant la Commune. En 1872, devient secrétaire du cardinal Guibert, archevêque de Paris, puis vicaire général. Après le vote de la loi sur la liberté de l'enseignement supérieur (1875), il organisa les trois facultés de l'Université libre de Paris. Rénovateur de la philosophie scolastique, il fonda une Société de Saint-Thomas-d'Aquin (1884). Supérieur ecclésiastique de la communauté d'Auteuil de 1874 à 1890. Conférencier de Notre-Dame de 1891 à 1896.

23/03/1890 ; 17/08/1890

Ignace de Loyola (saint) (1491-1556)

Fondateur de la *Compagnie de Jésus*. Gentilhomme blessé au siège de Pampelune (1521), se convertit, fit retraite à Montserrat puis à Manrèse où il connut l'expérience mystique qui est à la base des *Exercices spirituels*. Il entreprit des études en Espagne puis à Paris. C'est là qu'il groupa ses premiers disciples. Ils prononcèrent des vœux à Montmartre le 15 août 1534. La *Compagnie de Jésus* fut approuvée en 1540. Canonisé en 1622. Fête le 31 juillet.

16/06/1889 ; 23/03/1890 ; 04/01/1891 ; 13/08/1891

Jaugey, Jean-Baptiste (abbé)

Aumônier d'Auteuil, mort le 14 avril 1894.

27/09/1891

Jacqueline-Marie de la Passion (mère)

Jacqueline de Gaillon, née le 23 août 1857 à Juillé (Sarthe), entrée le 31 août 1878, prise d'habit le 30 avril 1879, premiers vœux le 26 juillet 1880, vœux perpétuels le 22 août 1882. Successivement à Bordeaux (1882-1886) et à Cannes (1886-1898). Assistante de cette maison de 1886 à

1891. Maîtresse des études à Saint-Dizier de 1899 à 1902, puis dans la communauté de l'Externat (Lubeck) de 1902 à 1907 et au Val à partir de janvier de cette même année (expulsions de France). Conseillère Générale de mère Marie-Célestine de 1906 à 1921, puis de mère Marie-Johanna de 1933 à 1939 et réélue au Chapitre de 1939. Ayant suivi en 1940 le Conseil Général réfugié du Val en Bretagne à cause de l'invasion allemande, elle est morte à la suite d'une opération à l'hôpital de Vitré, le 5 février 1941.

23/08/1887

Jean de la Croix (saint) (1542-1591)

Carme et mystique espagnol, participa aux premières fondations des carmes déchaussés et à la réforme du couvent de l'Incarnation d'Avila dont sainte Thérèse était prieure. Persécuté par ses frères, il enseigna à trouver Dieu dans les plus profondes souffrances. Il écrivit *La vive flamme d'amour*, *La nuit obscure*, *La montée du Carmel*. Docteur de l'Église. Fête le 14 décembre.

10/06/1889 ; 13/10/1889

Jeanne de Chantal (sainte) (1572-1641)

Françoise Frémiot, épouse de Christophe de Rabutin, baron de Chantal. Veuve en 1601, elle se plaça sous la direction de saint François de Sales et fonda avec lui la Visitation Sainte-Marie-d'Annecy en 1610. Fête le 21 août.

10/06/1889 ; 09/03/1890 ; 14/04/1890 ; 09/11/1890 ; 25/01/1891

Jeanne-Emmanuel de la Compassion (mère) (1838-1890)

Isaure Varin d'Ainvelle, née le 6 juin 1838, dans le Gard, entrée le 8 octobre 1859, prise d'habit le 13 février 1860, vœux perpétuels le 10 mai 1861, morte le 9 janvier 1890 à Nîmes. Elle a été successivement à Lyon pour la fondation en 1862, à Auteuil, à Nîmes de 1870 à 1876, à Nice jusqu'en 1886. Supérieure de Nîmes depuis avril 1886.

19/06/1892 ; 09/09/1893

King (chanoine)

05/02/1893

Lacordaire, Henri-Dominique (père) (1802-1861)

Prêtre en 1827, disciple de Lamennais et son collaborateur au journal *L'Avenir* en 1830. Le premier à quitter « La Chesnaie » au moment de la

condamnation. Prédicateur de Carême à Notre-Dame de Paris en 1835 et 1836. Anne-Eugénie a suivi ses prédications en 1836 et le rencontra avant son départ pour Rome. En 1839, il reçut l'habit des dominicains, avant de rétablir en France l'Ordre dispersé par la Révolution. Il mourut en 1861 à Sorèze, collège qu'il avait fondé.

23/11/1890 ; 01/02/1891

Léon (frère)

Compagnon de saint François d'Assise.

14/04/1890

Léon XIII (pape) (1810-1903)

Gioacchino Pecci, né le 2 mars 1810, ordonné prêtre le 23 décembre 1837, évêque de Pérouse en janvier 1846, cardinal le 19 décembre 1853, élu pape le 20 février 1878. C'est sous son pontificat que les Constitutions des Religieuses de l'Assomption ont été définitivement approuvées, le 11 avril 1888. Son encyclique *Rerum novarum* (1891) établit la base du catholicisme social. Les rapports du spirituel et du temporel dans les États furent sa préoccupation. Décédé au Vatican le 20 juillet 1903.

11/11/1888 ; 30/06/1889

Louis de Gonzague (ou Aloysius) (1568-1591)

Fils d'un haut dignitaire de la cour de Philippe II d'Espagne, il renonça à ses droits de prince héritier de Mantoue. Adolescent, Louis se croyait plus apte à commander qu'à obéir, et il ne devint pas saint sans labeur ni tout de suite. Jésuite, il fit son noviciat à Rome où il prononça ses premiers vœux (1587). Il se dévoua aux pestiférés mais mourut peu après. Il est le patron de la jeunesse chrétienne. Fête le 21 juin.

23/09/1888 ; 03/11/1889 ; 19/06/1892

Louise-Eugénie de la Mère de Dieu (mère)

Nathalie de Komar, née le 3 décembre 1840 en Pologne, entrée le 23 octobre 1858, prise d'habit le 12 janvier 1860, vœux perpétuels le 10 mai 1861, morte à Auteuil le 4 janvier 1906. Successivement à Poitiers, Saint-Dizier, Reims, et Londres de 1870 à 1875. Économe générale. Supérieure de l'Externat (Général Foy et Lübeck) de 1879 à 1883. Supérieure du Petit Couvent d'Auteuil de 1883 à 1900. Conseillère générale en 1888 et 1894.

08/03/1891 ; 25/06/1893

Lucie (sainte)

Martyrisée à Syracuse, probablement vers 340. Son nom évoque la lumière. Son culte s'établit à Rome au XVI^e siècle et demeure très populaire dans les pays scandinaves. Fête le 13 décembre.

25/11/1888

Lucie-Emmanuel de Marie Immaculée (mère)

Lucie de Lattre, née le 11 octobre 1855 à Laon, élève à Auteuil de 1869 à 1873, entrée le 16 octobre 1875, prise d'habit le 16 janvier 1876, premiers vœux le 21 janvier 1877, vœux perpétuels le 2 février 1879. Envoyée à Cannes en septembre 1885, puis supérieure de Nice en 1886 ; de nouveau à Cannes en décembre 1886, elle est nommée supérieure en mars 1887. Venue à Auteuil pour le Chapitre Général de 1894, elle devient Maîtresse du Noviciat qui sera transféré en Belgique en 1904. Au Chapitre Général de 1910 à Rome, elle est élue Conseillère. Pendant la Première Guerre Mondiale, le Noviciat séjourne à Ségriès (Basses-Alpes) jusqu'en 1919. Déchargée de sa fonction de Maîtresse des Novices en 1924, mère Lucie est choisie par le Conseil comme Conseillère intérimaire en octobre 1925. Devenue presque aveugle, ses dernières années se passent à l'infirmerie du Val où elle meurt le 7 septembre 1930.

23/03/1887

Madeleine de Jésus (mère) (1842-1911)

Madeleine de Morogues, née le 22 septembre 1842 à Orléans, entrée le 30 juillet 1866, prise d'habit le 9 janvier 1867, premiers vœux le 15 janvier 1868, vœux perpétuels le 2 février 1870, morte le 22 janvier 1911. Supérieure de Nice de 1878 à 1882, puis de Nîmes, à nouveau de Nice, puis de Cannes en octobre 1885. Venue à Auteuil pour le Chapitre Général spécial de 1886, elle y est restée comme supérieure, puis comme Conseillère générale en 1888, 1894 et 1900. De nouveau supérieure de Cannes en 1905. Au moment des expulsions, elle se rendit avec la communauté à Spinola où elle mourut.

24/02/1889 ; 19/06/1892 ; 25/06/1893 ; 24/06/1894

Marguerite-Marie Alacoque (sainte) (1647-1690)

Née dans le diocèse d'Autun. Entrée chez les Visitandines de Paray-le-Monial à 23 ans. Dans un siècle de jansénisme, elle répandit la dévotion au

Sacré-Cœur de Jésus à la suite d'apparitions du Christ. Canonisée en 1920.
Fête le 16 octobre.

15/06/1890 ; 03/06/1894

Marie-Apollonia de l'Enfant Jésus (sœur) (1857-1895)

Frances Holdsworth, née le 31 décembre 1857 dans le Yorkshire, entrée le 12 août 1876, prise d'habit le 9 avril 1877, premiers vœux le 12 septembre 1878, vœux perpétuels le 16 octobre 1880, morte le 13 avril 1895 à Montpellier. Elle a été à Montpellier de 1878 à 1883, puis à Poitiers jusqu'en 1886, à Auteuil jusqu'en 1894 et de nouveau à Montpellier jusqu'à sa mort.

19/06/1892

Marie-Augustine de Saint Paul (sœur) (1816-1895)

Anastasie Bévier, née le 10 juin 1816 à Avranches (Normandie), entrée le 30 avril 1839 avec Anne-Eugénie, rue Férou, à Paris ; prise d'habit le 14 août 1840, premiers vœux le 14 août 1841, vœux perpétuels et 4^e vœu le 25 décembre 1844. Décédée le 17 janvier 1895 à Saint-Dizier. Première maîtresse des études, maîtresse du pensionnat à Nîmes ; puis Auteuil, de nouveau Nîmes, Poitiers, Lyon, Saint-Dizier.

28/04/1889

Marie Catherine (sœur) (1816-1853)

Marie Saint-Martin, née le 1^{er} mars 1816 à Arudy (Basses-Pyrénées), entrée le 11 octobre 1840, prise d'habit le 15 août 1841, premiers vœux le 3 septembre 1843, vœux perpétuels et 4^e vœu le 25 décembre 1844, décédée le 25 février 1853 à Auteuil. Une des premières sœurs converses.

08/01/1888

Marie-Célestine du Bon Pasteur (mère) (1848-1921)

Francis Mac'Donell of Keppoch, née le 26 août 1848 à Lochabair (Écosse), entrée le 19 avril 1872, prise d'habit le 20 septembre 1872, premiers vœux le 8 décembre 1873, vœux perpétuels le 29 septembre 1876, morte le 11 avril 1921 au Val Notre-Dame. Fondatrice de Santa Isabel en 1876, Vicairine générale de mère Marie-Eugénie en 1894, seconde supérieure générale de la Congrégation en 1898.

12/06/1892

Marie de Saint-Jean (mère) (1853-1906)

Henriette de Mondion, née le 21 octobre 1853 dans la Vienne, entrée le 28 février 1873, prise d'habit le 5 août 1873, premiers vœux le 20 septembre 1874, vœux perpétuels le 2 février 1877, morte le 26 décembre 1906. Dans la communauté de Cannes de 1880 à 1883. Supérieure de la fondation de Granada de septembre 1883 au début de 1885, puis de la communauté de San Sebastian et assistante à Cannes en octobre 1885. Supérieure de Poitiers de 1886 à 1889, puis de Bordeaux où elle est morte en 1906.

24/02/1889

Marie de la Trinité (sœur) (1857-1890)

Julie de Comines de Marsilly, née le 14 novembre 1857 à La Rochelle, entrée le 30 septembre 1877, prise d'habit le 14 mars 1879, premiers vœux le 25 juillet 1880, vœux perpétuels le 22 août 1882. Morte le 23 mai 1890 à Nice. À Cannes de 1880 à mars 1890, puis à Nice où elle est morte deux mois après.

28/04/1890

Marie-Emmanuel de l'Ange-Gardien (mère) (1827-1903)

Élisa d'Everlange, née le 6 août 1827 à Saint-Omer (Nord), entrée le 18 décembre 1845, prise d'habit le 10 juin 1846, vœux perpétuels le 25 septembre 1847, décédée le 14 mai 1903 à Nîmes. Supérieure de la fondation de Londres de 1857 à 1862, envoyée au Vigan de 1866 à 1867 pour aider à la fondation des Oblates de l'Assomption, puis en diverses maisons. À partir de 1894, à Auteuil, elle entoure mère Marie-Eugénie de sa présence et de ses attentions.

21/12/1890

Marie-Josepha du Sauveur (sœur) (1854-1942)

Florette Lang, née le 10 janvier 1854 en Alsace, entrée le 16 mai 1875, prise d'habit le 29 novembre 1875, premiers vœux le 30 novembre 1876, vœux perpétuels le 10 janvier 1880, morte à Lourdes le 12 octobre 1942.

19/06/1892

Marie-Marguerite du Saint-Rédempteur (mère) (1826-1909)

Joséphine Macnamara, née le 21 décembre 1826 à Londres. Cousine de mère Thérèse-Emmanuel, élève rue de Vaugirard et impasse des Vignes de 1842 à 1845. Entrée le 7 février 1851, prise d'habit le 13 août 1851, vœux le 16 août 1852, décédée le 5 février 1909 à Booxmoor, près de Londres. Maîtresse du pensionnat à Sedan, au moment de la fondation. Supérieure de Londres en 1869. Au Chapitre Spécial de 1886, nommée assistante générale

supplémentaire, vu l'état de santé de mère Thérèse-Emmanuel. Assistante générale en 1888. Fera partie du Conseil jusqu'en 1900, et restera supérieure jusqu'en 1906.

29/01/1888 ; 05/02/1893

Marie-Martha du Cœur de Jésus (sœur) (1853-1887)

Winefrid Nicholson, née le 24 octobre 1853 à York, entrée le 17 juin 1875, prise d'habit le 10 octobre 1875, premiers vœux le 22 octobre 1876, vœux perpétuels le 7 octobre 1878. Décédée le 11 novembre 1887 à Cannes.

08/01/1888

Marie-Pancracia (sœur) (1862-1892)

Lucy Herniman, née le 5 décembre 1862 en Angleterre, entrée le 30 avril 1889, prise d'habit le 24 septembre 1890, premiers vœux le 2 juin 1892, morte le 3 septembre 1892 à Auteuil.

04/09/1892 ; 02/11/1893

Marie-Rosario (mère) (1847-1927)

Clotilde Délieux, née le 21 novembre 1847 dans le Gers, entrée le 15 juin 1878, prise d'habit le 4 octobre 1878, premiers vœux le 5 octobre 1879, vœux perpétuels le 9 novembre 1881, morte le 10 janvier 1927 à San Sebastian. Envoyée à Madrid après ses premiers vœux elle y resta jusqu'en 1891. Supérieure de la fondation de Léon au Nicaragua de 1892 à 1895, où elle devint supérieure de la maison de Madrid. Conseillère générale au Chapitre de 1900. En 1901 elle vint au Val pour y diriger les travaux d'aménagement pour le transfert de la Maison-Mère. En 1904 elle fut chargée de la fondation de Santa Cruz aux Canaries. Déchargée en 1906 elle fut envoyée à San Sebastian où elle mourut.

12/06/1892

Montpensier, Marie-Louise Fernande (duchesse de) (1832-1897)

Sœur d'Isabelle II d'Espagne, épouse d'Antoine, duc de Montpensier, dernier fils de Louis-Philippe, Roi des Français (1830-1848), et de Marie-Amélie de Bourbon-Deux Siciles.

23/09/1888

Odilon, (saint) (vers 962-1049).

Il rejoignit la communauté de Cluny vers 990, devint abbé-coadjuteur en 992, puis abbé en 994. Réputé pour ses largesses au profit des pauvres. Pendant son abbatiat, les maisons clunisiennes augmentèrent de 37 à 65. Fête le 11 mai.

05/01/1890

Paris, (comte de) (1838-1894)

Louis-Philippe d'Orléans. Fils aîné du duc d'Orléans, mort en 1842, petit-fils et héritier du roi Louis-Philippe qui régna de 1830 à 1848. Il dut s'exiler en Angleterre lors de la Révolution de 1848. Rentré en 1871, il tenta de rendre possible la Restauration, mais l'échec de cette tentative permit l'instauration de la III^e République (1875). Après la loi d'exil votée par les républicains à l'encontre des membres des familles royales (1886), il se réfugia en Angleterre.

16/09/1894

Parrochi, Lucido-Maria (cardinal) (1843-1903)

Cardinal en 1875, Préfet de la Congrégation de la Propagande en 1878, Cardinal Vicaire de Rome en 1884, Protecteur de la Congrégation des Religieuses de l'Assomption après l'approbation des Constitutions en 1888.

28/04/1889

Pie IX (pape) (1792-1878)

Giovanni Mastai Ferretti, né en 1792, a été évêque de Spolète puis d'Imola avant d'être élu pape en 1846, après la mort de Grégoire XVI. Chassé de Rome par la révolution de 1848, l'intervention de l'Autriche et de la France assurèrent la restauration de son pouvoir temporel. En 1854 il proclama le dogme de l'Immaculée Conception. En 1864, par l'encyclique *Quanta cura* et le *Syllabus*, il condamnait les erreurs de son temps. En 1869, il réunit le Concile du Vatican qui définit, en juillet 1870, le dogme de l'infaillibilité pontificale. En septembre 1870, la prise de Rome par les troupes de Victor-Emmanuel mit fin aux États Pontificaux, annexés au Royaume d'Italie. Pie IX se considéra comme prisonnier au Vatican, où il mourut le 7 février 1878. Il a été béatifié en 2000. C'est sous son pontificat que les Statuts et l'Institut des Religieuses de l'Assomption ont été approuvés (1855 et 1867).

11/11/1888

Pie, Louis-Désiré (monseigneur) (1815-1880)

Né près de Chartres, d'une famille modeste. Boursier au petit séminaire puis à Saint-Sulpice. Prêtre en 1839, il est vicaire à la cathédrale de Chartres, puis vicaire général. Il prêche le panégyrique de Jeanne d'Arc à Orléans, ce qui fait sa réputation d'orateur. Évêque de Poitiers en 1849, il y crée une faculté de théologie. Il accomplit une grande œuvre pastorale. Ami de dom Guéranger, il restaure Ligugé. Il fut vite le chef de file des évêques ultramontains.

Légitimiste, il refusa les mandats de député ou de sénateur et s'opposa à la politique romaine de Napoléon III. Sa formule était : « Tout restaurer dans le Christ. » Nommé théologien du Concile du Vatican, il présenta le rapport introductif sur l'infailibilité. Nommé cardinal en 1879. Mort le 18 mai 1880.

28/04/1889

Pierre Nolasque (saint) (vers 1182-1258)

Français originaire du Languedoc, il participa à un siège contre les Albigeois (Cathares), puis se fixa à Barcelone où il rencontra saint Raymond de Pennafort. Vers 1218, avec l'aide de Jacques I^{er} d'Aragon, les deux saints réorganisèrent une confrérie laïque pour le rachat des captifs des Sarrasins. Ce fut l'origine de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci, les *Mercédaires* ou *Rédempteurs*. Il racheta personnellement plusieurs centaines de prisonniers de guerre. Canonisé en 1628. Fête le 28 janvier.

24/09/1893

Rabussier, Louis-Etienne S.J. (père) (1831-1897)

Entré chez les jésuites en 1851, prêtre en 1863. Après avoir enseigné l'Écriture Sainte il se consacra à l'apostolat spirituel : prédication et animation de nombreuses retraites, particulièrement soucieux de la vie spirituelle des prêtres. Son rayonnement s'étend en France et même à l'étranger (Angleterre, Belgique, Espagne).

06/09/1891

Raphaël, (1483-1520)

Peintre et architecte italien. En 1514 il succéda à Bramante comme architecte de Saint-Pierre. Son génie a exercé une influence durable dans tous les domaines de l'art jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

25/06/1893

Ravignan, Gustave-Xavier de (père) (1795-1858)

Prêtre en 1828. En 1837, à la demande de monseigneur de Quélen, il succéda à Lacordaire dans la Chaire de Notre-Dame de Paris. De 1841 à 1846 et de 1850 à 1852 il fut prédicateur de conférences et de retraites pascals. En 1844 il publia *De l'existence et de l'Institut des jésuites*. Son rôle de guide spirituel est aussi très important.

23/12/1891

Raymond de Pennafort (saint) (vers 1180-1275)

Né en Catalogne, il fit ses études à Barcelone où il fut professeur, prêtre et archidiacre de la Cathédrale. En 1222 il rejoignit les dominicains et se mit à prêcher aux Maures et aux Albigeois et prit part à la fondation des *Mercédaires*. Appelé à Rome par Grégoire IX, nommé confesseur du Pape, il reçut la charge de codifier le Droit ecclésiastique. Élu Maître général de son Ordre en 1238. Canonisé en 1601. Fête le 7 janvier.

24/09/1893

Richard, François-Marie, Benjamin (monseigneur) (1819-1908)

Né à Nantes le 28 janvier 1819, onzième enfant d'une famille de la petite noblesse vendéenne. Entré à Saint-Sulpice en 1841, il fut ordonné prêtre en 1844, puis nommé vicaire général. Évêque de Belley en 1871. Rappelé à Paris comme coadjuteur de M^{gr} Guibert en 1875, il fut associé à l'abbé d'Hulst pour la fondation de l'Institut Catholique de Paris. En 1886, il devint archevêque de Paris et en 1889, cardinal. Le 17 décembre 1906, au moment des campagnes anticléricales, il fut expulsé de l'archevêché. Mort le 28 janvier 1908, il est inhumé au Sacré-Cœur de Montmartre. Sa cause de béatification a été introduite en 1924.

23/09/1888

Sainte-Beuve, Charles-Augustin (1804-1869)

Écrivain et critique littéraire français. Parmi ses œuvres : *Critiques et portraits littéraires*, *Histoire de Port-Royal*, *Causeries du lundi*.

04/08/1889

Salinis, Louis-Antoine de (monseigneur) (1798-1861)

Ami de l'abbé Combalot et du jeune Emmanuel d'Alzon, admirateur de Lamennais. Directeur avec l'abbé Gerbet du Collège de Juilly au temps de la fondation des Religieuses de l'Assomption avec lesquelles il fut toujours en lien. Vicaire général de Bordeaux en 1840. Évêque d'Amiens de 1849 à 1856 et archevêque d'Auch de 1856 à sa mort.

28/04/1889

Ségur, Louis-Gaston de (monseigneur) (1820-1881)

Né à Paris, fils de la comtesse de Ségur, née Rostopchine. Membre des conférences de Saint-Vincent-de-Paul, il se met à l'école de saint François de Sales. En 1842, il est attaché d'ambassade à Rome. Il entre à Saint-Sulpice en 1843 et y découvre la spiritualité de l'École Française. Ordonné prêtre en 1847

par M^{gr} Affre, il vit en communauté avec quelques prêtres dont le futur M^{gr} Gay. En 1852, il est nommé « auditeur de Rote » à Rome. Devient aveugle en 1854. Il quitte Rome avec le titre de protonotaire apostolique et s'installe à Paris, rue du Bac, où il consacre son temps à la confession et à la direction. Il écrit pour défendre la Papauté. En 1864, M^{gr} de Ségur évoque devant Pie IX les tendances libérales de l'archevêque de Paris. M^{gr} Darboy en a connaissance et exige une « réparation éclatante » à laquelle M^{gr} de Ségur se soumet. Mort à Paris le 9 juin 1881. Sa cause de béatification a été introduite en 1911.

15/12/1889

Sepiacci, Luigi O.S.A. (cardinal) (1835-1893)

Membre de l'*Ordre de Saint-Augustin*, professeur de philosophie puis secrétaire de la Congrégation des Évêques et Réguliers et cardinal.

24/02/1889

Sonis, Gaston de (général) (1825-1887)

Durant la guerre de 1870, il se distingua, avec les Zouaves Pontificaux revenus de Rome, à la bataille de Loigny où les troupes françaises, précédées de la bannière du Sacré-Cœur, chargèrent les Prussiens et furent vaincues. Le général de Sonis fut grièvement blessé. Il est représenté à droite du Sacré-Cœur, dans la mosaïque principale de la Basilique de Montmartre.

09/11/1890

Suzo ou Suso, Henri (bienheureux) (vers 1295-1366)

Heinrich Seuse, dominicain allemand, théologien et mystique, disciple de Maître Eckart. Nommé prieur à Constance, puis à Ulm. Fête le 2 mars.

05/08/1888

Sylvestre (père)

Capucin de Lyon.

28/04/1890

Tardif de Moidrey, René (prêtre) (1828-1879)

Né à Metz d'une famille de magistrats, il fut d'abord juge avant d'entrer au séminaire de Rome en 1856. Il publia *Le livre de Ruth* et *L'essai d'interprétation morale offert aux méditations des âmes pieuses*. Il était en relation avec Léon Bloy, avec qui il alla en pèlerinage à La Salette. En 1870 il exerça son ministère avec dévouement durant le siège de Metz par les

Prussiens. Il mourut au pied de la montagne de La Salette le jour de Notre-Dame des Sept Douleurs 1879.

28/06/1891

Térèse-Marie du Sacré-Cœur (mère) (1845-1888)

Madeleine de Foucault, née le 16 septembre 1845 à Coulans (Sarthe), entrée le 18 septembre 1868, prise d'habit le 9 avril 1869, premiers vœux le 26 avril 1870, vœux perpétuels le 8 avril 1872. Supérieure à Montpellier (1876-1878), puis à Bordeaux (1878-1888). Venue à Auteuil pour le Chapitre Général de 1888, elle y tombe gravement malade et meurt le 22 décembre 1888. Sa vie a été écrite.

25/11/1888 ; 16/12/1888 ; 24/02/1889

Tertullien (vers 155-222)

Né païen, il se convertit vers 175 au christianisme, au service duquel il mit sa solide formation de rhétorique et de droit. Il exerça en Afrique du Nord (Carthage) un véritable magistère doctrinal. Son œuvre est à la fois une critique du paganisme (*Aux nations*) et une défense du christianisme avec l'*Apologétique*. Il est le premier des écrivains chrétiens de langue latine.

02/09/1888

Thérèse (ou **Térèse**) d'Avila (sainte) (1515-1582)

Teresa de Cepeda y Ahumada, née le 28 mars 1515, carmélite espagnole. Elle a mené la réforme des carmels, œuvre pour laquelle elle a reçu l'aide de saint Jean de la Croix. Mystique et femme d'action, elle a laissé des ouvrages qui la classent parmi les grands maîtres de la spiritualité : *Livre de la Vie*, *Chemin de Perfection*, *Les Fondations*, *Le Château Intérieur*. Morte le 4 octobre 1582 à Alba de Tormes. Canonisée en 1622. Docteur de l'Église en 1970. Fête le 15 octobre.

05/04/1887 ; 11/11/1888 ; 01/12/1889 ; 02/02/1890 ; 23/03/1890 ;

15/06/1890 ; 09/11/1890 ; 25/01/1891 ; 31/05/1891 ; 15/11/1891 ;

23/12/1891

Thérèse-Emmanuel de la Mère de Dieu (mère) (1817-1888)

Catherine O'Neill, née le 3 mai à Limerick (Irlande), entrée le 5 août 1839 à Meudon, prise d'habit le 14 août 1840, premiers vœux le 14 août 1841, vœux perpétuels et 4^e vœu le 25 décembre 1844, décédée le 2 mai 1888 à Cannes. Maîtresse des novices et Assistante pendant près de 40 ans. Fondatrice et supérieure de Richmond de 1850 à 1852. Supérieure de la Maison-Mère de

1868 à 1870 et de 1872 à 1882. Considérée comme co-fondatrice des Religieuses de l'Assomption.

23/03/1887 ; 27/05/1888 ; 15/07/1888 ; 05/08/1888 ; 02/09/1888 ;
28/04/1889 ; 03/11/1889 ; 17/11/1889 ; 02/02/1890 ; 18/04/1890 ;
14/12/1890 ; 13/08/1891 ; 02/11/1893 ; 02/12/1894

Thérèse de Saint-Augustin (sœur) (1849-1929)

Marie-Teresa Carrigan, née le 31 mars 1849 en Irlande, entrée le 26 septembre 1885, prise d'habit le 25 mars 1886, premiers vœux le 14 avril 1887, vœux perpétuels le 30 avril 1889. Morte à Rome le 16 février 1929.

25/06/1893

Thomas d'Aquin (saint) (1227-1274)

Théologien et philosophe italien, surnommé le « Docteur angélique », en raison de la sainteté de sa vie. Entra dans l'Ordre des dominicains en 1240, étudia au Mont-Cassin, à Naples, puis Cologne et Paris. Fut élève de saint Albert le Grand. Sa *Somme théologique* est la tentative la plus complète du Moyen-Âge pour penser la religion chrétienne. Canonisé en 1323. Fête le 28 janvier.

15/06/1890 ; 17/08/1890

Urbain II (pape) (1042-1099)

Odon ou Eudes de Lagery, pape de 1088 à 1099. Promoteur de la Première Croisade au Concile de Clermont (1095).

12/08/1888 ; 01/02/1891

Vallombrosa (duchesse de)

23/09/1888

Vincent de Paul (saint) (1581-1660)

Prêtre français, précepteur des enfants du duc de Gondy. Fonda les *Filles de la Charité* avec Louise de Marillac, puis les *Lazaristes*. Aumônier général des Galères. Sous la régence d'Anne d'Autriche, fit partie du Conseil de conscience où il influa notamment sur les nominations épiscopales. Fête le 27 septembre.

29/01/1888 ; 11/11/1888

Weld, (monseigneur)

Prélat anglais.

11/11/1888

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	7
ANNÉE 1887.....	II
<i>23 mars 1887</i>	
Sur la vie religieuse.....	15
<i>5 avril 1887</i>	
Sur la Passion vécue dans la vie religieuse	20
ANNÉE 1888	23
<i>8 janvier 1888</i>	
Offrir à notre Seigneur Jésus-Christ l'or, l'encens et la myrrhe.....	29
<i>29 janvier 1888</i>	
Pureté d'intention pour éviter le purgatoire	33
<i>27 mai 1888</i>	
Vertus de mère Thérèse-Emmanuel	36
<i>3 juin 1888</i>	
Nous devons nous efforcer d'imiter mère Thérèse-Emmanuel.....	42
<i>15 juillet 1888</i>	
Grand amour de mère Thérèse-Emmanuel pour la liturgie	43
<i>5 août 1888</i>	
La vie intérieure :	
avoir sans cesse Jésus-Christ devant les yeux pour l'imiter.....	45
<i>12 août 1888</i>	
Patience adorable de Jésus dans son enfance,	
sa vie publique et sa passion.....	51
<i>2 septembre 1888</i>	
Confiance et abandon à Dieu dans les épreuves	
qu'il nous envoie pour nous purifier	55

<i>23 septembre 1888</i>	
L'humilité, fruit du mystère de l'Incarnation	59
<i>7 octobre 1888</i>	
Fête du saint Rosaire.....	63
<i>21 octobre 1888</i>	
La pureté de la Sainte Vierge :	
se purifier par le renoncement et par l'amour	64
<i>11 novembre 1888</i>	
Tout quitter, se quitter soi-même pour acquérir	
le saint amour de Dieu.....	66
<i>18 novembre 1888</i>	
Anniversaire de la première Messe dite à l'Assomption	70
<i>25 novembre 1888</i>	
Joindre à la virginité toutes les autres vertus.....	73
<i>16 décembre 1888</i>	
« Il faut qu'il croisse et que je diminue »	
Arriver à l'union par le renoncement et par l'amour.....	75
<i>30 décembre 1888</i>	
« Viens, suis-moi » suivre le Saint Enfant Jésus	
dans le silence et l'obéissance	78
ANNÉE 1889	81
<i>13 janvier 1889</i>	
L'obéissance, base de toute vie religieuse	85
<i>27 janvier 1889</i>	
L'Evangile des noces de Cana	89
<i>24 février 1889</i>	
Sur mère Thérèse du Sacré-Cœur.....	92
<i>17 mars 1889</i>	
Imitation de Jésus-Christ. S'efforcer d'arriver à l'union par l'amour.....	97
<i>24 mars 1889</i>	
Garder le silence, excellente manière de faire pénitence.....	99

<i>7 avril 1889</i>	
Contrition, compassion, générosité, abandon à Dieu, fruits de la méditation de la Passion	101
<i>28 avril 1889</i>	
Bâtir notre œuvre et notre enseignement sur le fondement de la foi.....	104
<i>13 mai 1889</i>	
Esprit de paix, de charité.....	109
<i>10 juin 1889</i>	
Sur le Saint-Esprit	112
<i>16 juin 1889</i>	
Fête de la sainte Trinité adoration, prière, attention	115
<i>30 juin 1889</i>	
Esprit de foi, de soumission, d'amour envers la sainte Eglise, vrai caractère des enfants de l'Assomption	118
<i>14 juillet 1889</i>	
Esprit d'abnégation et d'amour	120
<i>4 août 1889</i>	
Esprit de saint Dominique : vivre de la parole de Dieu et la donner aux âmes	122
<i>11 août 1889</i>	
Tendre sans cesse à la perfection.....	125
<i>13 octobre 1889</i>	
L'humilité, base de la sainteté	128
<i>3 novembre 1889</i>	
La Toussaint se faire violence pour ravir le ciel Exemple de mère Thérèse-Emmanuel	131
<i>17 novembre 1889</i>	
Se renouveler pendant l'Avent dans les vertus fondamentales de la vie religieuse.....	135
<i>1^{er} décembre 1889</i>	
Sur le Capitule de Complies.....	138

<i>15 décembre 1889</i>	
Les sources de la joie : foi, obéissance, pureté	142
<i>29 décembre 1889</i>	
Chercher avant tout la gloire et l'honneur de Dieu	144
ANNÉE 1890	147
<i>5 janvier 1890</i>	
Prière près de la crèche	151
<i>2 février 1890</i>	
Fête de la Présentation	
Exemple de mère Thérèse-Emmanuel.....	154
<i>23 février 1890</i>	
De la tentation	
Suivre Notre-Seigneur pendant ce Carême	157
<i>2 mars 1890</i>	
Se fixer sur le Calvaire, non sur le Thabor.....	159
<i>9 mars 1890</i>	
Sur cette phrase de saint Augustin :	
n'ayez qu'une âme et qu'un cœur en Dieu.....	161
<i>23 mars 1890</i>	
Prier pour les pécheurs, garder le recueillement et la fidélité.....	164
<i>14 avril 1890</i>	
Quelques recommandations sur l'observance des constitutions.....	167
<i>18 avril 1890</i>	
Sur la mortification et l'esprit intérieur	170
<i>28 avril 1890</i>	
Sur saint Joseph	173
<i>6 juin 1890</i>	
De l'esprit d'adoration.....	176
<i>15 juin 1890</i>	
Sur le Sacré-Cœur	179

<i>6 juillet 1890</i>	
Sur la fête du Précieux Sang	182
<i>17 août 1890</i>	
Sur l'amour de Dieu.....	186
<i>7 septembre 1890</i>	
Fête du Cœur très pur de la bienheureuse Vierge Marie	189
<i>9 novembre 1890</i>	
Des dispositions pour arriver à la sainteté	192
<i>23 novembre 1890</i>	
Des difficultés de l'obéissance	196
<i>30 novembre 1890</i>	
Des fruits de l'obéissance.....	198
<i>14 décembre 1890</i>	
Renaître à Noël	
Exemple de mère Thérèse-Emmanuel	201
<i>21 décembre 1890</i>	
Sur le Verbe incarné	
Renouvellement des Vœux	203
 ANNÉE 1891.....	 207
<i>4 janvier 1891</i>	
L'obéissance à la suite de Jésus	211
<i>25 janvier 1891</i>	
Sur la pénitence	213
<i>1^{er} février 1891</i>	
Avant le Carême. Les gémissements de l'Esprit Saint en nos âmes	217
<i>22 février 1891</i>	
Sur la vie intérieure	
Ressembler à Jésus-Christ.....	222
<i>8 mars 1891</i>	
Recommandations sur la pauvreté et la charité.....	227

<i>25 mars 1891</i>	
Sur les souffrances de la Passion.....	228
<i>5 avril 1891</i>	
Sur la paix	231
<i>31 mai 1891</i>	
Fête de Notre-Dame du Bel Amour	234
<i>28 juin 1891</i>	
Sur Notre-Dame du Perpétuel Secours.....	238
<i>13 août 1891</i>	
Sur l'esprit de l'Assomption : louange, amour, joie.	241
<i>6 septembre 1891</i>	
Sur la bonté	246
<i>27 septembre 1891</i>	
Sur la charité fraternelle.....	250
<i>15 novembre 1891</i>	
Dédicace des églises	253
<i>13 décembre 1891</i>	
Progresser dans la prière, l'humilité, l'obéissance.....	256
<i>23 décembre 1891</i>	
Renaître de l'Esprit Saint avec l'Enfant Jésus.....	259
ANNÉE 1892	263
<i>10 janvier 1892</i>	
Comme notre Seigneur, grandir en sagesse et en grâce.....	268
<i>14 février 1892</i>	
Se préparer au Carême par la fidélité aux trois vœux.....	271
<i>13 mars 1892</i>	
Sur la devise « Dieu seul »	
L'adoration des droits de Dieu	273
<i>27 mars 1892</i>	
La sanctification, but de la vie religieuse.....	276

<i>12 juin 1892</i>	
Retour d'Espagne	
L'union à la Maison-Mère.....	277
<i>19 juin 1892</i>	
Retour d'Espagne (suite)	
Sur l'Esprit de Foi	279
<i>13 août 1892</i>	
Mystère de l'Assomption et détachement	
Imiter la Sainte Vierge dans son amour pour Dieu.....	283
<i>4 septembre 1892</i>	
Notre-Dame de Consolation.....	285
<i>25 septembre 1892</i>	
Sur l'éducation	288
<i>2 octobre 1892</i>	
Notre-Dame du Rosaire.....	290
<i>16 octobre 1892</i>	
Fête de la pureté de la Sainte Vierge	293
<i>30 octobre 1892</i>	
Fête du patronage de la Vierge.....	295
<i>20 novembre 1892</i>	
Sur cette parole : vous êtes le temple de Dieu.....	298
<i>14 décembre 1892</i>	
Sur la Sainte Vierge	300
 ANNÉE 1893	 303
<i>8 janvier 1893</i>	
Sur la charité	307
<i>22 janvier 1893</i>	
Sur saint Joseph	308
<i>5 février 1893</i>	
Réparation par Jésus-Christ.....	311

<i>25 juin 1893</i>	
Recommandations : zèle pour l'Office, le silence, la charité	313
<i>6 août 1893</i>	
Sur la Transfiguration.....	315
<i>9 septembre 1893</i>	
Chercher d'abord le royaume de Dieu	317
<i>24 septembre 1893</i>	
Fête de Notre-Dame de la Merci.....	318
<i>2 novembre 1893</i>	
Commémoration des défunts	
Souvenir de mère Thérèse-Emmanuel.....	321
<i>12 novembre 1893</i>	
Nous sommes le temple de Dieu	
Prière et confiance	323
<i>26 novembre 1893</i>	
Sur le temps de l'Avent.....	325
<i>17 décembre 1893</i>	
Jésus, modèle de toutes les vertus	327
ANNÉE 1894.....	329
<i>27 janvier 1894</i>	
Méditer la Passion.....	333
<i>11 février 1894</i>	
Résister à la tentation.....	334
<i>4 mars 1894</i>	
J'ai pitié de cette foule	336
<i>3 juin 1894</i>	
Sur l'espérance : confiance dans le Cœur de Jésus	338
<i>24 juin 1894</i>	
Sur saint Jean-Baptiste	340
<i>19 août 1894</i>	
Confiance en Marie	342

<i>16 septembre 1894</i>	
Transfixion du Cœur de Marie	343
<i>2 décembre 1894</i>	
Sur le temps de l'Avent	
Souvenir de mère Thérèse-Emmanuel	344
<i>16 décembre 1894</i>	
Préparation à Noël	346
INDEX DES NOMS CITÉS 1887 À 1894	349

Achévé d'imprimer
sur les presses de France-Quercy,
à Cahors, en juin 2006

